

Intégrale

Emma Green

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EMMA M. GREEN

& Felicity Stuart

L'INTÉGRALE

AIME-MOI
si tu l'oses

Éditions A Addaddadd

Felicity Stuart

LOVE ME

(IF YOU CAN)

1. À la folie

Adèle

« Lundi 28 avril 2014

Bonjour amis lecteurs, gourmands, gourmets ou nouveaux venus qui arrivez là par hasard !

Je sais que vous détestez tous le lundi, mais ce lundi a une saveur toute particulière pour moi et ce billet sera donc un peu différent de tout ce que je peux poster sur mon blog habituellement : recettes, listes de courses, pensées du jour (et surtout de la nuit), petites blagues et grandes questions existentielles (le choix de la couleur des nappes fut un grand moment qui ne s'annule jamais ni n'inscrira comme vous)



Felicity Stuart

LOVE ME

(IF YOU CAN)

1. À la folie

Adèle

« Lundi 28 avril 2014

Bonjour amis lecteurs, gourmands, gourmets ou nouveaux venus qui arrivez là par hasard !

Je sais que vous détestez tous le lundi, mais ce lundi a une saveur toute particulière pour moi et ce billet sera donc un peu différent de tout ce que je peux poster sur mon blog habituellement : recettes, listes de courses, pensées du jour (et surtout de la nuit), petites blagues et grandes questions existentielles (le choix de la couleur des nappes fut un grand moment que je n'aurais jamais pu traverser sans vous).

Tout ça pour dire qu'aujourd'hui est un grand jour (retenez vos souffles et sortez les mouchoirs) : aujourd'hui, ça fait un an que je suis arrivée à San

Francisco de mon Biarritz natal. Un an que j'ai tout quitté (ma vie, ma ville, mes amis et surtout mon père adoré) pour suivre Melville (mon adorable et non moins adoré fiancé, mais vous avez déjà tout suivi de sa merveilleuse demande en mariage, je ne vais pas vous rejouer la scène une centième fois).

Il y a un an, je ne savais pas ce que j'allais faire de ma vie. Je n'avais dans mes bagages qu'un diplôme d'école hôtelière, quelques casseroles, des livres tout cornés de Bocuse et Robuchon, une dizaine de mots d'anglais et le fantasme de rencontrer Gordon Ramsay (pas pour faire de la cuisine, si vous voyez ce que je veux dire...). Voilà, c'est absolument tout ce que j'avais. Quand Melville m'a proposé d'ouvrir un petit restaurant français ici, je l'ai pris pour un fou. Mais je ne suis pas fiancée à l'homme idéal pour rien : mon bel Américain a monté le projet en partant de rien, il a tout pensé, conçu, financé, organisé... et À la Folie a ouvert ses portes il y a six mois. C'est lui qui a trouvé ce joli nom de resto et rien ne saurait mieux décrire ma vie aujourd'hui, mon amour pour lui.

(Petit message personnel, en français s'il vous plaît : Melville Cooper, je t'aime à la folie !) Si vous avez un peu suivi mon blog, je ne vais rien vous apprendre, mais mon fiancé est comme ça, il voit tout en grand : sa carrière, sa voiture, sa montre, notre maison, notre chien, notre futur mariage (oui, je suis la petite Frenchie la plus chanceuse du monde !). Et c'est sa plus belle qualité, sa plus grande force. Parfois, c'est un peu flippant, cette « folie des grandeurs », mais j'ai remarqué que c'est un point commun qu'ont beaucoup d'Américains. Surtout ici, en Californie. En France, on a plutôt l'habitude de vivre sa petite vie, chacun dans son coin. Ne pas déranger les autres, ne pas trop sourire, ne pas trop en demander, ne pas se vanter et ne surtout pas parler d'argent ni montrer sa réussite.

Pour les Français, je crois qu'être heureux, c'est presque louche. Quand vous êtes comme moi, un peu timide, un peu angoissée, issue d'un milieu modeste, effrayée par à peu près tout ce que vous ne connaissez pas, eh bien vous vous contentez de ce que vous avez (et vous râlez de ce que vous n'avez pas, ça va de soi).

Vous savez que mes premiers mois aux États-Unis n'ont pas été très faciles : tous ces changements, cette solitude (Melville a un boulot très prenant, mais je le savais déjà en arrivant) et tous ces burgers que j'ai ingurgités quand je déprimais. Disons que je ne portais pas vraiment du bon pied (de cochon).

Mais un an plus tard, je vis un rêve éveillé. Et je n'aurais jamais cru pouvoir accomplir le quart d'une miette de ce que j'ai accompli. En fait, Melville a eu raison de me pousser, il avait vu juste depuis le début : mon

restaurant ne désemplit pas depuis l'ouverture, j'ai appris à parler anglais en quelques mois à peine, je me suis fait des amis et je vis de ma passion, la cuisine.

Pour rendre à la salade Caesar ce qui est à la salade Caesar, laissez-moi vous présenter mon équipe de choc, sans laquelle rien n'aurait été possible :

- Saul, mon chef, mon roi des fourneaux, l'Américain le plus français de San Francisco !

- Billy, son jeune commis, qui apprend plus vite que son ombre !

- Violette, ma pâtissière de génie, ma compatriote qui n'a jamais le mal du pays, ma nouvelle meilleure amie !

- Ruben, mon super serveur si bien looké, qui a fini par accepter de porter un tablier avec une grosse marguerite blanc et jaune, mon logo chéri d'À la Folie.

- June, ma jolie serveuse, étudiante à ses heures, qui essaie de parfaire son français en récitant le menu environ cinquante fois par jour.

- Et enfin Bernadette, mon bébé, ma fille, mes soixante-dix kilos de tendresse, mon « chien de garde », qui va accueillir chaleureusement les clients qui arrivent (ce qui, croyez-moi, représente un énorme effort pour une saint-bernard dont l'activité préférée est de baver en restant allongée).

Maintenant que mon discours de remise des Oscars est terminé (j'espère que vous n'avez pas trop pleuré, moi j'ai déjà rempli un bol entier de larmes salées, mais ne vous inquiétez pas, je vous le servirai demain en entrée !), il faut aussi que je vous remercie, vous : j'ai ouvert ce petit blog culinaire il y a des années, quand je vivais encore à Biarritz et que mon père était la seule personne qui goûtait à ma cuisine en me jurant que je méritais trois étoiles Michelin. Bizarrement, je le croyais.

En tout cas, à l'époque, je ne nourrissais, ne saoulais et ne faisais rire que lui. Aujourd'hui, vous êtes de plus en plus nombreux (en France comme aux États-Unis !) à lire mes billets d'humeur, à essayer mes recettes, à rire à mes blagues, à commenter mes photos, à vous farcir mes pavés (de saumon) quand j'écris tout ce qui me passe par la tête au milieu de la nuit. Grâce à vous, mes insomnies ont enfin un sens. Grâce à vous, j'ai l'impression d'avoir une grande famille, une bande d'amis qui me suit partout où je vais, qui me supporte et m'encourage. Alors encore une fois, merci ! Vous aussi, je vous aime à la folie.

Enfin, pour fêter les six mois du restaurant et le premier anniversaire de

mon arrivée ici, je vous annonce qu'une soirée spéciale aura lieu samedi 3 mai. On poussera les tables et les chaises pour un

« banquet à la française » ! Rien que ça.

La petite liste de ce qu'il faut savoir avant de venir vous régaler chez moi :

- Pas de réservation ce soir-là : premiers arrivés, premiers servis !*
- Dress code À la Folie : le jaune et le blanc sont à l'honneur !*
- Formule buffet gourmet : 50 dollars (et ça les vaut, je vous le promets !)*
- Le petit plus : une coupe de champagne sera offerte à chaque client (promis, sans larmes dedans !) ainsi qu'une léchouille de Bernadette (à qui j'aurai brossé les dents pour l'occasion !).*

Les Californiens qui habitent dans le coin, les Français en vacances, tous les amis des amis, ne ratez pas cet événement ! À samedi soir, je vous attends ! »

Je clique sur « Publier ». J'observe le rendu du billet sur mon blog : c'est encore un roman, mais cette version me va – ce n'est pas comme si j'avais déjà modifié mon brouillon cent fois.

Je suis peut-être un peu folle, mais en général, c'est pour ça qu'on m'aime.

Le salon est silencieux, plongé dans l'obscurité, à l'exception de la faible lumière bleutée qui s'échappe de l'écran. Un coup d'œil à l'horloge de l'ordinateur : 03h47. Cette énième insomnie dure depuis plus d'une heure, il est temps que je refasse un essai.

« Essayer », encore et encore, c'est ce que je fais le mieux dans la vie, je crois.

Je vide d'un trait mon verre de lait – qui a effectivement un petit goût salé. Je libère mes pieds nus enfouis sous la fourrure brune de Bernadette – qui a pris l'habitude de se coucher non pas à mes pieds mais sur mes pieds. Quand c'était un chiot, je trouvais ça adorable, depuis qu'elle atteint les soixante-dix kilos, je trouve ça... lourd – il n'y a pas d'autre mot. Je réinstalle ma chienne pot-de-colle dans son panier, je m'éclipse sur la pointe des pieds avant de marcher sur un long jouet en plastique qui émet le son le plus aigu que j'aie jamais entendu. Bernadette doit prendre ça pour un appel au jeu puisqu'elle bondit jusqu'à moi et enfourne la totalité de mes orteils dans sa gueule en même temps que la saucisse en plastique qu'elle convoite.

J'aimerais qu'on m'explique qui a conçu un truc pareil et si cette personne a déjà réellement entendu une saucisse couiner !

Je range le jouet et le chien à leur place, puis me dirige à cloche-pied – l'autre étant couvert de bave – vers la chambre à coucher. Après un petit détour par la salle de bain attenante, je me glisse enfin sous les draps et me blottis contre Melville, qui me semble profondément endormi.

Erreur fatale.

– Je sais que tu as du mal à dormir, Addy, mais tu es vraiment obligée de jouer avec Bernie au milieu de la nuit ? J'ai un boulot, moi, je me lève tôt demain ! bougonne-t-il en roulant sur le ventre puis en enfouissant sa tête sous l'oreiller.

– Petit un, je travaille, moi aussi, tenir un resto toute seule n'est pas un hobby ! Petit deux, c'est toi qui m'as offert ce saint-bernard en pensant que ça me ferait de la compagnie. Petit trois, je déteste cette manie des surnoms, surtout que c'est toi qui as choisi d'appeler notre chien Bernadette, persuadé que c'est le plus classe des prénoms français, tu pourrais au moins l'assumer ! Et petit quatre, un câlin ou un mot doux m'aurait peut-être aidée à me rendormir, mais là, c'est foutu jusqu'à demain matin !

Voilà tout ce que je lui ai répondu dans ma tête. En vrai, j'ai chuchoté « Désolée, chéri, rends-toi vite » et je me suis immobilisée sur le dos, les yeux grands ouverts rivés au plafond, m'empêchant de bouger, de tousser et presque de respirer pour éviter de réveiller Melville encore une fois. Tout ce qui me restait à faire – me relever n'étant même pas une option – c'était de dresser des listes. La liste de tout ce que j'aurais pu répondre à mon fiancé, la liste de tout ce que j'ai à faire demain, la liste des recettes que je pourrais proposer à Saul, la liste des fringues que je ne peux plus mettre depuis que j'ai pris mon poids « américain ».

Oui, tout est plus grand et plus large, ici, moi y compris.

Ce n'est pas de ma faute, c'est de la faute aux États-Unis.

Et oui, c'est la seule bonne excuse que j'ai pu trouver.

Faire des listes est à la fois une passion et un calvaire. C'est, comme le dit mon fiancé, un moyen tout à fait rationnel d'organiser ma journée, de mettre de l'ordre dans mes idées et de me rassurer, moi, la tête-en-l'air et l'éternelle angoissée. Mais c'est aussi, comme me l'a déjà fait

remarquer mon père, une sorte de trouble obsessionnel, une habitude dont je ne peux plus me défaire, qui laisse mon cerveau en perpétuel mouvement et qui m'empêche de prendre la vie comme elle vient. Mes listes, ce sont des béquilles en formes de Post-it : sans elles, je n'arrive pas à avancer, je ne sais pas par où commencer, je ne sais même plus comment mettre un pied devant l'autre. Mais avec elles, je ne peux pas courir, sauter, virevolter, je suis bloquée. Parce que oui, même quand vous avez tout listé, tout prévu, rien ne se passe jamais vraiment comme sur le papier.

Ah oui, penser à racheter vingt rouleaux de papier sulfurisé !

Le plus terrible, dans tout ça, c'est de passer toutes ses insomnies à faire des listes ou à analyser le bien-fondé des dites listes. Je tourne en rond sans jamais trouver la touche « off ».

Si quelqu'un pouvait éteindre la lumière dans ma tête, ce serait gentil, merci.

Pourtant, c'est juste quand le jour se lève que je finis par sombrer. Il est sept heures, je somnole depuis dix petites minutes et le réveil de Melville se met à hurler. Il saute du lit, baille bruyamment, claque la porte de la salle de bain, prend une douche en sifflotant, fait tomber son déodorant sur le carrelage, hurle parce qu'il a atterri sur son petit orteil, puis vient me demander si je dors ou s'il aura le droit à des pancakes ce matin.

Achevez-moi !

Ses nuits de huit heures sont sacrées, tout comme son petit déjeuner et son job à responsabilités : le reste passe après. Ça fait trois ans que je l'aime, un an que je vis avec lui, j' imagine que je ne le changerai jamais. Mais je peux bien me passer de sommeil pour avoir tout le reste, cette vie merveilleuse que Mr. Melville Cooper m'offre tous les jours :

- Cette immense et magnifique demeure perchée sur une colline de Pacific Heights, l'un des quartiers les plus chics de la ville.

- Cette vue directe sur la baie de San Francisco quand je me lève le matin et que je sors Bernadette dans le jardin.

- Ce restaurant qu'il a monté juste pour me faire plaisir et parce qu'il avait peur que je m'ennuie après mon arrivée en Californie.

- Ce chiot qu'il m'a offert sur un coup de tête parce qu'il m'avait

surprise en train de parler comme une idiote au petit bichon toiletté des voisins.

- Ces cadeaux dont il me couvre sans arrêt et sans aucune raison : bijoux précieux, jolis vêtements, escapades romantiques et j'en passe.

Qui a osé dire un jour que l'argent ne faisait pas le bonheur ?

Ah oui, sans doute une personne à qui il arrivait de se sentir triste, seule, nostalgique... comme moi.

En retournant les pancakes dorés dans la poêle brûlante, je secoue la tête pour chasser ma mélancolie et continue à dresser la liste des privilèges de ma nouvelle vie. À Biarritz, je vivais dans un petit appartement vétuste avec mon frère et mon père, son salaire de prof suffisait tout juste à payer le loyer et le prix de mon école hôtelière. Puis mon frère est mort, mon père a sombré, il a dû arrêter de travailler et j'ai enchaîné les petits boulots pour le soutenir – comme il l'avait toujours fait pour moi. Je n'ai jamais vraiment songé à une carrière. Je ne cherchais pas non plus l'amour, un peu refroidie par l'échec cuisant du mariage de mes parents, j'attendais juste que le temps passe et que des jours meilleurs arrivent.

Ma rencontre avec Melville, par un hasard le plus total, était tout simplement inouïe. Il était en voyage professionnel à Paris, je passais un week-end entre copines à la capitale. On se prélassait sur la pelouse du Jardin des Tuileries après une séance de lèche-vitrines place Vendôme – juste pour le plaisir des yeux – quand un beau gosse californien nous a abordées. Je ne parlais pas bien anglais et je ne disais rien, je ne faisais que le regarder – comme les bijoux précieux que je n'aurais jamais pu m'acheter. Je pensais qu'il en avait après Elsa, la brune mystérieuse, ou après Perrine, la blonde extravertie, mais c'est moi qu'il a invitée à dîner ce soir-là – et j'ai dû me retourner pour m'assurer qu'il ne parlait pas à quelqu'un derrière moi. La soirée s'est éternisée, mon week-end à Paris aussi.

Deux ans de relation à distance plus tard, j'étais folle de lui et j'ai tout plaqué pour le rejoindre. Qui aurait cru que la petite Adèle Joly finirait fiancée au businessman américain Melville Cooper et s'installerait avec lui aux États-Unis ? Personne.

Surtout pas moi.

Je me retourne pour tendre à mon fiancé son assiette de pancakes parsemés de myrtilles fraîches, il me dépose un petit baiser sur les lèvres en guise de merci puis replonge dans son journal. Je le regarde

manger pendant que je sirote mon deuxième mug de café au lait, debout contre l'évier. Je fais ça presque chaque matin. L'étudier comme pour mieux réaliser que cet homme idéal est à moi. Son costume sombre lui donne un air sérieux, mais sa cravate fuchsia n'est pas encore nouée, ses cheveux blond foncé sont bien coiffés autour de sa raie sur le côté, ses lunettes rectangulaires à monture noire encadrent avec goût ses yeux bleus rieurs. Il est rasé de près et sent bon l'after-shave, la grosse montre à son poignet brille presque autant que ses mocassins cirés sous la table.

Je n'en reviens toujours pas qu'un homme puisse chausser du quarante-cinq.

Mon homme...

Ce grand blond élancé, à l'allure élégante et aux jolies manières, parfait mélange d'homme d'affaires intraitable et de gentil intello, cet homme, c'est le mien. Et je vais l'épouser.

– Tu es prête, Addy ? me demande-t-il en repliant son journal.

– Adè-le, souris-je en insistant sur la dernière syllabe. Ce n'est même pas plus long à dire ! Tu détestes à ce point mon prénom ?

– Tu as choisi de venir vivre aux États-Unis. Ici, tout le monde se donne des surnoms, c'est comme ça ! Je suis sûr que tu vas finir par t'y mettre aussi. Je te dépose au resto ? me lance-t-il en changeant de sujet.

– Je veux bien. Tu peux aller récupérer Bernadette dans le jardin ? Ce chien n'écoute que toi.

– Ça s'appelle l'autorité naturelle, Addy, blague-t-il en nouant sa cravate face au grand miroir de l'entrée.

Je range rapidement la table du petit déjeuner, vérifie que mon tas de Post-it est bien dans la poche arrière de mon jean, puis sens la main de Melville se poser sur mon autre fesse.

– Il faudrait que je trouve un peu de temps pour m'occuper de ce fessier rebondi, murmure-t-il à mon oreille. D'ailleurs, je ne suis pas certain que tu devrais faire ce régime...

– Si tu veux toujours m'épouser, il faudra bien que je rentre dans cette robe de mariée !

– Comme tu veux, chérie. J'aimerais juste ne pas attendre notre nuit de noces pour te déshabiller...

Mais pas ce soir, je risque de rentrer tard. Bernie, viens ici ! Ce chien n'écoute personne, si tu veux mon avis !

Penser à noter ça aussi sur ma « to-do-list ».

Je reconnais qu'entre son boulot et mon resto, mes rondeurs qui me dérangent un peu et sa manie à lui de tout vouloir planifier, nos moments à deux se sont un peu espacés. « Raréfiés » serait le mot qui conviendrait le mieux. Mais j'en ai pris mon parti, il paraît que la vie de couple enlève toujours un peu de magie. Mon père m'a toujours dit qu'un bon mari devait avant tout être mon meilleur ami.

Bernadette boude, comme chaque fois qu'elle est assise dans le coffre, pourtant spacieux, du nouveau SUV blanc métallisé, si cher à mon fiancé. La large tête poilue à l'air si malheureux repose sur le dossier de la banquette arrière, inondant le cuir crème d'une bave luisante. Je souris intérieurement jusqu'à ce que Melville aperçoive enfin la scène dans le rétroviseur et se mette en colère – comme à chaque fois.

– Elle n'y peut rien ! dis-je pour défendre ma chienne.

– Elle n'est pas capable d'avaler sa salive, comme tout le monde ?

– Non, elle bave quand elle est triste ou contrariée, c'est sa façon à elle de pleurer.

– Et elle est obligée de faire ça dans ma voiture toute neuve ?

– Il fallait prendre un bichon, si tu voulais un chien qui ne bave pas...

– Addy, je n'ai jamais voulu de chien, c'est pour toi que j'ai fait ça ! Alors achète-lui un bavoir ou trouve une solution ! Sinon, elle ne sortira plus de la maison !

– C'est mon *bodyguard*, j'ai besoin d'elle au resto, ris-je pour détendre l'atmosphère.

– Bon, je vous dépose ici, ok ? Ce n'est plus très loin et je suis en retard pour le boulot. À ce soir !

Je descends du 4x4 sans avoir eu le droit à un bisou d'au revoir. Je vais sortir Bernadette du coffre, elle s'ébroue de bonheur et nous continuons à pied. Ces petits accrochages avec Melville sont fréquents,

mais ne durent jamais longtemps. En vivant avec lui, j'ai appris que lui tenir tête ne servait pas à grand-chose : il s'emporte vite et a toujours besoin d'avoir le dernier mot. D'ailleurs, il ne dit plus rien quand il a décidé que le sujet était clos. Il part de son côté, moi du mien et tout est bien qui finit bien.

– Les mains en l'air, personne ne bouge ! dis-je en poussant la porte du resto et en imitant un cambrioleur peu convaincant.

Aucune réaction.

Peut-être parce j'ai parlé français, spontanément, comme ça m'arrive encore souvent.

Ce qui fait régulièrement tomber mes blagues à plat...

Seule Violette me répond depuis la salle de repos. J'y retrouve ma pâtissière préférée, toujours un sourire aux lèvres, et mon chef, Saul, son béret vissé sur la tête. Je lui ai pourtant maintes fois expliqué qu'il n'était pas obligé de porter ce genre de clichés pour bosser ici. Ce grand gaillard est un Américain pure souche, divorcé et père de deux garçons, qui s'est exilé en France en espérant changer de vie, mais qui est revenu pour s'occuper de Jacob et Zachary, sept et quatre ans. Malgré sa carrure impressionnante – et un ventre digne des plus grands chefs français, c'est un tendre, un papa poule, toujours amoureux de son ex-femme mais encore plus amoureux de la cuisine. À quarante-cinq ans, après un divorce, une dépression, une longue période de chômage ici et quelques brefs passages dans des bistrots de Paris, il m'est reconnaissant pour ce « nouveau départ » à la tête des cuisines d' *À la Folie*. Il est le chef le plus doué que j'aie pu rencontrer, mais aussi le plus humble et celui qui m'a le plus touchée. Si je fais ce métier, c'est avant tout pour travailler avec des gens généreux, vivants et passionnés comme lui, capables de se décarcasser pour moi – même quand je leur demande l'impossible, et qui ne veulent rien d'autre en échange qu'appartenir à la famille.

Ça tombe bien, je le vois comme un oncle bruyant, bedonnant, rassurant... et bourré de talent.

– Salut Adèle ! J'ai besoin de prendre ma journée mercredi pour emmener Jake et Zack au baseball. Je leur ai promis. Billy assurera le service du midi, je serai là pour le soir, si c'est ok pour toi.

– Pas de problème, Saul. Il faut juste qu'on fixe le menu du banquet de samedi d'ici demain.

Normalement, le lundi est notre jour de fermeture. Mais aucun de mes cinq employés n'a passé une seule journée loin du resto depuis six mois. En général, June profite de la terrasse ensoleillée pour réviser ses cours, Ruben profite de ses jours de repos pour draguer June, Saul et Violette préfèrent traîner dans notre salle de repos cosy que tout seuls chez eux. Résultat : *À la Folie* n'est jamais vraiment fermé et les clients viennent s'y asseoir juste pour boire un verre ou grignoter. J'adore cette idée que mon restaurant « gourmet » se transforme en café convivial quand il n'y a personne en cuisine.

– Ruben, tu vas être content ! Pas de tablier à fleur samedi soir. Je vous ai trouvé une petite tenue champêtre à June et toi : pantalon en lin blanc, polo jaune et une minuscule marguerite brodée sur la poche. Tu ne la remarqueras même pas.

– Je suis... comment dire ? Ravi ! Heureux, non attends... Comblé ! se moque mon serveur afro-

américain au look tendance très étudié, qui a dû être la coqueluche du lycée il y a quelques années.

– June est trop jeune pour toi, trop sérieuse, trop intello ! Toi tu es le sportif marrant et sympa, vous ne jouez pas dans la même cours, mon gars ! commente Saul en voyant la jolie serveuse blonde approcher et Ruben ne rien manquer de son arrivée.

– Moi je dis que personne n'est trop quoi que ce soit pour personne : fonce Ruben ! tu es canon, elle aussi, vous êtes faits pour être ensemble ! Enfin, au moins une semaine ! l'encourage Violette en se marrant.

– Adèle, le motard sexy est encore là, nous interrompt June en entrant dans la salle de repos. À la même place, en terrasse.

– Il a encore pris le turbot ?

– Même commande, comme presque tous les jours depuis deux semaines, me répond ma serveuse

en levant les yeux au ciel, comme une ado de dix-neuf ans sait si bien le faire.

– Ce type est un psychopathe, s'exclame Violette. Un psychopathe musclé, tatoué et beau à tomber, mais taré quand même.

– Dis-lui qu'on ne sert pas, June. Propose-lui la carte des boissons. Il

faut que j'appelle Melville.

Je me lève pour aller téléphoner, seule, dans la salle du restaurant désert, tout en veillant du coin de l'œil sur ma serveuse qui va contrarier cet inconnu légèrement têtue. Mon fiancé répond à la toute dernière sonnerie, je me lance dans un long exposé de mes hésitations au sujet du menu de samedi, il me coupe avec ses deux phrases favorites – « je n'ai pas le temps » et « ce n'est pas le bon moment »

– puis raccroche avant que j'ai pu m'excuser de l'avoir dérangé. Je garde un moment le portable collé à l'oreille en disant « Melville ? Melville ? » – comme si la fin abrupte de cette conversation pouvait venir d'un problème de réseau.

Adèle Joly. Vingt-neuf ans. Nationalité : pathétique. Signe particulier : grande naïveté. .

J'en profite pour observer à travers la vitre le motard installé en terrasse qui semble donner du fil à retordre à June. Je crois que je n'avais jamais remarqué ni ses muscles ni ses tatouages jusqu'à ce que Violette en parle. Je ne suis pas le genre de fille à reluquer les hommes – et il me semble qu'ils me le rendent bien. Ou en tout cas, je suis toujours trop distraite pour le remarquer.

Oui, voilà, on va dire que c'est ça.

– Il insiste pour son turbot, soupire June en réapparaissant à l'intérieur. Et il veut un verre de rouge, n'importe lequel. Et je crois que Bernadette lui grogne dessus pendant qu'il la caresse.

– Quoi ? Ok, merci, je m'en occupe.

J'atteins sa petite table à la nappe rayée jaune et blanc puis attrape mon chien par son collier –

comme si j'avais assez de force pour la déplacer.

– Il ne me dérange pas, lance l'inconnu, les yeux baissés vers le saint-bernard.

– C'est « elle ». Bernadette.

Qui n'est absolument pas en train de grogner mais plutôt de ronronner sous la main qui lui cajole le cou.

– C'est son endroit préféré, ajouté-je comme si ça intéressait quelqu'un

d'autre que moi.

– C'est noté.

– Parce que vous comptez revenir tous les jours juste pour la caresser ?

– C'est tentant mais ce n'est pas vraiment pour ça que je suis là.

Le tatoué relève pour la première fois les yeux vers moi. Ils sont noirs ou d'un brun très foncé et comme plissés par la concentration. À moins que ce soit le soleil. Ou qu'ils soient toujours comme ça, légèrement bridés, voire carrément froncés par je ne sais quelle contrariété. J'ai toujours eu un faible pour les yeux clairs, mais ceux-là ont une gravité, une profondeur, une intensité particulière.

Mes divagations silencieuses font un peu trop durer le silence entre nous et il semble presque aussi gêné que moi.

– Ah oui ! Vous venez pour le turbot. En deux façons. Le problème, c'est que je n'en ai même pas une seule à vous servir. Est-ce que je peux vous proposer autre chose ?

– Non.

« Non » ? Et c'est tout ?

Merci pour le coup de main, cette conversation risque d'aller très loin !

– Non, vous n'avez plus faim ? Non, vous allez réfléchir ? Non, vous préférez partir ? Non, vous allez juste rester assis là à caresser mon chien ? Ou non, mais vous allez bientôt m'expliquer ce que vous voulez ?

– C'est une très belle liste de possibilités d'interprétation pour un seul « non ». Mais je crois qu'aucune ne me convient.

Alors là, l'étranger, si tu aimes les listes, tu vas être servi.

Je fixe ses pupilles sombres puis son bras recouvert de motifs noirs très denses jusqu'au poignet, puis l'autre bras nu, à la peau mate et vierge de tout tatouage, dont le biceps se contracte à chaque nouvelle caresse. Quand je reviens sur ses yeux, il est en train de les balader sur mon décolleté – le seul et unique avantage de ma dizaine de kilos superflus – puis les arrête sur mes lèvres.

Je crois... Maudit regard plissé qui brouille les pistes.

Comme si le faible soleil d'avril, à même pas midi, était capable de l'aveugler !

– Voilà ce que je vous propose. Les cuisines ne sont pas encore ouvertes, mais je peux vous servir ce verre de vin rouge que vous souhaitiez. D'ailleurs, il sera encore meilleur sans turbot, le poisson se déguste plutôt avec du blanc.

– Non.

– Vous n'allez pas encore me faire le coup ! Vous savez que ce sont les enfants de deux ans qui disent non à tout sans explication ?

– Vous savez que c'est très facile de vous faire marcher ?

– Vous savez que vous devez boire ou manger quelque chose si vous voulez rester assis ici ?

– Ou sinon quoi ?

– Ou sinon je lâche mon chien de garde, lancé-je, très sûre de moi, avant de réaliser que Bernadette gît aux pieds de l'inconnu, sur le dos, ventre offert aux caresses et langue pendant dans le vide, dans la position de la tortue qui ne sait plus comment se retourner.

Il sourit pour la première fois et son air ténébreux s'éclaircit soudain. Cette lumière sur son visage hâlé me donne le vertige pendant un quart de seconde.

Et quelques frissons.

Ok, il est bien plus sexy que je le pensais...

Et double ok, je n'aime pas cet effet qu'il me fait...

– Je crois que vous devriez vous en aller, soufflé-je en regardant ailleurs.

– Pourquoi ? insiste-t-il en retrouvant son visage dur et fermé, à l'expression insaisissable.

– Parce qu'il est trop tôt pour un verre de vin. Et parce que vous ne devriez pas boire avant de conduire cet engin.

Sourcils froncés et mâchoires serrées, le tatoué se lève avec bien plus de grâce et de légèreté que ses muscles compacts l'auraient laissé présager. Il sort de sa poche arrière de jean un billet de cent dollars, le

balance sur la table vide, avance vers moi et s'approche assez près pour que je sente son souffle tiède frôler ma joue.

Chair de poule.

Puis il poursuit sa route, droit devant lui, enfile son casque et grimpe sur sa moto, aussi noire que ses cheveux, que ses tatouages, que ses yeux. Je le regarde s'éloigner dans un vrombissement étourdissant.

Tête qui tourne, jambes coupées.

Bernadette tente de le suivre sur quelques foulées pataudes puis s'écroule sur la terrasse, dans un petit couinement plaintif. Je reste figée un court instant, la main à plat sur la peau dénudée de mon décolleté – comme si son seul regard avait réussi à me déshabiller. Et le soupir que je pousse finalement ressemble étrangement à celui de mon chien.

Adèle, on se ressaisit !

– Sale bête, tu aurais pu au moins lui baver dessus !

Oui, il fallait bien que je trouve quelqu'un à engueuler...

2. Fou à lier

Damon

Cette fille va finir par me prendre pour un fou. Remarque, je ne fais pas trop tache dans un resto qui s'appelle *À la Folie*. Mais c'est quoi ce nom français qui essaie de se la jouer glamour et passionné ? Alors que le décor ressemble à une aire de pique-nique bucolique avec ses grosses marguerites partout et ses nappes rayées. Je ne vois aucune folie là-dedans. Juste un autre de ces endroits chics, charmants, élitistes, qui pullulent à San Francisco. Je ne sais pas pourquoi les Américains aiment tellement la *french touch*.

En plus, je déteste la couleur jaune. Comme si on n'avait pas assez de soleil en Californie. Il y a tellement de blanc et tellement de jaune dans ce resto que ça me brûle les yeux, toute cette clarté. Et pourtant, ça fait deux semaines que je continue à y aller presque tous les jours. Je crois que je ne peux plus m'arrêter, c'est devenu ma petite routine de fin de matinée. Ou de fin de soirée. Ou des deux.

Ouais, c'est définitif, il faut que j'y aille moins souvent.

Ou alors que je passe à l'action.

J'aurais peut-être dû engager la conversation plus tôt. La fille du resto m'aurait juste pris pour un type trop seul qui cherche à se faire des amis, un marginal qui ne sait pas comment occuper ses journées ou un motard en vadrouille qui s'arrête quand bon lui semble. Ou j'aurais pu juste la draguer pour qu'elle me voie comme un gros lourd qui insiste jusqu'à obtenir un rencart.

C'était aussi simple que ça, quel con !

À la place de ça, je passe pour un mateur qui reste des heures et des jours à regarder autour de lui, toujours devant le même plat. Et quand je décide enfin d'ouvrir la bouche, je passe pour un abruti qui ne sait même pas répondre à une simple question sur sa commande. Elle est chiante, aussi, cette Adèle Joly ! Même son nom français a un truc bucolique, genre *La Petite Maison dans la prairie*.

Et... oui, aussi un truc sexy à la Angelina Jolie...

Bref, elle est chiante à me dire ce que j'ai le droit de boire ou pas avec le turbo. Ces Français, ils pensent qu'ils ont inventé le vin et qu'ils font la loi sur les couleurs. Je ne bois que du rouge de toute façon. Et j'adore le poisson. Mais j'avais oublié qu'on était lundi et qu'ils ne servent rien de cuisiné, le lundi.

Mais quel con !

Il faut que je me reprenne, parce que rien ne va comme prévu. Ce n'était pas censé se passer comme ça et prendre autant de temps. En plus, ils ont l'air de faire bloc, dans l'équipe. Il n'y en a pas un seul à qui je peux parler normalement. C'est comme s'ils se protégeaient les uns les autres avant même que le danger n'approche. La petite serveuse blonde, j'ai l'air de l'agacer prodigieusement. Je dois bien avoir dix ans de plus qu'elle et elle me prend déjà de haut. Quand est-ce que les ados sont devenus des mini-adultes qui n'ont peur de rien ? Bref, elle peut soupirer et traîner des pieds autant qu'elle veut, avec son amoureux transi derrière elle, c'est avec Adèle que je dois avancer.

Qu'est-ce qui m'a pris de jouer au plus malin avec elle ? Je suis censé la mettre en confiance. Pas la déstabiliser, la faire marcher, jouer avec ses nerfs, l'envoyer balader puis mater son décolleté et me barrer comme un voleur en la frôlant le plus près possible.

Et encore, je me suis retenu de ne pas m'approcher davantage.

C'est à cause de sa façon de me regarder. Jusque-là, elle avait l'air de ne pas me voir. Mais tout à l'heure, elle a fixé mes tatouages comme si elle essayait de décrypter des hiéroglyphes, puis elle a observé mon autre bras, longtemps, comme si elle luttait intérieurement pour savoir lequel des deux elle préférerait. Le pire, c'est quand ses yeux plongent dans les miens. Là, il n'y a plus rien qui aille. À

la place de ses pupilles, je vois deux points d'interrogation. Son regard est plein de questions, d'intérêt, de curiosité. De peur, aussi. Le genre de regard inquisiteur qui ne s'arrête pas de vous transpercer tant qu'il n'a pas eu de réponse. Et le genre de regard inquiet, paniqué, qui aimerait bien regarder ailleurs mais qui ne peut pas s'en empêcher. Cette fille, elle ne contrôle rien. Ni ses pensées, ni ses émotions, ni les mots qui sortent de sa bouche. Cette Adèle Joly, je suis sûr qu'elle a ce grain de folie qui manque à son petit resto parfait.

Caresser son chien, c'était ça, le bon plan ! Elle a l'air d'y tenir comme à la prune de ses yeux, comme si ce gros machin baveux était ce qu'elle avait de plus précieux.

Qui appelle son saint-bernard Bernadette, franchement ?

Bref, à partir de maintenant, je me concentre sur la bestiole : si je parviens à me faire aimer d'elle, je réussirai à me faire aimer de la maîtresse. Ni trop ni trop peu, juste ce qu'il me faut. Pour arriver à mes fins.

Il faut que j'arrête de passer mes trajets en moto à penser à tout sauf à la route. Un jour, je finirai dans le décor. Mais ma vieille Harley conduit toute seule et me mène toujours au même endroit : Ocean Beach, sur la côte ouest de San Francisco. C'est l'une des plus belles plages que je connaisse.

L'une des plus inhospitalières, aussi. Un spot de surf réputé, mais l'eau est trop froide, les vagues trop hautes et le vent trop fort pour que les touristes ou les locaux s'y amassent. En tout cas en cette fin avril. Je gare la moto sur le bas-côté et descends sur le sable. J'ai toujours adoré venir ici, m'adosser contre un de ces immenses rochers, laisser le brouillard m'envelopper et les rafales de vent me gifler le visage. Ici, je n'entends plus rien que le bruit violent et incessant de l'océan, je ne vois plus rien que la brume, je ne pense plus à rien.

Presque rien...

Sauf quand je lève les yeux vers le Golden Gate Bridge, d'où ma sœur a sauté, il y a trois ans.

Matilda avait vingt ans et la vie devant elle. Si elle ne s'était pas foutue en l'air. Si seulement j'avais vu qu'elle était en train de sombrer. Si j'avais su la protéger. Je caresse mon bras tatoué à l'endroit où ma petite sœur est gravée sur ma peau. Elle me manque tellement. Jamais je ne pensais la perdre, elle aussi, après la mort de mes parents. Il faut croire que le sort s'acharne toujours sur les mêmes. Mais pour mon père et ma mère, c'était un accident tragique et stupide. Un accident de la route comme il en arrive tant. Il n'y a rien que j'aurais pu faire. Pour Tilda, c'est différent.

Et je m'en voudrai éternellement.

Je remonte sur la promenade qui longe la plage, m'assois sur le petit muret en pierres, un peu à l'abri du vent, pour appeler Blake. C'est toujours à lui que je pense en premier quand les souvenirs remontent trop vite, trop fort. Blake est à la fois mon cousin, mon meilleur ami et ce qui se rapproche le plus d'un frère. Ses parents nous ont recueillis ados, ma sœur et moi, quand on s'est retrouvés orphelins du jour au lendemain. Ma tante Carol, mon oncle Walter et leur fils Blake sont la seule famille qui me reste. Des Lennox, comme moi. Des gens aisés mais généreux, un peu snobs mais toujours bienveillants, qui ont protégé la fortune de mes parents et mon héritage jusqu'à ma majorité.

Qui m'ont appris la valeur de l'argent, du travail, à un moment où j'aurais pu péter les plombs. Et qui ont accepté que je ne sois pas tout à fait dans le moule familial.

– Salut Dee !

– Hey Bee. On n'avait pas dit qu'on arrêtais avec ses surnoms de gamins ?

– Tu m'appelles en direct d'un hélicoptère ? C'est quoi ce vacarme ?

– Ocean Beach. Attends, je vais m'abriter un peu plus.

– Tu devrais arrêter de traîner là-bas, ça sert à rien de fixer ce pont pendant des heures, ça ramènera pas Tilda.

– Ouais, ouais, je sais. Ça va, toi ? Ton palace marche toujours aussi bien ?

– Beaucoup de boulot, mais ça vaut le coup. Le resto est complet tous les soirs. Les chambres se remplissent pas mal. Je jongle entre la cuisine et la direction, mais je crois que j'aime bien cette casquette de

proprio-chef-donneur d'ordres. Et toi, tes investissements ? Tu m'as pas l'air hyper occupé en ce moment...

– La boîte tourne toute seule. L'argent sort, re-rentre, rien de palpitant. J'ai pas trop la tête à ça en ce moment.

– Je vois. Et ta... mission, ça avance ?

– Ouais, enfin non. Doucement, quoi. Sinon, Walt et Carol vont bien ?

– C'est quoi ce changement de sujet ? Tu me prends pour un débutant ? On a été élevés ensemble, je te rappelle. Je parle le Damon Lennox couramment ! Pourquoi ça avance pas comme tu veux ?

– Parce que... Je sais pas trop. Il y a comme une petite complication.

– La fille ? Mec, me dis pas que c'est la fille...

– Elle est juste un peu plus coriace que prévu, c'est tout.

– Et elle te plaît. Je suis sûr qu'elle te plaît.

– Non.

– Décris-la-moi.

– Non.

– Damon, joue pas au con. Elle est comment ?

– Je sais pas, c'est une fille normale. Des cheveux ondulés, ou bouclés même. Beaucoup de cheveux. Entre le châtain et le roux, je crois... Tu sais que j'ai toujours été nul en couleurs. Et une espèce de gros chignon mal fait.

– Ok, tu l'as déjà bien étudiée... Quoi d'autre ?

– Des grands yeux expressifs, noisette ou marron clair, un truc comme ça.

– Mais t'es amoureux ma parole ! Je serais incapable de citer la moindre nuance de tes yeux à toi.

– Mais non, mais ils sont étranges, ces yeux ! Limite jaunes, tu vois. Et tu sais que je déteste le jaune !

– Ok, je crois que le vent de la plage t'a trop secoué le cerveau. Ça

existe même pas, des yeux jaunes !

– Bon, laisse tomber. Oui, je la trouve sexy, elle a des formes qui attireraient le regard de n'importe quel homme. Et un air un peu sauvage avec sa crinière et ses yeux de chat. Mais ça s'arrête là ! Et c'est toi qui m'as demandé de la décrire.

– Damon, écoute-moi. Si tu veux t'amuser avec elle, fais-le. Ça pourra pas te faire de mal. Mais complique pas tout. Et va pas tout faire foirer pour un beau cul ou une paire de seins.

– Tu dis ça parce que tu les as pas encore vus... Et je vais rien faire foirer du tout.

– Méfie-toi, ok ? C'est pas pour rien si je reste célibataire, moi ! blague mon cousin au bout du fil.

– Non, toi c'est parce que tu es marié à ton palace. Et parce qu'aucune femme ne te supporte, lui réponds-je sur le même ton.

– Parce que tu as déjà gardé une fille dans ta vie plus d'un mois, toi ? Les plans-cul récurrents, ça compte pas !

– J'ai au moins des plans-cul, moi ! le provoqué-je encore.

– Moi, j'ai un plan de carrière. Je crois que tu peux pas en dire autant.

– Allez, va te faire voir, Bee ! conclus-je en souriant comme on a l'habitude de le faire tous les deux. À une prochaine. Embrasse Walt et Carol pour moi.

– Ce sera fait. Va te faire voir, Dee ! Et tire-toi d'Ocean Beach. Tilda est partie, pense un peu à toi.

Comment je pourrais ?

Penser à ma sœur, je ne fais que ça. Depuis trois ans.

Et j'aurais dû le faire bien avant.

J'enfourche la Harley pour rentrer chez moi, de l'autre côté de la ville, dans le quartier de Nob Hill. Ce coin est moins sauvage, plus construit, plus élitiste aussi, mais il reste plutôt serein et authentique. Et surtout, tout l'arrière de ma villa donne sur la baie de San Francisco. L'océan est la première chose que je vois chaque matin en me levant. Et il n'y a rien que j'aime plus au monde que cette vue époustouflante. Cette villa est bien trop grande pour moi, bien trop vide, bien trop peu

décorée, mais la terrasse me suffit presque. C'est là que je traîne, là que je mange, là que je travaille –

quand ça m'arrive, là que je reçois mes amis – ce qui arrive encore moins souvent.

J'ai la chance de venir d'une famille fortunée. À leur mort, nos parents nous ont laissé dix millions de dollars chacun, à ma sœur et moi. Je ne savais pas quoi en faire. Je ne savais même pas quoi faire de ma vie, en fait. Sur les conseils de mon oncle Walter, je suis devenu l'un de ces riches investisseurs qui mettent de l'argent dans des projets innovants en espérant en récolter dix fois plus. Je me suis spécialisé dans le milieu de la santé : des appareils révolutionnaires qui peuvent changer la vie des gens, pourvu qu'un type plein aux as paye pour les développer, les fabriquer, les faire breveter et les vendre aux plus offrants.

Ce type, c'est moi...

Quitte à dépenser mon fric, autant que ça serve à des gens qui en ont besoin.

Ça m'a toujours semblé la bonne chose à faire. Aujourd'hui, je ne fais presque plus rien, des comptables, des avocats, des commerciaux et des professionnels de la santé bossent pour moi. Et ça marche : ma fortune fructifie presque toute seule, comme si j'en avais quelque chose à faire de tous ces zéros sur mon compte en banque. Ça rend la vie plus facile, mais ça ne la rend pas moins cruelle.

Arrivé chez moi, j'enclenche le répondeur pour écouter distraitement les messages de la journée, tout en épluchant mon courrier. Je m'ouvre une bouteille de vin – rouge, n'en déplaie à qui je pense

– attrape un verre puis vais m'installer sur la terrasse protégée du vent. Mon ordinateur portable posé sur la table basse en face de moi, je consulte mes mails, les transfère à mes collaborateurs les plus fiables, réponds à ceux dont l'objet indique « Urgent » puis imprime des contrats à signer plus tard. Je ferme le dossier « travail » pour la soirée et en ouvre un autre.

Je regarde la photo d'Adèle qui s'affiche en pleine page sur mon écran. Je zoome encore un peu

pour aller vérifier la couleur de ses yeux, juste comme ça...

Et surtout pour pouvoir fermer la grande bouche de Blake la prochaine

fois.

D'ici, ils ont simplement l'air brun orangé, ou peut-être beige foncé. Cette histoire de couleurs commence à me sortir par les yeux. J'ouvre une page Google pour aller chercher une palette de nuances de marrons. Je vais bien trouver le nom d'une teinte qui convient. Acajou, brique, feuille-morte, rouille, tabac...

Non, mais quoi ?

Je continue ma lecture en commençant à serrer les dents d'énervement. Café au lait, cannelle, marron glacé, chocolat...

Ils se foutent de moi, là ?

Je claque sèchement l'écran de mon ordinateur et hésite à l'envoyer valser par-dessus la rambarde.

Qui a bien pu inventer des noms pareils ?

Et qui ça peut bien intéresser, de quelle couleur sont les yeux d'Adèle ?

Je finis d'un trait mon troisième verre de vin, m'enfonce encore plus dans le fauteuil confortable de la terrasse et étends mes jambes, les chaussures sur la table basse. Je ferme les yeux un instant, un peu assommé par l'alcool, me laisse aller jusqu'à ce qu'un décolleté apparaisse subitement sous mes paupières. Deux seins lourds et rapprochés l'un contre l'autre, serrés dans un chemisier blanc un peu trop petit. Je me redresse et rouvre aussitôt les yeux, comme après un cauchemar qu'on veut effacer de sa mémoire.

Il est temps que j'aille me coucher. Cette journée a mal commencé, elle a mal fini : c'est parfaitement logique. Demain, ça ira très bien. Je me concentrerai sur le chien, sur ce que je dois accomplir et rien d'autre. Je m'en tiendrai au plan initial.

Même si je rêve de tout autre chose cette nuit...

J'attends midi pour me rendre au resto. Le mardi, les cuisines d'À la Folie sont ouvertes, je pourrai commander mon turbot sans entendre la jeune serveuse blonde soupirer. Je ne prendrai pas de vin, ça m'évitera de rentrer dans un débat sans fin avec la patronne. Enfin, quelque chose me dit qu'elle ne viendra pas me faire la causette

aujourd'hui, vu notre échange catastrophique d'hier.

Quelque chose me dit que je n'apercevrai même pas un centimètre de son décolleté.

Et je l'aurai bien cherché...

Ok, on se concentre !

Je gare la moto sur le bas-côté et respire à fond en coupant le contact. J'enlève mon casque et secoue un peu la tête pour en faire sortir toutes les images de fesses, de cuisses et de seins généreux, de vêtements moulants et d'yeux multicolores.

– Bonjour monsieur, c'est pour déjeuner ? me demande le jeune serveur noir en me voyant approcher.

– Oui, en terrasse s'il vous plaît.

– Par ici, me sourit-il, un bras plié derrière le dos, un autre en direction de ma future table –

toujours la même.

Son tablier à grosse fleur blanc et jaune semble le gêner pour marcher. Et le gêner tout court, en fait. C'est dommage, il a l'air d'un gars naturel et sympa, pas tout à fait dans le style de ce resto chic.

Je suis sûr qu'il reste bosser ici pour la petite blonde à queue-de-cheval. J'ai comme envie de lui taper sur l'épaule et de lui dire de ne pas s'entêter. Que des tas d'autres filles se damneraient pour sortir avec un mec sportif et souriant comme lui. Que la Californie regorge de femmes libres et que la vie est trop courte pour s'acharner sur une seule.

– Merci, Ruben, je m'occupe de cette table, lance une voix derrière lui alors que je m'assois.

Deux yeux ronds, deux grandes oreilles et une fourrure brune entrent en premier dans mon champ

de vision. Puis je lève lentement la tête pour parcourir la ligne de boutons nacrés du chemisier blanc.

Il me semble qu'il est boutonné plus haut qu'hier, presque jusqu'à la naissance du cou.

Bien fait pour moi.

Les cheveux sont toujours relevés un peu n'importe comment, retenus par un crayon instable qui

laisse échapper quelques boucles.

– Votre chien de garde fait bien son boulot aujourd'hui, lâché-je pour rompre le silence pesant pendant que le saint-bernard me renifle la main.

– Ça suffit, Bernadette. File, va te coucher à ta place.

La chienne obéit presque, à ceci près qu'elle s'allonge sans faire le moindre pas, juste là où elle se trouvait – c'est-à-dire sur mes chaussures.

– Désolée, elle n'en fait qu'à sa tête.

– Ça nous fait un point commun, m'amusé-je sans sourire.

– Je crois que ceci est à vous, vous l'avez oublié sur votre table hier, dit-elle sans me regarder, un billet de cent dollars pincé entre deux doigts.

– Ce n'était pas un oubli.

– Vous n'avez rien mangé, vous n'avez pas à payer.

– J'ai abusé de votre temps et je me suis comporté comme un idiot, je voulais m'en excuser.

– Excuses acceptées. Mais je ne veux pas de votre argent. Et je vous assure que je peux être aussi têtue que vous.

À ces mots, ses yeux croisent enfin les miens. Elle ne me regarde pas, elle me toise. Elle me fixe, elle me défie, elle tente de s'imposer, mais je la sens troublée. Comme si une infime partie d'elle-même voulait que je lui tiennne tête, encore un peu, pour que le jeu ne s'arrête pas tout de suite.

Et bizarrement, j'ai envie de jouer, moi aussi...

– Je vous propose de m'apporter votre meilleur turbot et de garder le billet. On sera quittes.

– Il ne figure plus au menu depuis hier, lâche-t-elle en rougissant à

peine.

Je sais qu'elle ment. Je sais qu'elle veut me faire sortir de mes gonds. Qu'elle veut me faire payer de l'avoir déstabilisée hier. C'est le genre de fille qui n'oublie pas et qui ne prend rien à la légère.

Tout compte pour elle, chaque mot, chaque regard, chaque dollar.

– Je vous laisse réfléchir, se reprend-elle. Nous sommes en plein de coup de feu, j'ai d'autres clients à servir.

Adèle tourne les talons et marche en direction de l'entrée du restaurant. Je peux voir ses hanches onduler à chaque pas. Est-ce qu'elle sait que je la regarde s'éloigner ? Cette démarche pleine d'insolence et de fausse indifférence, cette cambrure indécente et ces courbes plantureuses semblent m'envoyer un message. Genre : « Regarde-les bien parce que tu n'y toucheras pas ! » Là, tout de suite, j'ai envie de foncer dans ce resto, de tirer sur la première nappe rayée qui passe, d'envoyer valser tout ce qui s'y trouve et de l'allonger sur la table. Pour m'allonger ensuite sur elle. Pour lui murmurer d'arrêter de m'aguicher, de lutter contre ce que nous voulons tous les deux. Et qui finira par arriver, tôt ou tard.

Stop, ! Je vais beaucoup trop loin.

Un couinement du saint-bernard fait disparaître ce fantasme stupide. Je n'ai pas besoin de coucher avec elle pour arriver à mes fins. Ça n'a jamais été au programme et ça ne le sera jamais. Le serveur au grand sourire s'approche à nouveau de ma table pour savoir si j'ai fait mon choix. Je lui annonce sans réfléchir que je ne prendrai rien. Il a la courtoisie de ne pas rouler des yeux ou me faire remarquer sa lassitude par un soupir horripilant. Voilà pourquoi je préfère souvent la compagnie des hommes. Ils ne font pas tant d'histoires.

Après quelques minutes à peine, Adèle sort à nouveau de la salle, passe de clients en clients sur la terrasse pour s'assurer qu'ils ne manquent de rien. Elle a l'air plus détendue, parfaitement dans son élément. Quand elle s'avance dans ma direction, c'est mon corps qui se tend. Je n'avais pas imaginé qu'elle reviendrait se confronter à moi. Je pensais qu'elle vaquerait à ses occupations et m'ignorerait jusqu'à ce que je m'en aille. Elle s'immobilise devant ma table, le poing sur la hanche. Puis tourne la tête pour regarder ailleurs et se donner le temps de trouver quoi dire.

– Je vais vous demander de partir.

– Vous pouvez me redire ça en me regardant dans les yeux ?

Mais pourquoi je fais ça ? À quoi je joue ? Pourquoi je ne m'en vais pas ?

La voix de Blake résonne dans mon esprit : ne pas tout compliquer, ne pas tout faire foirer. J'étais censé faire mumuse avec le chien et caresser la maîtresse dans le sens du poil, bordel. La mettre dans ma poche. Devenir un ami, une vague connaissance, point barre !

– Je vais vous demander de partir si vous ne voulez rien consommer, répète-t-elle en se forçant à plonger son regard ambré dans le mien.

– Je consommerais bien quelque chose... mais ce que je veux n'est pas sur la carte.

Mais quel con !

3. Complètement folle

Adèle

– Bonjour, mon amour... Tombé du lit ? murmuré-je dans ma langue natale, encore pleine de sommeil.

Il n'est même pas sept heures et mon fiancé est déjà douché, habillé et parfumé, assis à la table de la cuisine devant son journal et son café.

– Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas que tu me parles français, marmonne Melville en me regardant par-dessus ses lunettes. Surtout quand je ne comprends pas ce que ça veut dire.

« Bonjour à toi aussi, ma chérie » : c'est ce qu'il voulait dire...

– C'étaient juste des petits mots doux, continué-je en anglais, en approchant pour m'asseoir sur ses genoux.

– Ça fait plus d'un an que tu es ici, tu devrais être parfaitement bilingue, me gronde-t-il en m'embrassant le bout du nez.

– Je ne t'ai pas entendu hier soir, tu es rentré tard ? demandé-je pour changer de sujet, en attrapant son mug de café noir pour en siroter une gorgée.

– Très tard. Pour une insomniaque, tu dormais à poings fermés, crois-moi. Et ça, c'était mon café.

Et moi, je suis ta future femme. Ouh-ouh, c'est moi, Adèle !

Je me lève en soupirant pour aller m'en préparer un, adouci de sucre et de beaucoup de lait, comme je l'aime. En fait, je soupire pour tout un tas de raisons :

- Petit un, parce que l'homme avec qui je vis minimise et raille toujours mes insomnies, pourtant récurrentes, exténuantes – mais ça, il ne peut pas le comprendre.

- Petit deux, parce que je n'ai pas pu fermer l'œil jusqu'à deux heures du matin et que j'ai fini par avaler deux somnifères, ce que je m'interdis presque toujours de faire – pour éviter des réveils comme celui-ci, où je me sens pâteuse, assommée, bonne à rien, mais pas reposée pour autant.

- Petit trois, parce que pour une fois, mon insomnie a un visage : des yeux noirs plissés et des lèvres diaboliques qui ont prononcé des mots terribles que je n'ai pas pu me sortir de la tête.

- Petit quatre, parce que même une fois endormie, j'ai rêvé de lui, d'une certaine façon : ses tatouages recouvraient l'intégralité des murs de ma maison, comme une immense fresque noir et gris, effrayante, et Melville se mettait hors de lui en découvrant ma nouvelle lubie de déco.

– À quoi tu penses, Addy ? Tu rêvasses ou tu dors encore ?

Adè-leuh !

– Hmm ? Non, je suis juste mal réveillée. Et stressée par le banquet de samedi.

– Ah oui, ta petite fête. Je ne suis pas certain de pouvoir être là, d'ailleurs. Je dois faire un aller-retour à San Diego dans la journée.

– Un samedi ? En voiture ?

– Oui, un samedi. Les contrats de ce genre de montant ne se signent pas sur un coin de table aux heures de bureau, chérie. Et non, pas en voiture, réfléchis un peu, San Diego est à sept heures d'ici.

J'ai déjà réservé mon billet d'avion pour l'aller, mais je n'ai aucune idée de l'heure de retour. Le client est roi, rappelle-toi.

Je n'ai jamais trop rien compris à son boulot, et vu sa façon d'expliquer, je n'ose jamais poser de questions pour creuser. Non seulement je ne saisis pas un mot sur deux de son jargon, mais en plus

je déteste le voir s'agacer de mon ignorance ou de ma naïveté. Je sais juste que Melville travaille dans la finance et que le gros de son job consiste à mettre des beaux costumes, des grosses montres et des chaussures cirées, à inviter des gens dans des endroits prestigieux et leur sortir le grand jeu jusqu'à ce qu'ils acceptent le contrat. Je sais aussi que Melville est un surdoué dans son métier : à trente-deux ans, il gère de très gros clients et il a un pouvoir de persuasion qui vous ferait signer n'importe quoi.

En tout cas, je crois que je n'ai pas de souci à me faire pour notre avenir...

Si ce n'est celui de pouvoir passer au moins une heure par jour avec mon mari.

– Ça y est, tu es à nouveau perdue dans tes pensées. Je crois que ce n'est pas ce matin qu'on arrivera à avoir une vraie conversation. Ou un semblant de petit déjeuner.

– Si, attends, je peux te faire des...

– Pas le temps, me coupe-t-il. Je devrais déjà être parti. Je ne te dépose pas, hein, tu te débrouilleras ?

– Oui, oui, pas de problème, réponds-je faussement, en pensant au permis que je n'ai toujours pas passé – à vingt-neuf ans, il serait temps – et à Bernadette systématiquement refusée par les chauffeurs de bus, de tram et de taxis. Ça ira, souris-je à mon fiancé. Passe une bonne journée.

– Tu me fous dehors, là ? lance-t-il en avec une moue indignée. Je n'en ai pas fini avec toi, Addy Joly !

Adè... Laisse tomber !

Mon fiancé s'approche doucement et se colle à moi, une main derrière le dos et l'autre jouant avec le nœud de mon bas de pyjama.

– C'est pour toi, souffle-t-il en me tendant un petit paquet griffé Victoria's Secret. Et un peu pour moi aussi, s'amuse-t-il, l'air coquin.

Je déballe nerveusement l'ensemble luxueux dans les tons rose pastel – qui iront à merveille avec ma peau de rousse, genre poulet pas cuit – et détaille la culotte dont les bords ne sont que de très fines lanières – qui ne manqueront pas de marquer mes hanches à la manière d'un rôti bien ficelé.

– Ça ne te plaît pas ?

– Si, tu es un amour. Merci.

Je crois que le message est clair : Melville a envie de me voir dans de la lingerie fine et pas dans ce bas de pyjama à carreaux gris et ce débardeur noir qu'il m'a pourtant dit trouver jolis. Enfin, ce n'est pas en rentrant du boulot à deux heures du matin et en se levant à six qu'il pourra me voir dans cette tenue affriolante. Je repose mon café hypercalorique en repensant soudainement à mon régime et vais l'aider à nouer sa cravate avant de le regarder partir.

Et lui qui est si beau, si fin, si... parfait.

Note pour une autre vie : ne jamais épouser un homme qui s'entretient si vous ne projetez pas de le faire !

À peine la porte claquée, je me précipite à nouveau à la cuisine pour regarder l'étiquette des sous-vêtements : culotte en taille S, soutien-gorge de bonnet B. Malheur ! Je farfouille dans le paquet à la recherche d'un ticket de caisse dans l'espoir, vain, d'aller échanger l'ensemble sans que Melville se rende compte de la taille supplémentaire. Je ne veux pas avoir l'air d'une ingrate : mon fiancé me couvre de cadeaux, souvent de bon goût, de grandes marques et de prix exorbitants. Mais il semble juste ignorer à qui il les fait. Les styles, les couleurs, les tailles ne vont pas toujours, ou rarement.

J'imagine que les hommes sont comme ça : ils ne remarquent pas, n'écoutent pas, ne retiennent pas ces choses-là. Et je l'entends parfois râler de ne jamais me voir porter ce qu'il m'offre. Mais je ne me vois pas en cuisine avec un collier de perles à trois rangs ou dans une mini-robe rouge au décolleté plongeant – et à la fermeture prête à exploser à chaque mouvement.

Je ne vais pas me plaindre, certaines femmes doivent attendre la St-Valentin ou même rappeler à leur conjoint la date de leur anniversaire pour espérer un bouquet de fleurs. Je suis gâtée, choyée et j'ai un dressing plein à craquer. Vue l'enfance – heureuse mais pas vraiment opulente – que j'ai vécue, je n'aurais pas pu espérer une plus belle vie d'adulte. Après une rapide douche vivifiante, j'enfile des sous-vêtements en coton, un jean noir moulant et un pull fin au col en V, que j'échange finalement pour une tunique liberty – autant pour les jolies petites fleurs que pour le col rond qui remonte un peu plus haut. Les yeux déshabilleurs de l'inconnu à la moto me reviennent en mémoire en même temps que ses mots. « Je consommerais bien

quelque chose, mais ce que je veux n'est pas sur la carte » : comme si j'étais un morceau de viande en vitrine chez le boucher. Comme s'il pouvait m'acheter et m'emporter chez lui pour me déguster.

Mais alors pourquoi une toute petite part de moi a envie de le revoir... ?

Pourquoi j'espère secrètement qu'il sera encore là, assis en terrasse... ?

Pourquoi ses phrases de goujat me font cet effet-là... ?

Pourquoi je me demande tant ce qu'il pourrait encore me dire qui me troublera... ?

La sonnette de la maison retentit et met fin à ma liste de questions sans réponse. J'extirpe ma chevelure emmêlée de la serviette que j'avais encore nouée sur la tête pour aller ouvrir. Un jeune type en uniforme de travail me parle d'électricité, de courts-circuits dans la rue et de fusibles à vérifier. Je le laisse entrer et file me brosser les cheveux pendant que Bernadette monte la garde en lui reniflant les chaussures. Une demi-heure plus tard, je suis à peu près coiffée et l'électricien remballé son matériel en m'indiquant gentiment que je n'ai rien à payer. Mon père dirait que je suis folle et inconsciente – il aurait sans doute raison – mais mon radar d'angoisses trouve cet homme assez normal et assez sympathique pour que je lui demande s'il n'irait pas, à tout hasard, vers Union Square, le quartier commerçant de la ville, où se trouve mon resto. Un électricien digne de ce nom a forcément une camionnette ou un petit fourgon crasseux dans lequel Bernadette pourrait baver à loisir sans qu'il n'y trouve rien à redire. Et ce court trajet en voiture m'éviterait quarante-cinq minutes de marche ou de longues négociations avec un chauffeur de bus refusant de croire que mon saint-bernard est un chien guide, parfaitement légal dans les transports en commun.

Sept minutes plus tard, je me fais déposer comme une princesse juste devant mon restaurant et mon adorable chauffeur du jour me file même un coup de main pour faire descendre mon hippopotame poilu de l'arrière du pick-up. Je crois que toute la ville racontera ce soir au dîner qu'un énorme chien couinait et aboyait de plaisir en se faisant promener en voiture, à l'air libre, les yeux fermés et les oreilles au vent.

Pas de moto sur le trottoir, pas d'inconnu sur la terrasse...

Je peux arrêter de serrer les fesses, rentrer le ventre et sortir les seins. Et me remettre à respirer normalement.

– Salut Violette ! dis-je en trouvant ma pâtissière en pleine réflexion dans la salle de repos.

– Salut ma jolie, lance-t-elle gaiement en me déposant deux bises sur les joues, à la française.

J'adore ta tunique ! Tout à fait dans l'esprit du jour : j'avais envie de faire des petits éclairs à la rose et à la fleur d'oranger pour samedi. Ça changerait du duo chocolat-café chiant à mourir. Et on pourrait fêter le joli mois de mai en même temps que l'anniversaire du resto. J'adore ce mois, j'adore le printemps, c'est ma saison préférée ! Ça va, toi ? Tu n'as pas l'air réveillée ! Encore tes insomnies ?

– Ça va vachement mieux depuis que je t'ai vue ! Vas-y, assomme-moi encore de toutes tes idées

pleines de fleurs et de bonne humeur, parle-moi français, dis-moi que je suis belle, je vais juste m'affaler sur ce canapé et t'écouter me faire du bien.

Elle éclate de rire et je réalise à quel point ce petit bout de femme égaye ma vie. Je n'aurais jamais rêvé mieux comme collaboratrice et comme amie en arrivant aux États-Unis. Sa première et plus merveilleuse qualité : elle est française, comme moi, et même si elle vient de Paris et moi de Biarritz, c'est un bonheur quotidien de pouvoir parler ma langue natale avec elle et de se moquer ensemble des habitudes étranges des Américains. Ensuite, c'est un petit génie de la pâtisserie, qui sort d'une école prestigieuse et a déjà remporté de nombreux concours à juste vingt-cinq ans. Mais la petite boule d'énergie n'avait pas envie de s'enfermer dans un resto étoilé où elle aurait enchaîné les desserts classiques à réaliser au gramme et au millimètre près. Violette, avec son prénom presque prédestiné, c'est une artiste. Une pâtissière sans limites qui mélange les couleurs et les saveurs sans se demander si elle a le droit. Une pâtissière qui ose tout, tant qu'elle obtient l'explosion visuelle et gustative qu'elle attend. Je sais que de nombreux clients ne reviennent que pour ses desserts. Et j'en suis fière.

Sa personnalité ressemble en tout point à son travail. Délurée, légère, sucrée, vive, acidulée. Elle a un sens de l'humour à toute épreuve et prend toujours tout du bon côté. Je ne l'entends jamais se plaindre et je ne crois pas l'avoir déjà vue faire la tête. Même quand on s'engueule, parce que nos caractères respectifs font parfois des

étincelles, elle garde le sourire. Même quand elle est épuisée par ses heures en cuisine – je n’ai qu’une seule pâtissière et elle prend très peu de jours de congé, son énergie ne la quitte jamais. Je ne sais pas à quoi elle carbure, mais je dirais que le bonheur et le sucre sont ses drogues préférées. Il n’y a qu’à voir ses tabliers : pas noirs ni blancs comme ceux de n’importe quel cuisinier. Non, les siens changent tous les jours et varient entre rayures fluo, motifs cupcakes, messages humoristiques ou salades de fruits transgéniques.

Quant à sa vie privée, c’est une expression qui ne fait pas partie de son vocabulaire. Déjà parce qu’elle n’a pas le temps et qu’elle est trop libre et ambitieuse pour s’enliser dans une vie de couple ou une vie de famille. Et ensuite parce qu’elle préfère largement l’étaler que la garder privée. Tous les employés – ainsi que de nombreux clients – d’*À la Folie* connaissent le goût de Violette pour les aventures d’un soir et les *sex friends* réguliers. Avec son carré blond doré, son visage de poupée et son petit corps sexy, elle passe sa vie à se faire draguer. Et elle ne se fait pas prier pour rentrer dans ces jeux de séduction, voire les initier quand le mec vaut vraiment le coup. Je lui envie parfois sa folie, sa liberté, son côté indépendant et décomplexé – même si je sais que j’ai besoin de bien plus de stabilité et de sécurité pour m’épanouir.

– Alors, le tatoué ne s’est pas encore montré aujourd’hui ? me demande-t-elle dans un immense sourire.

– Non, et je crois qu’il ne reviendra pas après ce que je lui ai dit hier, réponds-je en essayant de ne pas avoir l’air déçue.

– Quoi ? Tu l’as foutu dehors ? J’en aurais bien fait mon quatre-heures moi !

– Ah, je te le laisse volontiers. Les tatouages, la moto, le regard dans le vague et le visage de gros dur, c’est tout sauf mon style.

– Adèle chérie, ça s’appelle un beau brun ténébreux. Un rebelle au cœur tendre. Dur dehors mais doux dedans. Tu ne t’ennuies pas avec un mec comme ça ! Et ça doit être un coup terrible !

– Je préfère m’ennuyer avec mon beau blond souriant qui a de la conversation, lâché-je sans réfléchir.

– C’est un lapsus ou quoi ? Tu te fais vraiment chier avec Melville ? Tu devrais sortir avec moi un de ces soirs, avant de te décider à l’épouser. Tu verrais qu’il y a des mecs qui ne portent ni lunettes ni cravate et qui ont quand même des trucs à raconter. Ou des hommes en costard qui savent s’amuser !

- Je ne voulais pas dire « m'ennuyer », corrigé-je en secouant nerveusement la tête. Mais vivre une histoire d'amour normale, discuter, rire, faire des projets, avancer.
- Arrête, j'ai envie de me tirer une balle, mime Violette avec deux doigts sur la tempe.
- La vie de tous les jours n'a pas forcément besoin d'être une grande aventure ! Et moi je ne pourrais pas changer de mec toutes les semaines. Il me faut déjà un an pour me faire de nouveaux amis. Et au moins trois mois pour m'habituer à un nouveau lit.
- Quand tu ne dors pas, crois-moi, tu te fous de la qualité de la literie, se marre-t-elle en faisant danser ses sourcils.
- Bon, au boulot, la nympho !
- C'est parti ! Préviens-moi si mon motard sexy débarque. Avec lui, je serais d'accord pour le faire à même le sol !

Violette me claque la fesse et file dans les cuisines en gloussant. Je ne sais pas pourquoi ses remarques m'agacent. Déjà, ce n'est pas « son motard » mais le mien. C'est moi qu'il est venu chercher, regarder, provoquer – même si j'ai détesté ça au point de ne plus pouvoir en dormir. Elle a tous les hommes à ses pieds, elle peut bien me laisser ce type bizarre qui ne dit presque rien et commande toujours la même chose. Ensuite, qu'est-ce qui lui dit qu'il voudrait d'elle, hein ? À en croire son regard gourmand, il a un faible pour les soutiens-gorge bien remplis et tout ce qui va avec, pas pour les filles filiformes. Et à en croire sa ténacité – limite obsessionnelle – il préfère qu'on lui résiste plutôt qu'on lui cède.

Adèle : 2, Violette : 0.

Je ne sais pas pourquoi il fallait que je remporte ce match qui n'existe même pas. Je ne sais pas davantage pourquoi je suis jalouse à l'idée que ma pâtissière préférée finisse dans le lit de cet inconnu que je n'ai même pas envie de connaître. Et je ne sais toujours pas pourquoi j'ai passé tout le service du midi à guetter son arrivée, à sursauter au moindre bruit de scooter dans la rue, à hésiter à placer un client sur « sa » table de la terrasse, comme si elle lui était secrètement réservée.

Et la palme du pathétique est attribuée à... Adèle Joly, pour l'ensemble de sa carrière et des films qu'elle se fait dans sa tête.

Je traînasse dans la salle de repos – entre la lecture d'un mail de mon

père resté en France et un *brainstorming* peu fructueux avec Saul, Violette et Billy sur le banquet de samedi – quand j’entends la moto. Sa moto. Je fais semblant de ne pas y prêter attention, remarque que personne d’autre que moi n’a reconnu le vrombissement du moteur, refais machinalement mon chignon affaissé – tout en me maudissant d’avoir ce réflexe féminin et absurde. Ruben finit par venir me prévenir :

– Il est revenu, prononce lentement le serveur comme s’il annonçait le titre d’un film d’horreur.

– Qui ça ? dis-je pour feindre la surprise.

– Le beau tatoué ? On va enfin pouvoir s’amuser ! s’excite Violette en se frottant les paumes l’une contre l’autre.

– Ignore-le, Ruben, intervins-je rapidement. Pas la peine de le servir. Tu peux rentrer chez toi, d’ailleurs. Merci pour ce midi, tu as assuré, comme toujours.

– À ton service, chef. La sieste m’appelle, à ce soir !

– Tu veux que je te débarrasse de lui, Addy ? propose Saul en se faisant craquer les muscles du cou.

– Ça va aller, Rambo. Je crois que je me suis déjà bien fait comprendre. Il se lassera avant moi...

– Comme tu veux, mais ça fait longtemps que ma carcasse n’a pas servi à faire peur à quelqu’un.

C’est presque dommage, lâche-t-il, déçu.

– Les trucs gros et ronds qui dépassent de son t-shirt s’appellent des muscles, Saul. Chez toi, c’est gros et rond, mais c’est rempli de gras, s’amuse Violette en tapotant le ventre du chef. Tu n’as aucune chance contre lui !

– Je n’ai aucune envie de me battre, lance une voix avant qu’une silhouette musclée vêtue de noir apparaisse dans l’embrasure de la salle de repos, un casque sous le bras.

Difficile de croire que cette voix calme et douce sort d’un corps aussi viril et d’un visage aussi dur.

Il n’est pas juste beau gosse... il est canon. Et dangereusement sexy.

Je me lève d'un bond comme s'il fallait absolument que mes employés n'assistent pas à ce spectacle. Comme si j'étais prise la main dans le sac d'une bêtise que je n'ai même pas commise.

Comme si le dialogue qui allait suivre devait impérativement rester privé, presque secret. Et comme si la position debout allait me soulager de ces battements violents dans ma poitrine.

Comment peut-on avoir l'air aussi... « sexuel » ?

– Je peux vous aider ? bredouillé-je. Cette salle est réservée au personnel, lancé-je en sortant précipitamment et en refermant la porte derrière moi.

– Bernadette... je crois que c'est son nom... m'a laissé entrer.

– Oui, mais elle n'est pas très physionomiste. Un vigile vous aurait mis dehors sur le champ, souris-je avec un air de peste.

– C'est ce que vous allez faire, encore une fois ?

– Ce serait mon droit. Laissez-moi vous dire que votre moto et vos tatouages n'impressionnent personne, dis-je en balayant son bras noir du regard.

– Ils ne sont pas faits pour ça, répond-il calmement. Laissez-moi vous dire que votre saint-bernard a meilleur flair que vous.

– Elle se laisse facilement amadouer par une caresse bien placée. Ce n'est pas mon cas, lui balancé-je, très fière de ma répartie.

L'inconnu plisse un peu les yeux et esquisse un sourire. Je réalise que, juste pour lui clouer le bec, c'est moi qui viens de remettre l'ambiguïté sur le tapis. Moi qui viens de relancer les hostilités. Je me mords l'intérieur de la joue comme pour punir mon inconscient et ma langue trop bien pendue. Il profite de ce bref silence pour parcourir mon visage de ses iris noirs. Il ne descend pas plus bas que le menton, pour une fois, mais je sens quand même mes pommettes chauffer. Son regard sur moi me fait chavirer. Et mon cœur ne s'est toujours pas calmé.

– Vous rougissez.

– Vous vous éternisez.

– Moi, j'ai une très bonne raison pour ça. Vous ?

– Je n’ai pas à répondre à vos questions.

– Vous voulez bien entendre ma réponse ?

– Non.

– Ah. Je croyais que le « non » sans explication était réservé aux enfants de deux ans.

Là, c’est moi qui dois me retenir de ne pas sourire. Ce motard insupportable semble se souvenir de tous nos dialogues comme s’il les apprenait par cœur. Et le pire, il semble avoir réponse à tout.

Normalement, c’est ma spécialité. Sauf là, tout de suite, où je me retrouve comme une potiche muette aux mains moites et aux joues rosies.

Adèle, c’est pas bientôt fini de se ridiculiser ? !

– Est-ce que je peux vous proposer une liste d’interprétations de votre « non » ? Vous ne voulez pas savoir pourquoi je m’éternise parce que vous me prenez pour un malade mental qui pourrait vous faire du mal. Ou bien vous avez peur que la seule raison de ma présence ici soit... vous.

Moi ? ! Il a bien dit « moi » ? !

– Ça ne fait que deux propositions. Ce n’est pas assez pour faire une liste.

C’est la seule chose qui m’est venue. Quand je ne sais pas quoi dire, je m’accroche à ce que je maîtrise : en l’occurrence, l’art de la liste. Le seul problème quand on sort une réponse aussi nulle, c’est que votre interlocuteur reste perplexe et n’a pas le loisir de rebondir. Et le seul problème quand l’autre ne rebondit pas, c’est que le silence s’installe. Et le seul problème du silence – le comique de répétition, ça me connaît – c’est que ça laisse à l’autre du temps pour vous regarder, sous toutes les coutures et même sous les tissus liberty. J’ai l’impression que son regard noir et perçant s’infiltré entre chacune des minuscules fleurs de ma tunique pour m’envoyer des décharges. J’ignorais qu’on pouvait avoir des fourmis dans tout le corps. J’ignorais qu’on pouvait se sentir nue même avec tous ses vêtements dessus.

Je vois sa pomme d’Adam descendre et remonter dans sa gorge, sous sa peau hâlée.

Je ne crois pas que Melville en ait une aussi grosse – de pomme d'Adam.

Mes yeux descendent un peu plus, attirés par les tatouages du bras gauche, juste pour vérifier qu'ils sont similaires aux peintures et aux papiers peints de mon cauchemar. Je réalise à nouveau que tout est noir, chez lui : ses yeux en amande allongée, ses longs cils, ses cheveux courts en bataille, sa barbe rugueuse, les dessins sur sa peau, son jean et son t-shirt près du corps, jusqu'à ses chaussures. Et je n'aime pas cette couleur : c'est sombre, froid, effrayant, comme lui.

Alors pourquoi je continue à regarder... ?

Et pourquoi il fait si chaud dans cette salle... ?

– Qu'est-ce vous voulez ? finis-je par demander en soupirant, vaincue par ce silence trop long et ce malaise trop pesant.

– Rien.

– Même si ça n'est pas sur la carte ?

Non. Je n'ai pas vraiment dit ça. Je n'ai pas pu. Si ? Je l'ai dit ?

Voilà pourquoi mon père essaie depuis vingt-neuf ans de m'apprendre à réfléchir avant de parler.

Je me liquéfie sur place et sens mes joues devenir écarlates. Le tatoué tourne la tête comme pour m'empêcher de voir son expression mais je devine son trouble à ses yeux très plissés et ses mâchoires serrées.

– Partez, s'il vous plaît, murmuré-je en regrettant ma dernière phrase.

Et en craignant encore plus sa réponse...

– Je m'en vais, cède-t-il pour me soulager avant de tourner à nouveau son visage vers moi et de l'approcher, tout près. Mais je reviendrai, glisse-t-il entre mes lèvres.

Je vais m'évanouir...

4. Fou d'elle

Damon

On est le premier du mois, un jour parfait pour prendre de bonnes résolutions : arrêter de se disperser, reprendre le contrôle. Bosser un peu plus, merder un peu moins.

Aujourd'hui, je n'irai pas au resto. C'est décidé.

J'ai des gens à voir, des choses à faire. Je vais boucler ces dossiers de financement, je vais honorer les rendez-vous pro que je n'ai pas arrêté de reporter.

Non, je ne passerai pas au resto aujourd'hui.

Je ne m'assiérai pas en terrasse, je ne commanderai pas de turbot, je n'entrerai pas dans la salle de repos, je ne jouerai pas avec le feu, pas plus que je ne jouerai avec les émotions d'Adèle Joly.

Et les miennes...

Je ne la regarderai pas jusqu'à ce qu'elle rougisse. Je ne laisserai pas ses yeux de chat m'étudier jusqu'à ce que mon corps bouille à l'intérieur. Je ne soufflerai pas le chaud et le froid, encore moins si près de son visage. Je ne serai pas à deux doigts de lui montrer l'effet qu'elle me fait. À deux doigts de glisser les miens sous sa tunique à fleurs. À deux doigts de lui avouer que je préférerais quand elle portait des hauts décolletés.

Si ça continue, la prochaine fois, elle aura un col roulé.

Toute cette « mission » est la plus mauvaise idée que j'aie jamais eue. Mais c'est la seule possible.

Et je peux encore la mener à bien. Les Lennox n'échouent pas, ils trouvent des solutions – dirait mon oncle Walt. Mais il ne sait pas ce que ça fait de se retrouver face à une femme comme elle – avec tout le respect que je dois à ma tante Carol. Adèle est... désarmante. Brute de décoffrage. Sans chichi, sans masque ni carapace. Elle se tient là devant vous, presque mise à nu, et elle ne court pas se réfugier où que ce soit. Et pourtant elle meurt de trouille. Mais elle reste, elle vous dévisage. Non, elle vous bouffe des yeux. Alors qu'elle vous en veut de faire pareil avec elle. Et elle dit ce qui lui vient, sans calcul, sans penser aux conséquences, même si elle doit le regretter pour le restant de ses jours. Cette fille, elle marche sur une corde raide, mais elle continue à avancer... et à vous convaincre de la suivre.

Même si vous devez tomber avec elle...

Bordel. Je sais qu'elle est fiancée. Je sais qu'elle pourrait à tout moment parler de moi à son businessman. Qui viendrait me casser la gueule entre midi et deux ou mieux, qui enverrait des mecs pour le faire à sa place. Qui pourrait prévenir les flics et me faire arrêter pour

harcèlement. Et je sais que ça foutrait tout en l'air. Maintenant, j'ai un choix à faire : elle ou le reste. Adèle ou moi. L'avoir ou réussir ce que je suis venu accomplir. La perdre elle ou perdre la tête. Elle ne devait même pas faire partie de l'équation, putain. C'est pour Tilda, que je fais tout ça. Je ne serai jamais en paix si je ne vais pas au bout. Et même si je dois renoncer à cette femme qui me rend fou.

– Allo ? marmonné-je en sortant de mes pensées.

– Salut Damon. Tu viens toujours dîner chez les parents demain soir ? Maman ne parle que de ça.

– Oui, je serai là.

– C'est quoi cette voix ? Je te réveille ? Tu t'es sifflé une bouteille de whisky au petit déjeuner ?

– Non, je me suis encore endormi sur la terrasse.

– Pauvre chou, tu as pris froid, se marre mon cousin en imitant la voix de sa mère.

– C'est ça. Quelle heure demain ?

– Oh, là ! tu n'es pas d'humeur, toi... Sept heures. Tu as besoin de parler ?

– Surtout pas.

– Tu veux venir manger ce midi ? J'ai encore des tables de libres.

– Blake, ça va, je t'assure. Je n'en suis pas au point de déjeuner dans un palace, seul face à un mur.

– Comme tu veux, mec. À demain, alors.

– Ça marche.

– Et ne passe pas la journée à penser à cette fille. Fais ce que tu as à faire et tire-toi. Tu es le meilleur pour ça !

– Va te faire voir, Blake. Merci pour les conseils pourris.

– Quand tu veux ! Bye !

J'ai réussi. J'ai tenu mes résolutions. Tout ce jeudi et tout ce vendredi, sans mettre un seul pied sur le terrain miné d' *À la Folie*. Deux jours à me plonger dans le boulot, serrer des mains, écouter des chercheurs et des présidents d'association prêts à tout pour un chèque avec plein de zéros. Plusieurs de mes collaborateurs m'ont demandé si j'étais malade, si j'avais besoin de quelque chose, pas une fois je n'ai pas répondu « voir Adèle ».

Sauf dans ma tête.

Le vendredi soir, ma Harley roule jusqu'à Noe Valley, le quartier calme et familial de la ville, avec ses jolies maisons victoriennes aux couleurs pastel. Niché entre deux collines, c'est l'endroit de San Francisco où il fait le plus chaud et c'est là que vivent Carol et Walter, depuis toujours. Là que j'ai passé une partie de ma vie. Arrivé un peu en avance, je flâne dans les rues à la recherche d'un bouquet de fleurs pour ma tante. J'écoute les mères de famille faire la causette entre deux poussettes, les promeneurs de chiens se saluer poliment – et j'ai une pensée stupide pour Bernadette.

Est-ce qu'Adèle la promène dans les rues, d'un air fier ?

Ou est-ce qu'elle se fait tracter violemment au bout d'une laisse, façon chien de traîneau ?

J'en souris intérieurement.

Je sonne enfin chez les Lennox et reçois trois accolades chaleureuses, agrémentées d'une bise pour ma tante, d'une tape sur l'épaule pour mon oncle et d'une vanne pour mon cousin. Carol a encore mis les petits plats dans les grands et nous passons rapidement à table. Les conversations vont bon train et les blagues fusent. On fait le point sur les affaires des uns et les vies privées des autres.

– Pourquoi aucun ne vous deux ne vient jamais accompagné ? Vous pouvez m'expliquer ? soupire

ma tante qui pose systématiquement cette question à tous les dîners.

– Parce qu'elles sont toutes folles de moi, je ne lui en ai laissé aucune ! se marre Blake en me donnant un coup de coude.

– Et elles sont où, alors ? Tu les gardes en otage dans ton palace ?

– Une nous suffirait, mon chéri. Tu as trente ans, moi soixante, et je n'ai toujours pas de petits-enfants, gémit Carol en faisant la moue.

– Vu l'âge de ses conquêtes, c'est comme si vous en aviez, lâché-je en manquant m'étouffer avec une crevette.

– Et toi, Damon ? Quand est-ce que tu te lances ? insiste ma tante, d'humeur romantique.

– Pour les enfants, je passe mon tour !

– Tu ne diras plus ça quand tu auras trouvé la bonne ! me rassure-t-elle en me tapotant la main.

– Je ne suis pas certain que ce look et ces tatouages aident à rencontrer quelqu'un de bien, intervient mon oncle Walt, léger sourire et sourcils froncés.

– Ah, parce que le genre « brute épaisse bodybuildée » de votre fils vous convient ?

Un coup d'œil vers Blake et je crois que ses biceps ont encore doublé de volume depuis la dernière fois. C'est un fan d'haltères, de bancs de musculation et de salles de sport – son endroit préféré pour draguer. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses épaules de footballeur américain, sa mâchoire carrée et ses cheveux presque rasés, il a l'air du *bad boy* prêt à se battre à tout moment.

– Vous êtes très beaux, tous les deux et vous méritez de trouver l'amour, conclut Carol avec son air de maman bienveillante.

– Mais Damon l'a trouvé ! Vous ne voyez pas qu'il a la tête des mauvais jours, le petit cachottier ?

Ça, c'est parce qu'il s'est fait rembarrer !

– Ferme-la, Blake.

– Qu'est-ce que je disais ! Il est tellement préoccupé par sa petite Française qu'il n'a même plus le sens de l'humour ! Une rouquine aux yeux jaunes, il paraît, plaisante mon cousin qui ne sait pas s'arrêter.

– À quoi tu joues, là ? m'énervé-je en le regardant droit dans les yeux.

– Ça suffit, tous les deux, s'interpose mon oncle qui sent la tension monter.

– Damon nous en parlera quand il sera prêt, sourit tendrement Carol en pensant m'aider.

– Je ne vous parlerai de rien, parce qu’il n’y a rien et qu’il n’y aura rien. Blake se fait des films, ça l’aide à remplir sa petite vie solitaire, recommencé-je à blaguer pour que tout le monde se détende.

– Sa grande vie de directeur du Lennox Hill Palace, tu veux dire ? se vante-t-il en brossant l’épaulette invisible de son t-shirt.

Les Lennox sont les spécialistes pour passer du rire aux larmes en un éclair. Ces dîners me font du bien autant qu’ils me plombent. Mais je considère Walt et Carol comme mes parents et Blake comme mon frère. Ils sont la seule famille qui me reste. À cette table, il ne manque que Tilda. Ça fait trois ans que sa chaise est vide et que sa voix douce ne participe plus à ces débats futiles. Les souvenirs de ma sœur me serrent le cœur.

– Matilda nous manque aussi, murmure Carol qui me voit perdu dans mes pensées.

Quelques heures plus tard, nous sommes encore tous les quatre à refaire le monde, regarder de vieilles photos et se remémorer le passé, un verre de bon whisky entre les mains. J’aime entendre ces histoires de famille qu’on m’a déjà racontées dix fois. Nous revoir, Blake et moi, déguisés en Tortues Ninja pour Halloween, se préparer pour notre bal de promo ou faire semblant de conduire le yacht de Walter, encore attaché à la marina. Ces gens sur les photos cornéées, cette petite fille fragile, mes parents si jeunes, mes grands-parents, tout ça me semble d’un autre temps.

Je calcule mentalement : ma famille proche compte plus de morts que de vivants.

Je regarde ma montre et me lève d’un bond. Je vais serrer ma tante dans mes bras, je salue mon

oncle et mon cousin sans m’éterniser. Je veux partir d’ici, sur le champ. Aller ailleurs, urgemment.

Blake me raccompagne pour savoir si je vais bien. Je le rassure et m’éclipse. Avant de refermer la porte, il me glisse en souriant :

– Je suis sûr que tu vas rejoindre tes yeux de chat... Et t’as bien raison.

Ma Harley ne roule pas assez vite. Il ne faut qu’une quinzaine de minutes pour rejoindre Union Square, mais j’ai peur que le resto soit déjà fermé. Il est minuit passé.

J'ai besoin de voir Adèle. De lui parler.

Je sais, j'avais dit que je n'irais pas.

Mais de tout ce qui se passe dans ma vie en ce moment, c'est ce qui me fait me sentir le plus vivant.

Et j'ai besoin que la vie gagne contre la mort, juste ce soir.

Quand je me gare devant *À la Folie*, les lumières sont éteintes, les clients partis. Je croise la jeune serveuse à queue-de-cheval et une jolie blonde qui a aussi l'air de travailler ici. Elles franchissent la porte du restaurant et traversent la terrasse comme pour rentrer chez elles. Les deux jeunes femmes sursautent en me voyant me planter face à elles. Je retire rapidement mon casque pour montrer mon visage et m'excuse de les avoir effrayées.

– Est-ce que la propriétaire est encore là ?

– Oui, me répond la plus jeune, le ton hésitant et l'air suspicieux.

– Attendez-la ici, elle ne devrait pas tarder à sortir, m'explique la plus souriante avec un petit clin d'œil, comme si elle savait pertinemment ce que je faisais là.

Je ne le sais pas moi-même.

Est-ce qu'Adèle lui a parlé de moi ?

Je laisse les employées s'éloigner et leur désobéis à la seconde où elles ne sont plus en vue. La salle de restaurant est déserte, plongée dans l'obscurité, j'avance droit vers l'arrière-salle et je dois me retenir de ne pas enfoncer la porte à l'écriteau « Staff Only ».

Mais pour quoi faire ? Pour lui dire quoi ?

« Ma sœur est morte, j'ai mal partout sauf quand je te vois » ?

« Tu ne me connais pas, je ne te connais pas, mais je crois que j'ai besoin de toi » ?

« Il y a quelque chose qu'il faut que je fasse, je ne peux pas te dire quoi, je peux juste te dire que je n'y arrive pas à cause de toi » ?

« Je ne pense qu'à ça, nuit et jour, sauf quand je pense à toi » ?

Quel con.

Je prends une grande inspiration, le casque sous le bras et la main à plat sur la porte fermée. Je la devine, juste de l'autre côté. Et je suis incapable de bouger.

La porte frémit sous mes doigts. J'entends qu'on l'ouvre et je n'ai pas le temps de reculer. Adèle me fait face, mais la soudaine lumière filtrant de la salle de repos m'oblige à plisser les yeux, je l'entends avant de la voir.

– Qu'est-ce que vous faites là ? me demande-t-elle, affolée.

– Je ne vous veux pas de mal, murmuré-je pour la rassurer.

– Je n'ai pas peur de vous. Et ça ne répond pas à ma question.

Quand mes yeux s'habituent au néon criard, j'aperçois son chemisier blanc, un peu déboutonné –

que je m'empêche de regarder, puis un jean brut moulant, retroussé au-dessus des chevilles. Elle a les pieds nus et, sans que je sache pourquoi, ce détail m'émeut. Comme si je la voyais pour la première fois en vrai, au naturel, sans son uniforme de travail ou sa casquette de propriétaire des lieux. Elle me semble plus fragile que toutes les autres fois où je l'ai vue. Fragile mais pas pour autant facile.

– J'avais envie d'un turbot, comme ça, à minuit, lâché-je sur un coup de tête.

– Ça ne me fait plus rire.

Raté. Mais quel con !

Comme si le coup de la commande pouvait marcher ce soir. Alors que je m'introduis dans son restaurant à cette heure-ci, alors qu'elle est seule et vulnérable face à un homme d'une tête de plus qu'elle, alors qu'elle n'a qu'un saint-bernard endormi pour toute protection. Évidemment, que je lui fais peur. Qu'est-ce qui me prend de la croire sur parole ?

– J'avais simplement envie de vous voir. Non, besoin de vous voir. Je... Je ne sais pas quoi dire pour que vous ne me preniez pas pour un fou.

– Mais vous ÊTES fou ! Avec votre obsession du turbot, votre table en terrasse, celle-ci et jamais une autre, avec vos yeux qui regardent partout mais qui s'étaient pour qu'on ne sache pas ce que vous pensez,

avec vos dollars que vous jetez par les fenêtres. Et puis vos bras qui ne sont même pas symétriques !

– Je vous demande pardon ? souris-je à ces aveux qu'elle m'a quasiment crachés au visage.

– C'est n'importe quoi d'être tatoué d'un côté et pas de l'autre. Vous n'êtes pas le même homme selon le profil que l'on regarde. Et vous voudriez ne pas passer pour un fou ?

– J'en suis peut-être un, admetts-je doucement. Mais pas celui que vous croyez.

– Alors dites-moi qui vous êtes et ce que vous me voulez.

Cette phrase m'a semblé sonner comme un appel au secours. Une bouteille à la mer. L'ultime espoir de comprendre enfin quelque chose à toute cette mascarade.

Comme j'aimerais pouvoir l'aider.

Comme ses yeux sont clairs quand elle espère...

– Je ne peux répondre à aucune de ces deux questions, soupire-je d'avance à l'idée de la décevoir.

– Alors partez, répond-elle durement, le regard à nouveau noir.

– Non, s'il vous plaît ! Posez m'en d'autres. Toutes les questions que vous voulez.

Adèle hésite, me jauge, regarde autour d'elle. Je crois que Bernadette est pour beaucoup dans le fait qu'elle ne parte pas en courant. Je suis certain que malgré son air pataud et inoffensif, cette bête se révélerait loyale et plus que dissuasive si quelqu'un s'en prenait à sa maîtresse. Et je crois que j'y suis aussi un peu pour quelque chose. Quelque chose que la fille aux yeux de chat ne s'explique pas.

Quelque chose qui la fait se sentir bien, malgré elle, malgré sa peur de l'inconnu, malgré moi.

Quelque chose qui la pousse à en savoir davantage.

Lentement, sans me quitter des yeux, elle part à reculons, pénètre un peu plus dans la salle de repos jusqu'à rencontrer le bras du canapé sur lequel elle s'assied à moitié. Je reste sur le seuil de la porte, deux mètres nous séparent peut-être.

– Vos tatouages, ils signifient quelque chose ou c'est juste pour faire... joli ?

– Chacun d'eux a un sens précis. Des dates, des périodes de ma vie, des gens que j'aime, d'autres que j'ai perdus.

– Pourquoi je n'arrive à en déchiffrer aucun, alors ?

– Parce que j'ai préféré les symboles aux lettres et aux chiffres. Pour qu'ils n'en disent pas trop sur moi.

– C'est votre spécialité, apparemment.

– Je peux vous demander pourquoi la marguerite ?

– Parce que je jouais souvent à ça quand j'étais petite, c'est mon père qui m'a appris à le faire : effeuiller les pétales d'une marguerite en disant : « Il m'aime... un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. » C'est mon côté romantique.

– Je vois...

– Vous ne voyez rien du tout. Je ne suis pas fleur bleue, si c'est ce que vous pensez. La marguerite, ça pousse partout, dans les champs, dans les jardins, sur le bord des routes, même quand on ne lui demande pas. C'est une intruse, comme moi. Elle fait ce qu'elle veut.

– Comme vous ?

– Vous avez posé trop de questions, c'est mon tour. Pourquoi vous plissez les yeux, sans arrêt ?

C'est fait exprès ?

– Je ne fais pas ça, me défends-je, perplexe.

– Si, tout le temps. Comme en ce moment.

– Votre lumière est un peu aveuglante, dis-je en plaçant ma main en visière sur mon front.

– J'avais remarqué que vous préféreriez le noir. Je déteste cette couleur.

Je nous observe un instant, à quelques pas l'un de l'autre : elle, vêtue de blanc, éclairée par le néon au-dessus de sa tête, la lumière jaune se reflétant dans ses cheveux cuivrés et rendant ses yeux plus lumineux encore ; moi, habillé en noir et planqué dans l'obscurité de la salle de

restaurant.

Adèle Joly et Damon Lennox : le jour et la nuit.

– Pourquoi vous conduisez une si grosse moto ? reprend-elle son interrogatoire, en ayant l'air de se détendre.

– Parce que ça me donne l'impression d'être libre. Pourquoi vous avez un si gros chien ?

– Parce que ça me donne l'impression d'être en sécurité, m'imites-t-elle. Pourquoi vous ne portez jamais de couleurs ?

– Parce que je ne suis jamais d'humeur. Pourquoi vous n'aimez pas que l'on vous regarde ?

– Parce qu'il n'y a rien à voir.

– Ça, c'est parce que vous ne savez pas plisser les yeux aussi forts que moi. Pour voir ce que je vois.

Adèle sourit. Je sais qu'elle essaie de s'en empêcher mais ses lèvres s'étirent jusqu'à révéler ses dents blanches. Puis elle plaque ses deux mains sur son visage pour que je ne la voie pas rougir. Le diamant qui scintille à son annulaire gauche me brûle un peu plus les yeux.

– Est-ce que l'homme qui partage votre vie voit la même chose que moi ?

À cette question, elle se raidit. Je viens peut-être de tout gâcher. Mais je ne peux pas faire comme s'il n'existait pas. Et jusque-là il n'a pas empêché la tension de monter entre nous. Il ne l'a pas empêchée de rentrer dans mon jeu, de me répondre, de me provoquer, d'assouvir sa curiosité.

Fiancée ou pas, elle s'intéresse à moi. Je la dérange, je la secoue, je la trouble, mais elle reste là. Elle aurait pu partir depuis de longues minutes, si quelqu'un l'attendait. Ou si elle était impatiente de le retrouver.

– Je ne sais pas... finit-elle par répondre dans un long soupir. Je ne sais même pas ce que vous voyez.

– Des tas de choses qu'il vaut mieux que je garde pour moi.

Elle sourit à nouveau, sa main droite jouant nerveusement avec le bouton défait de son chemisier.

J'essaie de ne pas y river mes yeux affamés, qui voudraient tous les faire sauter. Je ne veux pas qu'elle ait peur de moi. Je veux simplement qu'elle me croie.

– Mais surtout, vous êtes la première lueur que j'entrevois. Dans ce long tunnel noir qui me sert de vie depuis trop longtemps...

Mes mots, sincères, sont sortis tout seul et l'atteignent en plein cœur. Elle immobilise sa main sur sa poitrine, du côté gauche. Ses battements doivent faire écho aux miens. J'ignore pourquoi je me confie à elle. Pourquoi je me livre autant, malgré tout ce que je dois encore lui cacher. Je ne peux pas m'en empêcher. Je m'approche lentement, entrant dans sa lumière. Une chaleur m'irradie tout le corps. Le sien ne bouge pas.

– J'ai encore une question, souffle-t-elle, comme si c'était la dernière. Pourquoi vous venez ici tous les jours ?

– Ce n'est pas pour le turbot, murmuré-je à quelques centimètres de son visage. C'est vous que je veux, Adèle.

Un frisson la parcourt. Je le ressens jusque sur ma propre peau. Je plonge mon regard dans ses yeux changeants, bouleversés et brillants. Ils ont la couleur du miel. Je crois. Et ils fixent ma bouche, j'en suis certain.

– Si vous connaissez mon prénom, je veux savoir le vôtre.

– Damon, craqué-je enfin, avant de fondre sur ses lèvres pour y enfermer mon secret.

Elle me laisse la goûter, doucement, puis s'abandonne pour m'embrasser à son tour. La magie opère. Nos bouches s'appriivoisent, nos langues se cherchent et se découvrent, nos lèvres se quittent et se manquent déjà. J'ai l'impression de revivre sous ce baiser. L'impression qu'il ne doit jamais s'arrêter si je veux continuer à respirer. Je l'entends gémir et soupirer comme si elle ressentait la même chose que moi.

Adèle se laisse aller contre mon torse et, la première, glisse ses bras autour de ma taille. Je prends ça pour le laissez-passer que j'attendais. La barrière qui tombe entre nous, le signal qui annonce que tout est possible. Je pose mes mains de chaque côté de son visage, m'arrête une seconde pour la regarder puis enfouis mes doigts dans sa crinière aux reflets orangés avant de l'embrasser. La dévorer. La bouche, la joue, l'oreille, le cou. Je descends encore pour découvrir du bout de la

langue ce décolleté qui m'a rendu fou. J'y plonge mon visage entier et me laisse envoûter par son parfum, la douceur de sa peau, la fermeté de ses seins. Mes mains jalouses se joignent à la fête. J'entends Adèle haleter dans mon oreille, je sens ses doigts me décoiffer, sa cuisse descendre et remonter le long de ma jambe.

Je savais bien qu'il était là, quelque part, enfoui, ce grain de folie.

Et je crois qu'il est contagieux.

5. Folie pure

Adèle

Personne ne m'a jamais regardée comme ça. Embrassée comme ça.

Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Qu'est-ce que je suis en train de le laisser faire ?

Je devrais tout arrêter, maintenant, mais je n'en ai pas la force. Je me sens comme paralysée, ensorcelée, captive de ses bras longs et forts qui me retiennent de tomber. Sa langue sur la mienne me fait l'effet d'un poison puissant et envoûtant qui se répand dans mes veines et fait bouillonner mon sang.

Quel sort ce Damon m'a jeté ?

Connaître son prénom est pire encore : il rend cet homme réel, humain, alors que moi, j'ai l'impression de flotter hors de mon corps.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qui gémis entre ses lèvres en ce moment.

Ce n'est pas moi qui me consume de désir pour un parfait inconnu comme dans mes fantasmes les plus fous.

C'est ça, je suis en train de rêver. Je me suis assoupie dans la salle de repos et mon esprit divague.

Un immense et délicieux délire.

Pourtant, un bras bariolé de noir glisse sous ma cuisse et la soulève le long de sa jambe. Ou peut-

être que c'était moi, inconsciemment, qui faisait ce mouvement-là. Je ne sais pas. Je ne sais plus qui est qui, qui est où, qui fait quoi.

L'homme aux tatouages glisse ses mains partout, sur mes hanches, autour de ma taille, sous mes seins, dans mon cou. Mon chemisier blanc est le dernier rempart, si fin, si fragile, entre ses doigts et ma peau.

Il est encore temps. Dire non, dire stop. Rentrer chez moi.

Reprendre ma vie où je l'ai laissée, il y a deux minutes à peine.

J'en suis incapable. Je ne crois pas que mon cœur ait déjà battu si fort. C'en est presque douloureux. Chaque millimètre de mon corps souffre, à cet instant, de ces sensations qu'il ne connaît pas, qu'il expérimente pour la première fois. De ce désir infernal qui me coupe le souffle, me brûle à l'intérieur, me fait tourner la tête et perdre tout contrôle. Ce rouleau compresseur qui brise toutes mes défenses et broie mes toutes dernières volontés.

Je vais craquer.

Alors qu'il enfouit son visage dans ma poitrine, je fais glisser mes doigts sans réfléchir dans ses cheveux courts et doux que je n'en finis pas de décoiffer. Agir m'empêche de penser. Ces gestes sensuels, passionnés, ne me ressemblent pas. Je me vois pencher la tête en arrière pendant que l'inconnu mord dans mes seins, tente de gagner du terrain sur ma peau, repoussant le tissu du menton.

Le contact de sa barbe naissante m'électrise, mon décolleté est en feu, j'attrape le visage de Damon à deux mains pour le ramener vers ma bouche. Un nouveau baiser brûlant me donne le vertige. Une paume se plaque fermement contre mon sein et le masse, je gémis sous cet assaut sans tendresse. Du désir pur. Du désir pour moi. Cette simple idée me donne des ailes.

Toujours adossée, debout, contre le bras du canapé, je sens sa virilité durcir entre mes jambes, je les écarte un peu plus pour profiter des frottements contre mon jean. Je n'aurais jamais fait ça avant.

Penser à mon plaisir. Le motard aux gestes brusques me sent m'ouvrir et s'approche encore de moi, relevant mes cuisses autour de sa taille pour coller son bassin contre le mien. Est-il possible qu'il ait compris ? Que je suis à deux doigts de jouir sans même qu'il m'ait touchée ou déshabillée ? Nos corps s'épousent, son sexe prisonnier monte et descend contre le mien, dépassant la barrière des vêtements. Je tremble silencieusement quand l'orgasme me surprend et je sens des bras me serrer, de toutes leurs forces, pour que je profite de l'instant.

Je pourrais encore le repousser. Me redresser et faire comme s'il ne s'était rien passé.

Je suis habillée, lui aussi, je pourrais rompre cette étreinte sur le champ et partir en courant.

Me convaincre que ce n'est pas arrivé.

Mais ce déferlement de plaisir soudain, au lieu de m'arrêter, me donne des envies d'encore. Et déjà, des lèvres chaudes et avides repartent à la conquête de mon décolleté, bientôt rejointes par de larges mains assurées.

– Il y a deux choses dont je rêve depuis des jours, murmure une voix rauque sous mon menton.

Vous faire jouir. Et défaire ces maudits boutons.

Il marque une pause, relève ses iris sombres vers moi, plisse légèrement les yeux en esquissant un sourire, puis ajoute :

– Pas forcément dans cet ordre-là.

Son regard sur moi me fait chavirer. La tendresse dans sa voix. La jubilation dans ses lèvres souriantes. Il sait. Il sait l'effet qu'il me fait et l'exploit qu'il vient d'accomplir. Mes yeux doivent briller, mes joues brûler et mon souffle est toujours aussi saccadé. Je frémis à l'idée que tout ça était prémédité. Qu'il vient d'obtenir ce qu'il voulait.

Et qu'il va continuer à le faire, sans aucun doute...

Lentement, sans me quitter du regard, il s'attaque aux boutons de mon chemisier. Je baisse la tête vers ses avant-bras musclés, l'un blanc, l'autre noir, deux inconnus qui synchronisent leurs gestes dans une danse virile, sensuelle, incompréhensible. Du bout des doigts, je suis les dessins sur la peau tatouée. Jamais je n'aurais pensé que ces motifs abstraits, tribaux ou que sais-je encore, pourraient être sexy à mes yeux. Mais ces spirales noires m'hypnotisent. À tel point que je le laisse me dévêtir, ouvrir ma chemise, la descendre le long de mes bras et découvrir mon soutien-gorge blanc. Je le laisse jouer avec mes bretelles, les faire tomber sur mes épaules, glisser un index entre mes seins rapprochés. Je le laisse me regarder, à la lumière du néon, alors que j'ai tellement envie de me cacher.

Et pourtant, rien ne pourrait m'arrêter.

– À votre tour. Je ne veux pas être nue avant vous. Je ne peux pas... susurré-je en attrapant ses mains impatientes.

– Tout ce que vous voulez, me répond-il gravement. Pourvu que ce soit vous qui le fassiez.

Il guide nos mains enlacées vers sa taille et laisse les miennes prendre les rênes. Fébrilement, je fais remonter le t-shirt noir le long de ses flancs, toujours un peu plus haut. Il finit par lever les bras pour m'aider à le déshabiller et le vêtement s'envole. Je peux distinguer chacun de ses abdominaux sous la peau hâlée du ventre, je ne savais même pas que ce genre de muscles existaient en vrai.

Suivent les pectoraux, larges et parfaitement dessinés, qui me laissent bouche bée. Comme les bras, l'un est tatoué, l'autre pas. Ses épaules, rondes et puissantes, sa pomme d'Adam saillante, ses biceps impressionnants : tout chez Damon respire la virilité. Je l'avais deviné baraqué, mais ce n'est rien à côté de la vérité de son torse nu sous mes yeux.

– Je peux continuer... ? me souffle-t-il en interrompant ma contemplation.

Je me jette sur ses lèvres pour toute réponse. Je ne veux pas avoir à prendre cette décision. À dire oui ou non. Je veux seulement ne jamais redescendre sur terre. Il répond à mon baiser en engloutissant mes lèvres et en me faisant basculer en arrière. Nos corps s'enroulent et virevoltent, nos peaux à demi nues s'aimantent, notre étreinte passionnée échoue sur le canapé de la salle de repos.

Mon désir s'embrase à nouveau. Une main vient se poser sur mon intimité, je lâche un soupir proche du cri. Puis mon jean disparaît, après quelques ruades, et la main revient. Je la laisse me caresser sur mes sous-vêtements, dernières forteresses de ma pudeur.

Ne pas réfléchir...

Ne pas comparer son corps musculeux, tendu, parfait, avec mes rondeurs et mes imperfections. Ne pas craindre son regard sur moi et cette lumière crue qui me déshabillera encore un peu plus quand je n'aurai plus aucun vêtement sur le dos. N'écouter que mon désir, violent, pour cet homme que je ne connais pas et qui me fait tant de bien. Je me débats avec son jean noir et le fais descendre juste sous ses fesses, dures, bombées. Je glisse mes mains téméraires sous le boxer pendant que Damon fait disparaître mon soutien-gorge sans même que je m'en aperçoive. Son torse repose sur mes seins nus et ce

contact m'emplit d'une chaleur nouvelle. Nouvelle, encore, la sensation de sa langue chaude sur mon téton durci, de ses dents qui mordillent ce qu'elles aimeraient dévorer. J'ai l'impression qu'aucun homme avant lui n'a autant aimé mes seins. Il les pétrit, les soupèse, les resserre, en remplit sa bouche et ses mains. Cette voracité me surprend autant qu'elle m'excite.

Pendant qu'il s'active sur l'objet de ses désirs, je lui lèche le lobe de l'oreille et lui susurre des mots que je ne pourrai jamais répéter. Que je n'ai dit à aucun autre de mes amants. Des mots brûlants, urgents. Damon revient m'embrasser, passionnément, puis aventure ses mains sous le tissu de ma culotte. Je m'arrête de respirer quand je sens son doigt atteindre mon clitoris, le caresser habilement, à l'exacte frontière entre délicatesse et brutalité. Le plaisir me submerge et me fait gémir bruyamment. Un autre de ses doigts s'introduit en moi et me fait taire immédiatement. J'ai le souffle coupé par cette percée soudaine et je l'entends à son tour émettre des râles de satisfaction en entrant dans ma féminité trempée. Son regard intense m'enflamme encore plus.

Je ne veux pas jouir une deuxième fois, pas sans lui. Je glisse précipitamment mes pouces dans l'élastique de son boxer pour le faire rouler sous ses fesses et Damon m'imité, descendant ma culotte le long de mes jambes pour m'en débarrasser complètement. Je le veux en moi, sur le champ. Ce n'est pas une envie, un désir, c'est devenu un besoin viscéral, un instinct primaire, un vide infini à combler. Je crois percevoir des bruits d'emballage de préservatif, mais je les ignore, l'amant fou qui pèse sur moi de tout son poids s'est remis à dévorer mes seins avec ardeur. Je suis en train de perdre la tête quand Damon s'arrête.

– J'ai menti. Il y a une troisième chose que je rêvais de faire. Laissez-moi vous déshabiller jusqu'au bout...

Je me laisse envoûter par sa voix grave, mais je ne comprends pas. Je reste interdite jusqu'à ce qu'il tire doucement sur le crayon retenant mon chignon négligé et laisse mes cheveux fous retomber en cascade sur mes épaules. Il m'observe un instant, lèvres entrouvertes, plisse un peu les yeux comme pour mieux m'étudier, puis murmure tendrement, l'air satisfait :

– Maintenant, vous êtes vraiment mise à nu.

– Peut-on éteindre la lumière ? chuchoté-je, les yeux fermés, pour ne pas affronter ma propre nudité.

– Surtout pas... Je veux vous voir... Je veux tout de vous...

À ces mots susurrés, il plonge son regard ardent dans le mien et me prend. Son sexe me pénètre, longuement. Sensuellement. Profondément. Une onde de plaisir me traverse tout le corps. J'en oublie la lumière, la pudeur, la raison, je plante mes ongles dans ses fesses aux muscles contractés en bredouillant « encore ». Damon ressort et s'enfonce plus fort. Encore plus fort. Chaque nouvel assaut me transperce, me renverse, m'emmène ailleurs. Je décolle littéralement. D'une main experte, il soulève mon bassin et le maintient en l'air, continuant à me rendre folle sous ses coups de boutoir.

Son autre bras, le tatoué, repose, tendu, à côté de mon visage. J'y mords à pleines dents pour m'empêcher de hurler.

– Il n'y a que vous et moi... J'ai envie de vous entendre.

Il veut me voir, il veut m'entendre, il veut me faire toutes ces choses inouïes et moi je ne veux que lui. Son corps emmêlé au mien. Sa peau douce et brûlante, sa barbe rugueuse, ses muscles solides, son odeur envoûtante, ses yeux plissés qui me regardent comme si j'étais la femme la plus sexy du monde, sa voix démoniaque et ses mots qui en demandent toujours plus.

À cet instant, je serais prête à dire oui à tout.

À cet instant, j'ai envie de le rendre fou.

Fou de moi comme je suis folle de lui...

J'enlace mes jambes autour de sa taille et l'embrasse avec une fougue que je ne me connaissais pas, les doigts enfouis dans ses cheveux, les seins collés contre son torse. Je joue de ma langue sur ses lèvres, descends dans son cou, mordille tout ce qui se trouve sur mon passage. Dans un mouvement souple, Damon se retire et roule sur le canapé. Je me retrouve dessus, lui dessous.

L'espace d'une seconde, je me sens démunie, mais il empoigne aussitôt mes fesses, sauvagement, en serrant les mâchoires. Cette virilité explosive me transcende. Je saisis son sexe et m'y empale en lâchant un gémissement bruyant. Je me penche en avant pour frôler ses pectoraux du bout de mes tétons érigés. Je le sens défaillir. Il guide mes hanches de haut en bas et se met à grogner sous mes ondulations. Ça n'a jamais été aussi bon.

Je me redresse enfin, grisée par ce plaisir, abandonnant tout ce à quoi je tiens pour les beaux yeux de cet inconnu fascinant. Je suis parfaitement nue, assise à califourchon sur lui et rien ne me semble plus naturel, plus évident. Étendu sur le canapé, le jean encore à moitié descendu, lui caresse mes cuisses, ma taille, regarde ma bouche, mes seins, puis nos sexes imbriqués. Il murmure qu'il aime mes formes à un point que je ne peux pas imaginer. Il murmure qu'il aime tout ce que je lui fais. Et je le crois. Et je lâche prise quand ses coups de rein s'accroissent au creux de mon ventre. Nous nous déchaînons l'un dans l'autre, mes cheveux battant l'air, ses larges mains hésitant sans cesse entre mes seins et mes fesses. Notre corps-à-corps torride finit par chuter lourdement du canapé. Mais rien ne nous arrête. À même le sol, Damon reprend le dessus et vient m'étouffer de baisers, me combler de ses assauts répétés, infernaux. Je crie sans retenue et je me sens m'envoler.

Le septième ciel n'est donc pas un mythe...

Je l'atteins en me mordant les lèvres, pas pour m'empêcher de hurler, cette fois, mais parce que cet orgasme ne ressemble en rien à tous ceux que j'ai connus. Si Damon n'était pas là, s'il n'était pas la raison à tout cela, j'aurais presque peur de ce que ressent mon corps. Un monstre de plaisir s'empare violemment de moi, ses tentacules m'enveloppent, s'insinuent partout et me serrent, il m'élève dans les airs, me laisse en apesanteur, au summum de l'extase puis me jette dans le vide. À une allure folle.

Je vibre de longues secondes, comme en chute libre, paniquée par la peur du vide, mais transcendée par cette sensation de légèreté, de plénitude, de liberté absolue.

Mon dernier cri vient mourir dans la bouche de Damon qui m'embrasse, follement, m'insuffle sa

force et me ramène sur terre. Il me serre pour amortir ma chute, une main derrière ma tête, l'autre sous ma cuisse. Il s'enfonce au plus profond de moi, une toute dernière fois, et ses yeux noirs deviennent incroyablement clairs, brillants, ivres de plaisir, quand il s'autorise enfin à jouir. Dans ce tourbillon d'émotions, je m'accroche à son regard profond, à ses muscles puissants, avec l'impression de perdre pied. Cette seconde me bouleverse : celle où je comprends que l'homme qui m'a menée au nirvana est le même homme qui m'entraîne avec lui dans sa chute.

– Je suis là, murmure-t-il.

– Partez..., réponds-je doucement, en retenant mes larmes.

Ses yeux plissés me transpercent. D'étonnement, de déception, de tristesse, j'ai l'impression de lui faire mal. Alors que je ne me suis jamais sentie aussi bien dans les bras de qui que ce soit.

Non, ne partez pas...

Damon se relève et me tourne le dos, remonte son jean, ramasse ses affaires et s'en va. Sur le seuil de la porte, il se retourne pour m'adresser un dernier regard. Insondable. Mes yeux lui crient de rester.

Ne me laissez pas. Je ne veux plus jamais quitter ces bras...

Une tempête se déchaîne en moi. Il attend une seconde de plus, torse nu, son casque sous le bras.

Mon cœur voudrait le retenir, mais ma voix ne peut pas. Dans cette lutte intérieure, ma peur l'emporte. Ma raison aussi, sur tout ce qu'il m'a fait ressentir. Je voudrais tant qu'il me dise qu'il le ressent aussi. Mais aucun de nous deux ne brise ce silence déchirant. La porte se referme sur ses pas.

L'« inconnu tatoué », le « motard sexy », il a un prénom aujourd'hui : Damon. Et il a bien plus que ça : un souffle, une odeur, un goût, une force gravée en moi. Je peux les sentir encore, partout sur ma peau, partout dans mon corps. Je voudrais qu'ils disparaissent.

Mais je le sais : ils ne s'effaceront jamais.

Dans la salle de repos silencieuse, lumières éteintes, chignon refait, je me recroqueville sur le canapé, seule et immobile, ma chemise froissée serrée contre ma poitrine. Les minutes s'écoulent en même temps que mes larmes. Dehors, une moto démarre.

Je voudrais hurler pour qu'elle revienne.

Ma voix ne sort toujours pas.

Depuis combien d'heures je fixe ce plafond ? Cinq ? Six ?

Il était plus d'une heure du matin quand je suis rentrée du restaurant. Après une douche brûlante de quarante minutes – qui n'a réussi qu'à me rougir la peau sans rien effacer – je me suis glissée sous les draps en attendant le retour de Melville. Sur le plafond, le film de cette

heure torride s'est rejoué une bonne dizaine de fois : tous les dialogues, tous les gestes, tous les plaisirs coupables.

C'était si bon...

Ça n'en est que plus violent.

Mon fiancé a dû arriver vers deux heures, après une nouvelle longue soirée de boulot. À moins que lui aussi mente sur ce qui le fait rentrer si tard. Odieuse pensée qui me traverse l'esprit !

Comment osé-je douter de lui après ce que je viens de faire ?

Melville est venu se coucher à côté de moi et j'ai fait semblant de dormir profondément. Il ne m'a pas parlé, pas embrassée, pas touchée. Il devait être fatigué. Et je ne sais pas si je l'aurais supporté. Ma bouche porte une autre empreinte. Tôt ce matin, il s'est relevé, habillé, préparé, dans le vacarme habituel. Et j'ai encore fait semblant d'être endormie. Quand il a essayé de me dire au revoir, j'ai paniqué. Je ne pouvais pas affronter son regard, le laisser voir mon visage ou déposer un baiser sur mes lèvres, me dire un mot d'amour. C'était tout simplement impossible. Alors j'ai fait ce qu'il fait d'habitude quand je le réveille : ronchonner en lui tournant le dos. Est-ce que cette nouveauté a éveillé ses soupçons ? Est-ce qu'il s'est demandé pourquoi je ne me levais pas, alors que la grande soirée du resto a lieu ce soir et qu'il reste tant à faire ? Est-ce qu'il s'est souvenu que quand je suis stressée, je n'arrive jamais à dormir et suis toujours la première debout ? Est-ce qu'il m'a trouvée étrange, pas dans mon état normal ? Probablement pas. Ce samedi est aussi un jour chargé pour lui, il devait avoir la tête dans les affaires.

Et je ne sais même plus s'il me connaît aussi bien que je le croyais.

Alors que ce Damon semblait tout savoir de moi...

Non, ne compare pas !

Depuis la chambre, j'ai tout entendu : son café, son journal, le clip de son attaché-case, la porte du jardin qu'il a ouverte à Bernadette, les clés qu'il a attrapées en partant. Je l'ai laissé se débrouiller tout seul pour le petit déjeuner jusqu'à entendre la porte claquer. Je l'ai laissé partir pour San Diego sans savoir exactement quand il rentrera. J'ai attendu encore une heure de plus au lit, allongée sur le dos, paralysée par ma culpabilité, incapable de savoir comment démarrer cette journée. Au plafond de notre chambre, il y a un joli lustre suspendu. Mais tout ce que je vois, sous mes paupières gonflées de larmes, c'est

un néon. Celui que je fixais hier soir. Cette lumière criarde que je maudissais parce qu'elle révélait mon corps nu. Cette lumière qu'il a refusé d'éteindre pour mieux me voir. « Il ».

Damon.

Vite, une autre douche.

Je tente l'eau glaciale pour voir si elle est plus efficace. Mais elle me fait pousser des cris stridents et sautiller comme une idiote. La température durcit mes tétons, nouveau flash : la bouche de Damon, sa langue et ses dents, ses mains et ses doigts, sa passion pour mes seins. Je tourne le robinet vers le chaud et me mets à pleurer sous une cascade d'eau bouillante.

Est-ce que les souvenirs ne s'en iront jamais ?

Mais qu'est-ce qu'il m'a fait ?

Je réalise brutalement que pas une fois, hier soir, pas une seule seconde, je n'ai pensé à Melville. Et que je n'ai pas arrêté, depuis que je suis rentrée, de penser à l'autre. Le motard sexy, l'inconnu tatoué.

Mon amant...

Je sors enfin de la douche pour mettre fin à ce torrent de larmes et me glisse dans des vêtements que je n'ai pas portés depuis une éternité. Mon inconscient choisit pour moi, comme s'il avait décidé que c'était un matin différent, un jour à se sentir belle. Je m'observe dans le miroir de la chambre et je me trouve effectivement changée. Un peu plus grande, mes lèvres un peu plus rouges, mes cheveux plus brillants, mon allure plus féminine.

Est-ce ça, le résultat du poison qui a coulé dans mes veines hier ?

Est-ce lui, qui fait de moi une autre femme ?

C'est l'heure du café. Il devrait m'aider à arrêter de divaguer. Bernadette surgit dans la cuisine et se met à renifler frénétiquement mes pieds, mes jambes, mes mains, comme si elle aussi trouvait que quelque chose clochait. Debout face à l'évier, je regarde par la fenêtre et aperçois une camionnette stationnée sur le trottoir d'en face. Peut-être encore des gars de l'électricité. Il y a quelques jours, j'ai demandé à un inconnu de me déposer quelque part et je suis montée dans son pick-up sans réfléchir. Il y a quelques heures, j'ai demandé à un presque inconnu de me dire son prénom et je me suis envoyée en l'air

avec lui.

Mais pourquoi faut-il en plus que cette fois soit la meilleure de ma vie ?

La sonnerie de mon portable me fait sursauter. Pas Melville, s'il vous plaît, pas lui ! Le numéro de Ruben s'affiche sur l'écran et une voix enrôlée me salue.

– Addy, je suis vraiment désolé.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je n'ai pas dormi de la nuit...

– On est deux, le coupé-je en souriant jaune.

– Oui mais je te passe les détails de ce qui m'a tenu éveillé. Gastro ou overdose de Mac Do, c'est forcément l'un des deux.

– Ah... Bosser dans un resto français ne t'a donc rien appris, mon petit ?

– Plus jamais de big mac, je le promets !

– Je préfère ça. Bon, repose-toi, je vais m'arranger pour ce soir.

– Tu es sûre ?

– Oui, je ne veux pas d'un serveur au teint verdâtre. Ça s'accordera très mal avec le polo jaune !

– Merci... Tu m'en veux pas ? Je sais que cette soirée compte pour toi, mais là... marmonne Ruben, qui a de plus en plus de mal à articuler.

– T'inquiète pas, je vais appeler June pour voir si elle peut te remplacer.

– Il faut que je te laisse, Adèle.

– Bien sûr ! Prends soin de toi, me dépêché-je d'ajouter.

Mais je parle déjà dans le vide, à un téléphone qui a dû être abandonné dans un coin sur le chemin la salle de bain. Mon serveur qui me lâche à dix petites heures du banquet anniversaire d' *À la Folie* : c'est une punition ? Merci, j'ai compris le message.

Un autre jour, cette nouvelle m'aurait achevée.

Mais ce matin, rien ne peut m'atteindre plus que les souvenirs de ma nuit passée.

Je ne suis clairement pas dans mon état normal, mais je n'ai pas le temps de l'analyser : mon téléphone sonne à nouveau, avec le visage souriant de Saul sur l'écran. Pas une autre mauvaise nouvelle, s'il vous plaît, pas aujourd'hui.

– Salut Ad' !

– Si tu continues avec cette manie de raccourcir mon prénom, il ne restera bientôt plus rien !

– Hein ?

– Laisse tomber, trop américain pour comprendre, marmonné-je dans ma barbe. Tout va bien, Saul

?

– Moi, ça va. Mais je viens d'ouvrir le resto et je me demande si on n'a pas été cambriolés.

– Quoi ? !

– Je crois qu'ils n'ont rien pris, mais la salle de repos est sens dessus dessous. Pas de trace dans les cuisines ou ailleurs, par contre. Bizarre ! J'appelle les flics ?

– Ah ! Oui ! Enfin non ! Surtout pas !

Je meurs de honte.

Je remercie le ciel que mon interlocuteur ne voie ni mon visage défait ni mon teint écrevisse.

– Allo ? Je ne comprends rien à ce que tu dis, Addy.

– Je disais... hésité-je en réfléchissant à toute vitesse, que c'est Bernadette qui a mis le souk hier soir ! Il devait y avoir une miette sous le canapé, elle a tout retourné pour pouvoir la manger. J'étais trop fatiguée pour ranger, mais je m'en occuperai en arrivant.

– Hmm... Je peux le faire si tu veux... hésite Saul en semblant croire à moitié à mon mensonge.

– Non, non, ne touche à rien, tu as déjà beaucoup à faire pour ce soir !

lâché-je d'une voix trop emportée.

– Ok, ok... À tout à l'heure, alors.

Il raccroche et je visualise d'ici sa mine étonnée mais pas dupe, celle du père de famille à qui on ne la fait pas, capable de repérer une bêtise à cent kilomètres à la ronde. Mon serveur malade plus mon chef suspicieux : je pense que la punition prend forme.

Bien fait pour moi.

Mais ce sera tout, merci.

J'ai envie de m'allonger par terre sur le carrelage et de rester là pendant... deux ou trois ans. Le temps que cette soirée passe, que mes lèvres dégonflent, que les souvenirs de cette nuit s'atténuent, que mes larmes arrêtent de remonter et que mes mensonges soient tous oubliés.

Ok, quand rien ne va, il n'y a qu'une solution. La liste.

J'attrape un bloc de Post-it et un stylo, je trace un trait au milieu de la petite feuille jaune. Si j'avoue tout à Melville et que je lui demande me pardonner, je peux tout perdre :

- mon fiancé, mon futur mari, l'homme de ma vie ;
- mon chien, parce que Melville ne me laissera jamais la garde de notre « fille » après une trahison pareille ;
- mon resto, parce qu'officiellement il lui appartient, c'est lui qui a tout financé et mis son nom sur les papiers ;
- toute ma vie ici : je devrai rentrer en France, seule, vivre avec mon père et me retrouver un petit boulot minable.

Super bilan, ça donne vraiment envie !

Je commence à remplir l'autre colonne. Si je garde ce lourd secret pour moi, si j'arrive à l'enfouir assez profondément pour qu'il ne remonte jamais, je devrai vivre avec :

- ma conscience, qui me rappellera sans cesse que j'ai trompé l'homme le plus merveilleux du monde... quand il est là ;
- ma culpabilité, qui me répétera encore et encore que je ne mérite rien de tout ce qu'il m'offre ;

- ma peur que la vérité explose au grand jour puisqu'on dit que tout finit toujours par se savoir ;

- ma mémoire et toutes ces images qui me hantent déjà, le motard tatoué, son corps, ses caresses, ses mots murmurés, son regard tendre ou affamé, son sourire pour me rassurer, sa douceur quand je perdais pied, ses gestes pour me protéger...

J'arrache le Post-it du bloc et le chiffonne au creux de ma main.

Quatre partout, égalité parfaite, le calvaire dans tous les cas de figure.

La meilleure liste que j'ai dressée de toute ma vie.

En déchirant le petit carré jaune en minuscules morceaux pour que plus aucun mot n'y soit lisible, je réalise que j'ai oublié un point négatif dans la colonne du secret bien gardé. Il faudra aussi que je vive, pour le restant de mes jours, avec l'idée qu'un homme existe, là, dehors, capable de me faire jouir en claquant des doigts, capable de faire tomber toutes mes barrières, capable de me transformer en femme fatale déchaînée, capable de voir en moi ce que personne n'a jamais vu jusque-là, capable de révéler ce que j'ignorais moi-même, capable de me rendre plus heureuse en une heure que je ne l'aie été les vingt-neuf dernières années. Vivre avec l'idée que cet homme-là est venu me chercher et que je l'ai repoussé.

Cette fois, j'ai envie de me recroqueviller et d'appeler mon papa à l'aide. Je pourrais appeler ma mère autant que je veux, elle ne viendrait jamais. Elle ne venait déjà pas quand je tombais de vélo ou que des ombres me faisaient peur sur les murs de ma chambre d'enfant, ce n'est pas elle qui saurait m'aider ou me consoler après toutes ces années. Quoique... elle s'y connaît sans doute mieux en adultère qu'en chagrin d'enfant.

Non, je ne vois pas ce que le sujet de ma mère vient faire là.

Oui, j'avais juste envie de m'en prendre à quelqu'un d'autre qu'à moi.

Je vais m'installer sur le canapé avec mon ordinateur portable sur les genoux. Je lance Skype et règle la webcam sur mon visage, pousse un cri d'horreur en apercevant quelqu'un dans l'écran...

avant de réaliser que c'est moi. Je refais rapidement mon chignon, me tape sur les joues pour me redonner des couleurs et m'accroche un grand sourire forcé sur les lèvres. Heureusement pour moi, il est presque dix heures ici, et donc presque dix-neuf heures à Paris. Mon

père sera chez lui.

– Bonjour, ma beauté.

– Salut papa. Pas la peine de mentir.

– Mentir, moi ? ! Tu as les plus beaux cernes de la terre !

– Merci, j’y travaille ! Insomnies, stress, nuits blanches, je me donne à fond, comme tu m’as appris

!

– J’ai toujours su que tu étais la meilleure, Adèle ! s’exclame mon père en levant le poing.

On éclate tous les deux de rire et il faut que je m’arrête juste à temps pour ne pas fondre en larmes.

Mon père me manque tant, je rêverais de traverser l’écran pour me jeter dans ses bras comme quand j’avais cinq ans.

– Toi, ça va ? Le boulot ? Tes élèves ?

– La routine, sourit-il pour éviter de parler de lui. Raconte-moi ce qui t’arrive, ma fille.

– Tout va bien. Je ne dors pas beaucoup, c’est tout. Et il y a le grand banquet ce soir...

– Ah oui, j’ai lu ça sur ton blog ! Tu prends les choses une par une et ça ira très bien, fais-toi un peu confiance ! Tout ce que tu as entrepris a marché, depuis que tu es aux États-Unis !

– La France me manque, tu sais... reniflé-je en détournant le regard.

– Non, mon Adèle, interdiction de pleurer. Tu sais pourquoi ? Parce que c’est toi qui manques à la France !

– Ah oui ? souris-je, attendrie.

– D’ailleurs, si tu pouvais arrêter de la faire pleurer... Ça fait des jours qu’il pleut sans discontinuer ! Et chez vous ?

– Autour de vingt degrés. Mais il y a des nuages, aujourd’hui, c’est un scandale ! ironisé-je en retrouvant le sourire.

- Melville s’occupe bien de toi ?
- Pourquoi tu fronces toujours les sourcils quand tu dis son prénom ?
- Parce que je ne sais toujours pas comment on doit le dire en anglais ! ment-il.
- Exactement comme en français, papa ! Et oui, il prend soin de moi. Mais il n’est pas très souvent là, en ce moment.
- À quoi ça sert de partir à l’autre bout du monde pour un suivre un homme s’il passe sa vie à te semer ? s’amuse-t-il en posant ses deux mains rugueuses sur son crâne chauve.

Je sais que mon père ne fait pas partie des plus grands fans de Melville Cooper. Mais il n’a jamais été très tendre avec aucun de mes petits amis, par principe, et je crois qu’il reproche surtout à mon fiancé d’avoir emmené sa petite fille loin de lui. Nous ne sommes allés en France que deux fois en un an, aux grandes vacances puis à Noël, et Melville n’a pas eu l’air d’apprécier beaucoup Biarritz. Peu importe, mon père veut mon bonheur et ne s’y opposerait jamais. Il a juste un peu de mal à cacher ce qu’il pense et il est persuadé qu’il ne se trompe jamais sur les gens.

- Bon, si tu me disais ce qui te tracasse vraiment ?
- Rien, je t’assure. Ah si, il y a ce type bizarre qui vient s’asseoir tous les jours sur la terrasse et commande toujours la même chose.

Je regrette ces mots aussitôt les avoir prononcés. Je ne sais même pas pourquoi j’en parle à mon père. Alors que c’est évident que je ne vais rien lui dire du tout.

Peut-être juste parce que l’évoquer rendra mon secret un peu moins lourd à porter ?

C’est ce qu’a toujours fait mon père : rendre ma vie plus facile, mon esprit plus léger. Il a toujours ce réflexe-là, et j’ai gardé de mon enfance avec lui le réflexe de tout lui confier. Ou presque.

- Qu’est-ce qu’il te veut ? Juste manger ? fronce-t-il à nouveau les sourcils.
- Je ne sais pas. Il a des tatouages plein les bras et des dollars plein les poches, lâché-je d’un ton léger.

– Tu fais attention à toi, hein ? Il y a des fous partout, même dans ton quartier d’Américains friqués.

– Tu oublies que j’ai Bernadette comme garde du corps. Rien ne peut m’arriver.

– C’est à ton fiancé de faire ça, normalement ! Puisque moi, je suis trop loin, maintenant !

– Je suis une grande fille de vingt-neuf ans, papa, je peux me défendre toute seule. Et il y a toujours du monde au resto avec moi.

Une jauge se remplit dans ma tête au fur et à mesure que j’enchaîne les mensonges. Là, j’ai largement dépassé le quota. Je n’aime pas mentir en général, mais encore moins à Luc Joly, professionnel de la franchise depuis cinquante-cinq ans et expert en démêlage du vrai et du faux.

En tout cas, s’il ne me croit pas, il continue à faire semblant.

Exactement comme moi, qui me voile la face allègrement...

– Je vais te laisser, j’ai une soirée à préparer !

– Oui, va mettre un peu la main à la pâte. Sinon tu ne sauras plus rien cuisiner la prochaine fois que je te verrai.

– T’inquiète pas pour ça. Et pour le reste non plus, d’ailleurs.

– Je t’embrasse, ma fille.

– Tu me manques, papa.

– Ne te remets pas à pleurer ou je me remets à m’inquiéter ! Coupe-moi cette caméra.

Avec mon père, on se ressemble beaucoup, je ne compte plus nos points communs. Mais il y a un

domaine où l’on est tous les deux champions : l’inquiétude. Après le départ de ma mère, qui ne se voyait pas faite pour la vie de famille – mais qui ne l’a réalisé qu’après avoir eu deux enfants – mon père nous a surveillés comme du lait sur le feu. Toutes les bêtises de mon frère ont creusé une ride supplémentaire sur son visage. Quand Baptiste est mort, si jeune et si brutalement, mon père n’a plus jamais déplié le front. Et il n’a plus jamais cessé de me regarder en s’inquiétant. Je suppose qu’il m’a transmis son gène de l’angoisse en même temps que

son amour de la cuisine.

Je referme mon ordinateur tout en prenant une grande décision. Je ne vais rien changer à ma vie.

J'aime Melville et je veux l'épouser. Je veux prouver à mon père qu'il n'a pas de soucis à se faire, que je suis capable d'être heureuse loin de lui, capable de ne pas tout foutre en l'air. Je ne lui ferai pas de ride supplémentaire. Cette heure torride dans la salle de repos était une énorme erreur. Une parenthèse enflammée que je vais refermer, sans regret, en lui claquant la porte au nez.

Voilà. C'était la première et la dernière fois.

Mon fiancé ne le saura pas. Je ne peux pas risquer de le perdre. J'ai besoin d'un homme rassurant, carré, apaisant comme lui. Pas d'un *bad boy* en moto qui m'enlève tous mes repères et fout le bazar dans ma vie.

Et dans mon resto.

Et dans mon cœur... Et dans chaque cellule de mon corps.

Je passe dix minutes à tenter de faire rentrer Bernadette, qui court après les oiseaux dans le jardin.

Ultime solution : je finis par faire couiner sa saucisse en plastique en l'agitant dans tous les sens pour la faire venir. J'espère juste qu'aucun voisin ne m'a entendue hurler : « Elle est pour qui la grosse saucisse ? » Après quarante-cinq minutes de marche jusqu'au resto, j'ai les joues rosies, les idées presque claires et une énergie du tonnerre. Je ne peux pas en dire autant de ma chienne, qui s'affale à même le trottoir, épuisée par l'effort. Saul doit m'aider à la faire glisser jusqu'à la terrasse, et elle ne se relève même pas pour boire dans la gamelle qu'il apporte. Elle se contente d'y laisser tomber sa grosse tête, suivie des deux pattes avant, qui renversent le tout et aspergent d'eau baveuse les nappes alentour.

Quelque chose me dit que ma punition n'est pas tout à fait terminée.

Au fil de la journée, June m'apprend qu'elle ne pourra pas arriver avant neuf heures du soir, Saul qu'il n'a pas été livré comme prévu pour le menu, Billy qu'il a fait brûler une centaine de mini-feuilletés et Violette que la fleur d'oranger donne une couleur crotte de chien à ses éclairs. J'essaie de gérer les choses une par une dans la bonne humeur, en suivant les conseils de mon père, jusqu'au coup de fil de Melville.

À ce niveau-là, c'est plutôt un coup de massue.

Il m'annonce froidement que son rendez-vous d'affaires s'éternise à San Diego et qu'il devra prendre un avion plus tard que prévu – sous-entendu, il n'arrivera sans doute pas à temps pour la soirée d' *À la Folie*. Quand j'ai osé lui dire que sa présence et son soutien comptaient pour moi, il m'a répondu que j'aurais pu me lever plus tôt si cette « petite fête » était aussi importante que ça. Je ne sais plus lequel de nous deux a raccroché au nez de l'autre en premier.

Pourquoi est-ce qu'il ne peut jamais être là pour moi ?

Même et surtout quand j'en ai le plus besoin...

Je me sens déçue, blessée, abandonnée. Je fulmine et vais m'enfermer dans la salle de repos pour trouver quelque chose à casser, à frapper ou à jeter par terre. À peine la porte refermée, c'est moi qui suis frappée de plein fouet par la scène sous mes yeux. Le canapé aux coussins enfoncés, la table basse de travers, la petite étagère renversée. De nouveaux flash-backs se précipitent sous mes yeux, se heurtent sous mon crâne, se réveillent sous ma peau. Les vêtements qui s'envolent et chutent sur le sol, les corps qui s'emmêlent, se déchaînent et atterrissent au même endroit. Les baisers passionnés, les mains impatientes, les sensations de brûlure, de plaisir. Je suffoque. Même cette impression d'étouffer me ramène à hier soir, à ces orgasmes démentiels qui m'ont privée de souffle.

Je cours sur la terrasse pour retrouver l'air libre. Damon est là, face à moi. Debout contre sa moto que je n'ai pas entendue arriver. Je reste figée. Tirillée entre le choc de le voir et la chaleur qui naît instantanément dans mon ventre. Et l'espèce de bonheur enfoui qui éclate finalement dans mon cœur.

Je lutte pour ne pas sourire. Ne pas courir vers lui.

Ne ne pas me jeter sur lui, m'envelopper dans ses bras, lui demander de m'emmener loin d'ici, de tout ça.

Il me scrute en plissant les yeux intensément. Lui aussi a l'air différent. Il a pourtant toujours ce regard noir, ces cheveux bruns en bataille, cette barbe sombre, ces fameux tatouages et cet air ténébreux, presque dangereux. Mais il porte un t-shirt blanc. Mon cœur s'emballe, mon estomac se noue et mes poings se serrent. Je me décide enfin à bouger et j'avance vers lui à grands pas décidés.

Je dois me retenir de ne pas frapper sa poitrine à coups de poings

rageurs.

Je lui en veux terriblement. Pas pour hier soir, mais pour ce bonheur qu'il me procure sans le savoir. Pour tout ce que je ressens à cet instant.

- Vous ne pouvez pas être ici.
- Je ne peux pas être ailleurs.
- Ne jouez pas à ce jeu-là avec moi.
- Je ne joue pas.
- Je veux que vous partiez.
- Je veux que vous m'écoutez.
- Je vous déteste.
- Je...

Il interrompt notre joute verbale comme s'il se sentait piégé. Les muscles de ses bras se contractent et il penche légèrement la tête en arrière en soupirant. Sa pomme d'Adam surgit et me fait l'effet d'un coup de couteau en plein cœur.

- Quand j'ai dit que je ne vous voulais aucun mal, je le pensais, reprend-il à voix basse.
- Quand je vous ai demandé de vous en aller hier soir, je le pensais aussi.

Menteuse...

- Vous allez tout le temps répéter tout ce que je dis ?
- Vous allez sans cesse venir ici pour me harceler ?
- Adèle, stop ! lâche-t-il en m'empoignant le bras. Je sais que cette soirée compte pour vous. Je lis votre blog. Et je ne porte jamais de blanc sans raison.
- Vous voulez une médaille de loyauté pour avoir respecté le *dress code* d'une soirée à laquelle vous n'êtes même pas invité ? m'énervé-je, les dents serrées.

Mais pourquoi est-il aussi attirant, qu'il soit habillé en noir ou en blanc ?

– Je veux juste que vous arrêtiez d’avoir peur. Que vous compreniez que je ne suis pas venu ici pour tout gâcher.

– C’est trop tard, murmuré-je. Il fallait y penser hier soir.

– Nous étions deux, hier soir. Vous avez tous les droits de regretter, mais vous ne pouvez pas me dire que vous n’étiez pas là. Vous étiez plus que là, avec moi. Cette alchimie entre nous, je ne l’ai pas rêvée. Et si vous pensez que je vais m’en aller après ça, vous vous trompez.

Une tempête éclate dans mon esprit. Qu’est-ce qu’il vient de dire ? Que ce n’est pas... « rien » ?

Que ce n’est pas fini ? Que ça compte pour lui ? Que la parenthèse ne fait que s’ouvrir et va me happer, moi aussi, dans son tourbillon infini ? J’entrouvre les lèvres pour parler, mais à nouveau, rien ne sort. Damon les fixe et s’en approche encore un peu plus.

Dire quelque chose, n’importe quoi, mais ne pas le laisser m’embrasser.

Ne pas sombrer. Surtout, ne pas... l’aimer !

– Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi faut-il que vous veniez bouleverser toute ma vie ? Me prendre tout ce que j’ai, tout ce à quoi je croyais ?

– Je ne l’ai pas voulu, Adèle, pas choisi. Mais je vous ai menti et je ne veux pas vous mentir. Je ne peux plus.

– Dites-moi la vérité, tremblé-je en me perdant dans ses yeux noirs.

– Ce n’est pas pour vous que je suis venu : c’est pour Melville Cooper.

Cette fois, je crois que mon cœur s’est arrêté.

Ou qu’il s’est brisé.

6. Partir sans se retourner

Damon

Mais pourquoi je me sens si mal de lui mentir ?

Et pourquoi je me sens obligé de lui dire la vérité ?

Et encore, parler de Melville Cooper, ce n’est même pas la moitié de ce qu’elle devrait savoir.

Mais je ne lui dois rien, bordel !

J'ai juste couché avec elle. Comme avec des tas d'autres femmes que je n'ai jamais revues, que je n'ai jamais rappelées, dont je ne me souviens même pas le prénom. Mais elle, Adèle, elle m'a demandé le mien comme si c'était la seule information qu'il lui fallait pour me céder. En fait, c'est elle qui m'a forcé à l'embrasser. À la seconde où j'ai lâché « Damon », je l'ai regretté. J'ai foncé sur ses lèvres pour effacer ce que les miennes venaient de prononcer.

Mais quel con !

Il suffisait de dire John, Will, James, n'importe quel prénom banal ! Maintenant, il lui suffira de répéter mon prénom à son fiancé pour qu'il sache que c'est moi. Je vais vraiment tout faire foirer.

Prends ta moto, barre-toi et ne reviens pas !

Et pourtant, j'ai encore envie de la prendre dans mes bras. Je vois son visage se décomposer après mon aveu. Son corps me semble minuscule, vulnérable, bien différent de celui que j'ai tenu entre mes mains, que j'ai senti sur le mien... sous le mien. Ses yeux de chat affolés me regardent avec terreur et pitié, avec dégoût.

Je ne le supporte pas.

– Adèle, je...

– Cette fois, il faut que vous partiez. Et que vous ne reveniez jamais, murmure-t-elle sans me regarder.

Tiens, on pense la même chose...

– Ce qui s'est passé entre nous n'aurait jamais dû arriver, continue-t-elle à voix basse. C'était une erreur... la plus grande erreur de toute ma vie.

Je pourrais jurer qu'elle tremble.

Et que ses yeux disent le contraire de sa bouche.

Cette bouche...

– Je ne sais pas ce que vous lui voulez, mais je ne vous laisserai pas faire de mal à mon fiancé. Je l'aime et...

– Adèle, laissez-moi parler, la coupé-je sèchement, piqué au vif par ses

derniers mots.

– Non. Vous en avez assez dit et assez fait. Je ne veux rien savoir et je ne veux pas être mêlée à vos histoires.

Pour ça, c'est trop tard...

Elle garde les poings serrés et j'ai l'impression qu'elle a envie de me frapper. Le mètre qui nous sépare n'est que tension, pulsion et répulsion, comme un champ magnétique infranchissable mais terriblement attirant. Un pas en avant et je m'électrocute. Je ne veux pas battre en retraite comme un lâche, mais est-ce que j'ai vraiment le choix ?

– Vous êtes liée à moi, que vous le vouliez ou non.

Pendant une seconde, son regard change, il s'accroche à mes mots. Et pendant une seconde, j'hésite à tout lui dire. Lui balancer toute la vérité pour la protéger elle, plutôt que moi. Pour qu'elle comprenne que je ne mentais pas, l'autre soir, quand elle était dans mes bras. Mais pourquoi elle me croirait ? Je suis l'inconnu qui la suit partout, la saute dans une arrière-salle en faisant d'elle une femme infidèle, puis qui réapparaît pour lui avouer que ce n'était pas tout à fait le hasard. Elle me rejette, rien de plus normal.

Mais si elle savait comme ça me fait mal !

Alors que je n'ai rien ressenti depuis des années...

J'enfile mon casque pour masquer ce qui se lit peut-être sur mon visage. Pour qu'elle arrête de me regarder, de chercher la vérité. Pour que ses iris ambrés cessent de me transpercer. Il faut que je me tire de ce resto avant de craquer. Je ne suis plus le même depuis ce soir-là. Et ça ne doit pas arriver.

Je roule jusqu'à Ocean Beach, mais je ne m'y arrête pas. C'est trop dur. Je change d'avis, remonte sur la Harley pour rejoindre le Lennox Hill Palace. Blake aura bien cinq minutes à m'accorder avant son coup de feu du samedi soir. Je le trouve dans ses cuisines, avec sa veste noire de chef, en train de hurler pour motiver sa brigade. Une quinzaine de mecs en blanc lui répondent en chœur, façon camp militaire. Puis mon cousin m'aperçoit, m'indique silencieusement son bureau et m'y retrouve quelques minutes plus tard.

– Je sais que c'est pas trop le moment...

- Damon, c’est toujours le moment pour toi. Qu’est-ce qu’il y a ?
- Pas de vanne ? J’ai vraiment une aussi sale tête que ça ?
- À faire peur. T’as pas dormi depuis quand ?
- Juste cette nuit.
- Ta Frenchie ?
- Ouais... lâché-je en me laissant tomber dans un fauteuil en cuir, puis en m’enfonçant les deux paumes dans les yeux.
- C’était si nul que ça ? essaie-t-il de blaguer.
- ...
- Ah. Alors c’était aussi génial que ça ?
- Je sais pas, Blake. J’arrive plus à réfléchir, là...
- T’es vraiment sûr de vouloir faire ça ? Damon, tu peux encore tout arrêter.
- Non, il faut que je pense à Tilda.
- Tu continues à dire ça, mais pour l’instant, tu n’as l’air de penser qu’à une seule fille... Et cette fille, c’est pas ta sœur.
- J’ai failli lui dire la vérité, tout à l’heure.
- Bon, ok. Qui êtes-vous et qu’avez-vous fait de mon cousin ? Le mec qui ne veut rien ressentir, ne jamais se confier, ne surtout pas s’engager.
- Et je veux toujours rien de tout ça. Mais là... j’y arrive pas.
- C’est juste le sexe qui te fait cet effet-là ? me demande-t-il en levant très haut les sourcils. Alors c’est vrai, ce qu’on dit sur les Françaises... ?
- Je suis dans la merde, Blake.

Mon cousin arrête de plaisanter et vient poser son immense main sur mon épaule en poussant un

long soupir, presque résigné.

– Ça devait bien finir par arriver, tu sais. T’as jamais passé plus d’un mois avec la même fille, jamais accepté de baisser ta garde pour voir si ça pouvait marcher, t’es toujours parti en courant dès que ça devenait sérieux, et c’est encore pire depuis la mort de Tilda. Mais les sentiments, ça se contrôle pas. Ça te tombe dessus au plus mauvais moment, c’est toujours comme ça.

– Oui, mais non... Pas elle.

– On choisit pas. Et moi, ça me rassure un peu sur ton état...
Finalement, t’es capable de ressentir des trucs, dit-il en me tapotant le pectoral gauche. C’est maman qui va être contente.

Blake sourit pour essayer de me changer les idées. Mais ses mots me font froid dans le dos.

Sans doute parce qu’ils sont vrais.

Mais je venais le voir pour qu’il me remette les idées en place, pour qu’il m’empêche de paniquer et de faire n’importe quoi. Comme il l’a déjà fait des milliers de fois.

– Matilda est morte et crois-moi, ça me rend aussi fou que toi. Mais c’est pas ta faute et il n’y a rien que tu pourras faire qui changera ça. Arrête de te punir, Damon. Accepte de perdre le contrôle, pour une fois. Tu verras bien ce qui t’arrivera.

– Merci, t’es un vraiment un frère pour moi... ironisé-je. C’est à peu près tout le contraire de ce que j’avais envie d’entendre.

– Je crois que c’est à ça que servent les frères...

– Ouais, et je crois que je préférais quand tu me servais à rien.

– Ça tombe bien, j’ai un vrai métier, moi. Et un service qui m’attend, me balance-t-il en regardant sa montre.

Blake m’ouvre la porte pour me mettre dehors, je me lève et sors de son bureau jusqu’à ce qu’il m’arrête :

– Tu mets des t-shirts blancs, toi, maintenant ? Tu ferais vraiment n’importe quoi pour elle, hein ?

se marre-t-il en me claquant affectueusement la joue.

– Va te faire voir, Bee, dis-je en m’empêchant de sourire... et en le bousculant pour m’en aller.

Je me fais discret en arrivant dans le quartier d'Union Square. Je gare ma moto un peu plus loin que d'habitude, à une rue du resto, et finis à pied. La terrasse d'À la Folie grouille de monde : des hommes et des femmes de tous âges, debout, regroupés en petits cercles de discussion ou massés devant le buffet. Tous une coupe de champagne à la main, tous élégants, habillés en clair comme le dress-code de la soirée l'exigeait. Même en portant du blanc, j'ai l'impression de faire tache.

Je reste sur le trottoir d'en face le temps d'apercevoir le gros chignon d'Adèle, encore plus roux sous le soleil déclinant du début de soirée. Elle porte une robe chic sans bretelle : un bandeau jaune pâle lui moule les seins puis la robe devient blanche et s'élargit sur ses hanches. Je vois ses jambes nues pour la première fois.

Enfin... la deuxième.

Avec ses chaussures ouvertes à petits talons, elle a plus d'allure que toutes les fois où je l'ai vue jusque-là.

À moins que ce soit mon regard à moi qui ait changé sur elle...

Sa tenue, ses formes, sa peau claire et son sourire décontracté en font de loin la femme la plus sexy de l'assemblée.

Comment peut-elle seulement l'ignorer ?

Je la quitte des yeux un instant pour balayer la joyeuse foule du regard : pas de Melville Cooper à l'horizon. Je peux enfin traverser la rue pour me mêler discrètement aux clients. Certains m'adressent des petits sourires forcés, je vais me poster dans un coin pour éviter d'attirer l'attention. Je regarde Adèle virevolter nerveusement entre les gens, se mordre la lèvre en observant son buffet déjà à moitié dévoré, courir à l'intérieur du restaurant et revenir sur la terrasse en ayant l'air d'avoir oublié ce qu'elle est allée chercher.

Pourquoi elle me touche autant ?

La jolie blonde que j'ai déjà croisée ici m'apporte une coupe de champagne puis repart sans m'adresser un mot – comme si son clin d'œil suffisait. Elle attrape le bras d'Adèle, toujours aussi agitée, et lui murmure quelque chose à l'oreille. La propriétaire des lieux se fige, une mèche de cheveux en travers de son visage, puis elle se tourne lentement vers moi jusqu'à ce que ses yeux jaunes rencontrent les miens. Je soutiens son regard et ses joues finissent par changer de couleur. Elle se détourne soudainement et s'enfuit en refaisant son chignon.

J'ai cru voir un sourire sur ses lèvres.

Je vide ma coupe d'un trait, la repose sur un coin du buffet et pars dans sa direction.

Je joue avec le feu, je le sais. Son fiancé pourrait arriver à tout moment.

Mais je n'en ai pas eu assez...

Elle se déplace souplement, en ondulant, et j'accélère le pas devant ce spectacle alléchant. Puis Adèle change de sens et fend la foule des invités, je la laisse s'éloigner. Quand elle est à une quinzaine de mètres de moi, elle se retourne pour vérifier si je la suis toujours. Nos regards se croisent à nouveau. Brûlants.

Elle aime ce petit jeu autant qu'elle le déteste.

J'incline légèrement la tête, plisse les yeux pour mieux la voir – et aussi un peu pour la titiller. Elle m'a déjà dit que cette manie l'agaçait. Je ne vais pas m'en priver. Elle m'imité à nouveau, étirant ses yeux de chat pour se moquer de moi. Je souris. Elle s'en va. Je suis presque déçu quand je la vois mettre fin à notre mini course-poursuite en entrant dans la salle du restaurant.

À moins que ce soit une invitation... ?

J'attrape une coupe de champagne au vol et la rejoins à l'intérieur. Nous sommes seuls. Adèle est face à moi, je vois sa poitrine se soulever à chacune de ses respirations essoufflées.

– Je pense que vous pourriez avoir besoin de ça, dis-je en lui tendant la coupe. Pour le stress.

– Je pense que vous pourriez avoir besoin de lunettes. Pour votre problème aux yeux.

J'essaie de ne pas sourire, mais elle le fait avant moi, amusée par la vanne qu'elle vient de m'envoyer. Je n'avais jamais remarqué sa fossette du côté gauche quand elle rit sincèrement – ce qui prouve que ça ne doit pas arriver souvent. J'ai envie d'y passer le pouce, doucement... ou d'y poser ma bouche, moins doucement.

– La soirée a l'air d'être un succès, poursuis-je sans flancher.

– Pas depuis que vous êtes arrivés.

– Pourtant, je vous ai vue sourire plusieurs fois.

– C'est nerveux. Il me manque un serveur, mon buffet est presque vide, les clients sont bien trop nombreux et quelqu'un m'oblige à jouer à chat en plein service.

– Vous couriez dans tous les sens bien avant que j'arrive. La seule différence c'est que maintenant, vous savez après quoi vous courez.

Cette fois, c'est moi qui la fais rire. Mais elle se reprend rapidement, croise les bras, les décroise, joue avec l'ourlet de sa robe et danse d'un pied sur l'autre en regardant ses chaussures. Elle ne cherche même pas à cacher son trouble, sa nervosité. Il y a une chose que j'ai remarquée chez elle et qui ne change jamais : elle ne triche pas.

– Vous ne lâchez jamais, hein ? soupire-t-elle enfin.

– Ça dépend de ce que je veux.

– Qu'est-ce que vous voulez à Melville ? lâche-t-elle en se tendant à nouveau. Apparemment, c'est lui qui vous intéresse.

– Je n'en suis plus si sûr... esquivé-je en espérant changer de sujet.

– Si c'est lui que vous voulez, me coupe-t-elle, vous pouvez vous en aller. Il ne viendra pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est comme ça.

– Comment ?

– Occupé.

– Ça vous énerve ?

– Je n'ai pas envie d'en parler. Et vous m'énervez encore plus que lui.

– Et si c'est vous que je veux ? demandé-je en fixant ses lèvres.

– Et si c'est moi... répète-t-elle à voix basse comme pour imprimer la question, si c'est moi, vous ne m'aurez pas. J'ai cédé une fois, mais ça n'arrivera plus.

– Vous rougissez encore.

– Vous m’énerverez toujours.

– C’est une constante chez moi, m’amusé-je en remontant jusqu’à ses yeux. J’énerve les gens. Je ne suis pas assez comme ci, trop comme ça. Je dis ce que je ne devrais pas dire, j’insiste quand je devrais arrêter, je plisse les yeux quand il ne faut pas.

– Oui, ça c’est très énervant, confirme-t-elle. Et vos bras asymétriques aussi, ça ne va pas, continue-t-elle à ma place en observant mes tatouages.

– Vos joues ne le sont pas non plus. Vous n’avez qu’une seule fossette... là, dis-je en approchant le doigt. Mais ça ne m’énerve pas.

Mon geste la pétrifie sur place. Son visage avenant se ferme, son sourire joueur disparaît. Pendant notre dialogue, elle a semblé tout oublier : sa soirée, son fiancé, la raison de ma présence ici, sa rancœur contre moi et le faux-pas que je lui ai fait commettre. Mais ça, elle ne peut pas. C’est une limite que je ne peux pas franchir. Comme si un infime contact physique allait tout refaire basculer. Et faire revenir les souvenirs de notre moment ensemble, les interdits déjà outrepassés, les désirs refoulés. Pendant un instant, j’étais juste un homme en train de séduire une femme. Et je me sentais étonnamment bien, serein.

Je suis certain que la réciproque était vraie.

Et je viens encore de tout faire foirer.

Mais pourquoi est-ce que je ne peux pas m’empêcher de la toucher ?

Adèle s’éclipse sans se retourner. Je me retrouve seul, comme un con, dans la salle de restaurant déserte, mon stupide t-shirt blanc sur le dos. Je ne lui ai rien dit de tout ce que je voulais lui dire – la vérité qui me brûlait les lèvres tout à l’heure, sa confiance que je ne veux pas trahir, le truc incompréhensible que je ressens pour elle. En fait, je ne sais même plus ce que je fais là.

À part perdre tout contrôle sur la situation.

Et détester ça.

Je sors à mon tour et me fonds à nouveau dans la foule. De loin, une coupe de champagne à la main, j’observe la robe jaune et blanche tournoyer au milieu des clients. Adèle Joly est à nouveau dans son élément. Elle adresse ses sourires à d’autres, tend sa fossette vers d’autres visages, sa poitrine vers d’autres regards. Sa main se pose

chaleureusement sur des bras d'hommes, des épaules de femmes, des peaux sans tatouages.

Ça me tue.

Je reste comme ça plusieurs heures, à mourir sur place, à n'avoir droit à rien d'autre d'elle que des regards fuyants et des lèvres fermées, à la maudire de tout ce qu'elle ne me donne pas. Et à me maudire de tout ce que je désire.

Je n'ai jamais été dans cet état-là.

Il faut que j'arrête le champagne, il me monte à la tête.

La nuit est tombée et les premiers clients commencent à partir. Je devrais en faire autant. Mais un gros SUV blanc clinquant attire l'attention en se garant sur une place interdite juste devant le restaurant. Melville Cooper fait son apparition, dans un costume sombre – complètement à côté du thème de la soirée. Je m'écarte un peu plus pour rester hors de son champ de vision mais le garder dans le mien. Le revoir pour la première fois me fait instantanément bouillir à l'intérieur.

Ce n'est rien à côté de sa façon insupportable de surprendre Adèle, en hurlant « Addy », en la faisant sursauter par derrière, les mains sur ses yeux et la bouche dans son cou. Il a l'air très fier de lui, fier qu'on le regarde, fier d'avoir le beau rôle. Celui du mec trop occupé pour venir à la soirée de sa fiancée mais qui a quand même réussi à se libérer, par amour. Tu parles, il veut juste la contrôler. Il doit se ramener chaque fois qu'il sent qu'elle prend le large, qu'elle réussit quelque chose sans lui.

Je connais ce genre de mec par cœur. Je les ai en horreur.

Cooper pourrait m'apercevoir dans la foule. Elle pourrait lui parler de moi. Citer mon prénom ou me pointer du doigt. Mais je ne bouge pas. Je risque gros et je m'en fous. J'en oublie même Tilda, quand j'ai Adèle en face de moi.

Et le pire... Je m'oublie, moi.

Adèle semble très mal à l'aise et c'est peut-être ce qui me met le plus en colère. Ses yeux ambrés deviennent tout à coup plus foncés, son sourire fait faux, tous ses gestes sont calculés. Je ne la reconnais plus.

Est-ce que c'est moi qu'elle cherche du regard ?

Est-ce qu'elle a peur de ce que je pourrais faire ?

Est-ce qu'elle craint pour elle, pour sa soirée, pour son mec parfait ?

Pour une fois, je n'arrive pas à lire dans ses pensées. Elle m'échappe. Il est grand temps que je songe à m'échapper avant de tout faire vraiment foirer. Avant que Melville Cooper me voie. Avant que les yeux de chat me happent... et m'empêchent de m'en aller.

7. Se faire surprendre

Adèle

« Dimanche 4 mai 2014

Bonjour à tous !

Un immense merci à chacun d'entre vous pour la soirée d'hier, qui a dépassé toutes mes espérances !

En fait, j'ai mille raisons de vous dire merci et je ne vais pas me priver d'en faire la liste ici :

- Merci d'être venus si nombreux pour célébrer cet anniversaire qui me tenait tant à cœur.
- Merci d'avoir si bien respecté le dress-code jaune et blanc : la terrasse d'À la Folie ressemblait à une marguerite géante et vous ne pouviez pas me faire plus plaisir !
- Merci d'avoir dévoré le buffet avec tant d'enthousiasme : j'ose espérer que c'est parce que c'était bon et non parce que vous mourriez de faim...
- Merci d'avoir patienté sans râler quand les victuailles ont commencé à manquer : je suis honorée de compter des gens civilisés parmi mes plus fidèles clients !
- Merci à Saul, Billy et Violette, qui ont assuré en cuisine quand je leur ai demandé, pour la dixième fois, de me sortir « juste une dernière fournée ».
- Merci à June, qui a remplacé son collègue intoxiqué au pied levé et qui a couru partout pour que vous ne manquiez jamais de rien.
- Merci à Bernadette qui a accepté de passer toute la soirée enfermée dans la salle de repos sans pouvoir se faire caresser ni baver sur

personne : ma chienne peut donc sans souci dormir seize heures d'affilée, je compte bien appeler le Guinness Book des records pour le faire enregistrer !

- Merci à Melville, qui m'a fait la surprise d'arriver en toute fin de soirée pour ne pas manquer cet événement si important pour moi.

- Merci à chacun d'entre vous pour vos compliments, vos sourires, votre bonne humeur et vos tentatives de prononciation des plats français.

- Merci au dieu Soleil d'avoir entendu mes prières et d'avoir été de la partie jusque tard dans la soirée.

Vous avez tous été parfaits !

Pour la peine, on remettra ça le samedi 17 mai ! Une soirée spéciale « French'chic » vous permettra de goûter aux aliments français les plus raffinés : truffe, homard, foie gras, chocolats et même du caviar (bon, c'est russe, je vous l'accorde, mais c'est quand même un symbole du luxe à la française) ! Vos papilles n'en reviendront pas !

Bonne grasse matinée à tous ! Si Bernadette dort encore, j'espère que vous aussi... À très vite, les amis !

Plus idéalisé, tu meurs ! Ça, c'est la soirée telle que je l'aurais rêvée... Je publie mon nouveau billet de blog en repensant à la réalité. Les clients ont commencé à se plaindre du vent vers vingt-deux heures et j'en ai entendu plus d'un demander pourquoi on ne pouvait pas rentrer à l'intérieur – parce que ce n'était pas prévu, parce qu'un banquet, c'est dehors, et parce que rien n'était prêt dedans ! June a dû soupirer et lever les yeux au ciel au moins cent fois en l'espace de quatre heures, marmonnant sans cesse « Ruben va me le payer ». Dans la salle de repos, Bernadette s'est fait les dents sur le pied de la table basse en bois, que j'ai retrouvé déchiqueté, puis a dû s'écrouler sur le canapé qui lui est strictement interdit, vu les millions de poils qui y sont maintenant incrustés. Je ne compte pas les verrines et les coupes de champagne qui se sont fracassées sur le sol de la terrasse sans que personne ne prenne la peine de ramasser les bouts de verre. Saul a frôlé la crise de nerfs en cuisine et a renvoyé Billy à trois reprises – j'ai dû le supplier trois fois de rester en lui promettant de l'augmenter. Violette a disparu avec un grand blond, que j'avais pourtant vu arriver accompagné. Et Melville a débarqué au plus mauvais moment : il n'a pas arrêté de me demander en riant si ce « chaos » était normal et si c'était ça, que j'appelais un « banquet à la Française ». Sauf que c'était

un moment où, moi, je n'avais pas du tout envie de rigoler. Ni envie qu'il soit là, en fait.

Le Dieu du ciel, lui, n'a pas exaucé ma prière de retarder son avion...

Je n'ai même pas vu Damon partir et c'est sans doute ce qui me met le plus de mauvaise humeur. Je ne sais pas comment il a disparu hier soir, dans quel état d'esprit il se trouve aujourd'hui, je ne sais pas s'il a finalement décidé de m'écouter et de me laisser tranquille, je ne sais toujours pas ce qu'il peut bien vouloir à mon fiancé et encore moins ce que je viens faire là-dedans. Ne rien savoir me rend folle.

Mais connaître la vérité me fait peut-être encore plus peur...

Comment peuvent-ils être liés ? Melville et lui n'ont absolument rien en commun.

À part moi, maintenant...

D'habitude, j'adore le dimanche matin. Mais je passe celui-là à ressasser tout ce qui ne s'est pas passé comme prévu et tout ce qui aurait pu encore plus mal tourner. Si mon fiancé était arrivé un peu plus tôt, il m'aurait trouvée en train de jouer au chat et à la souris avec un inconnu tatoué. Ou en grande conversation, seule avec ce même inconnu à l'intérieur du resto, délaissant totalement mes clients. S'il était arrivé un tout petit peu plus tard, dieu sait comment il aurait pu me trouver :

- Renversée sur le bar,
- Plaquée contre un mur,
- Allongée sur une table,
- Sur ou sous ou contre cet inconnu...

Voilà la liste des possibilités qui m'ont traversé l'esprit hier soir.

« Qui m'ont traversé le corps » serait une expression plus appropriée.

Il y a clairement quelque chose qui ne va pas chez moi. À moins que ce soit Damon, le problème.

Ou plutôt nous deux réunis. Chaque fois que je lui demande la vérité, il m'ignore – et je finis par oublier d'insister. Chaque fois que je lui demande de partir, j'ai envie qu'il reste – et bizarrement, il n'obéit pas du tout à ce que je dis mais bien à ce que je ressens. Chaque fois que

je le regarde, il est aussi en train de me regarder – avec ses maudits yeux plissés. Et quand je ne le regarde pas, je sens quand même ses yeux baladeurs sur moi – ce qui a le don de m'irriter... ou de m'exciter, au choix, mais avec lui, ça revient à peu près au même.

C'est quand même fou d'être aussi attirant et énervant à la fois.

Comme le mec le plus insupportable de l'école, que personne ne peut saquer, mais que tous les autres garçons craignent et admirent et dont toutes les filles sont tombées amoureuses dès la rentrée.

Voilà, avec Damon, j'ai l'impression d'être retournée au lycée. Je suis une femme accomplie de presque trente ans, fiancée, chef d'entreprise, maîtresse d'un fauve de soixante-dix kilos qui me mange dans la main. Mais avec lui, je redeviens une ado qui rougit, qui tire sur sa robe, qui se recoiffe et qui rit nerveusement, qui envoie des vanes pour éviter d'envoyer d'autres signaux.

De détresse... de désir... de débilité.

Chaque fois que j'ai envie de le frapper, il arrive à me faire sourire – et j'ai encore plus envie de le frapper après ça. Pourtant, je n'ai jamais été violente. Même quand je gronde Bernadette, je le fais en la caressant. Mais le simple fait de le voir, de sentir sa présence ou de lui adresser la parole m'emplit d'une tension indéfinissable, de pulsions physiques presque incontrôlables. Tout chez lui m'agace, me tend, me fait trembler et bouillonner, me donne envie de m'emporter.

Et de me jeter sur lui.

Pas forcément pour le frapper...

J'enrage toujours, ce matin, de cet effet qu'il me fait, de ma faiblesse, de mon incapacité à me maîtriser quand il apparaît... et à penser à autre chose une fois qu'il a disparu. La porte d'entrée claque et me fait sursauter.

– Tu n'as toujours pas décollé du canapé ? me lance Melville en rentrant, tout transpirant, de son jogging matinal.

– Je m'occupe de mon blog, réponds-je un peu trop sèchement.

– Et tu es obligée de le faire en te rongant les ongles ? Addy, je pensais que cette manie t'était passée ! me gronde-t-il gentiment.

– Tu ne veux pas aller prendre une douche ? Tu dégoulines dans

l'entrée, dis-je pour couper court à cette conversation hautement intéressante.

– Et alors ? On a une femme de ménage ! sourit-il en s'éloignant vers la salle de bain. Tu me rejoins ?

– Non merci, je suis propre, moi, marmonné-je sans savoir s'il m'entend.

Je me frappe le front de la main en m'allongeant sur le canapé. Comment ai-je pu m'éloigner à ce point de l'homme que je vais épouser ? Je bloque les larmes qui menacent d'inonder mes yeux et me concentre sur mon futur mari, toutes ses qualités, notre ancienne complicité, mon admiration et mon amour pour lui...

Bon sang, où est-ce qu'ils sont tous passés ?

Partis en fumée, dans les gaz d'échappement d'une moto...

Écrasés par un motard tatoué qui ne s'est même pas arrêté pour voir les dégâts qu'il venait de causer.

Ok, je crois que la métaphore a assez duré...

– Tu sais quoi, Addy ? Je crois que tu as besoin de vacances. Et moi aussi ! s'exclame Melville en revenant dans le salon, vêtu seulement d'un caleçon.

J'avais oublié qu'il était si beau : son corps mince mais athlétique, ses cheveux blonds encore trempés de la douche, son caleçon bleu ciel à rayures, ses lunettes aux montures noires très classe, il pourrait faire de la pub pour un site de rencontres. Le slogan serait « un esprit sain dans un corps sain

» et des milliers de femmes qui ne croient plus au prince charmant composeraient quand même le numéro de téléphone surtaxé.

Et elles auraient raison d'y croire à nouveau.

– Je ne te le dis pas assez, mais je suis fier de toi et de tout ce que tu as accompli dans ce resto, poursuit-il en venant s'asseoir à côté de moi. Je sais que je n'ai pas été très présent ces derniers temps, mais cette semaine je vais m'occuper de toi ! Et si on partait quelque part ?

– Quoi ? Où ça ? Il faut que je bosse, moi !

– Tu pourrais fermer À la Folie et prendre quelques jours, propose-t-il

en m'attirant à lui.

– Tu n'as pas de rendez-vous cette semaine ?

– Non, je peux travailler depuis la maison. Et tu pourrais t'occuper de moi, toi aussi... me chuchote-t-il à l'oreille.

– Je ne sais pas, Melville... bredouillé-je en cherchant une bonne raison de dire non.

– En fait, j'ai déjà prévenu Saul et Violette que le resto serait fermé cette semaine. Congés forcés pour tout le monde, s'amuse-t-il avec un sourire fier.

– Mais pourquoi tu as fait ça ? demandé-je, choquée, en ouvrant de grands yeux.

Après le choc, la colère monte et je ne peux pas m'empêcher d'élever la voix – ce qui ne m'arrive quasiment jamais.

– C'est mon restaurant ! Tu ne peux pas prendre ces décisions sans me demander mon avis ! Et c'est mon équipe ! Quelle crédibilité j'ai si c'est toi qui donnes les ordres ? Dans mon dos, en plus !

Pourquoi tu fais toujours comme si je n'existais pas ? !

– Addy, tu peux arrêter de paniquer juste cinq minutes ? Je fais ça pour nous ! On pourra passer un peu de temps ensemble, commencer à s'occuper du mariage... Et je nous ai réservé une nuit dans un de ces cottages sur la plage pour le week-end prochain. Tu sais, à Monterey, ceux que tu aimais tant quand on est passé devant. J'avais promis de t'y emmener et Melville Cooper tient toujours ses promesses !

– C'est... très gentil à toi, me forcé-je à répondre.

– Pourquoi tu détestes à ce point les surprises ? Tu pourrais au moins faire semblant ! s'agace-t-il en quittant le canapé.

– Non, je suis contente ! Vraiment ! Je ne m'y attendais pas, c'est tout.

– Oui, c'est la définition même de la surprise. Je te laisse regarder dans un dictionnaire, je vais appeler pour annuler la réservation.

– Non, Melville ! Je suis désolée, j'étais préoccupée par ma soirée à moitié ratée. J'ai envie qu'on se retrouve, moi aussi, tu as eu une très bonne idée.

Mais une très, très mauvaise façon de l'amener...

Je le rejoins au milieu du salon, lui prends le téléphone des mains pour l'empêcher d'appeler et me love dans ses bras pour me faire pardonner. Son odeur et sa peau nue me laissent de marbre. Je me crispe et réalise à quel point celles de Damon me manquent. Je finis par m'écarter. Les yeux bleus de mon fiancé ne m'ont jamais paru aussi foncés. Et je repense aussitôt aux iris noirs du motard.

Melville m'embrasse sur le front en grognant qu'il ne comprendra jamais rien aux femmes puis s'installe devant la télé. Je m'éclipse dans la cuisine en annonçant que je vais préparer le déjeuner.

J'ai tout sauf envie de cuisiner, mais il n'y a que ça qui peut me calmer. Je sors les poêles et les casseroles en faisant le plus de bruit possible, je passe mes nerfs sur un oignon en faisant claquer le couteau sur la planche, me sers un verre de vin blanc dans la foulée et laisse mes larmes couler.

La faute à l'oignon.

Pas à Melville...

Pas à Damon...

Comment se fait-il que je ne supporte pas l'idée d'aller passer deux jours à la mer avec mon futur mari ? Que j'envoie balader ses tentatives de rapprochement alors que je lui reproche son éloignement ? Que je ne puisse plus toucher mon fiancé sans penser à mon amant ? Que je panique en réalisant que ne pas mettre les pieds au resto de toute la semaine signifie aussi ne pas revoir Damon ?

Pourquoi sept petits jours me mettent dans cet état-là ?

Mais qu'est-ce que j'ai fait à ma vie pour qu'elle ressemble à ça ?

Une semaine, ça passe vite. Sauf quand on ne sait pas quoi faire de ses journées. Sauf quand votre fiancé qui a dit qu'il bosserait à la maison est déjà parti quatre fois en déplacement. Sauf quand votre chien trouve qu'il fait trop chaud pour jouer à ramener le bâton. Sauf quand vous avez déjà fait trois fois les magasins, changé cinq fois le vernis de vos ongles de pied, déjeuné deux fois avec votre collègue française – qui a une vie, elle – et déjà papoté des heures avec les voisins – qui

ont pour unique passion leur jardin.

Le reste du temps, j'ai erré dans la maison. Cuisiné. Essayé et réessayé mes fringues pour voir si je rentrais plus facilement dedans le lendemain que la veille. Regardé des rediffusions de séries que je connais par cœur. Discuté avec mon père sur Skype puis écourté la conversation quand il insistait pour savoir ce qui n'allait pas. Rappelé Violette pour parler de tout et surtout de rien. Et je me suis baladé avec Bernadette dans Union Square, juste pour m'assurer que le resto allait bien... et qu'aucun motard ne passait là par hasard.

Aucune trace de lui...

Si ça se trouve, c'est vraiment pour le turbot qu'il venait tous les jours.

Si ça se trouve, je ne le reverrai jamais.

Et ce sera bien fait : c'est moi qui le lui ai demandé.

Le week-end enfin arrivé, Melville a bâché tout le coffre et la banquette arrière de son SUV pour éviter les accidents de bave. Bernadette a quand même couiné pendant les deux heures de trajet jusqu'à Monterey, en essayant de nous rejoindre à l'avant. Arrivés au bungalow luxueux, nous avons pris nos quartiers puis sommes partis nous promener sur la plage, tous les trois. Le contact du sable sous mes pieds, la main de mon fiancé dans la mienne, le soleil sur nos visages, le bruit des vagues et les jappements joyeux de mon saint-bernard : tout était parfait.

Sauf mes pensées qui vagabondaient.

Le samedi soir, j'ai prétexté une mini-insolation pour écourter le dîner et aller me coucher tôt.

Melville a eu l'air déçu, mais il ne s'est même pas énervé. Il m'a rejointe tard dans la nuit, je ne dormais toujours pas. Ce matin, sans avoir fermé l'œil de la nuit, j'ai fait exprès de sortir du lit le plus tard possible et mon fiancé a comparé mon sommeil à celui de Bernie. J'ai simplement répondu que j'en avais besoin et il s'est radouci.

Alors que nous pique-niquons sur la plage, j'essaie de faire un effort, mais je suis encore un peu ailleurs. Je l'écoute à moitié m'annoncer qu'il préférerait un garçon en premier et me demander si j'aime l'idée de l'appeler Melville Junior. Je me contente de sourire sans répondre, incapable d'empêcher mon esprit de divaguer. À un moment, je crois même apercevoir une moto noire qui ralentit à notre niveau depuis la

route.

Je suis déjà assez folle comme ça, pas la peine d'ajouter les hallucinations à la liste de mes névroses.

Melville reçoit un coup de fil sur son portable, il me fait de grands signes pour m'expliquer que c'est important. Puis il masque rapidement le combiné, me chuchote qu'il n'entend rien à cause du vent, qu'il rentre au cottage pour s'occuper de son client mais qu'il revient très vite.

Ce qui peut vouloir dire cinq minutes comme une heure dans le langage du businessman...

Je regarde autour de moi : je n'ai pas mis de maillot de bain, mais la plage est quasiment déserte.

J'en profite pour retirer mon haut, réajuster mon soutien-gorge et m'allonger sur le dos – histoire que je ne me sois pas tartinée de crème pour rien. Je ferme les yeux, laisse le soleil me réchauffer la peau et le rythme des vagues me bercer jusqu'à somnoler. Mais Bernadette choisit ce moment pour aboyer et faire des bonds dans le sable. Sans doute son maître qui revient.

– Adèle... entends-je derrière moi. Ne hurlez pas, ne fuyez pas.

Je me redresse lentement en remontant mes lunettes de soleil sur mes cheveux. Je sais déjà qui c'est. Mais j'ai besoin de le voir pour le croire. Deux yeux plissés me dévisagent, un beau visage torturé, une barbe sombre, une pomme d'Adam saillante, un t-shirt noir moulant et un bras plein de tatouages : il est bien là.

Sublime...

Et surgi de nulle part.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous...

– Je pourrais vous expliquer tout ça, murmure-t-il en s'accroupissant. Mais pas maintenant. Je ferais mieux de m'en aller. Sauf si vous voulez venir avec moi ?

Mon cœur bat à mille à l'heure, mon corps se tend, mon cerveau s'affole.

Oui, je veux venir !

Non, je ne peux pas !

Mais qu'est-ce que c'est que cette question ?

– Damon... soupiré-je sans parvenir à répondre.

– Je sais, lâche-t-il en baissant la tête. Mais ça fait trop longtemps. J'ai simplement besoin de vous voir. De vous parler. De vous toucher..., murmure-t-il en remontant ses yeux sur mes lèvres avant de les promener dans mon cou, puis sur mon décolleté.

Je réalise que je suis en sous-vêtements et qu'il ne manque rien du spectacle. Je réalise aussi que ce n'est pas contre ma pudeur, que je dois lutter, mais contre l'envie de lui arracher ses vêtements à lui, là, maintenant. Il glisse une main sur ma joue, je ne bouge pas. Il l'avance jusqu'à empoigner ma nuque, j'arrête de respirer. Je sens la chaleur de son bras près de ma bouche, je ne tiens plus. Je pose doucement mes lèvres sur sa peau tatouée, un feu s'allume dans mon ventre. Puis il retire lentement sa main et c'est comme si l'on m'arrachait quelque chose qui m'appartient. J'ai juste le temps de le frôler du bout des doigts.

Damon glisse un morceau de papier cartonné dans la poche avant de mon jean. Il se relève, le visage crispé, les yeux presque fermés tant ils sont plissés. Il a l'air de souffrir, peut-être du soleil, sans doute de tout autre chose.

Du même mal que le mien.

– Appelez-moi, dit-il de sa voix grave, entre la supplication et l'ordre auquel on ne peut pas dire non.

Encore essoufflée, je le regarde quitter la plage, enfiler son casque, enfourcher sa moto et partir dans un nuage de fumée. Il ne se retourne même pas pour voir les dégâts qu'il vient de faire en moi.

8. Risquer de tout perdre

Damon

– Allô ?

– Blake, je crois que j'ai fait une connerie.

– Pourquoi j'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette phrase cent fois ?

– Parce que je suis un con.

– Rien de nouveau, donc, se marre mon cousin à l'autre bout du fil.

– Si j'avais eu besoin d'une leçon de morale, j'aurais appelé Walt...

Mon oncle est le champion du monde de la culpabilisation à tendance paternaliste.

– Ok, ça va. Qu'est-ce que t'as fait cette fois ?

– J'ai suivi Adèle... Pendant qu'elle était en week-end avec son mec.

– Et... ? soupire-t-il bruyamment.

– Et je suis allé lui parler. Quand Cooper s'est éclipsé pour téléphoner.

– Damon Lennox, tu es un con intersidéral. Il t'a vu ?

– Je crois pas.

– T'es même pas sûr de ça ? !

– Si, presque ! Mais je me suis un peu éternisé... Et j'en pouvais plus... J'avais besoin de la voir...

– Tu peux pas faire ça quand son mec est absent ? Je croyais qu'il bossait tout le temps.

– Il essaie de recoller les morceaux.

– Et c'est ça, qui te rend dingue, hein ? C'est justement parce qu'il était là que t'y es allé ! T'es encore plus accroc que je le croyais...

– Je voulais juste les suivre. Je pensais pas l'approcher.

– Mais t'as pas pu t'en empêcher... Tu es où, là ?

– Chez moi. Pourquoi ?

– Tu ne bouges plus d'ici ! Tu laisses ta Harley là où elle est ! Tu veux finir en taule, ou quoi ?

– Si j'avais eu besoin d'une crise de panique en direct, j'aurais appelé Carol...

Ma tante est la championne du monde de la dramatisation à tendance hystérique.

– Damon, on rigole plus, là. Si t'es incapable de te maîtriser, tu laisses tomber. Ça va mal tourner !

– Attends, j'ai un double appel.

– Et moi j'ai un boulot. Rappelle-moi si besoin. Et reste chez toi !

Je fixe l'écran de mon portable, le nom de Blake disparaît après qu'il a raccroché. Celui d'Adèle apparaît. Enfin, « Kitty », le nom de code que je lui ai donné dans mon répertoire – parce que c'est moins ridicule que « Yeux de Chat » ou « Cat Woman », et que ça peut la faire passer pour n'importe quelle femme, entre Kim et Kristen, dont je me souviens à peine.

Non, c'est ridicule quand même.

Et elle serait folle de savoir que je la surnomme comme ça.

Et encore plus folle si elle savait que son numéro est déjà enregistré depuis longtemps dans mon téléphone...

Le temps que je réalise l'abruti que je suis, les sonneries continuent et je décroche au tout dernier moment.

Comment sera sa voix, au téléphone ?

Est-ce qu'elle va me hurler dessus ?

Est-ce qu'elle va seulement me laisser parler... ?

– Allô ?

– ...

– Adèle ? demandé-je doucement.

– ...

Je n'avais pas songé qu'elle puisse rester silencieuse.

Le simple bruit de sa respiration me fait oublier la mienne.

– Vous êtes seule ? essayé-je pour la rassurer.

– Oui, murmure-t-elle d'une voix presque inaudible.

– Vous êtes furieuse ?

– Aussi.

– Mais vous m’avez appelé.

– Ce n’est pas à ça que sert le numéro que vous m’avez donné ? bredouille-t-elle, à mi-chemin entre le sarcasme et l’angoisse.

– Si. Mais je préférerais vous voir.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

– Je vous donne trois possibilités : je débarque chez vous et vos voisines se feront un plaisir de se raconter ça à l’heure du thé, je me pointe à votre resto et votre cuisinier proposera encore de me casser la gueule, ou bien on se retrouve quelque part où personne ne pourra nous voir.

– La troisième... répond-elle avec un sourire dans la voix. Mais dans un lieu public. Avec des gens autour.

Je réfléchis à toute vitesse. Elle refuse qu’on soit vus ensemble – ce que je peux comprendre –

mais elle veut encore moins se retrouver seule avec moi. Elle se méfie, cherche à se protéger, et sa prudence me blesse. Comme si je pouvais vouloir lui faire du mal. Ou l’inverse.

Elle ne veut pas risquer que je lui fasse du bien...

Et donc, elle y pense...

– Vous connaissez le Lennox Hill Palace ? proposé-je après un long silence.

– Oui, et c’est bondé. Vous n’avez rien de plus discret ? me lance-t-elle en retrouvant peu à peu son assurance.

– Je connais bien le propriétaire. Je peux nous avoir une table isolée dans un salon privé.

– Mais je ne veux pas être vue avec vous. Ni en arrivant, ni en repartant.

– J’y serai déjà, on vous conduira à moi. Et je vous envoie un chauffeur, à midi pile. Il vous attendra au coin de la rue, côté ouest, devant le Starbucks. Nous repartirons séparément. Il pourra vous déposer à votre restaurant.

Cette fois, elle ne pourra rien trouver à redire.

– Vous avez vraiment réponse à tout, souffle-t-elle comme pour accepter mon invitation.

– Et je suis certain que vous avez encore beaucoup de questions... conclus-je pour la faire enrager, avant de raccrocher.

À midi vingt, un maître d'hôtel guindé frappe à la porte du salon privé pour m'annoncer que mon invitée est arrivée. Adèle apparaît derrière lui, dans un jean clair et un t-shirt blanc à pois. Je peux deviner son soutien-gorge par transparence.

Si elle ne voulait pas m'aguicher, c'est raté.

Si elle le voulait, je ne comprends plus rien...

– Je n'ai pas pu me mettre sur mon trente et un, se justifie-t-elle, les mains à plat sur les cuisses.

Les voisins auraient trouvé ça louche, un lundi matin. Et mes employés aussi, tout à l'heure. C'est notre jour off, normalement. Mais c'est un endroit incroyable.

– Vous êtes... parfaite, répons-je en empêchant mes yeux de quitter les siens.

Elle se met à me détailler, de mes cheveux en bataille à ma barbe trop fournie, de mon bras tatoué à mon jean noir usé.

– Ça ne vous dérange pas ? De déjeuner dans un palace... comme ça ?

– Comme ça... quoi ? Je ne peux pas effacer mes tatouages en me préparant le matin. Et je ne mets de costume que quand je n'ai pas le choix. Vous n'en avez pas marre, parfois ?

– Marre... de quoi ? s'étonne-t-elle, toujours debout près de la porte.

– Des apparences. De l'avis des autres. De faire ce qu'il faut faire. De vous habiller en pensant à ceux qui vont vous regarder.

– C'est tellement hypocrite, de dire ça ! lâche-t-elle en levant les yeux au ciel. Vous êtes le premier à regarder comment je suis habillée !

– C'est vrai... Mais pas pour savoir si vous respectez ces stupides codes vestimentaires des restos chics.

Cette fois, je ne retiens plus mes yeux baladeurs. Ils descendent dans son cou, sur sa poitrine à la peau laiteuse, sur le col rond de son t-shirt, qui masque cruellement la naissance de son décolleté, sur son soutien-gorge blanc, simple, qui forme un V échancré là où ses seins pigeonnent.

Ces jeux de transparence sont un appel au crime.

Et elle le sait pertinemment.

Ses joues rosissent mais elle ne détourne pas le regard. Même si ça lui coûte, elle prend plaisir à se laisser regarder. Et je devine qu'elle sourit intérieurement du succès de sa tenue, alors qu'elle a sans doute essayé l'intégralité de sa garde-robe avant de se décider.

Pourquoi j'ai l'impression de la connaître si bien... ?

– Vous ne m'avez pas invitée ici pour parler chiffons, si ?

– Je crois que je n'ai plus envie de parler... réponds-je sans réfléchir, d'une voix étouffée.

– Alors je peux m'en aller, dit-elle en glissant sa main sur la poignée.

– Adèle ! me reprends-je aussitôt. Adèle, asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle me rejoint au centre de la pièce, là où la table a été dressée. Elle accroche son grand sac à main sur le dossier de la chaise dorée puis s'assoit de profil, comme si elle n'était pas certaine de rester.

C'est le moment que choisit Blake pour faire son entrée dans le petit salon. Il porte sa veste de chef, tendue sur ses muscles proéminents, et un long tablier blanc noué autour de la taille. Il tend une main chaleureuse à Adèle mais son regard est froid, presque dur.

– Blake, Blake Lennox. Bienvenue au Lennox Hill Palace.

– Adèle. Adèle Joly, l'imite-t-elle en se faisant broyer la main par le géant. Merci de me recevoir ici.

– Je n'ai rien fait, moi, c'est son idée à lui, lâche mon cousin en me désignant du menton. J'ai entendu dire que vous teniez un restaurant français dans Union Square ?

– Oui, ça ne fait que six mois. On est encore en rodage, répond Adèle modestement.

– C'est sûr que c'est un sacré pari, en partant de rien ! s'amuse-t-il, à peine insolent. Je pourrais vous donner quelques tuyaux pour développer votre affaire. J'ai les meilleurs fournisseurs du coin, je peux avoir de très beaux produits. Et certains vins californiens dépassent largement vos bordeaux, maintenant !

– Je n'en doute pas... Je ne suis pas une experte. C'est très gentil à vous, en tout cas, sourit-elle un peu faussement.

– La sélection du chef arrive, j'ai préféré vous faire goûter mes spécialités que vous donner la carte, vous ne m'en voudrez pas.

– Blake aime bien décider pour les autres, intervient-elle pour détendre un peu l'atmosphère.

J'en profite pour adresser un clin d'œil à mon cousin qui signifie « Tire-toi ! ».

– C'est très bien comme ça, confirme Adèle en me regardant.

Et je crois qu'elle partage surtout mon envie qu'il s'en aille sur le champ !

Le chef s'éclipse et les premiers plats arrivent. Je commence à regretter de l'avoir invitée ici et surtout présentée à Blake, qui a réussi à montrer son plus mauvais côté – juste parce qu'il était mal à l'aise ou inquiet pour moi.

– C'est... un ami ? me demande-t-elle avec une mine perplexe.

– Il a l'air un peu imbu de lui-même, comme ça, mais c'est un grand bosseur. Et il est passionné par ce qu'il fait, m'excusé-je à moitié.

– Ça se voit... Vous ne vous ressemblez pas, mais je jurerais que vous êtes frères.

– Pourquoi ? m'étonné-je en fronçant les sourcils.

– La même façon de vouloir tout contrôler. Aussi agaçants l'un que l'autre, se moque-t-elle en me fixant intensément.

– Ça nous fait un point commun à tous les trois, ça.

– Vous vous êtes compris en un regard, poursuit-elle. Lui m’a parlé comme si j’étais l’ennemie, et vous, vous venez de prendre sa défense pour excuser son comportement arrogant.

– Il cherchait simplement à me protéger, il sait ce qui se passe entre nous... Nous ne sommes pas frères, mais c’est tout comme. Vous cernez bien les gens, acquiescé-je en plongeant dans ses yeux de chat.

– Normalement, oui. Mais pas vous. Et je suis venue chercher des réponses.

– Et moi qui pensais que vous vouliez juste manger à l’œil.

Adèle détourne le regard. Elle n’a plus envie de jouer et si j’en crois sa manière de jouer avec le contenu de son assiette sans rien avaler, elle n’a plus non plus envie de goûter à la cuisine de Blake.

– J’aimerais pouvoir vous dire la vérité, soupiré-je en approchant ma main de la sienne sur la table, mais ce n’est même pas envisageable.

– Alors je ne sais pas ce que je fais là, dit-elle en repliant les doigts.

– Je crois que vous le savez très bien...

– Et je crois que vous ne savez pas à quel point ça me ronge, tous ces mensonges. Dites-moi la vérité. Aidez-moi au moins à comprendre ! me supplie-t-elle de son regard à la fois incisif et tendre, presque désespéré, qui me transperce de part en part.

– Tout ce que je peux vous dire, c’est que je deviens fou quand je ne vous vois pas et que je deviens fou chaque fois que je vous vois.

Elle se raidit sur sa chaise puis revient plonger ses yeux ambrés dans les miens. Elle s’humecte les lèvres, sans arrière-pensée, par nervosité. Cette vision me rend plus fou encore. Je l’ai touchée. Je ne vais pas m’arrêter.

– Si vous avez compris à quel point je déteste perdre le contrôle, vous saurez à quel point ça me coûte de vous l’avouer.

– Vous savez seulement ce que ça me coûte, à moi, de venir ici ? s’énervé-t-elle soudain. De déjeuner dans un palace avec l’homme qui m’a fait tromper mon futur mari ? Et qui, par-dessus tout ça, en a après lui ? Mais pourquoi ? Et pourquoi vous refusez de me le dire ?

– Cette histoire ne vous concerne pas. Je n’aurais jamais dû vous

mêler à ça. Cette... chose entre nous, cette attirance, ce n'était pas prévu au programme. Ça ne devait pas arriver, je ne me l'explique pas.

– Vous vouliez juste vous servir de moi ? Pour l'approcher, lui ?

– En quelque sorte, oui, finis-je par lâcher.

– Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas encore en train de vous servir de moi ? me demande-t-elle en jouant avec le pied de son verre à vin.

– Ça, dis-je en saisissant sa main pour la plaquer sur mon torse. Ça, ça ne ment pas !

Elle reste un instant sans bouger, ses doigts à plat entre mes pectoraux, ses yeux s'affolant au rythme de mes battements. Puis elle reprend sa main et se met à replacer fébrilement des mèches échappées de son chignon, comme si c'était la chose la plus urgente à régler.

Ce putain de chignon que j'ai tant envie de défaire...

– Il faudrait que je vous laisse détruire toute ma vie pour un cœur qui bat un peu trop vite ? me lance-t-elle en se penchant en avant, criant tout en chuchotant.

Puis elle poursuit, un peu plus doucement, sur le ton de la confidence.

– Moi non plus, je ne sais pas ce qui m'arrive. Mais je ne veux pas perdre tout ce que j'ai construit.

J'ai tout quitté pour rejoindre Melville ici. C'est lui qui m'a aidée à monter mon restaurant. C'est lui qui m'a sortie de la merde dans laquelle j'étais. C'est lui qui veut m'épouser et me rendre heureuse.

– Est-ce qu'il y arrive ? l'interromps-je. Parce que de tout ce qu'il vous apporte, je n'ai pas l'impression que le bonheur en fasse partie.

– Je l'ai trompé une fois et je ne le referai pas, répond-elle en ignorant volontairement ma remarque. Je ne suis pas une femme infidèle, déloyale, ce n'est pas moi ! Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, mais je ne vais pas vivre une double vie juste pour pouvoir m'envoyer en l'air sur un canapé avec un motard tatoué qui me fait perdre la tête.

Pour la première fois, elle vient de le reconnaître...

L'entendre reparler de cette scène ne fait que décupler mon désir pour elle. Je reste assis, sans bouger, mais je me sens fiévreux, essoufflé.

– Vous avez terminé ? demandé-je pour reprendre le dessus.

– Non. Je l'aime, vous comprenez ? Je vais l'épouser. Rien ne changera tant que je ne saurai pas ce que vous lui voulez. Je suis la femme d'un seul homme.

– Et je suis l'homme d'une seule femme, la coupé-je tout à coup. Le problème, c'est que cette femme, c'est vous. Moi aussi, j'ai tout à perdre, dans cette histoire. Mais je ne veux pas vous perdre, Adèle. Je n'ai jamais rien construit et je n'ai rien à vous promettre, rien à vous offrir. À part cette alchimie. Cette évidence entre nous. Vous ne seriez pas là si vous ne l'aviez pas ressentie.

Je sens que sa carapace se fissure. Ses doigts jouent nerveusement avec la nappe pendant que ses yeux se promènent sur mon visage. Et s'arrêtent sur mes lèvres.

Bordel, ce que j'ai envie de l'embrasser.

– Vous m'avez séduite... peut-être, avoue-t-elle à voix basse. Mais je ne vous ferai jamais confiance.

– Laissez-moi essayer.

– Je vais partir, soupire-t-elle sans se lever de sa chaise.

– Vous ne partez pas, vous fuyez.

– Oui... Fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis, dit-elle, pour elle-même, dans sa langue natale.

– J'aime vous entendre parler français, souris-je, attendri.

– Vous ne savez même pas ce que j'ai dit.

– Je n'ai pas besoin de parler votre langue pour vous comprendre, m'amusé-je à la provoquer.

Cette fois, Adèle se lève. Peut-être parce qu'elle sait qu'elle pourrait céder. Ou peut-être que je me fais des films : elle a vraiment envie de s'en aller, je l'ai poussée trop loin dans ses retranchements, encore. Elle récupère son sac à main sur le dossier de sa chaise et se dirige vers la porte, sans me regarder. Je la suis à pas feutrés.

- Laissez-moi vous raccompagner.
- Non.
- Je vous déposerai à une rue du restaurant.
- Non.
- Personne ne vous reconnaîtra, avec un casque sur la tête.
- Je ne monte pas sur les motos des inconnus.
- Vous avez peur de quoi ?
- Des motos trop bruyantes. Et des inconnus trop têtus.
- Vous avez surtout peur de devoir vous coller à moi.

Elle ne répond rien, glisse sa main sur la poignée et entrouvre lentement la porte. Je la claque d'un geste sec. Toujours dos à moi, Adèle sursaute mais ne se retourne pas. Je me penche pour effleurer son cou de mes lèvres. Son parfum est sucré. J'ai envie de la mordre, de la dévorer. Elle frissonne et tend la tête en arrière sous mes baisers. Une main dans sa nuque, je la retourne brusquement face à moi, avant de l'embrasser.

Plus d'une semaine que j'attends ça.

Son goût m'avait tellement manqué.

Nos langues s'emmêlent passionnément et un désir violent m'irradie tout le corps.

Ce n'est pas le moment de flancher.

J'abaisse silencieusement la poignée derrière elle puis m'arrache à son baiser.

– Si c'est moi qui prends la fuite, ce sera à vous de me rattraper.

J'ouvre la porte, me faufile et la claque une deuxième fois. Cette fois, Adèle est de l'autre côté.

Cette fois, c'est à elle de jouer.

9. Faire tomber ses barrières

Adèle

« Si c'est moi qui prends la fuite, ce sera à vous de me rattraper. » Je me répète cette phrase sans cesse depuis lundi. Depuis notre déjeuner avorté au Lennox Hill Palace. Depuis ce baiser torride que Damon a interrompu pour s'en aller, en me laissant seule, démunie et brûlante de désir pour lui.

Allumeur... !

Depuis cinq jours, je cherche à donner un sens à cette phrase. Je l'ai d'abord prise pour une formule de baratineur, jetée en l'air pour accompagner sa sortie théâtrale – et franchement réussie.

Puis je me suis demandé si je n'avais pas complètement raté le coche, s'il s'attendait à ce que je le retienne là, tout de suite, dans ce salon privé qu'il avait réservé juste pour nous – et peut-être pour autre chose qu'un déjeuner. Et puis je crois que j'ai compris.

Idiote... !

Entre lundi et aujourd'hui, Damon n'a pas mis les pieds au restaurant. Il n'a pas cherché à m'appeler, alors qu'il connaît désormais mon numéro. Il ne m'a pas suivie, ni quand je suis allée faire mes courses, ni quand j'ai promené Bernadette dans le quartier, ni même quand j'ai accepté d'aller courir avec Melville pour me défouler.

Après avoir changé dix fois de tenue de sport... juste au cas où.

Il n'a pas surgi de nulle part pour m'approcher discrètement, me frôler, me murmurer ses mots terribles avec sa voix grave, envoûtante et désespérée. Il n'a pas pris le risque de croiser mon fiancé juste pour m'apercevoir une minute, me sourire et repartir. Il n'a rien fait de tout ça et j'ai passé cinq jours à attendre qu'il fasse encore mieux.

Ou encore pire.

Je pourrais encore attendre et attendre, Damon ne va pas me surprendre. Je comprends que ce n'était pas une phrase en l'air. Que cette fois, c'est moi qui dois faire un pas vers lui. Lui courir après.

Il m'a mise au défi : puisque je le fuis quand il me suit, à son tour de fuir pour voir si je vais suivre.

C'est moi qui ai prononcé ce proverbe en français, je ne savais même pas qu'il l'avait compris.

Maintenant, il a mis la balle dans mon camp et il attend. J'ai le choix entre le rattraper ou renoncer à lui.

Et peut-être ne plus jamais le revoir.

Vu comme il est têtu, ce n'est pas lui qui cédera à ce petit jeu-là.

Damon n'est pas seulement un rebelle tatoué au corps parfait, un sale gosse à la gueule d'ange, un bourreau des cœurs aux mauvaises manières. Il n'est pas seulement beau, sensuel, dur, libre, borné, indomptable, charmant, déterminé... il est aussi très malin. Il obtient tout ce qu'il veut et j'enrage d'imaginer qu'il va encore gagner.

Mais suis-je vraiment prête à le laisser m'échapper ?

– Adèle, on se secoue, ma belle ! Même Bernadette a plus d'énergie que toi ! s'agite Violette en claquant des doigts devant mon visage.

– Hein ? Oui... Il reste des choses à faire pour ce soir ?

– Des choses ? ! On n'a pas coché un seul point de ta liste géante ! dit-elle en brandissant le bloc-notes noirci de mon écriture.

– Je ne suis pas sûre que cette soirée « French'chic » soit une bonne idée. Elle est de qui, d'ailleurs

?

– De toi, chérie ! se marre ma pâtissière. Et elle commence dans... huit heures, c'est un peu tard pour les regrets.

Cette dernière phrase me fait monter les larmes aux yeux. Des regrets, je n'ai que ça. Des remords, aussi. Et je ne sais même plus si je regrette plus ce que j'ai fait ou ce que je n'ai pas fait.

– Ok, pause générale ! déclare solennellement Violette en s'écroulant à côté de moi sur le canapé de la salle de repos. Je ne t'ai pas entendu rire une seule fois à mes blagues, cette semaine, tu n'as plus aucun ongle à ronger, tu ne fais plus de listes inutiles sur tes Post-it fluo, tes cernes te font des yeux de panda et tu ne parles même plus français avec moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le stress, la fatigue...

– Garde ça pour ton père, Adèle. Je sais que tu n'es pas dans ton état normal. Et ton état normal est déjà loin d'être... normal, plaisante-t-elle en me passant un bras autour des épaules.

– J’ai couché avec le motard sexy, lâché-je à toute vitesse comme si cet aveu me brûlait la langue et mourait d’envie de sortir.

Et spontanément, il est sorti en français...

– Ooooookay ! ouvre-t-elle grand les yeux et la bouche en même temps.

– Une fois, juste une fois, précisé-je pour atténuer le choc.

– Donc ça n’explique pas tes cernes... C’est quand même pas la culpabilité qui t’empêche de dormir ?

– Violette, tu dois me jurer de ne raconter ça à personne.

– On n’est plus en sixième ! À qui tu voudrais que j’aie répéter ça ?

– Je ne sais pas. Tu n’es pas toujours très... discrète, même sur ta vie à toi.

– Oui, mais je sais garder un secret... surtout un secret croustillant comme celui-là ! Et je suis contente que tu te confies à moi. Raconte-moi tout ! Où ? Quand ? Comment ? Bon à quel point ?

– C’était la veille de la soirée d’À la Folie. Ici-même, là où on est assises.

– Ok, passe-moi juste certains détails, alors ! sourit-elle en décalant légèrement ses fesses. Bon, continue !

– Et c’était... dément. Diablement bon. Indescriptible. Fou. Comme dans un film. Non, mieux que

dans les films.

– Ok, t’as pris ton pied, j’ai saisi l’idée.

– C’est toi qui as demandé... grimacé-je.

– Non, non, t’en fais pas, libère-toi ! Mais pourquoi ça te met dans cet état-là si c’était si génial que ça ?

– Parce que je vais me marier, Violette ! Voilà pourquoi ! dis-je, à nouveau au bord des larmes.

– Bon, écoute. Tu as eu une petite aventure, un coup d’un soir, un coup de folie, appelle ça comme tu veux. Ça arrive à des tas de gens et ça ne détruit pas leur vie pour autant. Soit tu mets ça dans un coin de

ta tête et tu épouses ton Melville comme prévu...

– Soit ?

– Soit tu n'as pas envie que ça s'arrête là... Et ça se complique un peu. Mais pas tant que ça.

– J'ai déjà envie de me rouler en boule dans un coin avant même d'avoir entendu les complications.

– Je vois... Tu as besoin qu'on fasse une liste ?

– Violette...

– Oui ?

– Je n'ai jamais eu une amie comme toi. Quelqu'un qui aime mes listes.

– Je les déteste, chérie. Mais si ça peut te faire du bien... sourit-elle en arrachant une feuille vierge du bloc.

Une heure plus tard, je lui ai tout raconté de ce qui me plaît chez Damon. Sa façon de me regarder, de me désirer, de m'embrasser, de me toucher. Passionnément. Comme s'il n'y avait que moi sur terre et comme si chaque fois était la dernière. Mais aussi sa façon de m'écouter, d'essayer de me comprendre, de me sourire quand il n'arrive pas à me comprendre. Sa façon de tenir à moi alors qu'il ne me connaît même pas. Sa façon de me parler pour me rassurer. Alors que tout chez lui respire le danger. Violette est obligée de m'arrêter parce que je raconte tout et son contraire et que c'est impossible à noter. Puis elle me force à passer à l'autre colonne pour faire le point sur ma vie, tout ce que j'ai déjà.

Et je connais déjà cette liste par cœur pour l'avoir dressée cent fois.

Étrangement, elle ne me revient pas.

J'essaie de ne pas dépeindre un tableau trop noir de ma relation avec Melville. Mais même en y ajoutant du gris, j'ai presque honte de ma vie. Mon fiancé est très souvent absent, accaparé par son boulot. Quand il rentre, il reste le businessman habitué à commander, à décider et à se faire obéir. Je ne peux pas lui tenir tête sans qu'il s'emporte. Je ne peux pas poser une question sans qu'il se moque.

Il ne se soucie que rarement de ce que je ressens et ça ne lui viendrait

même pas à l'esprit de me demander mon avis. Violette hésite entre égoïste et égocentrique. Je crois que les deux s'appliquent.

On passe aux qualités de Melville et je réalise qu'il est finalement assez lunatique – quand mon amie me fait remarquer à voix basse qu'on a arrêté les défauts. Je lui raconte l'autre facette de mon fiancé, amoureux attentionné et généreux, qui me couvre de cadeaux et d'attentions, qui me soutient quand j'en ai besoin, qui prend soin de moi quand ça ne va pas. Mais j'ai souvent du mal à en profiter tant ses humeurs changent vite et sans que je sache pourquoi.

Violette me demande enfin nos points communs, ce qui nous fait rire, nous émeut tous les deux, tout ce qu'on partage ensemble... J'ai bien du mal à trouver une seule réponse. Mes larmes coulent et tombent à grosses gouttes sur la feuille de papier griffonnée. Il n'y a rien non plus qui me lie à Damon : il est si différent de moi et des hommes que j'ai aimés. Il semble tout aussi imprévisible que Melville, mais dans un autre genre, plein de mystère et de noirceur.

Au moins, mon fiancé ne me fait pas peur...

– Bon. Et comment tu te sens avec les deux ? Quand tu es avec ton mec, pour commencer, me relance Violette en tamponnant les traces mouillées de la tranche de la main.

– Je me sens chanceuse de l'avoir rencontré, mais un peu délaissée. Et j'ai l'impression d'être souvent rabaissée. Ou dirigée, ou grondée....

– Comme une petite fille, ok, écrit-elle à toute vitesse. Et avec l'autre ?

– Je me sens en danger... Mais j'ai le sentiment d'exister... D'être respectée...

– Ce n'est pas un peu contradictoire ? Le mec dangereux et le respect ?

– Je ne sais pas comment l'expliquer... Quand il me regarde, j'ai l'impression que c'est lui qui a de la chance de m'avoir... Je suis une vraie femme, dans son regard... soufflé-je en me rappelant ses yeux plissés, pleins de désir et de tendresse, qui savent si bien lire en moi.

Violette repousse le bloc devant elle, lâche le stylo et pose lourdement les pieds sur la table basse, épuisée. Elle me prend doucement la main avant de se lancer.

– Adèle, je crois que tu es amoureuse. Moi je pense qu'on n'aime pas un homme pour ce qu'il est.

Mais pour la femme qu'il te permet d'être. Celle que tu peux devenir à ses côtés.

– Je suis foutue, alors... murmuré-je d'une voix étranglée.

– Non, tu as le choix. Tu peux encore changer de vie. Si je dois être vraiment honnête, ton mec, je ne l'ai jamais senti. Après tout ce que tu m'as décrit, il m'a tout l'air du sale type narcissique qui n'aime que lui.

– Je suis peut-être allée trop loin, me justifié-je, sonnée par son analyse.

– Non, il n'a pas à te traiter comme ça ! Et toi, tu ne lui dois rien. S'il te rend malheureuse, quitte-le, point !

– J'ai besoin de temps pour y réfléchir, soupiré-je pour la couper dans son élan révolutionnaire.

J'ai déjà pas mal de choses à digérer. Mais merci pour tous tes conseils, tu m'as évité au moins dix séances chez le psy.

– Tu me présenteras un mec aussi sexy que ton tatoué et on sera quittes, rit ma pâtissière en se relevant du canapé.

– J'en ai rencontré un qui te plairait, je crois. Chef étoilé, proprio d'un palace, arrogant comme c'est pas permis, dingue de boulot... et de muscu, apparemment.

– Ok, je veux l'épouser ! lâche-t-elle en sautillant sur place.

– On ira dîner dans son resto, un de ces soirs. Je t'invite ! En attendant, on va s'occuper du nôtre...

Il faut qu'on se remette au boulot !

La soirée « French'chic » d'À la Folie prend peu à peu forme dans l'après-midi. Aucun de mes deux serveurs ne s'est décommandé et Ruben et June sont même arrivés un peu en avance pour m'aider à décorer. Saul et Billy travaillent côte à côte sans hurler et je crois même les avoir entendus fredonner Single Ladies que Violette nous a tous mis dans la tête.

Un peu plus et je retrouverais le sourire.

C'est chose faite quand June et Violette se mettent à apprendre la choré de Beyoncé aux trois garçons de l'équipe.

Là, le fou rire me guette...

En fin d'après-midi, je règle les derniers détails décoratifs quand la voix – ou plutôt le rugissement – de Saul résonne des cuisines jusque sur la terrasse. Il sort en trombe, rouge écrevisse, pour m'apprendre qu'il n'a pas été livré du caviar que j'ai commandé. Et son commis, chargé de l'inventaire des livraisons ce matin, vient seulement de s'en rendre compte.

Les clients commenceront à arriver dans moins de deux heures.

Le caviar est la star du menu de ce soir...

Comment je vais pouvoir en trouver, un samedi soir, en Californie ?

Et cette fois, qu'est-ce que j'ai fait de mal pour être punie ?

J'appelle Melville par réflexe, je ne sais même pas s'il est à la maison ou au bureau, ni s'il compte venir ce soir, ni même s'il est au courant de ma soirée spéciale. J'en soupire d'avance. Il décroche, me met en attente, puis me reprend pour me dire qu'il doit raccrocher.

– Juste une minute ! C'est une urgence, j'ai besoin de tes lumières ! Tu sauras peut-être où je peux trouver...

– Tu ne peux pas m'appeler au secours à tout bout de champ, Addy ! Apprends à te débrouiller !

Il n'est déjà plus au bout du fil quand je braille comme une poissonnière : « Apprends à aider, enfoiré ! Et m'appeler par mon prénom, c'est trop demandé ? ! » Sans réfléchir, je cherche le numéro de Damon dans mon répertoire et attends les sonneries en faisant les cent pas sur la terrasse. Je n'ai aucune idée de ce que je vais lui dire. Je suis trop furieuse pour penser aux conséquences. Mais sa voix grave me répond et me paralyse sur place.

– Adèle ?

– Je...

– Oui ?

– Je n'ai rien préparé.

– La spontanéité me va aussi.

– J'ai besoin de vous.

– Ok.

– J’ai besoin de caviar, en fait.

– C’est le surnom que vous m’avez donné ? Je suis flatté, sourit-il au bout du fil.

– Non ! Enfin, si ! Mon chef a vraiment besoin de caviar. Du vrai. Pour le menu de ce soir. Dans deux heures, en fait.

Mais comment peut-on être aussi nulle au téléphone ?

– Ah oui, votre soirée « frenchie ».

– « French’chic ». Mais comment vous le savez ? Ah, mon blog ! Enfin, bref, je suis coincée. J’ai pensé que Blake en aurait peut-être.

– Je vais lui demander.

– Ce serait vraiment très...

– Ne bougez pas.

– Ah bon ? Maintenant ?

Mais tais-toi !

– Je viens vous chercher dans dix minutes, m’annonce Damon quelques secondes plus tard.

– C’est vrai ? ! Merci...

Comment ça peut être aussi simple que ça ?

Pour ne rien manquer du spectacle, Violette attend avec moi sur la terrasse l’apparition de mon motard sexy. Pourtant, il ne se passe rien. À part ma gorge qui se serre et mon cœur qui explose quand il passe une jambe par-dessus sa moto, enlève son casque et s’approche de moi, défait d’un geste mon chignon retenu par un crayon et m’enfile son casque sur la tête. Il l’attache doucement sous mon menton, ses doigts frôlent ma peau et je manque de défaillir.

Il porte un jean noir délavé et une chemise d’un noir profond. Je ne sais pas si je l’ai déjà vu plus beau que ça. À côté de moi, Violette sourit niaisement. Si elle ne se retenait pas, je crois qu’elle serait en train d’applaudir.

– Cette fois, vous n’avez pas le choix. Vous êtes obligée de monter sur la moto trop bruyante d’un inconnu trop têtue, me provoque-t-il avant d’aller chercher un autre casque pour lui.

Damon me fait grimper sur l’engin en me tenant fermement la main, puis il s’installe devant moi.

Je n’ose pas faire un seul geste. Par-derrière, il attrape mes bras et les ceinture autour de sa taille.

D’abord raide, je me laisse aller contre son dos, chaud et musclé. La moto démarre dans un vrombissement infernal puis nous entraîne dans les rues de San Francisco. On prend de la vitesse à mesure qu’on s’éloigne du centre, mes cheveux battent contre mes épaules. Je sens le vent s’insinuer partout sous mes vêtements. Je sens la force de mon pilote qui me retient de basculer en arrière.

Jamais je n’ai ressenti une telle impression de liberté, mêlée à la sensation d’être parfaitement en sécurité.

Je me sens légère, sereine, vivante comme jamais.

J’ai fini par resserrer mon étreinte autour de la taille de Damon et par fermer les yeux pour me laisser griser – autant par les sensations de la moto que par ces abdominaux tendus sous mes doigts.

Je n’ai même pas remarqué qu’on s’était excentrés et je ne reconnais pas le quartier du Lennox Hill Palace quand la Harley ralentit. Elle se range sur le côté, à proximité d’une minuscule plage déserte dont je ne connaissais même pas l’existence.

Là, je me sens légèrement piégée...

Et excitée...

Mon motard descend le premier, retire mon casque puis le sien, je reste assise sur la moto sans bouger.

– J’ai fait un petit détour. Pour que vous me disiez la vérité. Vous m’auriez appelé, sans cette histoire de caviar ?

– Je ne sais pas... J’ai attendu toute la semaine que vous le fassiez.

– Non, cette fois, c’était à vous de me rattraper.

– Je l’ai compris aujourd’hui.

– Alors... ?

– Alors quoi, Damon ? Il faudrait que je vous dise que vous êtes là chaque fois que j'ai besoin de vous ? Que mon fiancé n'est peut-être pas l'homme parfait que je pensais épouser ? Que j'ai peur de tout ce que je ressens, de tout ce que vous pourriez faire et... me faire faire ? Je ne peux pas vous dire tout ça... murmuré-je en me perdant dans ses yeux noirs.

– Alors je ne dois pas vous dire que je suis heureux de l'entendre ? me demande-t-il en se rapprochant doucement.

– Non...

– Et je ne dois pas non plus vous dire que j'ai envie de vous embrasser ? s'approche-t-il encore.

– Non...

– Et je ne devrais pas le faire... ? s'arrête-t-il à cinq minuscules centimètres de mon visage.

– Damon...

Mon soupir s'envole en même temps que mes dernières résistances. Sans réfléchir, j'empoigne sa

chemise d'une main et l'attire violemment à moi. Sa bouche atterrit sur la mienne, douce, chaude, vorace. Tout mon corps tremble au contact de sa langue. Ses larges mains envahissent mon cou, mes cuisses, le creux de mes reins. Damon m'embrasse sauvagement. Toujours assise à califourchon sur la moto, je me consume sur le siège en cuir. Deux bras puissants me retiennent de tomber en arrière.

Je m'y abandonne en gémissant : mes barrières, elles, sont déjà toutes tombées.

Une voiture passe à grande vitesse à côté de nous et fait trembler la moto sur laquelle je suis à moitié allongée. Je réalise à ce moment précis le spectacle que nous donnons : un homme et une femme au désir si urgent qu'ils ont dû s'arrêter sur le bas-côté pour céder à leurs pulsions.

C'est presque la vérité.

Un homme et une femme qui se fichent d'être vus en train de

s'embrasser, se caresser, pourvu qu'on ne leur demande pas d'arrêter. Un couple à qui Melville aurait sûrement crié, en passant la tête par la vitre : « Prenez une chambre ! » avant d'embrayer sur l'impudeur et l'irrespect des gens de nos jours. À ce moment-là, j'aurais sans doute pensé qu'il avait raison... et j'aurais été secrètement jalouse de ces amants audacieux, seuls au monde.

Ces amants, ce sont Damon et moi, aujourd'hui.

Mon motard agrippe ma nuque et mord dans mon cou. Je gémis de douleur et du plaisir que cette

douleur me procure. Je glisse mes doigts dans ses cheveux noirs, il insinue sa main sous mon t-shirt blanc, à la frontière entre ma peau et mon jean. Mon ventre frissonne et se tend quand il remonte vers mes seins. Je voudrais lui arracher ses vêtements, faire disparaître les miens, mais une nouvelle voiture passe en klaxonnant gaiement.

– Je crois qu'on est repérés, chuchote Damon en souriant contre mes lèvres.

– Je crois que je n'ai pas envie d'arrêter, avoué-je, essoufflée, en posant mon front sur le sien.

– Alors viens !

Il me saisit fermement par la taille et me fait sauter de la moto à pieds joints. Puis sa main attrape la mienne et m'entraîne dans un petit escalier en pierres qui descend vers la plage. Nous courons sur le sable, comme des enfants qui vont se jeter à l'eau, sans hésiter, même si elle est glaciale. Je suis le rythme effréné de Damon qui semble savoir parfaitement où il va.

Je ne crois pas avoir couru aussi vite de toute ma vie.

Je ne me souviens pas avoir déjà trouvé quelque chose de plus urgent.

Nous contournons un rocher sombre d'une dizaine de mètres de hauteur et Damon me plaque sur

la surface fraîche et rugueuse dès le premier renforcement. Tout me fait mal : la roche dans mon dos, la barbe drue sur ma joue, le désir qui explose entre mes jambes. Tout me rend folle : la langue près de mon oreille, les doigts près de mes tétons, les grognements de mon amant.

– Tu y tiens, à cette chemise ? lâché-je en français, passant du vouvoiement au tutoiement comme si c'était une évidence.

Damon se recule pour m'observer une seconde, sourit à ces mots qu'il ne comprend pas, puis en

devine le sens en regardant mes mains accrochées au tissu noir, prêtes à faire sauter tous les boutons.

– Je pourrais en avoir besoin pour le trajet du retour, dit-il en commençant à se déboutonner lui-même.

Ses yeux se plissent pendant qu'il s'amuse à me faire languir. Un bouton, sa peau hâlée commence à apparaître. Deux boutons, la ligne entre ses pectoraux se dessine. Trois boutons, mon regard descend sur les abdominaux. Quatre boutons, le nombril se dévoile, parfait. Cinq boutons, mes mains impatientes glissent sur son ventre à demi nu. Six boutons...

– Tu n'as pas besoin de celui-là, dis-je en faisant sauter le dernier d'un geste sec.

Ma bouche fonce sur le téton découvert, mes doigts repoussent la chemise noire autour de ses épaules rondes et musclées, redescendent sur les côtes, la taille marquée, les hanches carrées, les fesses bombées. J'enfonce mes ongles partout où ils trouvent de la chair ferme, de la peau douce tendue sur les muscles. J'ai l'impression de voir pour la première fois son corps solide aux lignes parfaites, mélange de sportif surentraîné et de top model simplement gâté par la nature. Et un nouveau frisson de désir me parcourt.

Je le veux.

Sur le champ.

Contre ce rocher, face à l'océan. N'importe où. N'importe comment. Pourvu que ce soit maintenant.

Mais Damon en a décidé autrement. Il se laisse tomber à genoux devant moi, défait les boutons de mon jean en trois petits à-coups et pose sa bouche sur ma peau, juste au-dessus de ma culotte. Une flèche me transperce le ventre. Je le regarde faire : descendre doucement mon jean sur mes hanches, glisser ses doigts sous la couture, me déshabiller, à peine, juste ce qu'il faut pour atteindre mon intimité.

Ses lèvres humides m'embrassent partout, sur le ventre, les plis de

l'aine, le haut des cuisses, je gémiss d'impatience jusqu'à ce que sa langue goûte à mon clitoris. Cette fois, je gémiss d'un plaisir inouï. Sa bouche brûlante me dévore, me mordille, me lèche et recommence. Il ne me laisse aucun répit. Encore prisonnière de mon jean, je ne peux pas bouger comme je le voudrais. Et j'ai l'impression que Damon jubile de me voir me tortiller, à sa merci. Ses yeux noirs me fixent un instant, joueurs, gourmands, puis il fonce à nouveau entre mes cuisses.

Je cherche un point d'ancrage quand le tourbillon de sensations fait vaciller mon corps. Mes mains tâtonnent sur la paroi rocheuse, les siennes empoignent mes fesses nues et rapprochent un peu plus mon bassin de sa bouche. Je chavire, me cramponne à ses avant-bras musclés, regarde sa langue jouer divinement entre mes lèvres, ses mâchoires viriles, ses longs cils bruns, puis ses tatouages qui m'hypnotisent, puis plus rien du tout.

Je m'abandonne à ce plaisir intense en fermant les yeux, je le laisse me retenir de ne pas tomber, je le laisse me pétrir les fesses et continuer à me dévorer. Une vague de plaisir m'envahit et me plaque contre le rocher. Je l'entends grogner quand je tire sur ses cheveux pour m'empêcher de crier, puis je crie quand même en maintenant son visage enfoui dans mon corps tremblant.

Il reste ainsi un long moment, jusqu'à ce que mes soubresauts cessent et que mes derniers soupirs s'envolent avec le vent. Damon remonte lentement pour venir se coller contre moi, me serrer dans ses bras, me rappeler qu'il est là.

Comme si j'avais besoin de ça...

– Le caviar du cunnilingus, murmuré-je pour moi-même, en souriant intérieurement.

– Il n'y a rien de plus sexy que toi parlant français, me répond-il à voix basse.

Je rougis de ce compliment – ou peut-être est-ce la chaleur qui se dégage nos corps enlacés.

– Si, il y a toi... susurré-je en prenant son beau visage entre mes mains.

Je regarde en face, en l'air, à gauche, à droite : l'océan vert-de-gris à perte de vue, le ciel sans nuage au-dessus de nos têtes, le sable blanc sous nos pieds, un paysage idyllique... et pourtant mes yeux s'en détournent pour revenir sur cet homme face à moi. Ses iris noirs et

profonds. Cette barbe sombre qui entoure des lèvres démoniaques. Ce front large, qui n'a pas l'air soucieux, pour une fois.

Cette chemise noire ouverte qui dénude à moitié ses épaules carrées. Ce torse parfait et ces tatouages tribaux, respirant la virilité. L'élastique de son boxer qui dépasse à peine de son jean délavé.

Quelle bonne action j'ai pu faire pour rencontrer un homme pareil ?

Et qu'en plus, il jette son dévolu sur moi ?

Quelle femme sur terre ne m'envierait pas... ?

– Tu es en train de te poser un milliard de questions ? me demande-t-il doucement en fronçant les sourcils.

– Tu es en train de lire dans mes pensées ? m'inquiété-je en scrutant son regard.

– Je te connais mieux que tu ne le crois... sourit-il avec une tendresse qui me fait fondre.

– Et moi je ne te connais toujours pas, soupiré-je en posant mon front sur sa poitrine.

– Si... Tu sais que j'aime traîner sur la plage, manger du turbot en buvant du vin rouge, faire de la moto et m'arrêter n'importe quand, déjeuner dans des palaces sans mettre de costard...

– Kidnapper des femmes et les plaquer contre des rochers, continué-je à sa place.

– Kidnapper « une » femme, me corrige-t-il. Et la mettre à l'abri des regards derrière un rocher, précise-t-il en jouant les innocents.

– Oh... Alors c'était uniquement pour me protéger que tu m'as amenée jusqu'ici ?

– Oui, pour discuter... poursuit-il en me provoquant.

– Je vois. Et c'est pour mieux discuter que tu as commencé par me déshabiller... ?

– Bien sûr, pour que tu n'aies pas trop chaud. Je suis un homme prévenant, lâche-t-il avec un sourire insolent.

– Hmm... Et c'est encore par galanterie que tu t'es agenouillé devant

moi, je suppose... ?

– Non, ça c’était pour pouvoir te goûter, répond-il soudain en passant sa langue sur ma lèvre inférieure. Maintenant, je peux finir de te déshabiller, ajoute-t-il en glissant à nouveau ses mains sous mon t-shirt.

Ses doigts s’immiscent sous le lycra de mon soutien-gorge et atteignent mes tétons qui durcissent instantanément. Nos bouches se retrouvent et nos langues s’emmêlent, je cède sous la fougue et la volupté de ses baisers. Ils ne s’interrompent que pour faire voler mon t-shirt. Mon jean le rejoint bientôt sur le sable. Une chaleur intense m’irradie tout le corps quand je sens la virilité de Damon contre mon ventre. Il soulève une de mes cuisses et m’embrasse encore plus passionnément. J’oublie tout : l’océan derrière nous, moi en sous-vêtements sur une plage, adossée contre un rocher, dans les bras d’un presque inconnu que rien n’arrête.

Et que je ne fais rien pour arrêter.

Au contraire...

Mes mains déchaînées s’occupent du jean, du boxer et s’emparent de ce sexe bandé qui remplit mes doigts. Je le caresse, doucement d’abord, je le mesure dans ma paume et n’en reviens pas. Mon cerveau s’arrête de fonctionner quand Damon empoigne mes cheveux d’une main et plonge l’autre dans ma culotte, à plat sur mon clitoris à nouveau gonflé de désir. Un doigt s’insinue déjà en moi.

Deux doigts et je perds la tête, oubliant mes caresses au profit de celles que je reçois. J’essaie de me concentrer quand la main de mon amant me chasse, enfilant un préservatif sorti de sa poche de jean, et déchirant ma culotte d’un geste sec, presque violent.

Son côté sauvage ressort et me transcende. Il n’est plus le gentleman qui dit m’avoir amenée ici pour me protéger. Il est le fauve qui fond sur sa proie et qui ne va pas l’épargner. Cette simple idée me fait décoller. Damon se plaque à nouveau contre moi, sa bouche sur la mienne, son torse écrasant mes seins, ses mains sous mes cuisses qui me soulèvent et me remontent le long du rocher. Sa force me semble surhumaine et mon désir se fait animal.

– Viens ! le supplie-je d’une voix étouffée.

– Si c’est un ordre... sourit-il avant de m’obéir.

Son sexe entre en moi une première fois. Il est tendu, long, dur comme de la pierre et j'ai l'impression de le sentir pour la première fois. Cette brûlure exquise qui est comme une dose de drogue : elle soulage délicieusement mon manque, comble mon envie... mais ne fait qu'accroître mon désir pour lui.

– Encore, soupiré-je en resserrant mes cuisses autour de sa taille.

Damon recommence son tour de magie : ressortir en entier, re-rentrer encore plus fort. Je manque de défaillir. Cette fois, je n'ai rien besoin de lui demander. Il coulisser dans ma féminité, changeant d'angle et de rythme comme ça lui chante, jouant avec mes sensations et les siennes. J'ignore combien de minutes s'écoulent, mon corps vibre sous ses assauts, l'accueille au plus profond, je laisse le rocher me griffer le dos et je plante mes ongles dans le sien.

Chaque fois que je crois que l'orgasme est là, Damon m'emmène vers de nouveaux sommets. Sa

bouche avide ne cesse de m'embrasser, de me mordre, de lécher chaque centimètre de peau à sa portée. Je me transforme en brasier. Je me consume à l'intérieur, son corps brûlant enflamme le mien, son bassin me percute, aussi agile que puissant. Entre deux cris de plaisir intense, je m'enivre de son odeur virile, me laisse bercer par ses râles et le bruit des vagues en écho.

La vague qui s'abat sur moi est un raz-de-marée. Elle m'assomme, me coupe le souffle, me fait tourner, flotter dans les airs et perdre tous mes repères. Mon extase dure et dure encore, pendant que Damon se déchaîne entre mes cuisses. Un dernier coup de reins et il plonge ses yeux dans les miens. Un éclair de plaisir traverse son regard, je jurerais que ses iris noirs sont soudain devenus clairs.

Je pourrais jurer que j'y ai vu de l'amour... mais je dois me tromper.

Damon pousse un long soupir d'extase qui me fait frissonner, puis il laisse retomber lentement mes jambes sur le sable. Je ne suis pas sûre qu'elles arriveront à me tenir. Je le vois remonter son boxer et son jean sur ses hanches, sans le reboutonner. Avec la plus grande délicatesse, il décolle mon dos endolori du rocher, prend ma place en s'y adossant à son tour et m'attire tout contre lui.

Ça y est, la bête sauvage a laissé place à l'homme prévenant.

Comment peut-il être tout et son contraire, au même endroit, au même moment ?

Je ne cherche même pas à répondre à cette question, je me contente de me blottir contre son torse qui se soulève à chaque respiration. Lui, pose son menton sur le sommet de mon crâne et se met à caresser mes cheveux lâchés.

Je crois que le temps s'est arrêté.

– Il y a d'autres choses que je peux ajouter... dis-je après un long silence.

– Hmm ?

– À la liste de ce que je sais sur toi.

– Je t'écoute, me répond-il avec un sourire dans la voix.

– Tu n'aimes pas les chignons...

– Faux, je les adore. Mais j'aime encore mieux les défaire.

Je réponds à son sourire.

– Tu ne te déshabilles jamais complètement ! essayé-je encore.

– Faux. C'est juste qu'avec toi, je n'ai jamais le temps... C'est une question de priorités, s'amuse-t-il en m'embrassant le bout du nez.

Je le laisse faire, continuant à sourire bêtement.

– Tu aimes faire l'amour au grand air, essayé-je toujours.

– Vrai ! avoue-t-il en admirant le paysage autour de lui. Pas toi ?

– ...

– Oh, c'était la première fois, s'amuse-t-il en me serrant un peu plus dans ses bras.

– Je n'aime pas me faire surprendre ! me défends-je sans savoir pourquoi.

– Il suffit de bien choisir son endroit.

– Et je suppose que tu les connais tous. Les petits coins secrets où emmener tes conquêtes, lâché-je en réalisant le piège.

– Je n'ai jamais emmené personne ici. Je rêve ou j'ai cru entendre une

pointe de jalousie ?

– Si tu ne le sais pas, c'est que tu ne me connais pas si bien que ça... le provoqué-je en l'empêchant de m'embrasser.

– Je vais être obligé de te goûter encore, alors. Jusqu'à te connaître par cœur, conclut-il en m'emprisonnant contre lui.

Damon me fait rouler sur le rocher qui me racle à nouveau la peau. Mes griffures dans le dos se réveillent en même temps que mon désir. Son corps lourd s'affale sur le mien et ses lèvres font taire mes fausses protestations.

Je crois que l'animal sauvage n'est pas tout à fait endormi.

10. Tout se dire (ou presque)

Damon

J'essaie de me reconnecter à la réalité, mais l'effet que cette fille me fait est tout sauf normal.

Remarque, Adèle est tout sauf normale...

Ça se tient.

Le sexe avec elle est démentiel. Elle me rend fou, insatiable, j'ai presque peur de lui faire mal tellement j'ai envie d'elle. Mais il n'y a pas que ça. Elle me fait tout oublier, pourquoi je l'ai approchée, pourquoi je dois garder Melville Cooper à l'œil, tout ce que je suis venu chercher. Et pourquoi je devrais la ramener à son resto illico. Rester sur cette plage, la prendre dans mes bras, respirer ses cheveux, admirer le paysage sans parler, c'est à peu près tout le contraire de ce que je devrais faire. Une alarme rouge clignote dans ma tête et me vrille les tempes. Mais je ne bouge pas d'un centimètre.

Elle a remis son t-shirt, son jean – mais pas sa culotte, hors d'usage depuis que je l'ai déchirée sans pouvoir m'en empêcher. La savoir sans sous-vêtement, le pantalon à même la peau, m'excite à nouveau. J'essaie de me concentrer sur les vagues face à nous. On est assis côte à côte, sur le sable et j'ai étalé ma chemise sur le rocher pour que ça ne lui griffe pas le dos.

C'est déjà une marque d'attachement de trop...

Mais Adèle ne s'adosse pas, elle reste recroquevillée, les bras serrés

autour de ses jambes repliées, la tête sur les genoux. Je caresse sa nuque à nouveau dénudée par son chignon qu'elle a refait à la va-vite. Je me demande en silence si je l'aime plus avec ou sans. Sa crinière aux reflets roux lui donne un air de tigresse et il suffit que je l'imagine lâchée, ramenée d'un côté et éparpillée sur ses seins pour commencer à bander. Mais ses cheveux relevés n'importe comment, avec les mèches qui s'échappent de partout, ça me rappelle la fille un peu folle qu'elle est, spontanée, naturelle et vulnérable. Et il suffit que je la regarde pour avoir envie de la protéger.

Moi, Damon Lennox, le handicapé de l'affection, j'ai envie de serrer quelqu'un dans mes bras.

S'il voyait ça, Blake se foutrait copieusement de moi.

– Parle-moi, Adèle, murmuré-je pour briser ce silence qui commence à peser.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ? dit-elle doucement, sans se retourner.

– Tu n'as pas envie d'être là ?

– Je ne devrais pas être là... Mais je n'ai envie d'être nulle part ailleurs, avoue-t-elle en souriant face à l'océan.

– Même pas chez toi, en France ?

– Peut-être. La plage est presque aussi belle qu'ici. Mais je ne sais même plus si c'est chez moi, là-

bas.

– Ce n'est pas là que vit ton père ?

– Comment tu sais ça ? se retourne-t-elle en fronçant les sourcils.

– Ton blog... Je ne bosse pas pour la CIA, plaisanté-je pour la faire sourire.

– Oui, mon père est toujours à Biarritz. Mais c'est aussi là que vit ma mère, qui n'en est pas vraiment une. C'est aussi là que mon frère est mort, il y a cinq ans. Je suis partie pour laisser tout ça derrière moi, lâche-t-elle en caressant le sable à côté d'elle.

– J'ai perdu ma sœur, moi aussi. Il y a trois ans. Et mes parents sont morts il y a longtemps. Dans un accident de voiture.

Je ne sais même pas pourquoi je lui raconte tout ça.

– Je suis désolée, souffle-t-elle en glissant sa main dans la mienne. Je crois que c'est toi qui gagnes, ajoute-t-elle en souriant tristement... et en reprenant sa main.

Je rattrape ses doigts et les glisse entre les miens.

– Ça dépend. Ton frère est mort comment ?

– Overdose. Il avait dix-huit ans, il buvait et se droguait. Il n'aimait pas beaucoup la vie, je crois. Il n'allait pas à l'école, il volait, se battait tout le temps. Parfois il disparaissait, on le cherchait partout et il revenait juste pour demander de l'argent. Mon père faisait tout ce qu'il pouvait, pourtant. La dernière fois que mon frère est parti, il a encore essayé de le retenir, de l'aider. Mais pas moi. J'étais fatiguée de ses conneries. Je lui ai hurlé de s'en aller et de ne pas revenir, de trouver un squat où il pourrait se droguer en paix, puisque c'est ce qu'il voulait. Je crois que c'est la seule fois de sa vie que mon petit frère m'a écoutée. Il n'est jamais revenu.

Une larme roule sur sa joue, je porte sa main à mes lèvres pour tenter de soulager sa peine.

Cette culpabilité que je connais si bien...

– Ok, on est à égalité, chuchoté-je en souriant à peine.

Adèle me rend mon sourire et essuie ses larmes du bout des doigts.

– Tu ne voulais pas dire ça. Je suis sûr que ton frère le savait. Il y a des gens qui ne veulent pas être secourus. Ceux-là, on ne peut pas les sauver. On peut juste les aimer et... c'est tout, dis-je en regardant à l'horizon.

– Tu as aimé ta sœur ? Je veux dire, suffisamment ?

– Plus que tout. Mais je n'ai pas pu la sauver non plus. Elle aimait la vie, elle. Je crois juste qu'elle n'était pas faite pour cette vie-là.

Je vais trop loin, je le sais, il faut que j'arrête de me confier à elle !

Ses yeux de chatte glissent sur moi, encore humides, et se remplissent de tendresse. Ça me fait tout drôle à l'intérieur. Je l'attire à moi pour échapper à son regard perçant. Elle passe un bras autour de ma taille, pose sa tête sur mon torse nu et me caresse les flancs, les pectoraux.

Mes sens s'éveillent à nouveau.

Au moins, ça m'empêche de penser à tout le reste.

– Finalement, on a plus de points communs que je le pensais, en déduit Adèle à voix basse.

– Oui, famille déglinguée, culpabilité, fuite pour oublier...

– Et ta vie sentimentale ? me demande-t-elle, sans chercher à cacher sa curiosité.

– Merdique. Toi ?

– Compliquée. Tu vas me faire croire qu'un mec comme toi n'a pas eu toutes les filles qu'il voulait ?

– Si. Et même celles qu'il ne voulait pas. Surtout celles-là, en fait, ris-je en pensant à toutes mes histoires foireuses.

– Hmm... De mauvais choix ou un problème avec l'engagement ?

– Sans doute les deux. Tu fais aussi psy, en plus de restauratrice ?

– Non merci. Je n'arrive même pas à m'analyser moi-même. Et ce n'est pas faute d'essayer ! rit-

elle à son tour en se moquant d'elle-même.

– Tu vas me faire croire qu'une fille comme toi n'a pas attendu toute sa vie le prince charmant ?

– Si. Et elle pensait l'avoir trouvé.

– Et... ?

Alerte rouge : est-ce que je veux vraiment la réponse à cette question ?

– Et... J'ai plus fait l'amour avec toi aujourd'hui qu'en un mois avec lui.

Voilà. Parfait. Revenons-en au sexe.

– Tu m'en vois ravi.

Restes-en au sexe, on a dit !

– Tu peux répéter ? ! s'exclame-t-elle en se redressant, les deux mains

à plat sur mon torse.

– Il ne vaut mieux pas.

– Je devrais arrêter de coucher avec mon fiancé parce que tu as décidé que j'étais à toi ? insiste-t-elle en me fusillant du regard.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Non, tu as dit que tu étais ravi que ma vie sexuelle soit un désastre.

– Avec lui, peut-être. Moi je n'ai vu aucun désastre aujourd'hui, souris-je pour la provoquer. Et ça me va très bien comme ça.

– Et le désastre dans ma vie, tu l'as vu ? Tu décides de te jeter sur une femme presque mariée et tu voudrais ne pas la partager ?

– C'est à peu près ça, acquiescé-je en la dévorant du regard. Sauf que je n'ai rien décidé.

Je ne peux pas m'empêcher d'aimer son air énervé. Ses pommettes qui rougissent quand je l'agace. Son chignon qui s'agite au-dessus de sa tête comme preuve que son cerveau est en ébullition.

Ses lèvres qui se retroussent quand elle cherche une répartie cinglante qui ne vient pas.

Merde, j'ai envie de l'embrasser.

Mais Adèle se lève d'un bond – m'envoyant un kilo de sable dans la tête au passage – et va mettre les pieds dans l'eau. Elle se baisse pour remonter son jean sur ses mollets et je ne manque rien du spectacle qu'elle m'offre, de dos. Je cours la rejoindre – serrant les dents pour empêcher mes mains d'empoigner ses fesses. À la place, je glisse mes bras autour de ses épaules et l'attire contre moi en arrière.

– Je sais que c'est difficile pour toi... murmuré-je dans son cou.

– Difficile ? Non, Damon, c'est insupportable. Je n'en peux plus de tes secrets, de tes demi-sourires, des mots que tu lâches et que tu reprends aussitôt. Je ne sais jamais si ce que tu dis est vrai et je n'ai plus envie de jouer.

– Je ne joue pas. Et tout ce que je ressens est vrai, capitulé-je en la serrant un peu plus fort.

– Alors aide-moi à comprendre ! s'écrie-t-elle en se retournant dans

mes bras. Ce que tu veux à Melville. Ce que tu comptes faire de moi.
Ce que je fous là !

– Ce qu'on fait là, ensemble, je ne le sais pas moi-même. Tout ce que je sais, c'est que Melville Cooper n'est pas le gentil garçon que tu crois. Alors non, je ne vais pas te demander de le quitter pour moi. Mais je voudrais que tu te méfies un peu plus de lui, que tu fasses attention à toi...

C'est tout ce que je peux lui dire pour l'instant. Et j'en ai déjà sûrement trop dit.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Melville n'est peut-être pas le meilleur futur mari du monde, mais c'est un mec bien !

– Adèle... Tu es absolument sûre de ça ?

Elle se dégage de mon étreinte, me repousse, recule sur le sable et me fixe de ses yeux jaunes devenus noirs.

– Est-ce que tu sais seulement en quoi consiste son boulot ? Et comment il fait pour gagner autant d'argent ? continué-je en essayant de rester calme.

– Il travaille tout le temps ! Heureusement qu'il gagne de l'argent ! Il le mérite ! Et je lui fais confiance, contrairement à toi !

Aïe. Je l'ai bien cherchée, celle-là.

Elle a besoin d'être rassurée et je m'y prends comme un pied.

Mais pourquoi elle le défend à ce point-là ?

– Si tu cherches à me faire peur pour que je te tombe dans les bras, tu te plantes, Damon.

– Tu te trompes. Je cherche juste à t'empêcher de tomber, Adèle. De très haut...

– Je me relèverai toute seule comme une grande, merci. Ce ne sera pas la première fois.

– Pourtant je te tends la main ! Si tu ne veux pas la prendre, c'est ton choix ! m'énervé-je à mon tour face à son entêtement.

Chaque fois qu'elle me rejette, je perds mon sang-froid.

– Je rentre à pied, dit-elle en ramassant ses chaussures sur le sable puis en remontant sur la plage.

– On est à des kilomètres de ton resto !

– Je sais marcher !

– Et ton caviar ?

– J'espère que tu t'étoufferas avec ! me lance-t-elle en continuant à avancer.

Je réprime un sourire et vais récupérer ma chemise, mes chaussures, les enfle rapidement avant de contourner le rocher et de rejoindre le petit escalier en pierre : c'est le chemin le plus court et le seul qui permet de remonter sur la route. Quand Adèle arrive enfin à mon niveau, encore plus agacée par son long détour, je ne lui laisse pas le temps de me parler. Je lui enfle un casque sur la tête, lui attache sous le menton. Nos regards se croisent et se disent un tas de choses.

Des gros mots, principalement.

Mais pas que...

Elle grimpe sur la Harley sans mon aide, s'installe à l'arrière et attend en regardant droit devant elle. Je l'imité, démarre la moto et me mets à rouler doucement, sans sentir ses bras autour de ma taille, cette fois.

– Tu ferais mieux de t'accrocher, lui crié-je en me retournant.

– Tu ferais mieux de regarder devant toi ! me répond-elle encore plus fort... avant de croiser ses doigts brûlants sur mon ventre.

Je n'ai pas gagné la guerre, mais au moins cette petite bataille-là.

Je finis par me garer derrière le Lennox Hill Palace, à l'abri des regards des clients. Sans descendre de moto, j'appelle Blake pour lui demander de nous rejoindre sur le parking des employés.

Il apparaît quelques minutes plus tard par la porte de derrière, un petit carton noir et doré entre les mains, un sourire narquois sur le visage.

– Vous en avez mis du temps ! Je croyais que ce caviar était urgent...

– La ferme, Blake, sifflé-je en allant à sa rencontre.

– Je vous remercie beaucoup, vous me sauvez la vie. Problème de livraison, s'explique Adèle, crispée, en nous rejoignant. Je vous paierai, évidemment. Mais je n'ai rien sur moi.

– Il n'en est pas question. Cadeau de la maison ! Et c'est le meilleur que j'ai pu goûter, se vante mon cousin en étudiant la tension entre nous.

– Alors vous serez mon invité permanent À la Folie. Ça ne vaut sans doute pas votre cuisine étoilée, mais mon chef est très doué.

– Je passerai avec Damon à l'occasion, lâche-t-il en me tapant sur l'épaule pour mettre les pieds dans le plat.

– C'est ça... On va y aller, Adèle est pressée.

– Merci encore, dit-elle en me suivant jusqu'à la moto.

Blake sourit toujours mais plisse les yeux, d'incompréhension, et je me demande lequel de nous deux a copié son tic sur l'autre.

À moins que ce soit de famille...

– Je crois qu'il a assez jubilé, me chuchote Adèle en se recollant derrière moi, une fois le petit carton dans le coffre.

Je suis d'accord avec elle, mais je ne vais certainement pas lui montrer.

– Tu as ton caviar, laisse-lui son petit moment de gloire, grogné-je derrière mon casque. Tu ne peux pas en vouloir à la terre entière.

– Non, t'inquiète pas : juste à toi, sourit-elle faussement avant de regarder ailleurs.

Quelle chieuse !

Nous n'échangeons plus un mot jusqu'à ce que je la dépose devant son resto. Elle me demande de

m'arrêter un peu plus loin, mais je coupe le contact juste au niveau de la terrasse. Je ne sais pas combien d'heures nous nous sommes absentés, mais le staff entier attend dehors, en me regardant de travers.

– Je l'ai ! lance Adèle en brandissant le précieux carton !

« Cool ! », « Sauvés ! », « T'es la meilleure ! » et autres réponses débiles me parviennent sans que je sache à qui les attribuer. Celui qui est habillé en chef s'empare du trésor et fonce à l'intérieur, suivi par un jeune mec qui porte une toque presque aussi haute que lui. Le petit couple de serveurs se remet à empiler des chaises en riant. Seule la jolie blonde reste, étreint brièvement Adèle en lui chuchotant quelque chose à l'oreille, puis m'adresse un grand sourire lumineux.

– Merci à ton sauveur ! s'écrie-t-elle assez fort pour que je l'entende, en envoyant un petit coup de hanche à sa copine.

Double chieuse !

Mais au moins, celle-ci est souriante.

Je les laisse là toutes les deux, enfourche ma moto sans répondre et part en faisant rugir le moteur.

Ça ne sert à rien, mais ça soulage. J'ai eu assez d'Adèle Joly pour aujourd'hui.

Il est minuit passé, c'est donc comme si on était demain, non ?

Malgré un whisky bien tassé, plusieurs contrats à signer et des coups de fil à mes collaborateurs, Adèle n'a pas quitté mes pensées de la soirée. Adèle et son chignon défait. Adèle et son jean moulant.

Adèle et sa culotte déchirée. Adèle et ses ongles dans mon dos. Adèle et sa crise de nerfs sur la plage

– que j'ai sûrement méritée. Adèle et son silence sur la moto – comme si tout avait été dit.

Alors que j'ai encore tant à lui dire.

Ma Harley roule toute seule jusqu'à la terrasse déserte d'À la Folie. Tous les clients sont partis.

Les employés sans doute aussi. Mais une faible lumière filtre sous la porte de l'arrière-salle. C'est forcément là qu'elle est.

C'est forcément là que je vais.

En avançant silencieusement dans la salle de restaurant, je perçois des

voix. Celle d'un homme en plus de celle d'Adèle. Une nouvelle alerte rouge explose sous mon crâne. Je me fige, arrête de respirer pour tendre l'oreille : je ne reconnais pas la voix mielleuse de Melville Cooper. Cet homme parle sur un ton posé, lent, avec une voix un peu éraillée d'homme mûr et un rire chaleureux.

Je m'approche et pousse la porte sans faire de bruit. Je trouve Adèle assise sur le canapé, les jambes étendues sur la table basse devant elle, les pieds nus et la robe remontée jusqu'à mi-cuisse.

Elle s'est changée, recoiffée, maquillée plus que d'habitude. Pendant une seconde, je ne sais plus ce que je suis venu faire ici. Elle parle à son ordinateur, posé en équilibre sur ses cuisses, et s'arrête au milieu d'une phrase quand elle m'aperçoit. Puis elle échange quelques mots de français avec son interlocuteur avant de me lancer, en anglais :

– Montre-toi, mon père pense que tu es un tueur en séries.

Je passe derrière le canapé et me penche en avant pour apparaître dans l'image de la webcam. Un homme chauve au visage marqué s'approche de l'écran pour m'étudier, puis continue à dire des choses que je ne comprends pas.

– Maintenant il pense que tu es un cambrioleur. Tu ne peux pas porter autre chose que du noir ?

Souris !

Je m'exécute en réalisant que j'ai affaire au père d'Adèle. L'homme qu'elle aime le plus au monde.

Et qui, apparemment, le lui rend bien.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demandé-je à voix basse en gardant mon sourire forcé.

– Que tu dois appartenir à un gang, pour avoir autant de tatouages.

Cette fois, je ris sincèrement et tente de prononcer les quelques phrases de politesse que je connais en français : « Bonjour monsieur. Comment allez-vous ? Je suis Damon. Heureux de vous rencontrer... » et ça s'arrête à peu près là.

Adèle sourit aussi, sans doute de mon accent et de la situation improbable dans laquelle on se trouve, puis elle finit par refermer son ordinateur portable après avoir envoyé des dizaines de bisous à la

caméra.

– Je ne savais pas que la présentation aux parents avait lieu ce soir, m’amusé-je. J’aurais mis un costard !

Elle se lève, me met une petite tape sur le bras, puis tire sur sa robe pour la faire descendre –

dommage.

– Désolée, il est très protecteur.

– Il a raison, acquiescé-je. Et je devrais aussi te protéger plus que je ne le fais.

– Tu es encore venu pour me faire peur ? gronde-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine – re-dommage.

– Non, Adèle. Pour te dire la vérité.

Je contourne le canapé pour me planter face à elle. Ses yeux de chats s’affolent, ils me transpercent. Je glisse doucement une main sur sa joue, comme si la caresser pouvait empêcher mes mots de la blesser.

– La sœur que j’ai perdue... Tilda... Ma sœur était la femme de Melville Cooper.

Adèle forme un « o » avec sa bouche et vient poser sa main sur la mienne, comme si elle avait besoin de s’accrocher à quelque chose.

– Et c’est lui qui a causé sa mort.

Mes mots sont durs, froids, directs, sans tact. Adèle se glace sous mes doigts. Un instant, je crois qu’elle va me gifler. La seconde d’après, elle pose son front au milieu de mon torse et s’effondre dans mes bras.

Adèle et son corps tremblant, que je ne peux pas m’empêcher de serrer.

11. Tirailée

Adèle

– Qu’est-ce qu’il t’a dit exactement ? me demande Violette, en français, assise à califourchon sur le banc du parc.

– « Ma sœur était la femme de Melville Cooper. Et c’est lui qui a causé

sa mort... », répété-je en anglais les mots terribles de Damon.

Je me souviens encore de sa voix, glaciale, de son regard, dur, et de son corps, tendre et chaud, qui m'a accueillie contre lui alors qu'il me faisait si mal.

Bernadette s'ébat dans le petit parc clôturé, réservé aux chiens de grande taille – les Américains ont vraiment pensé à tout. Elle renifle un jeune labrador fougueux puis, apparemment satisfaite de l'odeur, se couche en gardant les fesses en l'air et en battant joyeusement de la queue... avant de lui bondir dessus. Pendant une seconde, je crains pour la vie de ce pauvre chien insouciant, mais ils se roulent tous les deux dans l'herbe, gueules grandes ouvertes semblant sourire comme des humains.

Dieu que j'aimerais être un chien...

Dans leurs cabrioles, les deux bienheureux percutent un caniche royal parfaitement toiletté qui s'enfuit en couinant pour rejoindre sa maîtresse. Elle regarde dans notre direction en battant des cils, poings sur les hanches, l'air indigné.

– Il s'est fait mal ? lui lance Violette, faussement inquiète, avant de me chuchoter « ou il s'est juste sali, le chienchien concon à sa mémère ? ».

– Je préfère vérifier, nous répond l'Américaine en inspectant son caniche patte après patte.

– Vérifiez ma chère, vérifiez, continue mon amie en imitant l'accent ampoulé et le sourire forcé de la maîtresse. Tu as vu comme elle ressemble à son clebs ? me murmure-t-elle sans me regarder.

Même long nez, même mise en plis, même balai dans le cul.

– Est-ce que ça veut dire que je suis censée ressembler à Bernadette ?

– Exactement : gracieuse, distinguée, et une certaine tendance à s'ébattre avec n'importe qui...

s'amuse ma pâtissière pour me faire sourire.

– Va jouer, Prince ! recommence la blonde frisée une fois son inspection terminée.

Violette pouffe bruyamment en entendant le nom du chien et la maîtresse nous fixe à nouveau quand elle s'en rend compte. Ma

pâtissière hausse les épaules puis s'allonge sur le banc, tête sur ma cuisse, pieds nus aux ongles roses battant dans le vide.

Dieu que j'aimerais être Violette...

Parfois.

– Damon pourrait dire vrai ? Qu'est-ce que tu sais du passé de Melville ? reprend-elle son interrogatoire sur un ton méfiant.

– Il n'aime pas trop en parler, en général.

– Tiens, ça m'aurait étonnée...

– Non, je sais qu'il a été marié avant moi. Avec une folle pleine aux as.

– Folle comment ? Folle de décapotables et de diamants ?

– Non, folle de... lui. Qui lui faisait des crises de jalousie et du chantage affectif.

– Ça c'est ce qu'il dit.

– Je ne suis pas stupide à ce point. S'il l'a épousée, c'est qu'elle devait aussi avoir de bons côtés.

– Et est-ce qu'il t'a déjà parlé de son côté... « mort » ? grimace Violette mimant des guillemets avec ses doigts.

– Oui. Suicide, chuchoté-je en vérifiant que personne ne nous écoute. Mais je ne sais ni comment ni pourquoi.

– Tu t'apprêtes à épouser un homme veuf et vous n'en discutez même pas ? dit-elle en levant ses yeux écarquillés vers moi.

– Il dit toujours que ça lui fait mal d'y repenser. Je n'ai jamais trop insisté.

– C'est fou comme tu te contentes de peu, avec lui. Tu prends ce qu'il te donne et tu ne demandes rien d'autre. Quoi que Melville Cooper dise ou fasse, ça te suffit.

– Jusqu'à peu, il suffisait à mon bonheur, oui, soupiré-je en regardant dans le vide.

– Jusqu'au motard sexy, tu veux dire ! Et bizarrement, avec lui, tu n'en as jamais assez... analyse Violette avec un sourire espiègle.

– Attends, je crois que Bernadette fait encore des siennes.

J'aperçois ma chienne et son amoureux labrador qui foncent vers la petite fontaine à eau enfin actionnée par quelqu'un. L'Américaine coincée est en train de remplir une gamelle argentée quand mon saint-bernard – gracieux et distingué – la bouscule pour aller boire directement au robinet puis se rouler dans la pataugeoire d'herbe et de terre mouillée.

– Vas-y Bernie, ébroue-toi sur Caniche Woman ! l'encourage de loin Violette qui s'est redressée pour voir ça.

– On s'en va, Prince ! lâche la maîtresse excédée en s'éloignant, gamelle vide et démarche crispée.

– Bye bye, princesse du bigoudi ! se marre ma pâtissière, ravie.

Je la vois agiter la main, doigts serrés, façon reine d'Angleterre. Et je ne peux pas m'empêcher de pouffer à mon tour quand l'autre réalise qu'on se moque d'elle. En fait, je ne pourrais jamais « être »

Violette. Mais je voudrais juste avoir un quart de son culot, son assurance, sa liberté de ton et d'esprit, sa force de caractère : elle fait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle pense et se fiche royalement des conséquences. Pendant que moi, je passe ma vie à m'excuser, j'ai peur de tout et surtout des autres, de leur avis, de leurs attentes, de leur regard sur moi.

Là, j'ai encore plus peur de Melville et de ses secrets.

Mais aussi peur de Damon et de ses projets...

Et plus que tout : peur de moi et de mes rêves les plus fous...

« Ça fait longtemps que tu ne m'as pas sorti le grand jeu. Tu me prépares un bon dîner... et plus si affinités ? À ce soir. Mel »

Le petit mot de Melville que j'ai trouvé sur la table de la cuisine ce matin ne ressemble pas à une invitation, mais plutôt à une obligation. Je sais qu'il me trouve distante, je sais qu'il a compris que quelque chose clochait, je sais qu'il se demande où est passée l'Adèle d'avant, qui lui concoctait de bons petits plats et l'attendait en nuisette sexy, étendue lascivement sur le lit – celle qui ne vivait que pour lui.

Je me sens parfaitement incapable de partager un moment d'intimité avec mon fiancé. Un vent glacial souffle dans notre chambre chaque fois que je me glisse sous les draps, des images de Damon affluent sous mes paupières chaque fois que je ferme les yeux, et des milliards de questions me tiennent éveillée chaque nuit. Si je peux encore prétexter une migraine ou un coup de fatigue pour éviter la nuit torride insinuée, je ne pourrai en revanche pas échapper au dîner en amoureux. Ce sera peut-être l'occasion d'obtenir quelques bribes de réponses à toutes mes interrogations.

L'espoir fait vivre...

La table est dressée dans la salle à manger, les soles au beurre blanc et les pommes vapeur sont prêtes quand Melville rentre du travail, m'embrasse brièvement et va mettre les pieds sous la table en enlevant sa veste et sa cravate. J'apporte les assiettes et m'assieds en face de lui, attendant sa réaction.

– Il ne fait pas un peu chaud pour manger un plat en sauce ? me demande-t-il en s'éventant avec sa serviette, avant d'aller allumer la clim dans l'entrée.

– Si tu attends une heure ou deux, tu pourras le manger froid, réponds-je sèchement quand il revient s'asseoir.

– Ça va, ne te vexe pas. Je dis ça pour toi, tu n'es plus au régime finalement ?

Quand est-ce qu'il est devenu aussi odieux ?

Ou est-ce qu'il m'a toujours parlé de cette façon-là... ?

– Melville, tu sais combien d'heures j'ai passé en cuisine pour te faire plaisir ?

– J'imaginai que tu passerais un peu plus de temps dans la salle de bain... commente-t-il en suivant du regard toutes les mèches échappées de mon chignon et le tablier qui recouvre encore mon t-shirt tout simple.

Mais comment j'ai pu supporter tout ça jusque-là ?

– Je peux aller me coucher si tu n'aimes ni ce que tu manges ni ce que tu vois.

– Attends un peu, Addy, je n'ai encore goûté ni à l'un ni à l'autre,

s’amuse-t-il en piquant dans une pomme de terre sans me quitter des yeux.

J’ai envie de lui envoyer mon assiette brûlante à la figure, autant pour ses réflexions insupportables que pour son regard plein de sous-entendus. Je vide mon verre de vin blanc – il ne va pas le trouver assez frais – et me débarrasse du tablier pour réajuster mon t-shirt – il ne va pas le trouver assez moulant – juste le temps de retrouver mon calme.

Damon adore mon chignon négligé...

Damon adore mes t-shirts blancs...

Damon prononce mon prénom en entier...

Bizarrement, ces pensées ne m’aident pas du tout à rester calme. Je fonce et mets les pieds dans le plat, sans réfléchir.

– Tu sais, j’ai repensé à ta femme aujourd’hui...

– Ex-femme, me coupe-t-il pour me corriger.

– Techniquement, non, vous n’avez pas divorcé...

– On est obligés de parler de ça ? m’interrompt-il encore. Qu’est-ce que tu as fait de ta journée ?

– Oui, j’aimerais bien qu’on en parle. Si tu es d’accord, m’adoucisse un peu. Pour toi, ce sera un second mariage. Il y a peut-être des choses que tu veux faire différemment, des erreurs à ne pas reproduire, des leçons que tu as tirées et que tu pourrais partager avec moi ?

– Oui, leçon numéro un : ne pas ressasser le passé.

Damon pourrait passer des heures à me raconter son passé, ses souvenirs...

– Leçon numéro deux, poursuit Melville toujours aussi froidement, épouser la bonne personne.

Une femme qui aime la vie et les bonnes choses, comme toi.

– Comment elle était ? me risqué-je doucement.

– Triste. Faible. Dépressive. Elle avait peur de tout, pleurait tout le temps, se posait des tonnes de questions... Tout le contraire de toi.

Est-il possible que mon fiancé me connaisse si mal que ça ?

– La dépression, ce n'est pas facile d'en sortir, essayé-je encore. Mon père a traversé ça...

– Elle ne voulait pas s'en sortir ! s'écrie Melville en tapant violemment sur la table du plat de la main.

Il me voit sursauter et change instantanément de ton. Je crois même percevoir de l'émotion dans sa voix.

– J'ai tout fait pour l'aider, Addy. Elle me faisait vivre un enfer mais je suis quand même resté. Je voulais vraiment qu'elle guérisse. Je lui ai offert la plus belle vie dont elle pouvait rêver et ce n'était jamais assez.

– Elle avait peut-être besoin d'autre chose...

– Et de quoi, tu peux me le dire ? J'ai tout essayé ! Et tu sais, ses crises de nerf, ses passages à vide, sa folie, c'est moi qui les subissais. Ça m'a brisé, quand elle s'est suicidée. Mais de toute façon, je n'aurais pas pu continuer.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? lâché-je en réprimant un frisson.

– Qu'elle est sans doute mieux là où elle est. J'ai tout fait pour l'en empêcher mais... Au fond, c'est ce qu'elle voulait.

Les yeux de Melville s'embuent derrière ses lunettes et je sens dans sa voix une pointe de nostalgie, de douleur, de regrets. À ce moment précis, j'ai envie de le croire. Il ne se confie pas souvent à moi et se montre rarement aussi affecté. J'ai l'impression d'apercevoir enfin l'homme sous le costume de businessman sans cœur et de futur mari sans tact.

– Et après... ? Tu es resté en contact avec sa famille ?

– Après ? Je t'ai rencontrée ! C'est toi qui m'as remis sur pied, chérie. C'est grâce à toi que j'ai repris goût à la vie.

Melville me sourit tendrement en finissant son assiette, puis tend la main pour la poser sur la mienne.

– C'était délicieux, Addy. J'ai bien une petite idée de ce que je voudrais pour le dessert...

– J'ai fait des profiteroles ! lancé-je en dégageant ma main. Un dessert

glacé, ce sera assez frais pour vous, Melville Cooper ? m’amusé-je pour le faire sourire.

– Je ne serais pas contre un peu de chaleur, finalement... insiste-t-il encore.

– Tu as mis la clim trop fort, même Bernadette éternue ! inventé-je en entendant notre chien couiner, face à la table, pour réclamer les restes du repas.

Mon téléphone vibre dans ma poche, je le sors pour faire diversion en espérant pouvoir prendre

un appel, mais c’est un message de Damon qui s’affiche sur l’écran. Je panique et me précipite à la cuisine pour le lire.

« Je ne voulais pas t’effrayer. Tu méritais de savoir la vérité. Et j’ai besoin de savoir ce que tu ressens. Tu me manques, Adèle. D. »

Mon cœur s’emballe et mes doigts tremblants effacent le message sur le champ. C’est la première fois que je dois cacher l’existence de mon amant à mon fiancé. La première fois que je me sens si mal dans la peau de cette femme infidèle que je déteste. Je reste quelques minutes appuyée sur le rebord de l’évier, reprenant mon souffle, les yeux fermés. Mon esprit rejoue la scène du terrible aveu de Damon et je revois ses yeux noirs, profonds, sa barbe sombre, virile, ses lèvres pleines, sensuelles, son visage à la beauté sauvage. J’essaie de l’imaginer en train de m’écrire ces mots. J’essaie de l’imaginer en train de me serrer dans ses bras tatoués, en me jurant que ça va aller.

Violette avait raison : cet homme est une drogue et je n’en ai jamais assez.

Tu me manques, Damon. Mais moi, je ne peux pas te le dire.

– Voilà la suite, dis-je d’une voix presque enjouée en apportant les profiteroles dressées à la va-vite.

– Qui c’était ? Sur ton portable, me demande Melville en me regardant par-dessus ses lunettes.

– Oh, juste un message de Violette. Elle avait un rencard, ce soir.

– Vous vous racontez vos histoires de mecs, alors ?

– Ça arrive, pourquoi ?

– Tu lui dis aussi qu’il ne se passe pas grand-chose de ce côté-là entre

ton futur mari et toi ?

- Non... Je... On ne parle pas de ça.

- Tu ne crois pas que nous, on devrait en parler ?

- Il n'y a rien à dire, Melville. On a des boulots prenants, des emplois du temps compliqués, je suis crevée, tu es stressé, ça arrive à tous les couples, minimisé-je en souriant.

Nous avons terminé nos desserts silencieusement, chacun dans nos pensées. Au moment d'aller nous coucher, mon fiancé m'a regardé me déshabiller avec un œil gourmand. Il a tenté une dernière fois de m'attirer à lui et de me faire basculer sur le lit. Je l'ai repoussé en l'embrassant sur le front, il m'a tourné le dos en grognant et a fini par s'endormir. Moi, j'ai vu les heures défiler en même temps que les questions :

- Est-ce que je devrais épouser un homme dont je ne supporte plus les avances ?

- Est-ce que je me suis trompée sur lui toutes ces années ?

- Est-ce que j'aurai le courage de le quitter un jour ?

- Comment pourrait-il être responsable de la mort de son ex-femme dépressive ?

- Qu'est-ce que Damon peut bien avoir à lui reprocher dans cette histoire ?

- Est-ce qu'ils se connaissent bien ? Est-ce qu'ils étaient des beaux-frères complices ?

- Est-ce que Damon était présent au mariage de sa sœur et de mon fiancé ?

- Est-ce qu'il a accepté de porter un costume, ce jour-là ?

- Et le jour des funérailles de Matilda ?

- Qu'est-ce que Damon projetait de faire quand il m'a approchée la première fois ?

- Que serait-il arrivé si notre attirance n'avait pas chamboulé ses plans ?

- Est-ce qu'il y a, comme je le crois, plus que ça entre nous ?
- Est-ce que je pourrai un jour lui faire confiance ?
- Est-ce que j'ai seulement un avenir avec Damon ?

Je finis par me relever discrètement pour rejoindre le salon et mon ordinateur portable : le meilleur ami de mes insomnies. J'essaie de poster un billet sur mon blog, mais je n'ai rien d'intéressant à raconter. J'essaie d'envoyer un mail à mon père, mais ça me donne envie de pleurer.

Bernadette vient se coucher sur mes pieds et sa chaleur réconfortante me fait du bien.

Je ne pensais pas avoir à dire un jour à un saint-bernard « Heureusement que tu es là. »...

Machinalement, je tape Melville Cooper dans le moteur de recherches, sans même savoir pourquoi. Après plusieurs clics, j'atterris sur une petite biographie qui ne fait même pas mention de son premier mariage, puis sur des sites professionnels qui font l'éloge de sa fulgurante carrière. Sur sa photo officielle, il a toujours l'air de l'homme parfait, gentil et brillant, honnête et séduisant.

Est-ce que c'est trop beau pour être vrai... ?

Je ferme les yeux pour chercher au fin fond de ma mémoire le nom de famille de Matilda. Mais je ne me souviens même pas l'avoir déjà su. Je sursaute en sentant une présence : la main de Melville saisit l'écran de mon ordinateur et le rabat violemment.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– Rien, je passe le temps... me justifié-je comme une gamine surprise en pleine bêtise.

– En étudiant mon parcours professionnel ? Après m'avoir posé toutes ces questions au dîner ?

Qu'est-ce qui t'arrive, Addy ? Tu ne me fais pas confiance ? Tu n'es pas heureuse ?

Sa voix est calme mais son regard dur et menaçant. Ses questions n'attendent pas de réponse. J'en ai pourtant des dizaines à lui fournir. Mais je choisis de me taire.

Encore...

– Viens te recoucher, chérie.

Monsieur Lunatique est de retour.

– Pas envie... parviens-je à bredouiller.

– Si tu tiens tant à passer la nuit sur ton ordi plutôt qu’avec moi, cherche des lieux de réception pour notre mariage.

Melville dépose un baiser sur mes cheveux et repart en direction de la chambre.

– Cherche-toi plutôt une autre femme, chuchoté-je en rouvrant mon ordinateur.

Une lourde larme tombe de mes cils jusqu’à la touche D du clavier.

Damon, viens me chercher...

12. Oppressé

Damon

D’habitude, ça commence un peu plus tard. On est tout juste en juin et les touristes envahissent déjà les plages et les rues commerçantes d’Union Square. Je ne peux plus supporter leurs sacs à dos trop remplis, leurs plans trop dépliés et leurs sourires trop larges quand ils aiment ce qu’ils voient. Le soleil précoce fait aussi sortir les habitants de leurs jolies petites villas pour aller s’entasser sur les jolies petites terrasses de leur quartier. Bientôt, ma ville ne m’appartiendra plus : je déteste l’été.

J’ai trop chaud dans mon jean, mais hors de question de ressembler à tous ces vacanciers en short.

J’ai trop chaud dans mes chaussures montantes, mais je ne peux pas risquer de monter sur ma Harley en tongs. J’ai trop chaud dans mes fringues noires, mais je refuse de céder à ces couleurs fluo ridicules qui ont l’air à la mode cette année. Le rose vif et le vert flashy me font encore plus mal aux yeux que la lumière de fin de matinée.

Ma moto garée en train de refroidir, mes lunettes de soleil sur le nez, j’attends à quelques dizaines de mètres d’*À la Folie*. On est lundi, Adèle n’est pas encore arrivée et j’ai un mauvais pressentiment.

Ça fait un peu plus de deux semaines qu'on ne s'est pas parlé. C'est peut-être ça qui me fait tout voir en noir. Enfin, plus que d'habitude. Deux semaines, bordel !

Pathétique : on dirait un taulard qui barre les jours sur un calendrier...

Un peu plus de deux semaines que je lui ai enfin balancé la vérité. Sans prendre de gants, sans chercher à l'épargner. En même temps, elle m'a supplié. Je lui ai donné ce qu'elle voulait et voilà ce qu'elle me rend : du silence. Quinze putains de jours de silence. Au début, je l'ai laissée digérer. Je me suis dit qu'elle voudrait peut-être questionner son fiancé. Je me suis même dit qu'elle allait tout lui raconter. Mais si c'était le cas, Cooper serait venu me faire ma fête depuis longtemps. Et mes poings étaient prêts à le recevoir. Mais rien.

Alors quoi : elle rumine dans son coin depuis tout ce temps ? Sans jamais chercher à me voir ou juste m'appeler ? Elle pense qu'elle en sait assez ? Elle a choisi son camp et m'a rayé de la carte ?

Son mec a encore réussi à l'embobiner ?

Un comble : on dirait Adèle et ses milliards de questions...

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui envoyer ce message hier soir. Le verre de whisky de trop. Mais il fallait que je lui parle, bordel. Et elle ne m'a même pas répondu. Est-ce qu'au moins elle l'a reçu ?

Elle a peut-être paniqué. Ou choisi de l'effacer sans le lire. À moins que Cooper soit tombé dessus, lui arrachant le téléphone des mains, lui parlant comme à un chien pour qu'elle avoue ce qui se passe.

Est-ce qu'il lui a fait sa fête à elle ? C'est bien le genre de ce salopard.

S'il a touché à un seul de ses cheveux...

Mes poings me démangent et mon estomac vide me remonte dans la gorge. J'ai pris un trop grand

risque et c'est peut-être Adèle qui a payé les conséquences de ma connerie. Il faut que je la voie. Il faut que je sache. Il faut que je la protège.

Un SUV blanc chromé se gare devant la terrasse du restaurant : une bagnole aussi m'as-tu-vu ne

peut être que celle de cet abruti. En costard beige, il sort et fait le tour

pour aller ouvrir la portière côté passager. Il ne l'accompagne pas souvent et joue encore moins souvent le mec galant. Je me tends en imaginant ce qu'il essaie de se faire pardonner. Mais Adèle descend de voiture avec un petit sourire, aucun cocard, aucune trace de dispute entre eux, au contraire. Cooper l'embrasse fougueusement puis la laisse partir en lui claquant la fesse.

Haut-le-cœur. Fourmillements dans les poings. J'ai envie de frapper dans le premier truc qui passe.

Le visage de Melville Cooper ferait l'affaire.

Le SUV redémarre, Adèle disparaît dans son restaurant. Je traverse la rue en courant, sans me soucier des voitures qui klaxonnent. Je la suis sur la terrasse, puis dans la salle de resto déserte et enfin dans les cuisines. Le chef et son gros ventre sont là, avec un énorme sandwich sur une minuscule assiette. Adèle le salue, elle ne m'a toujours pas vu. Lui me fixe sans bouger.

– Je crois que tu as de la visite.

Elle se retourne lentement. Je retire mes lunettes. Elle porte un short blanc, des tongs fleuries et un débardeur orange fluo. Sa tenue de Californienne sexy ne fait qu'augmenter ma colère. Et toute cette peau nue me rend fou. Mon cerveau bataille, il ne sait plus quoi choisir entre attirance et exaspération.

– Tu n'as rien à me dire ? lâché-je enfin, un peu trop fort.

– ...

– Addy, tu veux que je m'en occupe ? propose le chef en s'essuyant les mains sur son tablier.

– ...

Le miel de ses yeux s'enflamme, mais elle reste silencieuse. Elle marche droit vers moi, m'attrape le bras et me murmure « ne dis pas un mot », avant de m'entraîner vers la salle de repos.

– Je suis là en cas de besoin, ajoute le type bedonnant en retournant à son sandwich.

– Ça va aller, merci Saul, répond-elle de loin en fermant la porte à clé.

Elle va se poster à l'autre bout de la pièce, dos au mur, le canapé

faisant office de rempart entre nous.

– Tu te dis la femme d'un seul homme, mais ça ne te dérange pas de coucher avec deux mecs à la

fois ? lancé-je sans attendre.

– Qu'est-ce que tu racontes ? bredouille-t-elle, sonnée.

– Tu veux savoir la vérité et tu fais comme si elle n'existait pas ?

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

– Je t'annonce que ma sœur est morte à cause de Cooper et je te retrouve dans ses bras ?

– Pourquoi tu... ?

– C'est pour lui, que tu t'habilles comme ça ?

– Damon ! s'écrie-t-elle, la voix brisée, pour interrompre mon flot de questions enragées.

Entendre mon prénom dans sa bouche me fait un électrochoc. Je me tais pendant qu'elle m'observe, essoufflée. Elle prend de grandes inspirations qui font remonter ses seins dans son débardeur et font dériver mes yeux. Elle continue à me fixer, comme si elle cherchait à décrypter mon regard, à traduire ma colère.

Elle cherche tout au fond de mon âme. Comme elle sait si bien le faire.

– Tu allais vraiment faire ça ? Une crise de jalousie dans mes cuisines, devant mon chef ? souffle-t-elle d'une voix plus douce.

– Et toi, tu allais continuer à m'ignorer combien de temps ?

– Je ne couche pas avec lui. Depuis... longtemps. Depuis toi, avoue-t-elle enfin.

L'étau se desserre un peu autour de mon cœur.

– Ça ne change rien, mens-je en regardant ailleurs.

– Et tu ne peux pas non plus m'envoyer des messages sur mon portable, le dimanche soir. J'ai failli mourir de peur.

– Oh, je ne peux pas ? ! Mais toi, tu as tous les droits ? ! M'appeler

quand tu as besoin de moi, disparaître quand ça t'arrange !

– M'arrange, Damon ? M'arrange ? ! s'énervait-elle soudain. Je ne t'ai rien demandé ! Tu débarques dans ma vie et tu détruis tout sur ton passage ! Tu te jettes sur moi ! Tu m'apprends que mon fiancé n'est pas celui que je crois ! Puis tu te pointes ici parce que j'ai osé l'embrasser ! Parce que tu n'aimes pas comment je suis habillée ! Mais je suis censée faire quoi ? Tout laisser tomber pour toi ? Je ne te connais même pas !

Elle est au bord des larmes et l'étau recommence à comprimer ma poitrine. Je me sens con, tout à coup. Je ne crois pas m'être déjà montré jaloux. Ma colère ne disparaît pas, mais elle se retourne contre moi.

– Je veux seulement que tu me parles, murmuré-je en faisant un pas pour réduire la distance entre nous. Moi, je me suis livré bien plus que j'aurais dû. Toi, tu ne me dis rien. Ce que tu ressens. Ce que tu veux. Ce que tu crains.

Je continue à avancer lentement, un pas de plus à chaque phrase, contournant ce maudit canapé qui me sépare d'elle. Adèle se raidit contre le mur, mais elle ne fuit pas. Le volume de ma voix baisse au fur et à mesure que j'approche, mais mon rythme cardiaque accélère.

– Toi aussi, tu as débarqué dans ma vie et tout bouleversé. Rien n'est plus pareil depuis...

Je ne suis plus qu'à quelques centimètres d'elle. Mes chaussures touchent le bout de ses sandales, ses seins frôlent mon torse et ses yeux de chat tourmenté se teintent en orange – peut-être à cause de la couleur de son débardeur, peut-être à cause de son désir qui brûle à l'intérieur. Je la laisse parcourir les derniers centimètres qui restent.

Je sais qu'elle va le faire.

Je crèverai si elle ne le fait pas.

Adèle fond sur ma bouche puis se plaque contre moi. Il ne reste plus un millimètre d'espace entre nous. Sa langue est fraîche et douce, ses lèvres brûlantes et voraces. Ses formes épousent tout mon corps, ses bras s'enroulent autour de mon cou, ses doigts dans mes cheveux. Je m'empare de ses fesses pour la serrer encore plus fort. Mon sexe tendu frotte contre son ventre, j'ai tellement envie d'elle que ça me fait mal. Pour reprendre le contrôle, je l'embrasse avec plus de rage encore et glisse une jambe entre ses cuisses jusqu'à l'entendre gémir. Mais ce

son ne fait que décupler mon plaisir.

Je la plaque contre le mur, une main autour de sa gorge, et recule d'un pas. Mon bras tendu nous tient à un mètre de distance. Elle est essoufflée, fiévreuse, décoiffée. Belle comme jamais. Mais je ne peux pas.

– Je n'ai pas envie de ça, lâché-je d'une voix rauque. J'ai envie de toi, crois-moi, plus que je n'ai jamais désiré une autre femme. Mais pas comme ça. Laisse-moi t'emmener quelque part. Je suffoque, ici. Je n'en peux plus d'être enfermé dans cette pièce minuscule. De nos rendez-vous clandestins. Ça ne me ressemble pas... et ce n'est pas non plus ce que tu veux. Tu mérites mieux que ça.

Adèle m'écoute puis ferme les yeux, passe les doigts sur sa bouche rougie par nos baisers et glisse enfin sa main dans la mienne. Prête à me suivre.

Mais jusqu'où ?

Quelques minutes plus tard, l'air frais me fouette le visage alors que le corps brûlant d'Adèle irradie dans mon dos. Je n'arrive pas à redescendre en température. La moto surchauffe aussi sous le soleil et nous mène au Golden Gate Park en une vingtaine de minutes. C'est le plus grand parc de la ville et, en cette saison, des cars y déversent déjà des flots de touristes transpirants d'impatience. Mais en évitant le musée *De Young*, le conservatoire des fleurs et le jardin japonais, il y a moyen de trouver un peu de fraîcheur et de quiétude.

Je guide Adèle dans les allées autour de Stow Lake, un lac artificiel niché dans un écrin de nature sauvage où il ne doit pas manquer une seule nuance de vert. On franchit un pont au-dessus de l'eau pour rejoindre le petit îlot de Strawberry Hill. Toujours silencieux, on finit par s'asseoir sur de grosses pierres plates, face à d'Huntington Falls, la cascade qui se jette dans le lac. Je respire à pleins poumons, écoutant le silence et remerciant le ciel qu'Adèle ne soit pas une de ces femmes qui s'extasient bruyamment sur la beauté des paysages dans des phrases pseudo-philosophiques insupportables.

En fait, c'est moi qui parle le premier, en oubliant de me racler la gorge avant de commencer.

– Je n'aurais pas dû te faire une scène tout à l'heure. Mais je ne supporte pas de le voir te toucher.

– Je comprends, répond-elle vaguement. Je le supporte difficilement.

- Et je n’aurais pas dû t’envoyer ce message hier soir. Mais je n’en pouvais plus de ne pas savoir.
- Je ne sais plus quoi penser.
- Parle-moi, Adèle.
- Il se pourrait que je sois en train d’ouvrir les yeux sur l’homme que je dois épouser.
- Il n’est pas trop tard pour renoncer.
- Renoncer... Pour toi ? Ou pour me protéger ? sourit-elle.
- Pour toi-même, uniquement pour toi, mens-je à moitié.

Son sourire disparaît. Elle semble déçue mais je ne peux pas l’assurer. Mes lunettes de soleil me permettent d’échapper à son regard pénétrant mais m’empêchent aussi de lire dans ses yeux.

- Melville est un homme égoïste, colérique, méprisant, parfois irrespectueux. Mais je ne le crois pas capable de tuer une femme. Sa femme.
 - Je n’ai pas dit qu’il l’avait fait.
 - Si tu le tiens responsable de la mort de Matilda, c’est bien qu’il a fait quelque chose.
 - Oui, quelque chose que je ne lui pardonnerai jamais. Quelque chose qu’il pourrait te faire aussi.
- Mais cette fois, je l’en empêcherai.
- Pourquoi ? Pour venger ta sœur ? Ou pour moi ?
 - Pour... Tu poses trop de questions, souris-je à mon tour en esquivant celle-ci.
 - Et comme d’habitude, tu ne me donnes jamais les réponses.

J’étends mes jambes et les croise devant moi, puis me penche en arrière pour m’appuyer sur les

bras. Adèle me regarde faire, ses grands yeux se promènent sur mon visage, sur mon torse, mes tatouages... Puis elle se déplace pour venir poser sa tête sur ma cuisse. Des mèches dorées échappées de son

chignon s'éparpillent sur mon jean noir. Je me retiens de tirer sur le crayon qui lui sert de barrette. J'ai une vue plongeante sur son décolleté. Elle plie les jambes et son short blanc remonte. Je me retiens de lui avouer que, finalement, j'aime beaucoup cette tenue.

– Pose m'en d'autres, cédé-je, mais je ne te promets rien.

– Vous vous connaissez, Melville et toi ?

– Oui.

– S'il te voyait, il te reconnaîtrait ?

– Sans doute, oui.

– Alors tu prends des risques, en rôdant près de mon restaurant.

– Oui.

– Tu étais là, à leur mariage ?

– Non. Ils se sont mariés en secret.

– Pourquoi ?

– Sans doute parce que Tilda savait que je l'en aurais empêchée. Elle était tout juste majeure, il était trop pressé de l'épouser.

– Qu'est-ce que tu as pensé de Melville, la première fois que vous vous êtes rencontrés ?

– Trop vieux pour elle. Trop parfait pour être honnête. Trop dur avec Tilda. Mais s'il rendait ma petite sœur heureuse...

– C'était le cas ?

– Je ne sais pas, soupiré-je. Je l'ai cru, au début.

– Est-ce que je suis en danger, avec lui ? demande-t-elle d'une toute petite voix.

– Il ne te poignardera pas dans ton sommeil, si c'est ce que tu veux savoir. Pour le reste, je veille.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? dit-elle en se redressant subitement.

– Oublie ça, réponds-je en la recouchant doucement sur moi, du bout

de l'index.

– Et avec toi, je suis en danger, Damon ?

– Maintenant que tu n'as plus peur de ma moto, de mes tatouages, et que ton père ne me prend plus pour un *serial killer* : je dirai que non.

Les doigts d'Adèle se promènent sur mon avant-bras tatoué. Le contact de sa peau frôlant la mienne réveille mon corps endormi par la position. Mais je ne bouge pas, je ne veux pas qu'elle retire sa tête de là.

– Est-ce que Melville sait que tu en as après lui ? continue-t-elle.

– Non. Cooper se croit intouchable.

– Et s'il l'apprend ?

– Par qui ? Il n'y a que toi qui pourrais lui dire ça. Et si... ce qui se passe entre nous... est bien ce que je crois... tu ne le feras pas. Je prends le risque.

– Et je ne peux même pas savoir ce que tu crois ? dit-elle en plongeant son regard dans le mien.

Je me penche lentement pour aller l'embrasser. Ma bouche ne peut pas prononcer ces mots-là, décrire ces sentiments trop grands pour moi. Mais je sais que, silencieusement, nos lèvres parlent le même langage.

– Je pourrais t'en dire plus, murmuré-je en me redressant. Je crois que je pourrais tout te dire, Adèle. Mais moi aussi, j'ai besoin d'avoir confiance en toi. Moi aussi, j'ai besoin de plus que ce que tu me donnes.

Elle tourne son visage vers moi, tend la main et l'approche de ma joue, frôle ma barbe puis s'empare de mes lunettes de soleil.

Je me sens nu.

– Je préfère te voir plisser les yeux que ne pas savoir ce que tu penses.

Le soleil m'aveugle et ses iris ambrés me transpercent. J'essaie de toutes mes forces de ne pas bouger les paupières... mais elles s'étirent malgré moi. Adèle sourit en voyant ça.

– Tu dis que tu ne me connais pas. Mais au lieu de me fuir, tu pourrais

apprendre à me connaître.

– Comment ? susurre-t-elle, toujours en me fixant.

– Accorde-moi une nuit entière.

– Non.

– Un dîner et une nuit au Lennox Hill Palace.

– Non. C'est hors de question.

– Pourquoi ?

– Trop dangereux.

– Plus dangereux que ce que l'on vit déjà ? Je ne crois pas.

– Comment tu veux que je cache ça ?

– Comment je peux t'accorder ma confiance si tu ne m'accordes même pas une nuit ?

– C'est du chantage, commente-t-elle en plantant ses yeux dans les nuages.

– Oui.

– C'est tout ce que vaut ton secret ? Une nuit avec moi ?

– Une nuit avec toi vaut bien plus que tu le crois...

Adèle n'a pas encore dit oui. Mais des flammes orangées embrasent à nouveau son regard : lui, il dit bien plus que ça.

13. Surexcitée

Adèle

« Mardi 3 juin 2014

Les amis, le grand jour est enfin arrivé ! Lors d'une énième nuit presque blanche (disons gris très pâle) à errer sur Internet, je me suis inscrite à un concours sans trop y croire (ou plutôt en croyant dur comme fer que ça n'arrive qu'aux autres). Eh bien figurez-vous que non. Puisque... J'AI GAGNÉ ! Le hasard m'a choisie. Moi, Adèle Joly, la poissarde professionnelle, j'ai été tirée au sort ! Moi, Adèle Joly, qui n'ai jamais rien

remporté à la kermesse de l'école ou à la tombola du camping, pas même un centime sur un ticket à gratter, j'ai enfin gagné quelque chose. Et pas n'importe quoi : un pack « dîner gastronomique + nuit d'hôtel » dans l'un des établissements les plus chics de San Francisco, le Lennox Hill Palace.

Elle est pas belle, la vie ? C'est qui, la petite restauratrice française qui va goûter à la cuisine étoilée d'un grand chef américain ? C'est moi ! Qui va se la couler douce dans une suite luxueuse, sans Bernadette pour me lécher les pieds ou ronfler derrière la porte ? C'est encore moi ! Vous allez me dire (et vous aurez raison) que j'ai déjà un fiancé qui peut m'offrir tout ça, que j'ai déjà eu la chance de fréquenter des endroits comme celui-là. Oui, mais cette fois, c'est rien qu'à moi !

Bien sûr, comme ils ne font pas les choses à moitié dans les palaces, ce « pack » est valable pour deux personnes... Bon, je vous arrête tout de suite (si, si, je vous vois vous agiter devant vos écrans en cliquant n'importe où), inutile de vous battre, mon choix est déjà fait. Melville étant très pris en ce moment, je me dois d'en faire profiter ma meilleure amie, ma collaboratrice et pâtissière de génie, j'ai nommé : Violette Saint-Honoré !

Je ne manquerai pas de vous faire un billet long et détaillé sur cette expérience incroyable (mais je ne suis pas certaine de pouvoir photographier tous les plats pour vous faire saliver, j'aimerais bien ne pas me faire remarquer, pour une fois...).

En attendant, À la Folie reste bien évidemment ouvert, tous les jours sans interruption, et la terrasse vous attend (si vous trouvez un saint-bernard qui boude parce que sa maman ne veut pas l'emmener dans un hôtel de luxe, c'est que vous êtes au bon endroit !).

À très vite !

Et n'oubliez pas, c'est en juin que fleurissent les marguerites : alors aimez-vous beaucoup, passionnément, à la folie ! »

Il est plus de cinq heures du matin quand je publie mon billet de blog. Je m'y suis reprise à dix fois pour trouver la bonne formulation, mais je n'aurais jamais pu dormir de toute façon. Ce faux concours est la seule idée qui me soit venue pour pouvoir décrocher. Le crier sur tous les toits et l'annoncer sur mon blog comme une hystérique me semble la meilleure chose à faire pour ne pas éveiller les soupçons de Melville. Le seul risque, c'est qu'un responsable du Lennox Hill Palace tombe sur mon site et me traite de menteuse – ce qui est peu probable, sachant qu'ils ont tous mieux à faire que de passer la nuit sur Internet, contrairement à moi. Il faudra quand même que j'en parle à Damon.

Ah oui, il faudra aussi que je lui dise que j'ai accepté sa proposition.

Ah oui, et que j'ai ajouté Violette à l'équation pour éviter que Melville ne s'invite.

Ah oui, et que je trouve quelque chose à mettre.

Alerte Post-it !

– Violette ! Tu as lu mon blog ? dis-je en me jetant sur elle quand elle apparaît dans la salle de repos.

– Salut Adèle. Je peux poser mon sac et boire un café ou cette journée sera encore plus pourrie que ma nuit ? lâche-t-elle en s'écroulant sur le canapé, dépourvu de son sourire.

– Ah... Tu veux me raconter ?

– Non. Plan foireux. J'ai passé la nuit à consoler un type canon qui s'est rendu compte en pleine action que je ressemblais trop à son ex qui lui a brisé le cœur.

Voilà la façon qu'a Violette de ne PAS raconter une histoire.

– Alors excuse-moi si je n'ai pas passé la nuit sur ton blog. J'avais les deux mains prises : une pour lui caresser les cheveux et l'autre pour lui frotter le dos. Non, mais tu y crois, à ça ? Et il se remettait à pleurer comme un bébé dès que j'arrêtais de le bercer !

– J'ai exactement ce qu'il te faut ! lancé-je pour changer de sujet.

– Balance !

– Une nuit dans un palace, juste toi et moi !

– Hmm... Si ça ne te dérange pas, chérie, je vais quand même continuer à essayer les mecs encore

un peu avant de virer ma cuti.

– Bah voilà, je suis vexée, ris-je en m'asseyant à côté d'elle. Tu te souviens du chef baraqué et insupportable dont je t'ai parlé ? C'est chez lui qu'on va. Dîner « gastronomique » offert par la maison.

- Tu commences à m'intéresser...
- En fait, je ne sais pas vraiment avec qui tu dîneras.
- Je savais qu'il y avait un piège.
- J'ai besoin que tu me serves d'alibi, avoué-je enfin. Pour pouvoir passer la nuit...
- Avec le motard sexy ! me coupe-t-elle en retrouvant le sourire. J'en suis !
- Vraiment ?
- Oui ! On annonce une soirée entre filles et tu roucoules avec ton amant. C'est bien ça, le plan ? Je trouverai bien quelqu'un pour m'offrir un verre... Ou pour lui raconter une histoire avant de dormir, si je tombe encore sur un pleurnichard.
- Aucun risque avec Monsieur Muscles. Par contre, il va peut-être essayer de t'apprendre la vie.
- Qu'il essaye ! Je suis sûre que je pourrai lui apprendre un ou deux trucs, moi aussi...

Le sourire de Violette s'élargit et je retrouve son regard brillant et son air coquin qui la rendent plus que jolie.

- Alors, tu t'es décidée ? Tu tentes la grande aventure avec ton tatoué ?
- Non. J'en sais rien. Il me fait peur avec tous ses mystères. Et tout ce qu'il me fait ressentir... Je sens bien que ma vie pourrait basculer. Je ne sais même pas si j'en serais capable : tout abandonner sans savoir ce que je vais retrouver. Perdre tout ce que j'ai construit et repartir à zéro. Est-ce que c'est vraiment ce que je veux ? Je n'arrête pas de me poser la question.
- Tu ne le sauras que si tu prends le risque !
- Et si je me trompe ? Si je fais le grand saut et que je le regrette ? Ce sera trop tard pour revenir en arrière...
- Le pire qui pourrait t'arriver, c'est vivre une passion éphémère avec ton motard sexy. Le mieux, c'est trouver l'amour de ta vie. Dans tous les cas, ça vaut mieux que ce que tu as aujourd'hui, non ?

– Si... Je ne supporte plus les remarques de Melville sur mon régime, ma cuisine, mes insomnies.

Rien n'est jamais assez bien.

– Il est tellement occupé à se regarder le nombril qu'il ne voit pas ce qu'il perd. Tant pis pour lui !

dit Violette en haussant les épaules.

– Et je lui ai posé des questions sur la mort de sa femme. Il s'est posé en victime d'une dépressive folle à lier. Il a oublié de me dire qu'elle avait dix-huit quand il l'a épousée... dans le plus grand secret.

– Oh merde. On dirait le début de « Faites entrer l'accusé », grimace-t-elle en ouvrant grand les yeux.

– Mais il avait l'air vraiment mal quand il en parlait ! Je ne sais plus qui croire.

– Tu t'attendais à quoi ? Un aveu de meurtre sur l'oreiller ?

– Ne me parle pas d'oreiller. Je n'arrive même plus à dormir à côté de lui...

– Raison de plus pour aller voir si c'est mieux dans un autre lit ! conclut-elle gaiement.

– Violette, tu es mon amie ! Tu es censée m'empêcher de tromper mon futur mari, pas m'encourager ! grommelé-je en me prenant le visage dans les mains.

– Je suis censée t'aider à être une femme heureuse, libre, épanouie. Pas l'épouse soumise d'un mec qui n'aime que lui. Adèle, ajoute-t-elle en écartant mes mains, on peut se chercher quelques années, on a le droit de se tromper. Mais pas de gâcher toute sa vie !

Comment une fille aussi légère, aussi sexy, peut-elle être aussi profonde et bienveillante ?

Toutes ces qualités dans une seule personne, c'est à la limite de l'injustice.

– Bon, alors qu'est-ce que je mets ? demandé-je pour continuer à profiter du coaching personnalisé.

– Pour les fringues, je te fais confiance. Chic et sobre. Tu as bien une petite robe qui te moule là où il faut ?

- Oui, et même là où il ne faut pas.
- Et quand tu n’auras plus ta robe sur toi, tu as de quoi continuer à l’aguicher ?
- Rien que Melville ne m’ait pas offert...
- Ok. Après le service de midi : opération dessous sexy !

Je rentre de cette journée éprouvante à minuit passé. Mon sac à main renferme deux ensembles en dentelle et satin, l’un noir, l’autre parme, « à choisir selon l’humeur du jour », dixit Violette. Saul vient de me déposer en voiture devant la maison, que je retrouve plongée dans l’obscurité. Je ne sais si Melville dort déjà ou s’il n’est pas encore rentré. Je cours vers le dressing pour ranger mes achats dans le premier tiroir de ma commode, sous mes sous-vêtements ordinaires.

Aucune trace de mon fiancé dans la chambre. Je le retrouve à son bureau, concentré sur le grand écran de son ordinateur. Il ne prend pas la peine de lever les yeux quand il m’aperçoit :

- Tu es rentrée ? J’aurais pu venir te chercher.
- Mon chef m’a raccompagnée.
- Parfait.
- Tu es passé sur mon blog, récemment ?
- Non chérie. Je vis avec toi, je n’ai pas besoin de lire tes récits virtuels de ce que je sais déjà.
- Parfait, l’imité-je sur le même air indifférent.
- Tu as quelque chose à me dire ? Il faut que je boucle ce dossier.
- Oui. Je vais passer le week-end avec Violette dans un palace. Enfin, juste une nuit. Je l’ai gagnée sur Internet, expliqué-je nerveusement.
- Super !
- J’ai pensé que tu serais trop occupé pour m’accompagner.
- Ok.
- Et ça me permet de la remercier de tout ce qu’elle fait pour moi.

- C'est une excellente idée. Fidéliser ses employés.
- Je parlais de son amitié.
- Hmm hmm, acquiesce-t-il sans m'écouter.
- Donc je ne serai pas là samedi soir.
- J'ai compris, Addy. Je sais à quel jour de la semaine correspond ce qu'on appelle communément le week-end.

Melville lève enfin les yeux, me regardant par-dessus ses lunettes, mais juste pour observer l'effet de ce qui se voulait être un trait d'humour. Comme je ne souris pas, il se force à ajouter :

- Je suis content que tu aies trouvé une amie comme elle, ici. La France te manque un peu moins, comme ça, non ?
- Oui, ne t'inquiète pas, réponds-je avant de m'en aller et de poursuivre dans ma barbe : Tu ne seras pas obligé d'y retourner.

Je vais me coucher en espérant trouver le sommeil rapidement, après plusieurs nuits blanches d'affilée. Avoir mon lit pour moi toute seule devrait aussi m'aider. Mais pas tout le reste. Tout ce que je réalise en fixant le plafond désespérant :

- Mon fiancé se fout royalement de ce que je fais de mes nuits, où et avec qui je dors (alors que mon amant s'est déjà montré jaloux, voire adorablement possessif).
- Melville n' imagine pas un instant que je puisse avoir une vie sans lui, au point de ne pas vouloir lire sur mon blog tout ce qu'il croit déjà savoir (alors que Damon le lit, lui, il me l'a déjà dit).
- L'homme avec qui je vis ne craint pas une seconde de me perdre, comme si j'étais sa chose, acquise pour toujours (alors que Damon prend des risques inconsidérés juste pour pouvoir me parler ou me frôler).
- Ça ne traverse même pas l'esprit de mon futur mari que je puisse plaire à un homme et que je le quitte pour lui (alors que Damon hurle de m'imaginer dans les bras d'un autre).

- Ma vie de couple est fade et morne comme après cinquante ans de vie commune (alors que mon

cœur bat la chamade pour un homme que je ne connais que depuis

quelques mois).

- J'ai quitté mon pays, mon père, pour m'enfermer dans une vie qui me ressemble de moins en moins. Je me suis voilé la face, j'ai pris les mauvaises décisions et peut-être choisi le mauvais mari.

Melville ne me connaît pas et je découvre que moi non plus, je ne sais peut-être rien de lui.

- J'ai pris pour de l'amour ce qui n'en était sans doute pas. Depuis mon arrivée aux États-Unis, je me noie dans le travail à défaut de trouver la passion ailleurs. Aujourd'hui, la passion a enfin un goût, une odeur, un prénom : Damon.

Finalement, la liste était trop longue et j'ai fini par m'endormir, assommée de lassitude et de déception. Dans mes rêves, mon tanga parme se transformait en gaine de mamie couleur chair et Damon s'enfuyait en me voyant. Je courais comme une dératée pour le rattraper, en sous-vêtements hideux, dans les couloirs de l'hôtel. Je hurlais « Reviens ! » et les clients sortaient un à un de leurs chambres, pour se moquer en me montrant du doigt et crier « Ha ha, elle a raté sa vie ! ». Ils avaient tous le visage de Melville. Ils portaient tous un caleçon en dentelle violette.

C'est décidé, je mettrai l'ensemble noir.

Quand je me traîne jusqu'à la cuisine, au petit matin, j'espère seulement ne pas avoir crié de prénoms pendant mon cauchemar. Mais mon fiancé est déjà parti travailler et c'est Bernadette qui m'accueille, l'air penaud et les oreilles basses, à côté d'une mare jaunâtre. Et m*** ! Il a oublié de lui ouvrir la porte du jardin.

Un seau d'eau et une serpillière plus tard, je m'installe avec mon café au lait et mon ordinateur sur le canapé du salon. J'autorise ma chienne à monter dessus, bafouant une des règles instaurées arbitrairement par Melville Cooper. Elle se roule joyeusement sur le dos puis bave de toutes ses babines sur le cuir : je jubile sans rien dire.

C'est décidé, je suivrai dorénavant les règles de Bernadette Joly.

C'est-à-dire aucune.

Je trie ma boîte mail personnelle, qui contient beaucoup de publicités et aucun message de mon père. Puis je m'attaque à l'adresse mail créée en même temps que mon blog. Je me marre des commentaires envieux après mon article sur le faux concours et la vraie nuit au

palace.

« *Veinarde* » ? Si vous saviez...

Un mail attire mon attention parce que je ne connais pas l'expéditeur : il ne fait pas partie de mes lecteurs réguliers.

De : NOMAD

À : Les Folies d'Adèle

Objet : Passionnément

Que penses-tu de mon prénom ? Plisse un peu les yeux, tu le déchiffreras mieux... C'est le monde

à l'envers, non ?

J'ai lu ton dernier billet, je l'ai beaucoup aimé : je crois que moi aussi, j'ai enfin gagné quelque chose. Et je crois que, moi aussi, je vais me mettre à aimer le mois de juin.

Mais je n'ai jamais été assez patient pour effeuiller une marguerite dans les règles de l'art. Tu m'apprendras ?

Nomad

Je dois relire le mail plusieurs fois pour comprendre ce qui est écrit entre les lignes. Chaque secret décodé fait battre mon cœur un peu plus vite. Nomad : le prénom de Damon épelé à l'envers. Plisser les yeux : la petite manie qui n'appartient qu'à lui. Ce qu'il gagne : la nuit entière qu'il attendait. Et la fleur à effeuiller : moi, qu'il prendra enfin le temps de déshabiller.

Je meurs de chaud, de peur, de bonheur. J'ai des fourmillements jusque dans les doigts de pied.

« *Veinarde* » ? Le mot est faible...

Une fenêtre Skype s'ouvre sur mon écran avec une demande de connexion vidéo. J'ajuste la webcam sur mon visage, refais rapidement mon chignon et vois apparaître le beau visage de mon père, son crâne chauve et ses yeux fatigués. Je reconnais le vieux t-shirt qu'il met souvent pour dormir. Il est vingt-trois heures en France, huit heures ici : c'est le matin pour moi, la nuit pour lui.

– Salut papa, tu ne dors pas encore ?

– J'avais envie de voir ma fille avant d'aller me coucher.

– Ah, mauvaise journée ?

– Non, tout va bien, ment-il alors que je devine que c'est un jour sans, un jour où sa solitude le pèse, un jour où les souvenirs de son fils l'envahissent.

– C'est bientôt les vacances, j'ai hâte de venir te voir ! lancé-je pour lui remonter le moral.

– La maison est grande ouverte. Il faut que je finisse la niche de Bernadette, d'ailleurs, elle aura trop chaud cet été. Tiens, elle a le droit de monter sur le canapé, maintenant ?

– Chut... seulement quand son papa n'est pas là, mimé-je avec un doigt sur la bouche.

– Les papas savent toujours tout, me répond-il avec un clin d'œil. Alors comme ça, tu vas passer une nuit dans un palace ?

– Oui, avec Violette ! Je suis surexcitée ! souris-je à la caméra.

– Le chef du Lennox Truc, ce n'est pas lui qui t'a aidée pour le caviar ?

Comment fait-il pour se souvenir de tout ce que je lui raconte ?

– Si, mais ça n'a rien à voir.

– Hmm... Rien à voir non plus avec le cambrioleur aux tatouages qui traîne dans la salle de repos de ton resto ?

– Pourquoi tu dis ça ? dis-je en arrêtant de sourire.

Comment fait-il pour deviner même ce que je ne lui raconte pas ?

– Je ne sais pas... Tu ne passes pas ce week-end romantique avec Melville. Tu gagnes un concours

sans même avoir dit que tu y participais. Et tu as les joues roses et les yeux brillants, comme quand je t'ai amenée à ta première boum et que tu ne voulais pas me dire quel garçon te plaisait.

– J'avais treize ans, papa ! Et on était toutes amoureuses du même !

– Je sais, Rudy Martinez, le cancre de la classe avec sa boucle d'oreille et sa petite queue-de-rat. Tu as toujours eu un faible pour les mauvais

garçons, se marre mon père de l'autre côté de l'écran.

– Alors les papas savent vraiment toujours tout, hein ? soupiré-je.

– Ce que je sais, c'est que j'ai épousé une femme qui ne m'aimait pas. Et que je ne veux pas que tu reproduises ce schéma. Tu n'es obligée de rien, Adèle. Sois prudente, mais surtout sois heureuse. Et choisis la vie qui te convient. C'est tout ce que je voulais te dire avant de dormir.

Et il paraît que les papas ont toujours raison, non ?

14. Attisé

Damon

J'ai envoyé une limousine chercher Adèle et son amie Violette. Blake est au courant du faux «

package » qui doit avoir l'air plus vrai que nature. Après une dizaine de vannes, il a accepté de jouer le jeu quand j'ai décrit la petite blonde sexy dont il est censé « s'occuper ». Bizarrement, ça n'a pas été difficile de le faire quitter ses cuisines pour ce rencard arrangé.

Blake Lennox, toujours prêt à rendre service.

Je reste à l'intérieur, posté derrière une petite fenêtre du lobby, pour voir arriver la limo noire. Le chauffeur vient ouvrir la portière et les aide à sortir de la voiture d'une main galante. Un jeune groom crispé se charge des minuscules bagages puis d'un geste élégant invite les deux femmes à entrer. Tout ce protocole me sort par les yeux. J'essaie de gérer mon impatience avec une nouvelle gorgée fraîche de « whisky on the rocks ».

À la réception, une belle brune en tailleur leur remet les cartes qui ouvrent leurs suites respectives.

J'ai déjà un double de celle d'Adèle dans la poche intérieure de ma veste. Ce costard noir me serre, mais je pouvais bien faire l'effort. Les deux Françaises sont guidées par un énième pingouin vers un salon privé situé à l'arrière de l'hôtel. Je les suis de loin, régulièrement masqué derrière les larges colonnes en marbre clair qui rythment le hall.

Adèle ne m'a toujours pas vu. Moi, j'ai tout le temps d'observer sa robe de cocktail à la couleur indéfinissable. Peut-être bleu nuit. Ou violet très foncé. Le haut est moulant, lui marque la taille, et les larges

bretelles se croisent dans son dos. Le bas est plus droit et s'arrête à mi-cuisse, avec un ourlet de satin noir.

C'est un appel au crime.

Deux escarpins pointus à hauts talons lui galbent les jambes, et je réalise que c'est la première fois que mes yeux ne sont pas accaparés par sa poitrine. À mon avis, cette robe n'est pas assez décolletée.

Mais c'est bien le seul reproche que j'ai à lui faire. Violette porte une tenue plus colorée, plus dénudée aussi : robe bustier rouge vif, plus courte, et talons aiguilles beiges, plus hauts. Hyper sexy, genre fille libérée qui s'assume, alors qu'Adèle est habillée à son image, féminine, séduisante, mais tout dans le contrôle. Elles sont aussi différentes que deux femmes peuvent l'être et quelque chose me dit qu'elles se sont préparées ensemble.

Ce que j'aurais aimé être là pour voir ça.

Le chignon d'Adèle n'est pas l'amas habituel de cheveux fous rassemblés en haut de son crâne : il est bas et parfaitement lisse, sans aucune mèche qui s'échappe. Violette a gardé ses cheveux au carré lâchés, mais ils sont plus ondulés que d'habitude. Je passe ma main dans mes cheveux désordonnés, par mimétisme. J'ai bien essayé de les coiffer un peu, mais ils ont toujours été indomptables – comme moi, dirait ma tante Carol. J'ai fait un effort sur les fringues, c'est déjà ça.

Je les rejoins discrètement dans le petit salon dont la porte est restée ouverte. Adèle me découvre et me détaille, comme si elle ne me reconnaissait pas. Je crois que l'effet costard fonctionne : ses yeux brillent et son demi-sourire confirme qu'elle aime ce qu'elle voit. On reste figés un instant, comme deux adolescents trop bien sapés pour être naturels. Trop subjugués pour se souvenir de comment on se dit bonjour. Trop attirés pour oser s'approcher.

Je finis par saluer Violette et son visage engageant, c'est plus facile. Blake débarque à son tour, douché, rasé et changé. En jean brut, chemise blanche et veste bleu marine, on dirait presque le gendre idéal, milliardaire élégant aux bonnes manières. Mais sa carrure de colosse, ses cheveux courts encore humides et ses yeux bleus limpides lui donnent l'air de la brute sexy que les filles adorent. Et puis, dès qu'il ouvre la bouche, il essaie de se faire détester. C'est son jeu préféré.

– Il paraît qu'il y a deux gagnantes, ici ! clame-t-il, fier de lui.

– Ou deux gagnants, question de point vue, lui rétorque la blonde avec un sourire insolent.

– En effet, lâche-t-il en la reluquant sans retenue. Blake Lennox, vous pour servir, ajoute-t-il en lui tendant son immense main.

– Violette Saint-Honoré, répond-elle en y plongeant la sienne. Pour me servir à quoi, exactement...

?

– À ce que vous voudrez. Apparemment, je dois m'occuper de vous, ce soir.

Leurs mains sont toujours imbriquées et leurs yeux se jaugent autant qu'ils se séduisent. Il doit y avoir presque trente centimètres de différence entre eux, mais je ne saurais pas dire qui a le dessus.

– J'ignorais que le baby-sitter faisait partie du « pack ». C'est très aimable à vous mais je sais m'occuper toute seule. Je dînerai dans ma chambre, conclut-elle en reprenant sa main.

– Pas très original, réplique Blake, piqué au vif. Vous savez que le room service va jusqu'au jacuzzi de votre suite ?

– Et j'imagine que vous faites aussi garçon d'étage, pour les clientes très spéciales ? demande-telle en le voyant venir.

– Ça arrive. Mais je n'en vois aucune ici.

Cette fois, ils se fusillent du regard. Ni Adèle ni moi n'avons prononcé un seul mot. Leur petite joute verbale suffit à faire le show... mais je commence presque à me sentir de trop. Blake croise mon regard, hésite une seconde, puis accepte de mettre fin à son jeu de séduction pour reprendre le déroulé de la soirée.

– Quelqu'un va vous conduire à votre chambre. Les ascenseurs sont par ici, indique-t-il à Violette en lui tenant la porte.

– Ah, vous ne m'accompagnez pas ? le provoque-t-elle en passant devant lui. J'aurais pourtant aimé connaître les spécialités du chef.

Elle prend un air de peste qui lui va très bien. Mon cousin, habitué à dominer, ne sait plus sur quel pied danser. Il pourrait s'agacer mais je le vois sourire, amusé, intrigué. Juste avant de sortir, la blonde pose sa main sur le bras d'Adèle et lui susurre quelque chose à l'oreille.

J'aurais juré entendre mon prénom. La porte se referme et nous nous retrouvons enfin seuls.

– Elle n’a pas froid aux yeux, commenté-je pour briser le silence.

– Je suis sûre qu’il lui plaît.

– La réciproque est vraie.

– Alors cette rencontre promet, déclare-t-elle en fixant la porte derrière laquelle ils ont disparu.

– Et si on arrêta de parler d’eux ?

– Ce serait une bonne idée, acquiesce-t-elle, gênée.

Je me retourne et réduit la distance qui nous sépare. Mes mains glissent sur ses hanches et le tissu satiné de la robe qui lui colle à la peau. Mes lèvres effleurent les siennes et nous nous retrouvons enfin, sans parler.

– Bonsoir... Nomad, murmure-t-elle entre deux baisers.

– Tu aimes ma nouvelle identité ?

– J’aime surtout ce costume cintré. Ça te rend... un peu moins dangereux.

– Je ne peux pas en dire autant de cette robe. Scandaleuse, soufflé-je en glissant une main sous l’ourlet de satin.

– Tu ne m’avais pas promis un dîner ? se dérobe-t-elle pour rejoindre la table.

C’est vrai, la soirée ne fait que commencer...

La patience n’est pas une de mes plus grandes qualités.

Une jeune serveuse métissée apporte l’entrée. Elle est grande, très fine, marche en remuant ses fesses menues et en claquant ses talons hauts. Ses faux cils papillonnent quand elle me fixe puis elle se penche un peu trop en déposant l’assiette devant moi. Son petit jeu est risible et je me demande si Blake les recrute aussi pour ce genre de talents. Évidemment que oui. Adèle la dévisage, l’air incrédule. J’aime bien cette mine choquée qu’elle ne peut pas masquer quand quelque chose ou quelqu’un lui déplaît.

Je ne sais pas pourquoi je le fais, mais je souris à la métisse en la remerciant puis la regarde un peu trop longtemps. C'est fou l'effet que peut produire un regard appuyé sur une femme qui n'attend que ça. Elle me frôle en me servant de vin blanc, alors qu'il y a bien assez de place autour de la table pour qu'elle ne me touche pas.

– Il préfère le rouge, intervient Adèle en plantant son regard dans celui de la serveuse. Même avec le poisson.

– Mais bien sûr, madame. Je reviens.

– Ne vous donnez pas cette peine, ajoute-t-elle sèchement.

Ah, la tigresse sort les griffes...

La longue liane ravale sa fierté et s'éclipse dans une démarche moins assurée. Maintenant, c'est moi qu'Adèle fixe intensément.

L'air devient lourd autour de nous.

– Tu m'as fait venir ici pour te voir flirter avec les serveuses ?

– Oui, surtout les ridicules qui minaudent en roulant des hanches et battant des cils. Son petit numéro était réussi, non ?

– Elle fait ce qu'elle veut.

– Mais pas moi, c'est ça ?

– Si tu essaies de me rendre jalouse, ça ne marchera pas, ment-elle en rougissant des pommettes.

– J'ai pourtant eu l'impression que tu défendais ton territoire...

– Tu ne m'appartiens pas.

– Vrai. Mais toi, tu appartiens à un autre. Et je serai un homme libre tant que tu ne le seras pas.

Ma phrase la blesse, son regard change encore. Il se remplit de tristesse, mais aussi d'une rage contenue qui l'empêche de craquer. Sa détermination me touche encore plus que son émotion.

Mais l'air continue à se charger d'électricité.

– Tu tiens plus à ta liberté qu'à toute autre chose sur terre, me lance-t-elle sur un air de reproche.

– Tu as abandonné la tienne depuis trop longtemps, poursuis-je sur le même ton.

– Par amour, je suis prête à abandonner beaucoup de choses, ajoute-t-elle, pleine de sous-entendus.

– Je ne m'intéresse pas à cette femme, capitulé-je enfin. Elle n'a rien de ce que tu as. Ni tes formes.

Ni ta classe. Et certainement pas ton caractère.

Elle se détend un peu. Mais elle rougit encore, elle ne doit pas avoir l'habitude de recevoir des compliments.

Et l'air est de plus en plus irrespirable.

– Tu emmènes souvent tes conquêtes dans des palaces pour leur en mettre plein la vue ?

– Jamais. En général, elles se contentent de me regarder, moi.

Je fais le beau. Pas pour l'impressionner. Mais parce que c'est la seule façon de l'agacer assez pour qu'elle m'envoie les piques dont elle a le secret. Ce restaurant guindé nous rend tous les deux différents.

Tendus, étrangers, incapables de nous parler. Dans une petite arrière-salle ou sur une plage déserte, rien ne nous arrêterait. Ici, l'électricité qui règne est chargée de méfiance, d'hésitation, de distance.

Je ne sais pas ce qui me retient d'envoyer valser la table pour coller Adèle contre moi.

Blake n'aurait rien contre un peu de vaisselle cassée.

Je suffoque. Mais je laisse encore une chance à la chape de plomb de dégager...

Mon invitée ne me répond pas. Elle se contente de promener ses yeux de chat sur tout le luxe qui nous entoure. Les verres en cristal, les assiettes dorées, les tentures fines et le mobilier design.

– Qu'est-ce qui te fait te sentir libre ? me demande-t-elle soudain.

– Ma moto... L'océan... Le whisky, aussi... Et ça.

Je me lève d'un bond, contourne la table, attrape la main d'Adèle et l'entraîne en courant vers la sortie. Je me retourne juste devant la porte, avant de l'ouvrir, pour voir une lueur s'allumer dans ses yeux,

l'étincelle que j'attendais.

Et je peux enfin respirer.

Je prends son visage surpris entre mes mains, je veux la rassurer, être certain qu'elle comprenne bien.

– Tout ça ne me ressemble pas. Je t'ai demandé de m'accorder une nuit pour te montrer qui je suis.

Pas pour jouer un rôle dans ce costard trop petit pour moi. Tu te fous des restos étoilés, des suites luxueuses et des jacuzzis. Moi aussi. Alors partons d'ici.

Cette fois, c'est elle qui m'embrasse. Comme si elle ne pouvait plus se retenir. Elle sent le vin et le désir. Elle a le goût de la liberté.

Et moi, j'ai le cœur qui cogne et les poumons pleins de son air à elle.

J'enlève ma veste, lui glisse autour des épaules, ramasse son petit bagage par terre et la fait sortir derrière moi, direction la porte de derrière. La Harley est garée sur le parking des employés. Je range le sac dans le coffre et aide Adèle à monter sur la moto, malgré la robe cintrée et les talons hauts.

– Tu as raison pour tout, me souffle-t-elle. Sauf pour ce costume. Il te va à la perfection.

Et son regard de feu glisse sur mes reins pour s'arrêter sur mon fessier. Elle s'en régale, bien plus que de ce qu'elle a pu goûter pendant ce dîner avorté.

Et je suis plus que ravi d'être le dessert qu'elle a choisi...

Je n'ai pas beaucoup à réfléchir pour savoir où l'emmener ce soir. Si elle veut me connaître vraiment, pouvoir me faire confiance, ne plus avoir peur de moi, il faut que je la laisse entrer dans mon monde. Chez moi. Je conduis droit vers le quartier de Nob Hill, qui est calme à cette heure de la soirée. J'actionne à distance la porte du garage électrique et m'y engouffre. Adèle ne desserre pas tout de suite ses bras enroulés autour de ma taille, alors que le moteur de la Harley a cessé de ronronner. Il faut que je caresse ses doigts entrelacés pour qu'elle accepte de lâcher prise.

– Tu ne crains rien, ici. Je te le promets.

Elle me laisse la guider dans le grand salon sobrement décoré qui donne sur la terrasse. Je réalise qu'il n'y a pas grand-chose accroché aux murs et que ma villa pourrait presque avoir l'air inhabité.

– C'est immense, commente doucement Adèle en regardant autour d'elle.

– C'est vide, tu veux dire. Je ne suis pas un fou de déco...

– Non, c'est très beau. Épuré. Brut. Ça te ressemble, sourit-elle en me rejoignant dans la cuisine américaine.

Je m'apprête à lui servir un verre de vin – rouge – quand elle me prend la bouteille des mains, pose le verre face à moi sur le comptoir et se penche exagérément pour imiter la serveuse de tout à l'heure. Je souris de son audace et je n'ai pas le temps de voir si elle bat des cils, accaparé par sa cambrure et ses seins qui pigeonnent dans sa robe.

– Tu fais ça divinement bien.

Elle rit aussi et poursuit la visite de ma maison, le regard curieux, l'air captivé. Je m'adosse à la baie vitrée pour la regarder faire. Je ne reçois pas souvent de visites ici – et jamais de femmes – mais, bizarrement, j'aime la voir évoluer chez moi. J'aime la façon qu'elle a de tout toucher du bout des doigts, de marcher lentement pour ne pas en perdre une miette, de pencher la tête quand elle ignore la fonction d'un objet, de découvrir mon univers avec ses yeux tendres, moqueurs ou impressionnés.

Adèle n'est jamais blasée.

– C'est incroyablement bien rangé, lance-t-elle après son tour du propriétaire.

– Oui, ça manque clairement d'un saint-bernard.

Elle a un petit sourire puis, pensive, survole à nouveau la pièce du regard, comme pour mieux s'en imprégner.

– Je ne t'imaginais pas si riche, je crois.

– Oui, on dit que j'ai tout pour être heureux...

– Mais ?

– Mais je n'ai personne avec qui partager ça. Je n'ai plus mes parents pour les remercier de la fortune qu'ils m'ont laissée. Je n'ai plus de

petite sœur admirative du travail que je fais et de l'argent que je gagne par moi-même.

– Je suis sûre qu'ils seraient tous très fiers, m'assure doucement Adèle en revenant vers le comptoir. Pourquoi tu n'as pas de photos d'eux ?

– Parce qu'ils me suivent déjà partout. Ils ne me quittent jamais. J'ai tous mes souvenirs, je n'ai pas besoin que leurs portraits sur mes murs me rappellent chaque jour ma solitude. Les fantômes ne font pas de très bons colocataires, souris-je tristement.

Dans sa robe bleu nuit, ma veste toujours sur ses épaules, Adèle s'approche encore, pose son verre de vin et glisse ses doigts entre les miens.

– Quand je me sens seule, je repense à mon enfance. Quand mon père vivait près de moi, quand

mon frère était vivant, quand ma mère n'était pas encore une étrangère. La vie, c'est quand même mieux à plusieurs.

– La vie, c'est mieux quand tu es là, précisé-je en plaçant ma main sur sa joue.

Mes lèvres rejoignent les siennes et je me laisse aller à ce baiser d'une douceur infinie. Jamais personne ne m'a fait tant de bien. Jamais une femme ne m'a fait tant d'effet. Nos bouches se taisent pour mieux s'embrasser. Nous embraser. La tendresse laisse peu à peu la place au désir. Nos corps s'épousent et s'attisent. Adèle n'a plus besoin de ma veste pour la réchauffer, la protéger. Lentement, je la descends le long de ses bras nus, la laisse tomber sur le sol.

J'ai assez patienté...

Je vais enfin pouvoir l'effeuiller.

Je ne sais pas par où commencer. Défaire son chignon parfaitement tiré pour que sa crinière aux reflets roux la rende à nouveau sauvage. Ou la déshabiller entièrement, à l'exception de ses escarpins noirs et de sa coiffure chic. Est-ce que j'ai envie de dompter une tigresse ou d'approvoiser une biche ?

Me retrouver au lit avec une femme fatale ou une danseuse étoile ?

C'est fou comme Adèle a ces deux facettes en elle.

Fou comme je ne sais pas laquelle je préfère.

Pour l'instant, il n'est même pas question de lit. Je suis adossé à ma baie vitrée, à la frontière entre cuisine et salon. Je pourrais passer mes mains sous sa robe, la remonter juste un petit peu pour pouvoir la soulever et l'asseoir sur le plan de travail, jambes écartées pour me laisser entrer. Ou bien continuer à l'embrasser et la faire reculer jusqu'au canapé. Là, je n'aurais plus qu'à la renverser pour me retrouver sur elle. Mais il restera le problème de cette robe.

Putain, cette robe...

Et là, je commence à trop réfléchir. Parce que cette robe me rend fou, avec son décolleté qui ne m'en montre pas assez, ces bretelles croisées que j'ai envie de déchirer dans son dos, ce ruban de satin noir, en bas, qui ressemble à un cordon de sécurité – du genre « franchis-moi si tu oses ». Mais en même temps, l'idée de la voir entièrement nue me rend plus fou encore. Nue, blanche, tremblante et offerte à moi. Avec cet air vulnérable qui dira « ne me regarde pas », mais avec cette petite lueur, au fond des yeux, qui réclamera le contraire.

Qu'est-ce que tu veux, mademoiselle Adèle ?

Je glisse mes deux mains sur ses joues et immobilise son visage. Je voudrais trouver ma réponse dans son regard. Savoir si je peux la prendre, n'importe où, n'importe quand, ou si elle préfère prendre son temps. Savoir qui j'ai en face de moi, ce soir. Mais ses yeux de chat, jaune vif, me renvoient un mélange brûlant de peur et de désir. Toujours les deux mêmes ingrédients.

Si elle savait comme c'est elle qui m'effraie...

Avec ce genre de femmes dans les bras, tu ne peux pas penser qu'à toi. Je suis dur, fiévreux, excité comme jamais, mais je serre les dents. Parce que la pudeur d'Adèle, sa grâce, son extrême sensibilité, tu as forcément envie de les respecter. D'en être à la hauteur. Je serais un vrai connard de la brusquer.

Mais surtout, je serais le pire des abrutis de ne pas profiter de qui elle est, de ses paradoxes et de tout l'effet que ça me fait.

Je plonge dans son cou pour lécher sa peau nue, du lobe de l'oreille jusqu'au bout de l'épaule. Puis je fais le trajet inverse en soufflant sur la trace humide de ma langue. Le chaud et le froid, c'est tout ce qu'elle m'inspire. Elle frémit sous mes doigts et je m'attaque à la même zone, tendre et délicate, en y mettant les dents. Je la mordille

pour l'entendre gémir... puis j'embrasse sa peau rougie pour la guérir.

Je veux tout lui faire, du bien, du mal, et qu'elle en redemande.

Après ma bouche, mes mains ont envie de jouer au gendarme et au voleur. Au bourreau et à l'infirmier. Ma main droite descend sur son sein, le caresse, le soupèse. Il est d'une rondeur parfaite, ferme et souple. Il roule sous ma paume et déborde de la robe quand je le remonte. Vue démentielle.

Ma main gauche, celle du côté tatoué, part à la recherche du téton sous le tissu satiné. Elle le trouve, le pince et le sent durcir entre ses doigts. Sensation exquise. La vilaine ne s'arrête pas là, elle agace, titille, pince un peu plus fort, jusqu'au petit gémissement de douleur. Bruit délicieux.

Adèle se venge en posant sa main sur mon sexe. C'est le seul avantage du costard sur le jean : la finesse du tissu permet de tout sentir. Elle m'effleure, d'abord, puis descend plusieurs fois, de haut en bas, sur mon érection. Ça me soulage une seconde, puis ça me frustre, j'ai envie qu'elle me tienne entre ses doigts.

Si je la laisse faire, ma patience ne durera pas.

Je reprends les rênes et ma main droite parcourt lentement son dos, sa chute de reins vertigineuse, sa fesse rebondie et moelleuse. Je devine la dentelle sous la robe : pas un string, pas une culotte classique, un entre-deux. Ma lingerie préférée : qui cache sans masquer, qui suggère sans montrer.

J'ai hâte de voir ça. Ma main gauche se joint à la fête mais sans prendre de pincettes. Elle attrape ce cul bombé et le pétrit, remontant la robe et froissant le satin. Je durcis un peu plus dans mon boxer.

Adèle le sent et se frotte à moi, son bassin contre le mien. C'est bon. Mais ce n'est plus assez. Je glisse ma langue entre ses lèvres à défaut de pouvoir m'introduire ailleurs. Elle m'embrasse à pleine bouche, ses mains dans mes cheveux, son corps brûlant plaqué sur moi, de plus en plus impatient. Je glisse mes doigts sous l'ourlet noir, par-derrrière, et j'atteins enfin la dentelle. Elle est chaude, humide, assez pour que je l'écarte de quelques centimètres sur le côté. Du bout des doigts, je caresse son sexe sans y entrer, juste dessus, autour. Elle gémit, sans doute de plaisir, peut-être de frustration.

Et j'adore ça.

Mes doigts battent en retraite, à la recherche d'une fermeture éclair. Je la dézippe sur le côté, de l'aisselle à la hanche, pendant qu'Adèle s'attaque aux boutons de ma chemise. Elle ne veut jamais être la première à se déshabiller et ça tombe bien, vu comme je bous d'impatience et de désir. Quand elle écarte ma chemise sur mon torse, je fais glisser les bretelles de sa robe sur ses épaules. Quand mes poignets résistent, elle fait sauter mes boutons de manchette d'un coup sec. J'en profite pour tirer sur le satin bleuté qui tombe à ses pieds.

– Tu ne m'avais pas promis une leçon d'effeuillage ? murmuré-je en l'observant.

Ses escarpins noirs marchent sur la robe puis l'envoient valser à quelques mètres de nous.

Provoquée par ma question, Adèle défait ma ceinture en me regardant droit dans les yeux. Elle pourrait la laisser-là mais elle la fait glisser, lentement, entre les passants, jusqu'à la retirer complètement. Le claquement m'excite.

Finalement, c'est peut-être moi le tigre... et elle, la dompteuse à fouet.

Il y a quelques minutes, j'hésitais entre sa robe et sa nudité. Mais c'est parce que je n'avais pas encore vu ça. En sous-vêtements noirs, escarpins et chignon, elle est à tomber. Le parfait mélange de classe et de sensualité. Je ne suis pas certain d'avoir encore envie de la déshabiller. Elle continue, de son côté, faisant coulisser ma braguette et descendre mon pantalon. Elle s'accroupit même, d'un mouvement qui ne se veut pas lascif mais qui finit par l'être, pour me débarrasser de mes chaussures et chaussettes. D'en haut, la vue est imprenable.

Nous nous retrouvons à égalité et ses yeux, à nouveau allumés d'un feu ardent, s'égarant sur mon sexe tendu dans mon boxer. Il est noir, comme sa dentelle. À la différence que lui, il est vraiment de trop. Je saisis ses mains et les guide sur mes hanches.

Elle a gagné, je serai nu le premier.

Elle tremble quand elle me l'enlève, mais elle ne s'empêche pas pour autant de regarder. Je ne me lasse pas de sa curiosité. Comme tout à l'heure, en visitant ma villa, elle le frôle du bout des doigts, penche la tête, lèvres entrouvertes, pour mieux le découvrir. Puis le caresse, avec douceur, en revenant plonger son regard dans le mien. Je soupire de ce premier contact et mon érection grandit encore dans sa paume.

Je glisse ma main sur la nuque dénudée de ma danseuse étoile, juste

sous le chignon. Je l'approche et pose son front sur le mien, puis me penche pour la regarder me toucher, appréciant le spectacle autant que la sensation. Je ne pensais pas qu'Adèle puisse rester si longtemps en lingerie fine sous mes yeux gourmands. Peut-être qu'elle y prend goût, massant mon sexe avec le plus grand soin, peut-

être qu'elle s'oublie, écoutant mes grognements de plaisir, peut-être qu'elle aime assez mon corps pour se sentir bien dans le sien. Nos désirs se rejoignent et ne feront bientôt plus qu'un.

– Je crois que je vais garder la fin de l'effeuillage pour plus tard, susurré-je, un peu essoufflé.

J'aime trop cette dentelle noire.

Adèle me sourit, d'une façon espiègle qui la rend terriblement sexy. Comme la femme-enfant qu'elle est parfois, quand elle entend des mots qui lui font du bien. Je l'attrape sous les cuisses, la soulève et l'emmène jusqu'au plan de travail de la cuisine. Je l'y assois, un peu brutalement, m'éloigne une seconde pour aller chercher un préservatif, et reviens l'embrasser. Mes lèvres se mêlent aux siennes pendant que mon bras tatoué tire sur ce qui lui sert de culotte. Je la fais glisser le long de ses jambes, passe une cheville, puis l'autre, par-dessus les escarpins.

Maudits talons hauts : je ne veux plus jamais qu'elle les enlève.

Je m'approche à nouveau, mon sexe tendu vers elle, qui sait exactement où il va. Ma patience est épuisée, mon corps survolté. Si je ne la prends pas maintenant, il va falloir que je casse quelque chose. Mes deux mains longent ses cuisses, s'arrêtent sur ses hanches et la rapprochent un peu du bord. Nos yeux ne se quittent pas, Adèle sait, comme moi, que la délivrance est proche. Mais je crois qu'elle n'a aucune idée de la force de mon désir pour elle. Du monstre qui se déchaîne en moi à l'idée de la posséder. Je ne peux plus m'arrêter. Mes mains sur ses fesses, je me plante en elle, fort, jusqu'à la garde. Elle crie de plaisir et de surprise. Je grogne de cette sensation parfaite : son humidité, sa chaleur, sa féminité serrée tout autour de moi. Je reste logé au fond d'elle, je pourrais jouir sur le champ.

Mais Adèle mord dans mon épaule tatouée à me faire mal. J'ai compris le message. Je ressors et la pénètre encore. C'est aussi bon que la première fois, peut-être encore plus profond. Elle écarte un peu plus les cuisses, je ne la pensais pas aussi souple. Je la bascule légèrement en arrière, la retenant dans mes bras, et elle m'offre un

angle parfait. Je me glisse en elle, plus vite, et enfouis mon visage dans ses seins rapprochés. Ma barbe lui rougit la peau. Sa dentelle me brûle les joues.

Qu'est-ce qui m'a pris de lui laisser son soutien-gorge ?

De deux doigts dans son dos, je défais les agrafes et mords dans le tissu fin pour l'arracher avec les dents. Je veux qu'il disparaisse. Quand ses seins blancs et lourds sont enfin à ma merci, je fonce sur un téton rose pour l'engloutir. Il durcit sous ma langue, mes lèvres le suçotent pendant que mon bassin s'active. Les soupirs d'Adèle se transforment en petits cris aigus. Ils répondent aux claquements de mon ventre entre ses cuisses. Elle s'agrippe à mes épaules pendant que je la malmène, suivant du regard les spirales noires sur ma peau. Elle a l'air hypnotisée, prête à s'abandonner. Mais elle s'accroche encore un peu, ses ongles me griffant le dos, ça décuple mes forces.

Sa jouissance est proche, je le sens à son corps qui se tend. Elle croise ses escarpins sur mes reins, je sens les talons pointus m'effleurer les fesses. J'accélère le rythme, parfaitement calé contre son corps, et je reviens l'embrasser. Ses lèvres humides restent entrouvertes. Elle gémit près de ma bouche en emmêlant ses mains dans mes cheveux. Elle tire un peu, j'adore. Et je lui pétris les fesses, les doigts enfoncés dans sa chair, pour la posséder encore un peu plus. Je ne pourrais pas être plus près d'elle, plus en elle, et mes derniers coups de rein la font décoller. Ses yeux jaunes s'enflamment et elle crie, tremble, se cambre et se contracte sur mon sexe. Ses seins remuent contre mon torse. Il ne m'en faut pas plus pour exploser. Je jouis violemment en laissant échapper un râle rauque, aussi profond que mon plaisir.

Il lui faut de longues secondes pour redescendre sur terre. Je lui caresse lentement les cuisses, dépose de minuscules baisers sur ses joues, dans son cou, jusqu'à ce qu'elle se détende dans mes bras.

– Tu fais ça aussi quand tu jouis, me chuchote-t-elle à l'oreille, d'une voix essoufflée.

– Quoi ?

– Plisser les yeux.

– C'est pour mieux te voir...

– menteur. Tu ne peux pas t'en empêcher, sourit-elle.

– Seulement quand c'est aussi bon que ça, plaide-je pour ma défense.

– Le reste du temps, c'est peut-être un peu agaçant. Mais pendant l'orgasme, je trouve ça terriblement sexy, avoue-t-elle en glissant doucement ses pouces sur mes paupières.

– Pas autant que toi, nue, sur le plan de travail de ma cuisine.

– Pas nue, en escarpins, me corrige-t-elle, l'air coquin.

Son chignon tiré s'est un peu défait, quelques mèches s'échappent sur son front, autour de ses oreilles. Et je retrouve l'Adèle simple, naturelle, espiègle, qui me fait fondre autant que l'autre m'excite. Je me retire, me débarrasse rapidement du préservatif et reviens m'occuper d'elle.

Lentement, je lui enlève ses chaussures. Je n'ai plus envie du moindre artifice, juste Adèle Joly et sa nudité. Chez moi : là où aucune de mes amantes n'a jamais mis les pieds.

– Maintenant, je me sens vraiment... trop nue, bredouille-t-elle en serrant ses bras autour de ses seins.

Je saisis doucement ses mains, croise mes doigts aux siens et étire ses bras loin d'elle, offrant sa poitrine généreuse à mes yeux captivés.

– Ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus, murmuré-je.

– Encore un mensonge, soupire-t-elle en retour.

– Non. Tu peux être aussi pudique, aussi dure avec toi-même, aussi critique que tu veux, ça ne m'empêchera pas de te trouver belle.

– Arrête...

– Tu es voluptueuse, Adèle.

– Tais-toi...

– Attirante, sensuelle.

– Damon...

– Fascinante, scandaleuse... continué-je en souriant, mais le plus sérieusement du monde.

– Enfoiré ! me répond-elle en m'attirant par le cou pour m'embrasser.

– Si tu veux...

– Provocateur ! m’embrasse-t-elle encore.

– Avec plaisir...

– Allumeur ! lâche-t-elle en sautant sur ses pieds pour s’enfuir.

Elle ramasse ma chemise blanche par terre, l’enfile sans la boutonner et va se réfugier dans le salon. Pieds nus, avec sa robe improvisée lui arrivant juste sous les fesses et son chignon de plus en plus mal-en-point, elle me donne l’impression d’habiter là.

Et je ne sais pas trop quoi penser de ça...

Notre osmose charnelle est plus qu’évidente. Notre entente intellectuelle, elle, varie selon les jours où elle a envie de me frapper et ceux où elle préfère m’éviter. Mais ce qui m’étonne le plus, c’est cette harmonie qu’elle fait régner chez moi. Une sérénité que je ne connais pas. D’habitude, Adèle non plus n’est pas du genre tranquille. Elle angoisse, virevolte, se cache, s’affole, oublie de respirer. Pendant que moi je soupire, fulmine, souffre, grogne, sans jamais m’arrêter. Mais ensemble, nos cœurs semblent battre un peu plus lentement. Pas moins fort. Juste mieux.

Adèle s’assied sur le canapé gris clair, une jambe repliée sous les fesses, et je trouve que tous les deux, ils vont bien ensemble. Elle lève les bras pour enlever une à une les pinces coincées dans ses cheveux. De longues mèches ondulées, rousses, châtain foncé, dorées, tombent en cascade sur ses épaules. Ma paix intérieure se réveille un peu. Elle les ramène d’un côté, les démêle avec les doigts...

et les miens me démangent. Nu, je m’approche silencieusement derrière le canapé pendant que mon hôte rassemble sa crinière dans un nouveau chignon désordonné. Elle se retourne vers moi, comme pour me demander si j’ai de quoi les attacher. Je pourrais lui tendre un crayon, mais je choisis de poser ma main sur sa nuque. Puis de glisser mes doigts dans ses cheveux relevés. Adèle frissonne.

Elle capitule enfin et laisse retomber l’objet de mon désir. Aussitôt, sa chevelure sauvage prend une couleur de feu dans mes yeux.

La jolie biche a disparu, c’est l’heure de rencontrer la tigresse.

– Tu as bien fait de remettre un vêtement, dis-je en glissant une main sous la chemise pour effleurer son sein. Ça va me donner une nouvelle occasion de t’effeuiller.

Adèle caresse lentement mon bras tatoué, suivant les motifs du bout des doigts. Puis elle se penche en arrière, la tête sur le rebord du canapé. Je me plie en avant pour aller l'embrasser. Elle a un goût d'encore...

15. Déchirée

Adèle

Oh, mon dieu ! j'ai dormi plus de six heures d'affilée.

Oh, mon dieu ! un homme gît à mes côtés.

Oh, mon dieu ! je suis entièrement nue.

Neuf heures du matin, la lumière du jour filtre par la baie vitrée dont personne n'a pensé à fermer les stores. Je n'ose pas bouger. Le plus lentement possible, je tourne la tête vers Damon, nu, lui aussi, endormi dans la position la plus sexy qui m'ait été donnée de voir un jour. Il est étendu sur le ventre, son bras tatoué replié sous sa joue, l'autre allongé sur le matelas, une jambe à moitié relevée et les fesses incroyablement bombées, comme si ses muscles étaient en permanence contractés. Son dos est d'une largeur inimaginable, sa peau d'une perfection indécente. Son visage semble doux, serein, avec de longs cils bruns qui bordent ses paupières closes, et des lèvres fermées qui ont presque l'air de sourire.

Il faudrait que je me pince pour m'assurer que je ne rêve pas.

Mais ça pourrait le réveiller.

Et il me verrait comme ça...

Je tire tout doucement sur le drap chiffonné, rejeté au bout du lit, pour m'en recouvrir. L'infime froissement fait remuer Damon, qui se retourne lascivement pour s'étendre sur le dos.

Pile, c'était déjà quelque chose. Mais face, je ne vais pas m'en remettre !

Cette fois, il a replié son bras blanc sous sa tête. Le noir repose mollement sur son ventre, les tatouages sombres contrastant avec le reste de son corps à la peau lumineuse. Je peux compter les abdominaux un par un tellement ils sont marqués. Ses pectoraux dessinés se soulèvent avec sa respiration, profonde et régulière. Plus bas, c'est un spectacle tout aussi grandiose, alléchant – qui me rappelle instantanément ma nuit torride. Cet homme qui semble si

inoffensif dans son sommeil a fait des folies de mon corps pendant de longues heures, hier soir. Sans jamais fatiguer, sans jamais perdre une once de virilité, de force, d'intensité. Il m'a fait m'abandonner, me lâcher, dépasser mes limites, comme si j'avais attendu ça toute ma vie.

Mais il n'y a pas que le sexe. Il y a tout ce qu'il m'a dit, sa façon de me regarder, de me sourire, de me serrer contre lui. Et tous les sentiments inavoués qui ont eu l'air d'exploser. Sa tendresse, qu'il n'a plus essayé de retenir. Sa carapace, qu'il a laissée se fissurer pour me faire entrer. Plusieurs fois, je me suis promis de repartir... bientôt. De ne pas envahir sa villa de milliardaire où personne ne vit vraiment. De ne pas rester dormir dans le lit d'un homme qui n'est que mon amant. De ne pas franchir cette barrière entre nous, à laquelle il tient autant que moi. Mais voilà, il m'a retenue dans ses bras et je me suis laissée aller quelques secondes contre sa chaleur rassurante, contre sa douceur surprenante, j'ai écouté son cœur battre dans ma poitrine, son souffle me bercer... et j'ai dormi comme un bébé.

La plus longue et la plus délicieuse des nuits depuis ces trois, ces cinq, non, ces dix dernières années.

– Bonjour, crinière... susurre-t-il en ouvrant les paupières.

– Bonjour... muscles, réponds-je en passant les doigts dans mes cheveux en désordre.

– Et bonjour, yeux baladeurs, sourit-il cette fois.

Grillée... !

– Et re-bonjour, Nomad, répété-je son surnom codé en arrêtant de le reluquer.

– Un nomade qui dort chez lui, dans son lit, en bonne compagnie... C'est un comble, s'amuse-t-il

en se redressant.

– C'est si rare que ça ? demandé-je, craignant d'avoir abusé de son hospitalité.

– Si je te dis que ça n'est jamais arrivé, tu vas me prendre pour un vieux garçon de vingt-neuf ans ou un sale type flippé de l'engagement ?

Damon a le même âge que moi !

En fait, je ne sais même pas si je l'imaginais plus jeune ou plus âgé...

Je crois que j'oublie trop souvent que ce Mister Mystères est aussi un être humain, avec une date de naissance et une carte d'identité.

– Non, je te prends juste pour un égoïste qui ne veut pas partager son lit king size et sa vue directe sur l'océan.

– Cette vue est trop belle pour l'offrir aux yeux de n'importe qui.

Damon se lève du lit – toujours aussi nu, mon dieu – et marche lentement vers les fenêtres de sa chambre qui donnent sur la baie de San Francisco. Debout, il est encore plus impressionnant. Grand, large, taillé en V, avec des jambes solides aux muscles allongés et un fessier...

Bon sang, ce fessier !

Quand il a rempli son regard de ciel et d'eau de mer, il me rejoint au lit et m'attire à lui. Ses yeux sont effectivement plus clairs, brillants, peut-être même humides. Je m'y noie, cherchant à décrypter l'émotion qui le submerge. Mais il regarde ailleurs, avant de soupirer :

– Je sais que tu vas devoir partir. Je sais que tu vas le rejoindre, lui.

– Oui... C'est l'heure des adieux ? tremblé-je en entourant son torse de mes bras.

– Non, des mercis. Merci de m'avoir accordé cette nuit. De l'avoir rendue si spéciale. Je ne me suis pas trompé sur toi, Adèle... Mais je me suis peut-être trompé sur moi-même.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? frissonné-je en songeant qu'il regrette peut-être.

– Depuis la mort de ma sœur, j'ai fait une croix sur tout ça... l'amour, le bonheur, prononce-t-il avec difficulté. Je me suis juré qu'aucune autre femme ne compterait jamais dans ma vie.

– Mais... ?

– Mais tu es là et je pourrais te dire que... je voudrais que tu ne t'en ailles jamais.

– Pourquoi tu ne me le dis pas ?

– Parce que je ne suis pas comme ça. Je ne partage pas. Tu sais, je suis

capable de me blinder pour ne pas souffrir.

– Je te crois...

– Je m'interdirai de tomber amoureux d'une femme qui en aime un autre.

Voilà sa sentence. Voilà la phrase qu'il prépare depuis qu'il s'est réveillé. Voilà la menace qui pèse désormais sur moi. Mon cœur s'emballe de ces aveux : entendre Damon parler d'amour était une chose inimaginable il y a encore quelques jours. Mais alors qu'il s'ouvre, se livre enfin à moi, sa déclaration ressemble étrangement à un ultimatum. Et mon cœur bat encore plus fort en visualisant le triangle amoureux dans lequel je suis en train de sombrer. Je partage un lourd secret avec Damon, qui est lié d'une façon ou d'une autre à Melville, l'homme que je suis toujours censée épouser.

– Je ne suis plus certaine d'aimer qui que ce soit, avoué-je en toute sincérité. J'ai ouvert les yeux sur mon fiancé. Ce n'est pas pour les fermer sur un autre homme encore plus mystérieux. Pourquoi je devrais te faire confiance ? Et si c'était toi, l'odieux manipulateur, qui me séduit et me convainc que mon futur mari n'est pas celui que je crois ? demandé-je sans en penser un seul mot.

Damon prend un air grave. Il me tourne doucement face à lui, dégage les cheveux éparpillés sur

mon visage et pose ses deux mains sur mes joues.

J'adore quand il fait ça. J'adore sentir la force de ses bras, la délicatesse de ses doigts.

– Je ne te demanderai jamais de quitter Cooper pour moi. Je ne t'obligerai jamais à faire quelque chose que tu ne veux pas. Ta liberté, elle n'appartient qu'à toi. Reprends-la avant qu'il te la vole.

Reprends ta vie avant qu'il la bousille. C'est tout ce que je te demande, Adèle. Après, tu pourras en faire ce que tu veux.

– Qu'est-ce qui est arrivé à ta sœur ? bredouillé-je, les larmes aux yeux.

L'heure de vérité a sonné.

Mais c'est la sonnerie criarde de mon téléphone portable qui retentit dans la villa. Je me lève d'un bond, emmenant le drap enroulé autour

de moi, cherchant d'où provient le bruit entêtant, persuadée que ce coup de fil est une urgence. Ou pire. La panique m'envahit quand je décroche, à l'ultime seconde, retrouvant mon portable abandonné sur le comptoir de la cuisine.

– Addy, chérie, je te cherche partout ! rôle Melville sur un ton un peu autoritaire.

– Partout ? dis-je avec une voix qui me semble un peu trop ensommeillée.

– Comme tu n'étais toujours pas à la maison, je suis passé à ton resto. J'ai trouvé Violette, mais aucune trace de ma fiancée. Tu imagines comme je me suis inquiété ? Elle m'a dit qu'elle avait préféré ne pas te réveiller... Mais ça m'étonne, vu tes insomnies à la maison, aucune raison que tu dormes comme un loir dans un palace ! Je te connais par cœur. Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix n'est pas vraiment colérique, ni froide, ni agressive, juste irritée. Comme chaque fois que Melville Cooper n'obtient pas ce qu'il veut dès qu'il le veut. Un poids d'une tonne s'abat sur mes épaules : je n'ai rien à répondre à tout ça. Et encore moins envie de satisfaire sa curiosité, de devoir me justifier. Tout juste quelques phrases et je suis déjà lasse de sa façon de me parler, m'oppresser, faire les questions et les réponses sans chercher à m'écouter.

– Violette est partie plus tôt pour assurer le service au resto. Moi, je voulais juste en profiter encore un peu.

– Tu fais la grasse matinée, maintenant ? se marre-t-il au bout du fil.

– Melville, il est neuf heures du matin, soupire-je sans pouvoir m'en empêcher.

– Pas la peine d'être excédée. Je n'ai pas le droit de savoir ce que fait ma future femme un dimanche matin ? s'agace-t-il tout à coup.

– J'ai gagné ce week-end, je suis censée pouvoir me détendre...

– Ou, et les vacances sont terminées, siffle-t-il, de plus en plus dédaigneux. Je viens te chercher.

– Non ! Je suis en route ! Et j'ai envie de marcher.

C'est le premier truc qui m'est venu. Mais sans doute pas le plus efficace : Melville a horreur qu'on le contrarie et encore moins

l'habitude que je m'oppose à lui. Et surtout, il pourrait se pointer au Lennox Hill Palace en quelques minutes... et il ne m'y trouverait pas. Je l'imagine déjà en train de faire un scandale à la réception, de se ruer dans les suites pour me chercher lui-même, d'apprendre que je n'ai même pas dormi là. Je me liquéfie sur place.

– Parfait. Ne traîne pas ! lâche-t-il comme une menace plus que comme un ordre.

– Sinon quoi ? répliqué-je alors qu'il a déjà raccroché.

Je pousse un cri guttural, les dents serrées, de soulagement autant que de frustration. Je ne supporte plus d'entendre le moindre de ses mots, de ses intonations méprisantes, de ses reproches permanents, de ses accusations sous-entendues.

C'est lui que je ne supporte plus.

Damon me regarde, adossé à la baie vitrée du salon, vêtu seulement d'un jean noir. Je ne l'ai pas entendu arriver. Mais il semble être là depuis une éternité. Il pose sur moi ses yeux tristes, sombres, nos sentiments d'impuissance se répondent en silence. Puis il s'approche lentement, glisse une main derrière ma tête et la pose sur son épaule. Je me laisse aller contre son torse nu. Mes larmes coulent sur sa peau douce, il me serre un peu plus fort.

Et pourquoi c'est lui, qui me fait tant de bien ?

– Laisse-moi t'accompagner. Je te déposerai à l'angle.

– Non, je vais prendre un taxi.

– Je ne veux pas te savoir seule là-bas.

– Il est temps que je l'affronte, lancé-je en séchant mes larmes. Et tu ne peux pas m'aider pour ça.

– Non, mais je peux être là. Pas loin. Au cas où tu aurais besoin de moi.

Je quitte les bras rassurants de Damon à contrecœur pour aller prendre une douche et passer mes vêtements de rechange. Pendant ces quelques minutes de solitude, je réalise quel homme précieux il est. Tendre, attentif, protecteur, dévoué, tout ce que Melville n'est pas. Et j'ose enfin m'avouer que je pourrais tomber amoureuse de lui sur le champ.

Si ce n'était pas si compliqué.

Si et seulement si...

Juste avant de quitter sa villa, mon petit bagage sous le bras, je me retourne une dernière fois. J'ai l'impression de laisser un petit peu de moi ici. Sur le seuil de la porte que je m'apprête à refermer, Damon me rejoint en courant et me retient par la main.

– Si je te l'avais demandé... de ne plus jamais t'en aller... Tu aurais répondu quoi ?

Je retourne sa main et l'embrasse au creux de la paume. Je m'enivre encore de son odeur mais je ne réponds rien. Je ne peux pas. De toute façon, mes yeux doivent me trahir. Les siens, plissés, lisent clair en moi.

En rentrant à la maison, Bernadette me saute dessus pour me faire la fête. À l'opposé de l'accueil de Melville, glacial, qui m'attend sur le canapé. Tant mieux : je craignais qu'il n'ait déjà changé d'humeur et fasse comme si de rien n'était. Tant mieux : j'ai besoin de lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. J'ignore toujours ce que Damon lui reproche, quel rôle mon fiancé a joué dans la mort de Tilda, quel danger je cours peut-être, mais à cet instant, ça m'est égal. Je n'ai pas peur. Je veux être écoutée.

– Il faut qu'on discute, commencé-je en m'asseyant à l'autre bout du canapé.

– Oui, je n'ai pas aimé ta façon de me répondre au téléphone. Tu as changé, Addy, je ne te reconnais plus.

– Tu ne te demandes pas pourquoi ?

– Parce que vous les femmes, vous êtes comme ça. Un jour ça va, un jour ça ne va pas.

– Si tu ne me considérais pas comme « une » femme, mais comme « ta » femme, tu saurais que je

suis malheureuse.

– C'est nouveau, ça ? ricane-t-il un peu jaune. Avec tout ce que je fais pour toi ? Je me tue au boulot pour t'offrir cette vie-là !

– Cette vie ne me convient pas, le coupé-je doucement.

Il écarquille les yeux et je sens la colère lui monter au nez.

– Je ne parle pas de ton argent. De cette maison, ces voyages, ces cadeaux... Je te parle de nous, Melville. Je ne me suis jamais sentie aussi seule. Tu sais avec qui je passe le plus clair de mon temps ?

Avec qui je partage le plus de choses ?

– Violette ? tente-t-il en haussant les épaules.

– Bernadette ! Le doudou que tu m'as offert pour me tenir compagnie. Le chien qui me donne l'affection, l'amour que tu n'as pas pour moi.

– Tu veux épouser ton saint-bernard, maintenant ? Si j'avais su, j'aurais laissé ce clébard de malheur dans son élevage !

– Je ne veux épouser personne, lâché-je, à bout de forces.

– Alors quoi, tu veux me quitter, c'est ça ?

Sa voix est calme, posée, son visage impassible. Derrière ses lunettes à monture noire, ses yeux bleus n'ont aucune expression. Je me demande si c'est ce qu'on appelle le calme avant la tempête ou si Melville est simplement en train de me faciliter la tâche, réalisant qu'il ne m'aime pas non plus comme il devrait. Je ne pensais pas en arriver là aujourd'hui, mais c'est le moment de lui dire vraiment ce que je ressens.

– Oui... Je crois qu'on devrait se séparer.

Il éclate de rire, trop fort, trop longtemps, et ses cris joyeux résonnent dans tout le salon. À en devenir démoniaques.

– Mais tu es complètement folle, ma pauvre Addy ! Qu'est-ce qui ne va pas, là-dedans ? ! se lève-t-il pour venir tapoter son index contre ma tempe. Tu réalises que ce serait la plus grosse erreur de toute ta vie ? Tu n'as rien, sans moi. Tu n'ES rien !

– Ne dis pas ça, bredouillé-je en commençant à craindre ses débordements.

– Mais écoute-toi ! Tu n'es même pas capable de prononcer une phrase intelligible ! Incapable d'élever la voix sur un putain de chien. Comment est-ce que je pourrais avoir une conversation avec toi ?

– Si tu me laissais parler...

– Et pour dire quoi ? ! Que tu veux me quitter ? Laisse-moi rire, Addy ! Pour aller où, hein ?

Retrouver ton père et ta petite vie de merde ? Tu n'as aucune famille, aucun ami... Même ta propre mère ne veut pas de toi dans sa vie.

C'est faux. Ne le crois pas...

– Franchement, Addy, qu'est-ce que tu sais faire ? Tu n'as toujours pas le permis. Tu ne sais toujours pas parler anglais sans accent. Faire un régime sans craquer. Même dormir, tu n'y arrives pas ! Ton resto, c'est moi qui l'ai monté ! Et tu continues à m'appeler, chaque jour, pour que je t'aide à choisir ceci, à décider cela ! Tout ce que tu fais de tes journées, c'est raconter ta vie sur un petit blog que personne ne lit !

Faux, encore faux. Ne cède pas.

Je le laisse débiter son discours odieux, avec son sourire narquois sur les lèvres et son regard plein de dégoût. J'encaisse en pleurant en silence, essayant de ne pas laisser ses mots m'atteindre. Il peut me dénigrer, me rabaisser, m'humilier tant qu'il veut : ça ne fait que m'ouvrir les yeux.

– Non, mais regarde-toi ! Qui pourrait vouloir de ça ? Tu crois qu'un autre homme aussi con que moi pourrait t'épouser ? Ou juste t'aimer ?

– Mais alors qu'est-ce que tu fous avec moi ? hurlé-je, comme enragée.

Cette fois, la pilule ne passe pas. Pas pour ma fierté, mais parce qu'il ne parle plus seulement de moi. Sans le savoir, Melville parle de Damon. Et je ne le supporte pas.

Et s'il avait raison... ?

Ma résistance intérieure craque. Je bondis sur mes pieds et me rue vers la porte d'entrée. Je l'ouvre, m'enfuis en courant dans la rue, mes larmes coulant de plus belle sur mes joues. À l'angle, je tombe nez à nez avec une moto noire, rutilante. Il me faut une seconde de plus pour apercevoir son propriétaire. Barbe, tatouages et vêtements sombres. Regard plus ténébreux encore.

Damon s'avance, prend mon visage entre ses mains, essuie mes larmes du pouce. Je tente de me

dégager, de rage, mais il me retient.

– Tous les hommes voudraient de toi, Adèle. Moi le premier. Et je ne te laisserai pas m'échapper.

Mon cerveau a du mal à imprimer. Je n'arrive plus à respirer. À penser.

– Pourquoi tu me dis ça ? Comment tu sais... ? m'essoufflé-je en tentant de comprendre.

– Ça fait partie de ce que je voulais t'avouer ce matin. Toute la vérité que...

– Explique-moi ! m'emporté-je, nerveusement épuisée.

Je vois la pomme d'Adam de Damon descendre et remonter dans sa gorge. Ses yeux se plisser au

point que je ne puisse plus rien y lire. Je retrouve le visage dur et mystérieux du motard sexy, son air insondable, fascinant, dangereux.

– Adèle... J'ai placé des micros dans votre maison... il y a un peu plus d'un mois. Je peux écouter ce qui se passe chez toi.

Oh mon dieu.

Pincez-moi.

Cette fois je ne rêve pas : c'est un cauchemar.

16. L'heure de vérité

Damon

– Laisse-moi tranquille !

– Adèle...

– Ne me suis pas !

– Tu vas où ?

– Loin. N'importe où.

– À pieds ?

– Je n'ai besoin de personne.

– Je sais...

– Et encore moins d'un taré qui planque des micros chez moi.

– Pas chez toi, chez Cooper, essayé-je d'expliquer en marchant à côté d'elle.

– Alors, toi aussi, tu penses que rien n'est à moi ? ! Que tout lui appartient ? ! Vous êtes exactement pareils ! me hurle-t-elle en s'arrêtant brusquement sur le trottoir.

– Ne me compare pas à lui. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Alors ne dis rien ! Ne dis plus rien ! Va-t-en ! me crache-t-elle au visage, les yeux embués de larmes, en reprenant sa course folle dans la rue.

Je la rattrape en accélérant juste un peu le pas et me plante face à

elle.

Ne la touche pas...

Ne la prends pas dans tes bras...

– Tu as le droit d’être furieuse. Tu peux me détester. Décider que tu ne veux plus jamais me revoir.

Mais pas avant de m’avoir écouté.

– Sinon quoi ? J’en ai marre de recevoir des ordres ! D’entendre des menaces ! D’obéir à des hommes qui se croient tout permis ! Ce n’est pas toi qui m’as dit de reprendre ma liberté ?

Elle explose en sanglots et ses yeux jaunes me fusillent. Ils sont devenus sombres, comme un vieux bijou en or usé, noirci par le temps. Elle semble épuisée. Et elle a raison : je ne peux pas la forcer. Je ne veux pas ressembler à cet enfoiré qui la fait pleurer, lui dicte sa conduite, hausse le ton pour lui faire peur. Je baisse la voix et me rapproche un peu d’elle, sans la toucher.

Même si mes mains en rêvent...

– Sinon je ne pourrai pas te protéger. C’est pour ça que je suis là. Tu es libre, Adèle. Mais tu es seule. Cooper est peut-être en train de te courir après. Et tu n’as nulle part où aller. Ton resto, c’est le premier endroit où il viendra te chercher. Laisse-moi seulement t’emmener loin d’ici, te mettre à l’abri. Tu ne seras même pas obligée de m’écouter.

– Pour l’instant, c’est de toi, Damon, que je veux me protéger. Tu m’as trahie. Tu m’espionnes depuis des semaines. Tu violes mon intimité. Tu me caches la vérité. Je te faisais confiance et tu m’as manipulée ! s’emporte-t-elle à nouveau.

– Si je me servais de toi, tu crois que je serais ici en train de te supplier ? De risquer que Cooper me voie ? Si c’était le cas, je penserais à sauver ma peau, je me serais barré depuis longtemps.

Je parle toujours calmement, mais les passants nous écoutent nous engueuler, nous observent plus ou moins discrètement, nous contournent en nous dévisageant. Certaines femmes, curieuses, ralentissent pour regarder Adèle pleurer. D’autres tendent l’oreille, peut-être par solidarité, pour s’assurer qu’elle n’est pas en danger. Il y a même un vieillard qui s’arrête pour savoir si « tout va bien, ici ».

À son avis ? !

– Je vais venir avec toi pour une seule raison : parce que je n’ai pas envie de me donner en spectacle en pleine rue. Et puis ta moto ira plus vite que le bus, s’adoucit-elle un peu en faisant marche arrière sur le trottoir.

– Ça fait deux raisons, ça, souris-je dans ma barbe.

– La ferme.

– Et il y en a une troisième : je tiens à toi, Adèle. Bien plus que tu ne le crois.

– Ça tombe bien, je ne crois rien.

On garde le silence tout le temps du trajet en Harley jusqu’à Ocean Beach. Je ne vois nulle part ailleurs où l’emmener. Pas chez moi, elle ne voudrait jamais. Ici, elle pourra se trouver un hôtel, si elle le souhaite. Cooper ne s’aventure pas dans ce coin reculé de San Francisco, il ne la trouvera jamais. Et j’ai bon espoir que cette côte sauvage – le vent, la brume, le bruit des vagues – apaise Adèle autant que moi.

– Je ne veux pas descendre sur la plage, me lance-t-elle alors que je retire à peine mon casque. Tu m’as déjà fait le coup des rochers, lance-t-elle un peu amère.

– Ok... Tu veux aller t’asseoir sur le petit muret ? proposé-je en détachant le sien.

Elle recule vivement la tête et s’occupe elle-même de son casque, qu’elle pose sur le siège arrière de la moto. Puis Adèle traverse sans m’attendre pour rejoindre la promenade et le muret en pierres qui longe la plage. Elle l’enjambe, laissant ses pieds pendre dans le vide et son regard se perdre à l’horizon.

– Je suis désolé de ce que tu ressens en ce moment, commencé-je doucement, debout à côté d’elle, face à l’océan.

– Tu n’as aucune idée de ce que je ressens, Damon. Je n’ai plus rien, ni fiancé, ni maison, ni confiance en personne, rien.

Elle ne pleure plus. Son visage sec, fermé, ses yeux remplis de désespoir sont encore plus tristes à voir. Mon estomac se noue à l’idée que je suis responsable de ça. En partie. Et je ne sais pas quoi faire ou

quoi dire pour la soulager.

– Les micros ne servaient qu’à écouter Cooper, avoué-je. Pas toi. Il y en a un dans son bureau, un autre dans le salon. C’est tout.

– C’est tout ? ! Tu sais combien d’heures je passe dans ce salon ?

– Oui...

– Ah, bien sûr que tu le sais, siffle-t-elle avec un terrible rictus sur les lèvres.

– Ce n’était pas prévu, tout ça. Je te le promets. Je ne devais me focaliser que sur lui, essayer d’obtenir ce que j’attends depuis des années.

– Mais tu attends quoi, à la fin ? ! lâche-t-elle en tournant son visage vers moi.

– Je ne pensais pas...

– Tu ne pensais pas enfreindre la loi ? Tu ne pensais pas faire du mal à quelqu’un que tu ne connais même pas ? Et qui n’a rien demandé à personne ? !

Elle s’emporte encore et ses reproches, fondés, sont comme des coups de poignard. Sans le savoir, elle fendille mon armure. Je suis à deux doigts de tout lui déballer.

– Je ne pensais pas être captivé par ces écoutes. M’attacher à toi sans même te voir. Souffrir avec toi. Je t’ai entendu vivre, Adèle.

Elle se fige une seconde, les mains sur le muret de chaque côté de ses cuisses, la tête rentrée dans les épaules. Le vent décoiffe son chignon et des mèches dorées lui balaient le front.

Je crève d’envie de la prendre dans mes bras.

Je m’assieds enfin à côté d’elle, à distance raisonnable, à califourchon sur le muret de pierres.

J’observe son profil, son air grave et profond qui la rend plus belle encore. Si je veux qu’elle comprenne, il est temps que je m’ouvre.

– Je t’entends rentrer tard, seule. Parler à ton chien. Aller te coucher, encore seule. Te relever au milieu de la nuit parce que ton fiancé t’a réveillée en rentrant. Marcher sur des jouets en plastique parce que tu

n'oses pas allumer la lumière. Jurer, parler toute seule, taper frénétiquement sur ton ordinateur. Chuchoter des mots doux à Bernadette, ou l'engueuler parce qu'elle ronfle trop fort. J'ai l'impression de te connaître par cœur...

– Si c'est à ça que ressemble ma vie, c'est pathétique.

– Non, c'est Melville Cooper qui l'est. Tu ne te rends pas compte de ce qu'il te fait subir. Les rares fois où il est là, je l'entends te malmener à longueur de journées, de soirées. Décider de tout sans jamais te consulter. Exiger des dîners, des massages, des cafés. Puis critiquer tout ce que tu fais.

T'offrir des cadeaux que tu n'aimes même pas. Je t'entends pleurer dès qu'il s'en va. Dire à ton père que tout va bien, même s'il ne te croit pas.

– Et dire que j'ai besoin de l'entendre de ta bouche pour y croire... marmonne-t-elle pour ellemême.

– Il est en train de te faire la même chose qu'à ma sœur : te rabaisser, t'isoler, t'écraser, t'imposer ses choix, t'habituer à l'emprise qu'il a sur toi.

– Peut-être... mais je ne suis pas Matilda. Je ne te connais pas. Tu m'as surveillée, suivie, espionnée, tu es entré par effraction chez moi, j'ai largement de quoi porter plainte contre toi.

– C'est ce que tu veux ?

– Peu importe ce que je veux. Si tu ne me dis pas toute la vérité, c'est la dernière fois que tu me vois.

Son ultimatum s'envole dans le vent puissant d'Ocean Beach et revient comme une gifle sur mon

visage. Adèle ramène une jambe de l'autre côté du muret pour me faire face. Elle se tient droite et se force à me regarder dans les yeux. Les siens sont un peu plus clairs que tout à l'heure, entre l'or et le cuivre, mais ils ont toujours cette froideur métallique, cet éclat disparu. Je ne les reconnais plus. Et pourtant, ils me transpercent comme avant.

C'est le moment.

Je ne peux plus reculer.

Je me fous qu'elle porte plainte... mais je ne supporterais pas qu'elle disparaisse de ma vie.

– Melville Cooper a épousé ma sœur en cachette pour que personne ne l'en empêche. Il la savait

fragile. Et il la savait riche, très riche. Il n'a jamais essayé de l'aider, il l'a brisée. Il la trompait et lui racontait tout, il l'enfermait chez eux, l'empêchait de me voir, d'avoir des amis ou d'aller chez son psy. Il l'a poussée à bout jusqu'à ce qu'elle se suicide. Il n'attendait que ça ! Elle n'avait que vingt ans... Et il a hérité de toute sa fortune. Ce que nos parents nous ont légué, à Tilda et moi, après leur mort. Cooper est un pervers narcissique, un manipulateur, dingue de fric et prêt à tout pour arriver à ses fins. Même à tuer quelqu'un.

J'entends ma voix monocorde prononcer ces mots, et pourtant j'ai envie de les hurler. De les cracher dans l'océan, de les lancer violemment contre les rochers, juste pour faire quelque chose de mon chagrin. Au loin, le Golden Gate Bridge orangé perce dans le brouillard. Je ferme les yeux pour ne pas imaginer ma sœur sauter et s'écraser tout en bas, dans les vagues bouillonnantes que j'aime tant regarder.

– C'est ce que tu cherches à prouver... qu'il l'a tuée ? bredouille Adèle en tremblant.

– Je veux qu'il paye pour ce tout qu'il lui a fait. C'est à ça que servent les micros. J'espérais capter une conversation avec son avocat, son comptable, ou n'importe quel ami à qui il se vanterait d'avoir réussi son coup. Mais il est discret, ce fumier.

– Ta sœur était dépressive... Tu es sûr qu'elle... ?

– C'était prémédité, Adèle. Je suis certain qu'il y pensait déjà en épousant Tilda. Il ne l'a jamais aimée. Ça lui a pris des années, il a fini par y arriver.

– Alors pourquoi il voudrait m'épouser, moi ? Je n'ai pas d'argent, pas d'héritage familial, rien qui l'intéresse.

– Il a eu ce qu'il voulait : des millions sur son compte, une belle baraque, une grosse bagnole, un bon job pour faire semblant de mériter cet argent. Maintenant, il a juste besoin d'une bonne petite épouse soumise pour vivre la vie dont il rêve.

Adèle se tait. Je la vois cogiter, digérer les informations qui s'abattent

lourdement sur ses pauvres épaules, reconstituer le puzzle de sa vie, le passé de son fiancé.

Il me semble que ses yeux dorés se rallument un peu.

J'approche enfin mes mains de son beau visage triste, les serre doucement sur ses joues, l'attire à moi pour poser mes lèvres sur les siennes. Je sens une larme salée rejoindre nos bouches et je romps notre baiser.

C'était peut-être trop tôt...

Quel con.

– Qu'est-ce que je vais faire ? soupire-t-elle, les yeux à nouveau embués. Je viens de quitter mon fiancé, d'apprendre les horreurs dont il est capable et j'ai peur de tout. De lui, de toi, de ma solitude.

Je ne peux plus rentrer chez moi ni risquer de le croiser. Je ne peux pas aller là où il pourrait me retrouver, ça élimine mon resto, Violette, Saul, et c'est à peu près tous les amis que j'ai. Je n'ai aucune affaire, pas de fringue de rechange, même pas une brosse à dents.

– On s'occupera de tout ça demain. Tu peux venir chez moi ce soir. Ou quelques jours, juste le temps de trouver une solution. Je me souviens que ma chemise t'allait bien...

Bizarrement, cette idée ne me fait pas peur. L'imaginer chez moi, lui prêter mes vêtements, lui faire couler un bain et commander à dîner pour deux. Je n'ai eu envie de faire ça avec aucune autre femme. Jamais. Adèle pose une main tremblante sur mon avant-bras, je sais qu'elle va refuser.

– J'ai besoin d'être seule. De réfléchir à tout ça. Ou de dormir pour ne plus penser. Je ne sais plus où j'en suis, Damon. Même ta gentillesse me fait mal.

– Je peux faire le *bad-boy*, si tu préfères. Reprendre ma moto, faire un peu crisser les pneus et t'abandonner sur la plage. Une nuit à la belle étoile, ça te dit ? proposé-je doucement en tentant un sourire.

– Non merci...

– Ou sinon, je te conduis au palace de Blake, tu prends une chambre sous un faux nom et tu peux rester aussi longtemps que tu veux. Ils ont un service de sécurité efficace, je les préviendrai de ne laisser

personne t'approcher. Je crois même qu'ils ont des brosses à dents dorées à l'or fin.

– Je n'ai pas d'argent sur moi. Ma carte bleue est reliée au compte de Melville, lâche-t-elle en portant sa main à sa bouche, d'effroi.

– Cet enfoiré a vraiment pensé à tout pour te contrôler... Ne t'en sers pas. Je m'occupe de ça.

– Non, je ne veux pas que tu payes quoi que ce soit pour moi. Encore moins un hôtel de luxe.

N'importe quel motel me suffira.

– Adèle... la rassuré-je en la tenant par les épaules. Les Lennox ne font pas payer les Lennox. C'est la famille. Je n'ai qu'un coup de fil à passer, ne bouge pas.

Quelques minutes plus tard, une suite est réservée au nom d'une certaine Kitty. Je passe un deuxième coup de téléphone pour demander à ce qu'on y livre un bouquet de brosses à dents colorées, juste pour la faire sourire. Je sais à quel point Adèle se sent mal dans ce genre d'endroits. Et encore plus un soir comme celui-là.

Blake nous attend comme convenu sur le parking des employés. Il a les bras croisés sur sa large poitrine et sourit – mais seulement avec les lèvres, pas du tout avec les yeux. Pendant qu'un garçon d'étage se charge de conduire Adèle à sa chambre, mon cousin m'empêche de les suivre et me retient par le bras.

– Qu'est-ce qui se passe, Damon ?

– Je te l'ai déjà expliqué.

– Non mais, un garde devant sa porte, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Une fausse identité, des nouvelles fringues ? Je n'aime pas la tournure que ça prend.

– Ah, parce que tu vois quelqu'un ici qui aime ça ? Et si tu ne pensais pas qu'à toi, pour une fois ?

– Et toi, si tu pensais un peu moins à cette fille et un peu plus à toi-même ? L'amour te rend stupide.

J'inspire profondément et me calme en regardant le ciel. Je n'ai jamais collé mon poing dans le visage de Blake, ça ne va pas commencer

aujourd'hui. Et je ne vais pas me rajouter ce problème par-dessus tous les autres.

Il cherche seulement à me protéger, je sais.

Et comme d'habitude, il s'y prend comme un pied.

– « Cette fille » s'appelle Adèle.

– Oui, et « cette fille » te crée des problèmes, me renvoie le géant blond avec sa tête à claques.

– Blake... Adèle peut rester ici, oui ou non ? Tu n'as qu'un mot à dire et je l'emmène ailleurs. Si elle part, je pars avec elle. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

Mon cousin s'efface et me laisse franchir la porte de derrière pour monter dans les étages. Bien sûr qu'il a accepté, il est juste trop borné pour le reconnaître à voix haute. Je rejoins la suite et échange quelques mots avec le Musclor en costard stationné dans le couloir. Il a la description de Cooper, un zéro de plus sur son chèque, et la mission de veiller sur ma protégée comme si sa vie en dépendait.

Ce n'est pas une métaphore. Je le tuerai de mes mains s'il échoue.

Je retrouve Adèle assise au bord de l'immense lit, l'air hagard. Cette vision me tord le cœur. Sans réfléchir, je m'agenouille à ses pieds, glisse mes mains sur ses cuisses puis prends son menton entre mes doigts pour tourner son visage vers moi.

– Il y a encore une chose que je ne t'ai pas dite.

– Quoi ?

– Tu veux toujours savoir toute la vérité ? vérifié-je en sentant mon cœur battre dans mes tempes.

– C'est le moment où jamais, murmure-t-elle, pétrifiée.

Elle s'attend à recevoir la foudre.

Et je m'apprête à lui livrer mon plus grand secret.

– Je suis tombé amoureux de toi avant même de te voir. Juste en entendant ta voix, ton accent français, en découvrant ta tendresse, ton humour, ta folie et toutes tes petites manies.

Elle ne répond rien, peut-être encore plus choquée par ces aveux que par tous les précédents.

Assommée. Cette fois c'est sûr, elle ne me croit pas.

– Alors, c'est depuis que tu m'as vue... que tu as changé d'avis ?
sourit-elle à peine en regardant ailleurs.

– Oui. Ces yeux bizarres que tu as dû voler à un chat, dis-je en m'y plongeant. Ces cheveux pénibles dont on ne sait même pas la couleur, et qui ne veulent jamais rester dans leur chignon, ajouté-je en déplaçant doucement une mèche rebelle. Cette bouche qui passe sa vie à me regarder, poursuis-je en frôlant ses lèvres du pouce. Ce décolleté qui ne me fait aucun effet et cette chute de rein franchement banale... Imagine ma déception.

Adèle rougit un peu, glisse ses doigts dans mes cheveux et vient poser son front sur le mien.

Pendant une seconde, je crois qu'elle va m'embrasser. Ou me répondre. Pendant une seconde, j'ai l'impression qu'elle va me demander de ne jamais m'en aller.

– Pars, susurre-t-elle contre ma bouche. S'il te plaît, Damon, pars...

J'ai déjà entendu ça quelque part.

La dernière fois qu'elle a prononcé ces mots-là, je ne l'ai pas crue. Pas écoutée. Mais Adèle vient de reprendre sa liberté. Je n'ai pas d'autre choix que de la respecter et m'effacer.

17. L'heure des nouveaux départs

Adèle

Les dieux du sommeil sont des petits farceurs. Après la journée la plus éprouvante de ma vie, dans une chambre qui n'est pas la mienne et où je n'ai aucun repère, avec un type planté derrière ma porte pour assurer ma sécurité, un fiancé au passé trouble, une rupture violente dont je ne sais même pas si c'en est vraiment une et un futur qui me fout la trouille... j'ai dormi d'un sommeil de plomb. Pas une seconde d'insomnie hier soir, pas un seul réveil au milieu de la nuit. Sans doute le contrecoup de ce trop-plein d'émotions.

En ouvrant les yeux ce matin, ma première pensée va à Damon. À tout ce qu'il a fait pour moi hier et à tout ce qu'il m'a dit. À son bouquet de

brosses à dents pour me faire sourire. À sa déclaration qui tourne dans ma tête depuis que j'ai posé le pied par terre, sur cette moquette si douce et si propre que j'ose à peine marcher dessus.

« Je suis tombé amoureux de toi... »

Mon accent français, mon côté fofolle, mes petites manies : tout ce que Melville déteste, c'est ce qui a fait craquer Damon.

Est-ce que je devrais vraiment croire à ça ?

Peut-être que sa nuit de sommeil lui a aussi porté conseil : il aura retrouvé ses esprits ce matin et aura compris que ce n'est pas vraiment de l'amour, juste de l'affection, un penchant particulier, comme on a envie de protéger son enfant le plus fragile, de choisir le chiot le plus chétif de la portée, celui dont personne ne voudra, de prendre sous son aile l'oisillon tombé du nid qui ne sait pas voler tout seul... Si ce n'est pas de l'amour, c'est presque de la pitié.

Et ça, c'est pire que s'il n'avait rien dit du tout.

Deux petits coups tout doux résonnent contre la porte de la suite et Damon apparaît lentement, les yeux plissés. À part la fatigue, je ne saurais dire ce que dégage son visage. Son corps, lui, apparaît toujours aussi solide, dans son t-shirt noir près du corps, son jean délavé gris foncé et ses chaussures montantes. L'espace d'un instant, je revois le motard sexy que j'ai rencontré pour la première fois.

– Entre, l'invité-je à voix basse.

– Tu n'as pas besoin de chuchoter, tu es ici chez toi. Tu as réussi à dormir ?

– Pas vraiment.

Je ne sais même pas pourquoi je mens...

– Ici, tu n'as pas besoin de faire ton lit, tu sais ?

– Question d'habitude...

– Tu n'as pas touché à ton petit déjeuner ? dit-il en désignant du menton le chariot du *room service*.

– Pas très faim...

Ça, c'est la vérité.

*Et c'est bien la première fois qu'un choc émotionnel me coupe l'appétit.
D'habitude, c'est plutôt le contraire...*

– Est-ce que tu as envie de parler ?

– Je ne sais pas, soupiré-je en sentant les larmes monter.

Je ne vais quand même pas pleurer à chaque fois que je ne connais pas la réponse à une question ?

!

– Il faut que ça sorte, Adèle. Que tu puisses me faire confiance. Que tu aies les réponses pour arrêter de te torturer avec les questions.

– Qu'est-ce que tu espérais entendre avec tes saletés de micros ? me lancé-je soudain.

– J'attendais que Melville se trahisse. Qu'il parle à son comptable de la fortune qu'il a volée. Ou à son avocat du testament qu'il a fait signer à Tilda. Qu'il avoue à quelqu'un qu'il ne l'a épousée que pour ça. Qu'il se plante enfin quelque part ! Et peut-être que ton départ va le faire craquer...

– Tu l'as écouté, depuis ? Est-ce qu'il parle de moi ? Il est furieux ? Il s'en prend à Bernadette ? Il fouille dans mes affaires ? Est-ce que je pourrais écouter ? Oh non, c'est tellement malsain... pensé-

je tout haut, avec mes émotions qui jouent au yo-yo.

– Adèle... tente-t-il de m'apaiser, une main sur mon épaule. Je ne veux pas que tu sois plus impliquée là-dedans. Tu l'es déjà assez. Les écoutes ne servent qu'à le faire parler sur la mort de Tilda.

– Tu penses vraiment qu'il a tué ta sœur ?

– Oui.

– De ses propres mains ?

– Non, murmure-t-il comme si ça ne voulait pas sortir.

– Je suis désolée, Damon, mais ça change tout. Si Matilda était suicidaire, si elle n'a pas supporté un mari aussi odieux que lui, c'est terrible pour elle. Mais ça ne fait pas de Melville un assassin !

lâché-je en pleurant pour de bon, cette fois.

– Pourquoi est-ce que tu continues à défendre cette ordure ? plisse-t-il les yeux à s'en fendre les paupières.

– Parce que jusqu'à hier, c'était mon fiancé. Le plus mauvais que je pouvais choisir, mais mon fiancé quand même. Après tous tes mensonges, tes secrets, il faudrait que je te croie, toi, les yeux fermés ? Alors que tu n'as aucune preuve de ce que tu avances ?

– Des preuves, c'est ce que je cherche depuis trois ans. Tous les jours. Je ne vis que pour ça. Je survivais à la mort de Tilda avec cet objectif-là, il n'y a que ça qui me fait tenir. Ça... et toi.

Je tourne la tête parce que je sais que ce regard peut me faire chavirer. Ses yeux noirs, profonds, criants de vérité mais aussi de désespoir. Je ne crois pas qu'un homme aussi blessé puisse mentir.

Mais le chagrin peut pousser à faire des choses démesurées, surtout quelqu'un d'aussi intense, d'aussi entier.

– Pour mettre un garde devant ma porte, c'est que tu me penses en danger ? recommencé-je à le

questionner.

– Je préfère l'anticiper.

– Melville pourrait comprendre que tu en as après lui ?

– Moi, non. Mais toi... Tu le quittes après avoir posé trop de questions. Tu brises son rêve de roi du monde, riche, marié, craint, admiré... Dieu sait comment il pourrait vouloir te punir.

– Physiquement ou... ?

– Il s'est déjà montré impulsif, violent, incontrôlable quand il perd pied. Mais ce n'est rien à côté de ses manipulations psychologiques. Tilda était peut-être dépressive, mais loin d'être stupide. Elle était bien plus intelligente que moi : c'était elle, le cerveau de la famille. Et cet enfoiré a quand même réussi à la briser.

– Je ne voulais pas dire ça sur ta sœur, tout à l'heure, m'excusé-je à voix basse. Je sais à quel point elle doit te manquer.

– Alors il faut que tu me croies, Adèle. Jamais je ne jouerais avec la vie d'une autre femme qu'elle.

Je ne suis pas ce genre d'homme. J'ai plus d'estime, de respect... et

d'amour pour toi que tu en as toi envers toi-même. Si tu veux tout arrêter, je suis prêt à le faire, mais je ne laisserai pas Cooper t'approcher. Il a volé la vie de ma petite sœur... il ne détruira pas la tienne.

– Je te crois... soufflé-je près de sa bouche avant qu'il me prenne dans ses bras.

Son odeur, sa chaleur, sa voix, son âme... J'ai encore été envoûtée.

– Je ne veux pas qu'il t'arrache à moi... susurre-t-il à mon oreille.

– Mais est-ce que tu me voudras toujours... quand tout ça sera terminé ? Quand il n'y aura plus que toi et moi dans l'équation, plus personne à venger, à punir ou à protéger ?

– Même si je te disais que je n'attends que ça, tu ne me croirais pas...

– C'est vrai, confirmé-je en souriant.

– Tu n'as pas envie de sortir un peu d'ici ?

– Je n'ai absolument rien à me mettre...

– Ok, allons faire du shopping ! lance-t-il en ouvrant grand les yeux. Normalement, je déteste ça, mais ça nous changera les idées à tous les deux !

– Damon, tu n'as pas besoin de faire tout ça, le coupé-je dans son élan.

– Besoin ? J'en ai envie.

– Mais tu as sûrement des choses à faire et...

– Tu as entendu ce que j'ai dit ? insiste-t-il doucement.

– Et même ce que tu m'as dit hier, si tu voulais le retirer, je comprendrais.

– Adèle, m'interrompt-il en venant s'asseoir à côté de moi sur le grand lit. Je suis là. Je ne vais nulle part. Et je pensais chaque mot que j'ai prononcé. Mais ne m'oblige pas à les dire une deuxième fois, sourit-il, un peu gêné.

Moins d'une heure plus tard, nous sommes les deux seuls clients dans un magasin de fringues au

décor design composé de verre, de Plexiglas et de métal argenté. Même le carrelage brille. Il n'y a pas de prix sur les étiquettes et je ne comprends qu'une fois dans la cabine d'essayages que Damon a dû privatiser la boutique juste pour nous.

Pourvu qu'aucune vendeuse ne vienne hurler « ça va la taille ? » en écartant grand le rideau !

À la place, c'est mon beau tatoué aux cheveux fous qui s'aventure de mon côté. Ses yeux sombres et fatigués s'éclairent quand il m'aperçoit en jean moulant – disons « à la bonne taille » – et top fluide rose pâle au décolleté plongeant.

– Ça, on prend ! acquiesce-t-il vigoureusement.

– Ah, oui ?

– C'est réglé ! Tu as besoin d'aide pour les enlever ? s'amuse-t-il en cherchant une fermeture éclair derrière le t-shirt.

Son regard sur moi me réchauffe tant que j'enlève le haut sans réfléchir et lui jette dans les mains.

Il louche sur mon soutien-gorge puis vient croiser mes yeux dans le miroir de la cabine. Sa seule présence me fait du bien, m'apaise, me rassure, me fait tout oublier. Je souris et enfle une robe par la tête avant de me débarrasser du jean.

Comment est-ce que je peux me sentir aussi sereine après tout ce que je viens de traverser ? !

J'en ai presque honte...

– Hmm... oui, ça aussi ! confirme Damon en reluquant mes fesses dans la petite robe en soie imprimée, ceinturée à la taille.

– Tu es sûr des motifs ?

– Je n'y connais rien. Mais je suis sûr de ce que je vois !

Je me retourne pour l'embrasser doucement sur les lèvres. Ce n'est pas du désir, même pas une façon de le remercier, juste l'expression spontanée ce que je ressens à ce moment. Un petit bonheur, sans doute éphémère, dans le tumulte merdique de ma vie.

– Mademoiselle ? s'écrie Damon en appelant la vendeuse. En fait, on va prendre tout ce qui est dans cette cabine.

Je suis censée acheter quelques fringues de dépannage avant de pouvoir rentrer chez moi... Pas refaire entièrement ma garde-robe !

– On pourra faire les essayages plus tard... en privé, chuchote-t-il juste pour moi, en me faisant frissonner.

Là, c'est sûr, ce que je ressens ressemble bien à du désir !

Dix ensembles de sous-vêtements, trois paires de chaussures, un kit de maquillage et un ordinateur portable plus tard, nous voilà de retour au Lennox Hill Palace. À aucun moment, je n'ai vu Damon payer, et nous n'avons même pas eu à porter les paquets, qui m'attendent déjà dans la suite à notre arrivée. J'ai un peu de mal à me faire à ces nouveaux codes et je réalise que mon rebelle tatoué est sans doute un peu plus que riche.

Peut-être deux fois, dix fois plus riche que Melville.

Cent fois... ?

En dix jours, pas le moindre signe de vie de mon ex-fiancé. Je pensais qu'il me harcèlerait, me traiterait de tous les noms ou m'enfoncerait encore plus, comme l'intraitable salaud que Damon m'a décrit – et que Melville sait être, je dois bien le reconnaître – mais il fait le mort. Je ne sais pas si ça me rassure ou si ça me fait plus peur encore.

En dix jours, je n'ai pas remis les pieds chez moi ni à mon restaurant – Saul, Violette, Billy, June et Ruben gèrent le service minimum sans moi et ont la gentillesse de ne même pas s'en plaindre. J'ai simplement évoqué une « rupture difficile », seule Violette connaît toute la vérité – et vu sa façon de raconter les histoires, elle ne doit pas être pour rien dans cet élan de solidarité. Je me contente de m'occuper des fournisseurs et des factures de loin, depuis ma chambre d'hôtel, et je me demande si Melville surveille les comptes du restaurant – qui lui appartiennent aussi, évidemment.

Et dire que je lui ai laissé Bernadette...

Je n'ai pas arrêté de penser qu'il se vengeait peut-être de mon absence sur elle. Qu'il oubliait de la sortir, de la nourrir, de la brosser, de la câliner. Qu'il passait simplement sa vie à l'engueuler de trop baver. Mais j'ai convaincu Damon de demander à ses hommes de vérifier qu'elle était bien traitée.

Comme ce crétin de Melville la laisse dehors toute la journée, elle peut au moins faire ses besoins librement. Et elle a son immense niche pour

se reposer. Damon m'a assuré que les gars du fourgon entendaient le bruit des croquettes dans la gamelle chaque matin.

Depuis dix jours, j'ai mis toute ma vie de côté. Je ne suis sortie du Palace qu'en compagnie de Damon. Toujours par la porte de derrière, toujours pour nous rendre sur des plages isolées de la côte ouest, des petits restaurants inconnus de San Francisco ou sortir de la ville. J'ai vu plus de la Californie en cette semaine et demie avec lui qu'en un an avec mon fiancé.

Ex-fiancé, il faut que je me rentre l'expression dans le crâne !

Ces dix jours n'ont été faits que de hauts et de bas, de souvenirs qui remontent à la surface, de cauchemars et de terreurs nocturnes, de moments de doute et de crises de larmes, de regrets sur mon passé et de questions sur mon avenir. Mais aussi de longues balades en moto qui m'empêchaient de penser, de câlins silencieux face à l'océan, de dîners étranges où le temps semblait s'arrêter, de nuits tendres ou torrides – souvent les deux à la fois.

Je n'arrête pas de me répéter que ce n'est pas la vraie vie. Que je ne vais pas rester éternellement dans ce palace à me faire entretenir par mon amant. Qu'il va bien falloir que je trouve des réponses à mes questions. Rester ici, me trouver un petit boulot et me payer un appart toute seule ? Ou rentrer en France, aller habiter chez mon père et faire une croix sur ma vie aux États-Unis ?

Et sur Damon, par la même occasion...

Je commence à y voir clair sur mon passé... mais c'est toujours aussi flou quand je regarde vers l'avenir.

Peut-être qu'un de ces jours, c'est lui qui se réveillera. Un jour, il en aura marre de faire le garde-malade avec cette petite Française déprimée qui ne sait pas quoi faire de sa vie. Un jour, il ne voudra plus jouer à cet homme prévenant, doux, casé, et il reprendra sa moto pour retrouver sa liberté.

Toutes ces idées défilent dans ma tête pendant que Damon travaille sur son ordinateur, assis dans le petit salon de la suite.

Qui est peu à peu devenue « notre » suite.

Il est concentré, beau à tomber dans sa chemise noire aux deux boutons défaits et aux manches roulées sur ses avant-bras. Je ne me lasse pas d'observer ses tatouages énigmatiques, son profil racé, sa

barbe de quelques millimètres et ses cheveux un peu plus longs qu'avant. Mon portable, qui ne s'éveille que rarement, se met à vibrer sur la table de nuit. Le nom de Melville apparaît sur l'écran et me glace le sang. Je ne décroche pas. Il appelle à nouveau, jusqu'à six fois. Damon me rejoint pour poser sa main chaude sur ma nuque et tenter de me rassurer.

– Tu n'as pas à lui parler, si tu n'en as pas envie.

– Un jour, il faudra bien...

– Il peut attendre. Ou un avocat peut le faire pour toi. Dans tous les cas, tu ne lui dois rien.

Il a raison, mais quelque chose me dit que Melville pense le contraire...

Les appels cessent et le signal d'un message vocal apparaît sur mon portable. Je l'écoute en activant le haut-parleur de mes doigts fébriles : je n'ai rien à cacher et je ne suis pas sûre de pouvoir affronter ça toute seule.

– Addy... soupire sa voix mielleuse qui me donne des haut-le-cœur. Je ne sais pas quoi te dire. Je t'aime et je veux qu'on oublie tout ça. Je t'ai laissée tranquille, mais il est temps que tu rentres, maintenant. Je pense que tu avais besoin de te ressourcer...

Me quoi ? ? ?

– Je ne sais même pas où tu es. Reviens à la maison, Addy. On ne va pas tout gâcher pour quelques mots qui ont dépassé nos pensées...

NOS pensées ? Il n'y a que toi qui m'as insultée, humiliée, en me balançant mes quatre vérités !

– Bernie, arrête ! crache-t-il dans le combiné. Quoi qu'il en soit, reprend-il en s'adoucissant, je dois partir à New York une semaine pour le boulot.

Grand bien te fasse, Ducon...

– Quand je rentrerai, je veux que tu sois là. Je veux t'épouser et te rendre heureuse.

Il aurait fallu y penser avant que je te quitte, imbécile...

– Ça suffit, Bernie ! hurle-t-il encore plus fort.

Laisse ma chienne tranquille !

– Qu'est-ce que je disais ? Voilà, c'est tout. Je pense à toi. Et je suis certain que tu penses aussi à moi.

Tu sais où tu peux te les mettre, tes certitudes ?

– À dans une semaine mon Addy...

Adèle ! C'est comme ça que je m'appelle. Et je ne suis « ta » rien du tout !

– Ah oui, et il faudrait que tu t'occupes du chien, elle ne peut pas rester seule tout ce temps, elle va saccager la maison. Je compte sur toi, hein ? Je t'aime, bye.

Saccager la maison ? Elle va mourir de faim, pauvre type !

Si tu crois que tu vas te servir de Bernadette pour me récupérer...

La torture s'arrête enfin quand le message coupe. Damon bout au moins autant que moi, je vois ses mâchoires se contracter et l'air commencer à lui manquer.

– Qu'il aille en enfer, lâché-je en me lovant dans ses bras pour apaiser nos colères.

– Je n'aurais pas dit mieux, répond-il en inspirant dans mes cheveux pour retrouver son souffle.

– J'ai envie de rentrer chez moi, murmuré-je.

Est-ce qu'il va penser que j'en ai assez de sa suite de luxe, de ses vêtements haute couture et de la grande vie clandestine que je mène avec lui ?

– Laisse-moi juste vérifier que Cooper se barre bien de l'autre côté du pays.

– Tu as les moyens de savoir ça ? froncé-je les sourcils en découvrant encore une autre facette de lui.

– Oui. Il pourrait avoir inventé ce *business trip* pour te piéger.

– Je n'y avais même pas pensé.

– C'est aussi pour ça que je suis là...

Aussi ? Damon Lennox n'est donc pas « que » mon garde du corps, mon

psy, mon styliste, mon livreur de fleurs et de pizzas, mon ami des mauvais jours et mon amant des grandes nuits ?

Le lendemain matin, j'attends dans le hall du palace avec ma nouvelle valise bien remplie : Melville a bien décollé pour New York, j'ai rendu ma chambre et Violette a accepté de venir me chercher pour me ramener chez moi. Je ne me voyais pas faire ça avec Damon, il a déjà mis sa vie entre parenthèses pour moi, je ne peux pas lui demander de me tenir par la main à chaque nouveau pas que je fais dans le monde extérieur.

Je me suis laissé porter, choyer, dans cette bulle de douceur et de réconfort dont j'avais tant besoin.

Maintenant, je me sens assez sûre de moi pour assumer mes choix et reprendre le contrôle de ma vie.

Damon et son cousin Blake finissent par apparaître à la réception, engagés dans une grande conversation dont je n'arrive pas à saisir le ton. Je m'approche quand même, pour remercier le propriétaire des lieux de son hospitalité.

– Aucun problème, me répond le beau blond. C'est à lui qu'il faut dire merci.

Il me traite d'ingrate, là, ou je rêve ?

– C'est déjà fait. Mais je ne pourrai jamais le remercier assez.

Damon me sourit et a un geste de la main qui signifie « ce n'était presque rien ». J'ai envie de me jeter à son cou, mais je me retiens, je ne suis toujours pas très à l'aise avec les démonstrations en public, encore moins face au cousin-qui-sait-tout-mieux-que-tout-le-monde.

Violette arrive à petites foulées dans le lobby, un sourire lumineux sur le visage et un mini-short en jean blanc qui fait tourner toutes les têtes.

– Ils n'ont jamais vu de jambes, ces gens, ou quoi ? me lance-t-elle en français avant de me prendre dans ses bras.

– Damon, Blake, vous vous souvenez de mon amie Violette ? dis-je pour refaire les présentations, vu sa façon d'ignorer sciemment les deux garçons.

– Comment pourrait-on l'oublier ? répond Blake sur un ton joueur en

plissant ses yeux bleus limpides.

Je crois que ce n'était pas vraiment un compliment...

– Vous insinuez que je me fais trop remarquer ? Ou juste que vous n'arrivez pas à me sortir de vos rêves les plus fous ? s'amuse-t-elle à son tour avec son air de peste.

– Ni l'un ni l'autre, mais c'est bien essayé, réplique le géant en costard, un peu choqué par ce franc-parler.

– Dommage, il y avait une bonne réponse. Appelez-moi quand vous aurez décidé de vous mouiller

un peu.

– Sans façon, j'ai mon jacuzzi pour ça.

Les piques s'arrêtent là, mais les sourires en coin de Blake et Violette continuent de se dire des tas de choses. Le regard de Damon, lui, m'envoie un message que je ne suis pas sûre de comprendre.

Entre « Ça va aller, tu verras » et « Ne t'en va pas ». Je me détourne pour empêcher mes larmes de couler, mais je sens ses yeux sombres me suivre jusqu'à ce que l'on quitte le Lennox Hill Palace.

En entrant dans ma grande villa inhabitée, j'ai peur d'être à nouveau submergée par l'émotion ou happée par le vide. Mais je vois Bernadette bondir de son panier et courir vers moi à grandes foulées.

J'ai l'impression d'assister à cette scène au ralenti, avec ses larges oreilles qui battent l'air, ses babines qui descendent et remontent dans sa course, ses larges pattes au galop, comme dans une publicité pour croquettes. Enfin arrivée près de moi, elle s'élance pour me sauter dessus et je m'écroule sur les fesses, avec ma chienne sur les genoux, en train de couiner, japper et de me lécher le visage comme si je m'étais parfumée au bacon.

– Voilà un accueil chaleureux ! commente Violette, à mi-attendrie et mi-dégoutée. Elle devrait peut-

être donner des cours à Blake l'iceberg !

– Qui ça ? demandé-je en essayant de me relever.

– Le chef Lennox. Ça lui va bien comme surnom, non ? Immense, glacial, un peu impressionnant

comme ça, mais qui doit fondre dès qu'on le réchauffe un peu.

– Et tu te porterais bien volontaire, c'est ça ? suggéré-je en lui donnant un petit coup de hanche.

– S'il se tait, c'est quand il veut ! Mais ne t'avise pas de le répéter à ton tatoué ! me prévient-elle en riant.

Violette reste avec moi une partie de la journée, m'aide à remettre mes affaires et mes idées en ordre, à lister ce que je dois emporter le jour où je voudrai définitivement m'en aller. Ma décision est prise, mais je veux pouvoir profiter encore un peu de cette maison tant que Melville n'y est pas. Je n'ai pas envie de fuir comme si j'avais quelque chose à me reprocher. Et connaissant mon adoration pour le changement, mon amie confirme que j'ai raison de prendre mon temps et d'organiser mon

départ sereinement.

Elle me propose aussi de venir habiter dans son studio avec Bernadette – en précisant quand même que mon milliardaire aura sûrement mieux à me proposer. Quand elle finit par s'en aller en début de soirée, j'ai le moral au beau fixe et des conseils plein les oreilles. Il n'y a pas meilleure qu'elle pour me donner l'impression que je suis forte, capable de tout affronter, de dormir seule et de reprendre ma vie en main dès demain matin.

Pour l'instant, je suis adossée à l'évier de ma cuisine, les yeux dans le vague fixés sur la fenêtre, avec l'eau du robinet qui coule, sans que je puisse me décider à le fermer. La camionnette blanche que j'ai déjà vue stationnée dans la rue est toujours là, juste en face. Abasourdie, je réalise que ce n'était pas du tout une compagnie d'électricité et que le type qui a sonné à ma porte pour vérifier mes fusibles était sans doute envoyé par Damon pour planquer les micros chez moi.

Pauvre fille naïve que je suis...

Je me rends dans le salon et me mets à crier dans n'importe quelle direction :

– Vous m'entendez ? commencé-je timidement. Allo, y'a quelqu'un ? Damon, tu es là ? continué-je plus fort en me prenant au jeu. Qui que vous soyez, on ne vous a jamais dit que c'était mal d'écouter aux portes ? Ou aux tables, ou aux canapés... enfin, là où vous avez caché vos mouchards !

Je me mets à quatre pattes et me contorsionne pour chercher sous les meubles, mais je ne sais même pas à quoi c'est censé ressembler. Je me relève aussitôt en me disant qu'ils me voient peut-être, si les micros font aussi caméra.

N'importe quoi...

– Je pourrais peut-être vous chanter une petite chanson ? Puisque vous aimez tant m'écouter ! La lala la lalala lala la ! Ou alors hurler jusqu'à vous casser les oreilles ! Haaaaaaaaa ! Hooooooooooo !

Ah non, j'ai encore mieux ! Viens là, Bernadette, aboie !

Mon chien me regarde et ne moufte pas. Évidemment, je ne lui ai jamais appris ça. Évidemment,

elle doit trouver ça bizarre que je pousse des cris au milieu du salon. Mon téléphone portable vibre dans ma poche : j'ai reçu un texto de Damon.

[J'aime bien quand tu parles toute seule... D.]

Je n'en reviens pas ! Les micros sont toujours branchés et Damon est bien en train de m'écouter. Je demande à voix haute s'il est seul, un nouveau message me répond simplement « oui » sur mon téléphone. Une idée me vient et j'ai l'impression que Violette m'a bel et bien transmis un peu de son audace et de son énergie...

Lentement, je commence à gémir, à soupirer. J'attends un peu, gênée. Puis je renouvelle mes gémissements, un peu plus forts, un peu plus suggestifs. Je m'arrête une seconde pour rire silencieusement et je m'y remets. Petits cris aigus, longues plaintes sensuelles, des « hmm » et des «

han » qui ne laissent aucune place au doute.

[Tu ne vas pas me faire ça ? D.]

Son nouveau SMS s'affiche dans la liste de mes messages reçus. Je jubile et reprends mes gémissements de plus belle. J'augmente le rythme et l'intensité crescendo, comme si l'orgasme approchait. Pour le grand final, je me déchaîne, ajoutant quelques « oh oui », « encore » au milieu de mes cris. Je termine en apothéose sur un soupir débordant de plaisir. Avant de me mordre la lèvre pour ne pas éclater de rire.

Puis je rédige un texto de peste que j'envoie illico à Damon :

[Comme c'est dommage que tu ne puisses faire qu'écouter...]

Il me répond aussitôt :

[Quand je disais que tu étais scandaleuse... Tu me le paieras. D.]

J'ai hâte de voir ça !

18. L'heure de passer à l'action

Damon

– Si je résume la situation, tu es tombé amoureux de cette fille...

– Adèle, précisé-je à mon cousin à l'autre bout du fil.

– Si tu veux ! Donc tu es tombé amoureux d'Adèle, la fille qui devait t'aider à coincer Cooper pour enfin tourner la page sur la mort de ta sœur...

– Je ne tournerai jamais la page, j'ai seulement besoin que la vérité éclate pour pouvoir être en paix ! m'agacé-je un peu plus.

– Je sais tout ça, Damon ! Tu m'appelles pour avoir des conseils et tu m'interromps sans arrêt !

– Ok, vas-y... capitulé-je.

– Donc je disais que non seulement tu as craqué sur la mauvaise fille, mais en plus tu le lui as dit ?

! On ne dévoile jamais ses sentiments en premier, putain ! Elle va croire que tu lui manges dans la main !

– C'est quoi, cette règle à la con ?

– En plus, tu sais même pas si elle est de ton côté, dans cette histoire avec son fiancé...

– Ex-fiancé, le coupé-je encore.

– Tu recommences ! Je peux finir ?

– Non, Blake, tu comprends pas. C'est la première fois que je ressens ça. La première fois que j'ai l'impression de pouvoir me confier, être

moi-même sans avoir à me surveiller, à faire gaffe à ce que je dis, à ce que je pense.

– Justement, mec ! Fais un peu plus attention, t'es pas obligé de lui dire tout ce qui te passe par la tête ! Garde le contrôle !

– Je suis devant chez elle, là... marmonné-je dans mon portable.

– Quoi ? ! Mais tu pouvais pas attendre qu'elle revienne vers toi ? La laisser mariner un peu ? Je t'ai rien appris, ou quoi ?

– Je commence à comprendre pourquoi t'es toujours célibataire, Bee. On n'a plus seize ans, pour jouer les mecs distants et attendre que les filles nous supplient de les emmener au ciné. Tu t'es jamais dit que la femme de ta vie pourrait te passer sous le nez ?

– Celle que je croyais être la femme de ma vie m'a planté pour un autre, alors que je la traitais comme une reine. C'est terminé, tout ça. Et t'es en train de faire la même connerie que moi... soupire Blake avec sa voix des mauvais jours.

– Désolé d'avoir remis ça sur le tapis. J'avais oublié...

– Ouais, t'oublies tout, en ce moment... Faut que je retourne bosser. Salut !

Même pas de « Va te faire voir ! » avant de raccrocher.

Même pas de « Dee », le surnom le plus pourri de l'univers... mais qui est le symbole de notre vieille complicité.

Cette fois, j'ai vraiment dû le blesser. Mon cousin, sous ses airs intouchables, invincibles, n'a qu'une seule faille, une fêlure dans sa carapace bodybuildée, une plaie toujours pas refermée : un chagrin d'amour brutal dont il ne se remet pas – même s'il ne l'avouera jamais. Une épreuve qui l'a endurci encore un peu plus, et qui l'a rendu borné, rigide, insensible... et limite hargneux envers la gent féminine. Je ne sais qu'il n'y a qu'une femme qui pourra le guérir de ça. Le seul problème, c'est de trouver laquelle.

Je sonne à la porte d'Adèle après m'être assuré qu'elle était bien seule chez elle. Je l'ai laissée tranquille tout le week-end et je n'ai eu aucune nouvelle – si ce n'est cet orgasme simulé à la perfection vendredi soir... qui m'a empêché de dormir les deux nuits suivantes. J'ai décidé d'arrêter les écoutes, ça devient malsain. À la place, j'ai mis un gars sur le coup, un expert de la surveillance qui a bidouillé un

programme pointu : les micros ne s'activent qu'en cas de présence étrangère et n'enregistrent que les voix d'hommes.

Juste au cas où...

Je vais prévenir Adèle, elle se sentira un peu moins épiée, un peu plus chez elle.

Elle vient enfin m'ouvrir, dans un pantalon blanc retroussé aux chevilles et une chemise d'homme bleu ciel, deux fois trop grande pour elle, dont elle a noué les pans qui dépassaient. Ses pieds nus me font toujours un petit effet, son chignon en désordre augmente ma température corporelle de quelques degrés, mais le détail de la chemise masculine me glace.

Est-ce qu'elle oserait vraiment mettre les fringues de Cooper après tout ça ?

– C'est une de tes chemises... annonce-t-elle comme si elle lisait dans mes pensées. Je l'ai emportée par erreur à l'hôtel, en faisant ma valise. Ou peut-être pas tout à fait par erreur, avoue-t-elle avec un sourire mutin qui me rend dingue. Je n'arrive pas à porter les vêtements que tu m'as offerts, juste pour traîner chez moi, continue-t-elle en se balançant d'un pied sur l'autre sur le seuil de la porte.

– Ça ne me dérange pas... tant que tu ne portes rien en dessous, réponds-je en lui rendant son sourire.

Je devine ses seins nus sous cette chemise qui m'appartient... et la fièvre me gagne à nouveau.

– Tu veux entrer ? me propose-t-elle enfin d'une petite voix, comme si elle ne savait pas vraiment si elle est heureuse, étonnée ou inquiète de me voir.

Peut-être les trois.

– Je te fais visiter, ou tu connais déjà ? ajoute-t-elle sur un ton à peine ironique.

– Je ne suis jamais entré par effraction chez toi, si c'est ta question, réponds-je le plus sérieusement du monde.

Adèle me demande deux minutes pour pouvoir terminer sa discussion en webcam avec son père. Je

fais semblant de ne pas écouter et je m'éloigne, surtout pour éviter

d'avoir à le saluer par écrans interposés – et de l'entendre dire que je ressemble à un chef de gang ou un tueur à gages. De toute façon, ils parlent trop vite pour que j'arrive à traduire ce que j'entends, avec mon niveau de français.

L'ordinateur portable refermé, Adèle me guide vers sa cuisine et prépare deux cafés. Je demande le mien bien noir. Son regard est fuyant, ses gestes pleins de nervosité. Elle me tend un *mug* au breuvage imbuvable tellement il est sucré et noyé de lait. Je m'approche en grimaçant :

– Je crois que ceci est à toi... Je peux m'en aller si tu es mal à l'aise.

– Non ! Non, je suis contente que tu sois là, Damon, souffle-t-elle en posant une main à plat sur mon torse. C'est juste... étrange.

– Oui, il y a beaucoup de photos de Cooper sur les murs. Difficile de l'oublier... Cooper au golf, Cooper sur un yacht, Cooper et ses copains, Cooper et son chien, énuméré-je en promenant mes yeux sur le mur... Ah ! Cooper et sa fiancée ! Tu as eu le droit à ton petit cadre doré, toi aussi ?

– Je ne suis pas une grande fan des photos posées... Et Melville est plus photogénique que moi, se justifie-t-elle dans un sourire blasé.

Je m'approche encore un peu plus pour replacer une de ses mèches derrière son oreille.

Putain, j'ai envie de l'embrasser.

De lui dire qu'elle est belle, qu'elle n'a même pas idée.

Que je l'... Non, Blake a peut-être raison.

– Comment tu te sens ? lui demandé-je pour éviter de me poser cette même question.

– Seule. Perdue. Effrayée. Mais contente d'avoir retrouvé Bernadette. Ma maison, mes insomnies... un peu de mon ancienne vie.

Comment je dois prendre ça ? Elle déteste à ce point la nouvelle ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, ajoute-t-elle aussitôt. Je ne ferai pas machine arrière. Même si je le pouvais. Mais c'est épuisant, d'avoir peur tout le temps.

– Je comprends. Je peux disparaître de ta vie, si tu as envie de tout

arrêter.

Mais pourquoi je lui propose ça ?

– Et si je n'en ai pas envie ?

Ouf, putain !

– Je n'en ai pas envie non plus...

– Qu'est-ce qu'il faut faire pour que ce cauchemar se termine ?

– Tu peux m'aider à découvrir la vérité. À aller au bout de ce que je veux accomplir depuis des années.

– Je ne sais pas, Damon... chuchote-t-elle en venant poser sa tête entre mes pectoraux. Tu m'en demandes trop.

– Je t'ai dit tout ce que je savais. Je t'ai donné ma confiance. Je t'ai même avoué mes sentiments pour toi... et Blake a failli me faire interner pour ça.

Adèle sourit un tout petit peu, mais je sais qu'elle se méfie. Je la sens trembler entre mes bras.

– Je te promets que je te protégerai, mais il faut que tu m'aides à coincer Cooper. Qu'il paye pour ce qu'il a fait. Qu'il soit enfermé. Que sa petite vie parfaite s'arrête... comme celle de ma sœur s'est arrêtée... Comme il a mis la mienne en suspend quand il l'a tuée.

– Je sais à quel point tu souffres, me répond-elle en caressant mon dos de la main. Et j'ai envie de te croire, j'ai envie de t'aider...

– Mais... ? demandé-je en la tenant par les épaules pour la forcer à me regarder.

– Mais je m'apprêtais à épouser un homme que je ne connaissais pas, qui se servait de moi... Je

sais que je peux être naïve, influençable... Et je ne veux pas laisser un autre homme me manipuler. Il faut que je reprenne le contrôle de ma vie ! lâche-t-elle en retenant ses larmes.

– Qu'est-ce que vous avez tous avec le contrôle, à la fin ? Adèle, tu penses vraiment que je maîtrise la situation ? Et tout ce que je ressens ? Si c'était le cas, je ne perdrais pas mon temps à te dire tout ça.

J'aurais envoyé des gars pour faire le sale boulot à ma place. Ils se seraient introduits chez toi, ils auraient fouillé toute ta maison et j'aurais eu ce que voulais

– Mais... ? m'imites-t-elle pour avoir la bonne version.

– Mais je tiens à toi plus qu'à n'importe qui d'autre. Je ne pourrais pas supporter de te perdre. Je ne veux pas te mentir... Quand tu me regardes avec tes yeux de chat, j'en suis incapable. Je ne sais pas pourquoi tu me fais cet effet-là, Adèle. Mais je veux qu'on y arrive ensemble. Venger la mort de ma sœur. Faire plonger Cooper. Je ne pourrai pas le faire sans toi. Je veux qu'il aille croupir en prison et qu'il ne puisse plus jamais t'approcher. Je veux t'emmener loin d'ici quand ce sera terminé. Tu m'as guéri de beaucoup de choses... et je veux te guérir de lui.

– Tu seras toujours là... après ? Quand il n'y aura plus de vengeance, de mission secrète, de micros et d'homme à abattre ? Tu seras là quand il n'y aura plus que moi ? Et qu'on s'ennuiera ? me demande-t-elle, les joues pleines de larmes et le regard plein d'espoir.

– J'ai tellement hâte de m'ennuyer avec toi... lâché-je en souriant, avant de poser mes lèvres sur les siennes.

Adèle accepte de me mener au bureau de Melville Cooper. J'inspecte rapidement les dossiers à ma portée, ouvre les tiroirs, allume l'ordinateur, sans vraiment savoir ce que je cherche. Ma tigresse fait les cent pas dans la grande pièce qui est en train de devenir minuscule, tant elle est chargée de tension.

Je passe un coup de fil pour prévenir mon équipe stationnée dans le fourgon garé devant la maison que la voie est libre, puis je prends Adèle par la main pour la sortir de sa cage. La libérer. Elle n'a pas besoin de voir ça, d'être complice de cette fouille illégale, de cette nouvelle trahison. Et je préfère qu'elle ne me voit pas dans le rôle du *bad guy*.

Elle a assez peur de moi comme ça...

On sort dans le jardin pendant que mes experts, déguisés en électriciens, envahissent la villa pour la passer au peigne fin. Quelques feuilles de papier cachées entre deux livres, un bout de testament, des échanges de mails, des relevés téléphoniques, tout sera bon à prendre. Cooper n'a pas pu effacer toutes les traces de son sale coup, il a bien dû se planter quelque part.

J'essaie de ne rien laisser paraître de l'anxiété qui me gagne. Adèle ne doit pas savoir à quel point la vérité est proche et sordide, à quel point cette preuve que j'attends va changer ma vie... et la sienne.

Elle s'assied en soupirant dans l'un des fauteuils – un salon de jardin prétentieux aux lignes rondes et imposantes, sans doute d'un designer à la mode, sans doute le plus inconfortable du monde. Je la rejoins sans m'asseoir et Bernadette vient glisser sa grosse tête poilue sous ma main, avant de déposer à mes pieds un jouet en plastique luisant de bave.

– C'est une... saucisse ? demandé-je pour être bien sûr.

– Une saucisse qui couine, oui. J'ai toute une théorie sur l'inventeur de ce truc, sans doute un végétarien.

– Je vois... Et il faut que je lui lance, c'est ça ?

– Si tu y arrives, oui...

On fait vraiment tout ce qu'on peut, l'un et l'autre, pour ne pas parler de ce qui est en train de se passer. Mais je n'imaginai pas que saisir un jouet baveux dans l'herbe et me retrouver avec la gueule d'un saint-bernard refermée sur mes doigts ferait partie du stratagème. La chienne se met à produire des sons aigus.

– Elle pleure, là ? ! m'étonné-je en regardant Adèle.

– Oui, de frustration. Elle a envie qu'on lui lance, mais elle a peur de la lâcher. C'est une saucisse, quand même. Une saucisse, ça ne s'abandonne pas comme ça.

– D'accord... Est-ce qu'elle sait que quand on lâche prise, on a des chances de trouver encore mieux que ce qu'on a abandonné ?

– Non, je crois que personne ne lui a appris ça, me répond-elle en souriant. Bernadette se dit sans doute qu'elle risque de perdre sa seule saucisse... et de se retrouver sans rien.

– Pourtant, il suffirait que quelqu'un de bien intentionné lui mette une vraie saucisse sous le nez, une qui sent bon, une qui se dévore, une dont on n'oubliera jamais la première bouchée...

Adèle me regarde en coin, avec les lèvres qui se soulèvent à peine d'un côté, puis explose dans un fou rire sonore, puissant, sans retenue. Sa fossette réapparaît sur sa joue et je ris avec elle de cette horrible

métaphore, de ce bonheur simple qui éclaire son visage.

– Et si on oubliait le mot « saucisse » pour l’instant ? J’ai d’horribles images dans la tête, dis-je en chassant l’air devant mes yeux.

– Je suis d’accord, rit-elle encore un peu. Tout ça pour dire qu’on n’imagine pas toujours qu’il y a mieux ailleurs. Ou alors on pense qu’on n’y a pas droit. Quand on a quelque chose qu’on aime, ou qu’on croit aimer, même si ça manque de saveur, de passion, d’intensité, on n’a pas envie de le laisser tomber... Au moins, on a « ça ». Et c’est rien qu’à soi.

– J’aime cette idée de loyauté. Mais à force d’aimer cette... « chose », de ne jamais la lâcher, de s’y accrocher... On finit par oublier qu’elle ne nous convient pas. Qu’on mériterait mieux. Pas quelque chose de parfait, mais au moins quelque chose de plus vrai...

– Est-ce que c’est vraiment toi, Damon Lennox, qui est en train de me faire une leçon sur le lâcher-prise ? s’étonne-t-elle exagérément.

– Je crois bien... Et j’écoute attentivement ta leçon sur l’engagement, souris-je à nouveau. En attendant, Bernadette a lâché ! lancé-je triomphalement en brandissant le jouet en plastique au bout de mon bras.

Je le lance de toutes mes forces au bout du jardin, mais la chienne ne bouge pas, elle s’est endormie à mes pieds. Sur mes pieds, plus précisément. Je m’extirpe délicatement pour aller m’asseoir à côté d’Adèle, sur l’espèce de canapé rond – dont l’inconfort se vérifie.

– L’électricien qui a sonné chez moi pour vérifier mes fusibles, il travaille pour toi ?

– Oui...

– Tu sais que je suis montée dans sa voiture ? Il m’a déposée au restaurant, avec Bernadette à l’arrière.

– Je sais. Je lui ai donné l’ordre de le faire.

– Et la camionnette garée devant ma fenêtre pendant tout ce temps... C’est toi aussi ?

– Oui. C’était pour écouter Cooper. Et pour assurer ta sécurité.

– Ah oui ? Ils sont combien à m’avoir entendue parler toute seule ?

Pleurer au milieu de la nuit ?

Chanter à tue-tête sur Céline Dion quand Melville partait travailler ?

– Ils connaissent tous *All by Myself* par cœur, avoué-je en souriant.

– Pathétique, soupire-t-elle en cachant son visage derrière ses mains.

– Non, récemment tu es passée à *I'm Alive* puis à *Power of Love*, c'était bien. Un peu moins déprimant.

– Je ne pensais pas du tout à toi en chantant ça, hein. « Je suis vivante », « Le pouvoir de l'amour », ça n'a rien à voir avec notre rencontre, ironise-t-elle en levant les yeux au ciel.

– Non non, bien sûr que non, approuvé-je. Et les deux yeux de chat que je me suis fait tatouer sous le biceps n'ont rien avoir avec toi... lui confié-je en relevant la manche de mon t-shirt pour lui montrer mon bras.

– C'est beau, murmure-t-elle avant de poser ses lèvres sur ma peau. Ça fait mal ?

– Non. J'aime cette sensation. Ça me rappelle que... *I'm Alive* ! chantonné-je sur l'air de Céline Dion.

Adèle m'envoie une petite claque sur l'épaule, son regard ambré me fusille, puis elle éclate à nouveau de rire.

Je suis dingue de cette fossette...

Putain, je suis dingue de cette fille...

Ses seins nus se soulèvent sous cette chemise, que je suis bien décidé à ne jamais récupérer. Le crayon dans ses cheveux dorés ne retient presque plus rien, un soleil de mèches folles entoure son visage et me réchauffe le cœur.

À l'intérieur de la maison, ma vie est peut-être en train de basculer. Celle de Melville Cooper de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés, direction la case prison. Et celle de Tilda d'avoir enfin un prix. Mais dans ce jardin, il n'y a que nous, Adèle et moi, et c'est notre vie à tous les deux qui se joue. On est terriblement mal assis, mais on ne bouge pas. On ne parle plus. Bernadette dort paisiblement à nos pieds, comme si tout danger était écarté.

Lâcher prise. Perdre le contrôle. Et découvrir qu'on aime ça.

Il faudrait que je parle à Blake de cette histoire de saucisse.

Lui aussi, il refuse de croire que le bonheur est juste là.

19. L'heure des aveux

Adèle

« Mardi 24 juin 2014

Chers amis,

Il faut que je vous annonce quelque chose de triste : j'ai décidé de fermer ce blog... pour l'instant.

Pas parce que je ne vous aime plus, pas parce que j'en ai marre de passer toutes mes nuits avec vous, ou de faire des listes et des listes de listes. Non, juste parce que la passion n'y est plus. Et quand on appelle son resto « À la Folie » et son blog « Les Folies d'Adèle », c'est une promesse que l'on fait...

une promesse que je ne peux plus tenir aujourd'hui.

Et pourquoi, d'abord ? Pour des raisons qui me sont personnelles et que je ne vais pas étaler ici, comme une confiture trop sucrée sur un bout de pain rassis (ça cache la misère mais croyez-moi, ça reste immangeable).

Et comment on fait, alors ? Et ben on fait comme on peut. Le blog va baisser son rideau de fer, le temps que je me retourne, comme on dit, comme une crêpe dans sa poêle, quand on espère que l'autre face sera plus réussie que la première.

En attendant, le restaurant reste ouvert, lui, grâce à mon équipe de choc à qui je serai éternellement reconnaissante. Violette, Saul, Billy, June, Ruben, MERCI ! Vous êtes mes cinq éléments, mes cinq sens, mes cinq doigts de la main, les Jackson Five que j'aurais aimé avoir comme frères et sœurs, les cinq côtés qui complètent mon hexagone, sans vous, je ne tiendrais pas debout.

Avant de vous quitter, mon dernier mot ira à Bernadette, mon bébé chien devenu une grande et belle bête, qui a enfin réussi à lâcher sa vieille saucisse en plastique et qui sait maintenant s'endormir sans.

Ce qu'elle n'a jamais fait en un an.

J'espère avoir son courage et sa sérénité pour grandir un peu à mon tour, laisser derrière moi ce qui m'encombre, ouvrir grand les yeux sur les chances qui me frôlent et que je n'ose pas saisir. Sauter à pieds joints dans

l'inconnu. Remettre un peu de folie dans ma vie. Effeuille les pétales d'une marguerite jusqu'à atteindre « passionnément ». Vivre comme une nomade, sans savoir ce qui m'attend... Et ne pas avoir peur de rencontrer le bonheur.

C'est tout ce que je me souhaite, et ce que je vous souhaite à tous.

Follement,

Adèle »

Je suis moins douée que Damon pour les messages cachés qui se glissent entre les lignes, mais j'espère qu'il saura que je parle un peu de lui. Mon père devrait comprendre aussi. Melville lira tout ça au premier degré, si jamais il lit, ce qui de toute façon, risque de ne pas arriver. Au pire, il sera ravi que je tourne la page de ce petit blog minable qui me fait perdre mon temps, il se dira peut-être même que je fais ce qu'il m'a demandé, me concentrer sur l'essentiel et pas sur cette pauvre vie virtuelle qui était la mienne.

Comment peut-on détester autant quelqu'un qu'on pensait aimer ?

Je ne sais pas quand il va rentrer. Si les infos de Damon sont bonnes, son *business trip* prendra fin dans trois jours, mais je ne veux pas risquer de le croiser s'il se décidait à quitter New York plus tôt pour venir me surprendre. Me piéger. J'ai décidé de prendre le peu qui m'appartient et de m'en aller sans me retourner. Violette a accepté de nous héberger quelques temps, Bernadette et moi.

Et ça, c'est déjà la grande aventure...

Un chauffeur envoyé par Damon me conduit jusqu'à l'appartement de mon amie, avec mon énorme valise, mon encore plus énorme chien, et mes deux petits cartons remplis de livres, de casseroles et de CD de Céline Dion. Ce sont les seuls souvenirs de mon ancienne vie que j'ai voulu emporter.

Enfin, ce que j'ai « pu » emporter, puisque tout le reste appartient à Melville Cooper.

Apparemment, mon beau tatoué a pensé à tout : une petite camionnette blanche est garée devant chez Violette, sans doute avec deux ou trois types musclés à l'intérieur pour « assurer ma sécurité ».

Saul m'a raconté que la même chose se passait devant le resto – et quand je lui ai expliqué vaguement pourquoi, il s'est vexé que ses

muscles à lui ne suffisent pas à me protéger.

– Je te laisse ma chambre, je vais dormir sur le canapé ! me lance Violette en m'accueillant, un énorme oreiller dans les bras.

– Hors de question ! C'est chez toi, tu gardes ton lit. Je n'arriverai pas à dormir, de toute façon. Le salon me va très bien. Merci encore de me laisser habiter ici. Tu verras, je me ferai toute petite.

– Toi, peut-être, mais Bernadette, j'ai comme un doute...

– Elle dormira à mes pieds. Enfin, sur mes pieds. Aucun problème, ne change rien à tes habitudes.

– Ok... Je n'annule pas mon plan cul de ce soir, alors ? me sourit-elle avec l'œil qui frise, en serrant sensuellement son coussin en guise d'amant.

– Euh... Oui... J'irai me planquer au resto, pas de souci, bredouillé-je en imaginant la scène : moi, assise sur ce canapé toute la nuit, à écouter les ébats bruyants de ma nouvelle colocataire.

– Je plaisante, Adèle ! Quoique... Johnny a peut-être un copain à te présenter ?

– Johnny ? Tu arrives vraiment à te taper un mec qui s'appelle Johnny ? Il a un bouc et un blouson en cuir à franges comme notre Johnny national ?

– Ah, que oui ! me répond-elle en imitant la voix du rockeur. Et il me fait « mourir d'amour enchaînée », reprend-elle en lâchant l'oreiller pour croiser ses bras au-dessus de sa tête.

– Je ne m'habituerai jamais à ces surnoms américains, gloussé-je en la voyant continuer la choré.

– Ben, quoi, Addy ? Tu fais moins ta snob quand c'est ton « Damy » qui débarque en Harley Davidson !

– Dee. Son cousin l'appelle Dee. Mais même ça, ça devient sexy, chez lui.

– Tu m'étonnes ! On devrait peut-être les inviter eux, ce soir, soupire Violette avec un clin d'œil exagéré.

– Donc, quand tu envoies balader Blake et que tu lui parles comme la pire des garces, c'est que tu veux de lui ?

– Non. C’est que je veux qu’il veuille de moi jusqu’à en avoir mal au bide.

Les trois jours et les trois nuits suivantes ont ressemblé à l’idée que je me faisais de la vie étudiante, à l’époque où j’enviais les jeunes qui pouvaient quitter leurs parents pour se prendre un petit studio, payé par papa et maman. Sauf que j’ai bientôt trente ans, des petites habitudes bien ancrées, un saint-bernard de soixante-dix kilos qui a toujours vécu avec un jardin, et une coloc’

bordélique qui a apparemment décidé de remplir chaque centimètre carré par ses deux passions : les fringues et la bouffe.

Le petit appartement pourrait pourtant être agréable à vivre et fonctionnel : chaque mur est peint dans une couleur différente – « rose bonbon, vert amande, jaune citron et framboise écrasée », d’après l’auteure de cette déco gourmande.

Vivre ici me donne faim en permanence.

C’est plutôt bon signe, non ?

Le salon au canapé « cerise » et aux poufs en forme de poires donne sur une cuisine ouverte – qui me rappelle celle de Damon, à ceci près que le comptoir est jonché d’ustensiles de pâtisserie, rouleaux, moules, spatules, pinceaux, fouets et mini-caissettes à cupcakes.

Encore un peu plus faim...

J’en oublierais presque ce qui me noue l’estomac.

Dans la salle de bain – murs mandarine, « pour le joli teint que ça fait le matin » –, un fil part en diagonale de la machine à laver jusqu’au montant de la douche. Il supporte des soutiens-gorge et des strings, eux aussi de toutes les couleurs et de toutes les formes, qui continuent à ne pas vouloir aller se ranger tout seuls dans un tiroir.

On ne parle pas assez du bonheur que c’est de se laver les dents avec une culotte sur la tête.

Oui, parce que l’installation ne tient pas et que tout tombe régulièrement.

Des dizaines et des dizaines de flacons plus ou moins remplis bordent le lavabo, la petite étagère au-dessus du lavabo et même le rebord de la lampe à néon qui éclaire ce même lavabo. Un sèche-cheveux est en permanence branché sur le côté, ce qui augmente grandement mes

chances de m'électrocuter.

Solution que j'ai déjà sérieusement envisagée.

Mais au moins, vivre dans ce tourbillon m'empêche de penser et de m'écrouler.

Je ne mets les pieds dans la chambre de Violette que pour récupérer quelques affaires dans ma valise coincée derrière la porte – de toute façon, je ne pourrais pas mettre un pied de plus sans marcher sur quelque chose. Ma coloc, décidément fâchée avec les armoires et tout ce qui pourrait avoir une fonction de rangement, a installé des portants tout le long des quatre murs – couleur vanille fraise – et suspendu sur des cintres dépareillés ses milliards de robes, tuniques, vestes et chemisiers.

Les jupes et les pantalons, eux, n'ont le droit qu'à des piles instables à même le sol. Restent les escarpins, sandales, ballerines et chaussures compensées, que Violette a eu l'ingénieuse idée de suspendre à des crochets plantés dans les murs à hauteur de regard.

Plus ingénieux encore : le risque de se retrouver avec un crochet planté dans l'œil quand on s'approche trop près.

Autre avantage de vivre dans ce joyeux désordre, on n'a pas peur de déranger l'autre dans ses habitudes et son mode de fonctionnement – si jamais il en existe un. Liberté est le seul mot d'ordre ici, autant pour Bernadette – qui se roule avec plaisir sur le canapé et mordille tous les meubles pour se défouler – que pour Violette et moi – grignotages sucrés en guise de repas, nuits blanches passées à discuter et petites fêtes improvisées à deux jusqu'à ce que les voisins se plaignent du bruit.

Correction : même après que les voisins se soient plaints.

Violette Saint-Honoré : la seule personne au monde qui peut vous changer les idées, même les plus noires.

Le pire, c'est qu'au milieu de tout ça, on arrive à aller travailler. J'ai découvert que ma pâtissière dormait à peu près aussi peu que moi – par choix – et arrivait à assurer derrière.

– Comment tu peux être une pâtissière aussi géniale, aussi rigoureuse, en vivant dans un bordel pareil ?

– Je suis passionnée par mon boulot, c'est ça, le secret ! Et passionnée

par ma vie perso. Pourquoi tu veux que je m'impose des contraintes ? C'est bon pour ceux qui n'ont rien d'autre pour remplir leurs journées.

– Ou ceux qui ont besoin d'un cadre pour être rassurés, de savoir où ils vont... argumenté-je comme si j'avais à me justifier.

– Et tu vas où exactement, chérie ? me demande Violette en faisant danser ses sourcils.

– Aucune idée, soupiré-je. Et si tu savais comme ça me panique.

– Alors stop. Chaque jour après l'autre. On va cuisiner, donner un peu de bonheur à des gens, et ce sera bien assez pour aujourd'hui. Demain, on verra. En attendant, ta garde rapprochée est là pour te protéger, ajoute-t-elle en désignant du menton la fourgonnette sur le trottoir d'en face.

Stop : ne pas penser à Melville qui va bientôt rentrer et que je vais peut-être devoir affronter.

Stop : ne pas cogiter sur la « mission » de Damon, que je n'ai pas vu depuis trois jours, sans doute trop occupé à réunir les preuves qui doivent faire éclater la vérité.

Stop : ne pas visualiser mon avenir, sans maison, sans fiancé, avec un amant incernable comme seul pilier.

Stop : ne pas imaginer qu'il me quittera à la seconde où il n'aura plus besoin de moi.

Stop : ne pas paniquer à l'idée que je laisse toute ma vie basculer...

– Adèle ! me lance Violette. Quand tu restes silencieuse et immobile sur cette terrasse, je sais que c'est parce que la petite voix dans ta tête te harcèle de questions. Fais-la taire et viens bosser !

À presque minuit, après deux services et une journée bien remplie pour « À la Folie », je traîne dans la salle de repos avec Bernadette qui ronfle, Saul qui raconte son dernier week-end chaotique de père célibataire, Ruben qui ronchonne sur le nouveau petit ami de June, et Violette qui se refait une beauté avant de rejoindre je ne sais qui.

Un petit bout de quotidien tout simple qui ramène un peu à la réalité.

– Tu peux squatter mon lit, j'espère ne pas rentrer de la nuit, dit la jolie blonde avant de me claquer une bise sur la joue.

Elle part quelques secondes puis réapparaît à la porte de l'arrière-salle, un sourire éclatant sur son visage de poupée.

– La petite Adèle Joly est attendue sur la terrasse, chuchote-t-elle à mon intention, la main autour de la bouche.

Le cœur coincé dans la gorge, je la suis dehors, avec Bernadette sur mes talons. Damon est adossé à sa moto, son casque au bout des doigts, toujours habillé à peu près de la même façon, même si j'ai l'impression de le redécouvrir à chaque fois. Chaussures montantes un peu poussiéreuses, jean foncé et t-shirt d'un noir profond, tendu sur ses épaules et ses pectoraux. Il n'a pas coupé ses cheveux – que j'aime bien comme ça, un peu plus longs, il n'a pas rasé la barbe sombre qui entoure sa jolie bouche, n'a pas abandonné sa manie de plisser les yeux de sa façon tellement sexy. Ses tatouages aussi, sont toujours là : j'aperçois les deux yeux de chat fondus dans le décor tribal, sous son bras gauche, quand il le tend pour prendre quelque chose dans le coffre de la Harley.

– Jolie robe, me lance-t-il en apercevant l'une de celles qu'il m'a offertes lors de notre séance de shopping illimité.

– Jolie... coiffure, réponds-je en fixant son désordre de cheveux rebelles.

Il y passe rapidement la main en souriant pendant que j'avance encore un peu vers lui, jusqu'à une distance raisonnable.

Que je ne peux pas franchir si je veux pouvoir contrôler mes élans...

– Joli dernier billet, sur ton blog. J'ai bien aimé cette idée de « vivre comme une nomade ».

– Hmm... J'ai écrit que j'espérais en avoir le courage. Pas que je saurai le faire.

– Je peux t'aider ?

Damon déplie le petit paquet en papier qu'il tient dans sa main, puis s'accroupit pour se mettre à hauteur de Bernadette. Elle roule des yeux et s'aplatit devant lui, les fesses toujours en l'air et la queue hystérique. Je ne comprends pas. Il rit. Ma chienne plonge la gueule dans le papier et engloutit une vraie saucisse en quelques bouchées, comme si sa vie en dépendait. Je ris aussi et la regarde continuer à se lécher les babines, encore et encore.

– Sa vie ne sera plus jamais la même, commenté-je en la voyant rouler sur le dos, de satisfaction et d'excitation.

– Et j'en assumerai les conséquences, répond Damon, sérieux. Si je dois devenir son fournisseur officiel de petits bonheurs pour qu'elle connaisse le vrai goût de la vie, je le ferai. Chaque jour.

Mon cœur se gonfle d'une joie simple et immense et je me jette sur lui pour goûter à ses lèvres.

Élans contrôlés : aucun.

Goût de la vie : retrouvé.

– Merci pour les gardes du corps qui me suivent partout, lâché-je entre deux baisers.

– Je t'avais dit que je te protégerais.

Son ton est grave, son visage sombre et fermé. Je sens bien que le moment n'est pas au romantisme et aux démonstrations d'affection, mais je ne peux pas me résoudre à le lâcher. Mes bras toujours autour de son cou, je me recule un peu pour le regarder dans les yeux.

– Tu as autre chose à me dire ?

– Cooper rentre demain matin. Son avion atterrit à neuf heures.

– Ok, murmuré-je en frissonnant. Et le reste ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

– Je pense que c'est mieux si tu en sais le moins possible, mais tu devrais te préparer au pire.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je te le demande une dernière fois, Adèle : est-ce que tu es certaine de vouloir le quitter ?

– Damon, je ne comprends pas, bégayé-je en laissant retomber mes bras.

– Je suis prêt à tout arrêter. Si c'est ce que tu veux. Tilda est morte, rien de ce que je ferai ne pourra la ramener. Mais toi... Je ne veux pas détruire ta vie. Je ne veux pas envoyer en taule le type que tu veux épouser, même si c'est un salaud. Je ne veux pas que tu sois malheureuse à cause de moi. Que tu me reproches un jour d'avoir

décidé pour toi. Tu n'as pas à subir tout ça. À changer de vie sans l'avoir choisi. À oublier tes rêves pour moi. Je pourrai te protéger de loin, m'assurer qu'il ne te fait pas de mal. Tu n'as qu'un mot à dire et je me tire.

Avec son regard sombre, vibrant de sincérité, sa voix calme et rauque, qui vient de loin, ses mâchoires contractées et sa pomme d'Adam qui menace de transpercer sa gorge, Damon n'a jamais

été aussi beau. Viril, solide et pourtant si doux, si dévoué, prêt à faire passer mon bonheur avant sa quête de vérité et avant la paix qu'il attend de retrouver depuis des années. À part mon père, aucun homme ne s'est tant sacrifié pour moi.

– Laisse-moi te dire trois mots plutôt qu'un seul, murmuré-je. Je t'aime, avoué-je pour la toute première fois. Je t'aime, Damon Lennox, et je veux que tu ailles jusqu'au bout. C'est comme ça que je te connais, extrême, déterminé, insatiable. Je ne te changerais pour rien au monde. Avec toi, j'ai enfin l'impression d'exister. De vivre. Et je ne te demanderai jamais de vivre à moitié. Fais ce que tu as à faire, venge la mort de ta sœur, règle son compte à Melville Cooper. Toi aussi, tu as le droit au bonheur.

Damon glisse ses larges mains sur mon visage et m'embrasse passionnément, pendant de longues

secondes qui ont un goût d'éternité.

– Tu veux bien m'emmener chez moi une dernière fois ? Je sais que je n'y remettrai peut-être jamais les pieds. Et je veux y aller avec toi.

C'est la deuxième fois que mon amant se retrouve dans la maison que j'ai habitée avec mon fiancé.

Mais cette fois, aucun malaise : ce n'est déjà plus chez moi. Cette villa luxueuse appartient au passé et je suis bien décidée à lui faire mes adieux de la plus belle façon qui soit.

– Les micros fonctionnent toujours ? demandé-je à Damon après avoir fait sortir Bernadette dans le jardin.

– Désactivés, pourquoi ?

– Tu as dit que je ne devais pas oublier mes rêves...

– C'est vrai, confirme-t-il avec un regard interrogateur.

– Et il se trouve que j’ai toujours rêvé de faire l’amour à même le sol, dans le salon. Ou sur la table de la salle à manger. Je ne savais juste pas avec qui...

– Ça peut s’arranger, souffle-t-il dans un sourire en se ruant sur moi. En plus, je t’avais promis que tu me paierais ce terrible orgasme simulé... me menace-t-il avant de me soulever brusquement du sol.

J’enroule mes jambes autour de sa taille et laisse mon amant me mener où il veut. Mes fesses atterrissent violemment sur la table en verre. J’entends quelque chose tomber par terre, se briser. Je ne regarde même pas ce que c’est, trop absorbée par les deux iris noirs qui me désirent. Sans doute les derniers vestiges de mon passé. Est-ce que ça signifie que ma nouvelle vie peut commencer ?

Stop : profiter seulement de l’instant présent.

Et de la nuit de folie qui m’attend...

Y a-t-il au monde quelque chose de plus excitant qu’un homme musclé qui vous allonge sur la première table venue tellement il a envie de vous ? Même dans mes rêves les plus fous, ça n’était pas aussi intense, aussi passionné, aussi beau à regarder. Je m’en remets à lui, mon « motard sexy », mon

« rebelle tatoué », qui m’effrayait tant il y a quelques mois, avant que je connaisse la chaleur de ses bras, la douceur de son regard sur moi. La force de son désir ne me fait plus peur : je sais qu’un cœur bat sous la carcasse de cet animal sauvage.

Ce soir, j’ai envie d’être la tigresse qu’il voit en moi, la femme scandaleuse qu’il me fait devenir parfois. J’ai envie de le laisser me faire tout ce qu’il veut – même si je dois être nue avant lui, même si je dois me passer de préliminaires, même si je dois risquer de réveiller les voisins ou de casser d’autres bibelots dans cette villa sans âme.

Damon Lennox, l’homme que vous suppliez de faire tout ce que vous avez toujours refusé.

Mais comment il fait ça ?

Sur cette table en verre où j’ai dîné tant de fois – le plus souvent seule, le reste du temps en mauvaise compagnie – j’ai comme des envies de revanche. Et Damon l’a bien compris.

– Dans tes rêves, tu étais nue ou encore vêtue ? soupire-t-il en

chiffonnant impatiemment le tissu fin de ma robe dans son poing.

– Je ne me souviens plus... gémissé-je sous ses baisers dans mon cou.

– Dis-moi ce que tu veux, insiste-t-il en mordillant mon épaule.

– Toi... maintenant, bredouillé-je en perdant déjà la tête.

C'est sûr, maintenant : je peux me passer de préliminaires.

Damon glisse ses mains sur mes cuisses, sous ma robe, atteint ma culotte et commence à jouer avec. Mais pourquoi il prend son temps, bon sang ? Peut-être qu'il réfléchit à la meilleure manière de s'en débarrasser ? J'ai envie de crier : « Déchire-là ! » Je n'ose pas. Il plonge son regard noir dans le mien. Et il déchire ma culotte. Sans ménagement. Le tissu me griffe les cuisses en disparaissant.

Dieu que c'est bon.

Est-ce qu'un jean noir, ça peut se déchirer ?

Je ne vais pas essayer. Je me contente de lui agripper les fesses pour l'approcher un peu plus de moi, entre mes jambes écartées. Je m'attaque au bouton, à la braguette, je descends le pantalon sur ses hanches en tirant dessus frénétiquement. Puis le boxer, noir aussi, trop serré, tendu sur son sexe déjà dressé. Je le libère, il jaillit vers moi, large, long et lisse, le plus parfait que j'aie jamais vu.

Dieu que c'est beau.

Damon fourrage dans la poche arrière de son jean, un peu plus bas sous ses fesses, en sort un petit portefeuille en cuir, qu'il ouvre à la recherche d'un préservatif. C'est trop long. Non, ne me dis pas que... Je lui arrache le portefeuille des mains, fais tomber des cartes et des pièces de monnaie en le secouant, trouve enfin un petit emballage brillant et me demande comment le déchirer : avec les doigts ou avec les dents ?

Je n'ai pas fait ça depuis le lycée.

En fait, je ne suis même pas sûre de l'avoir déjà fait moi-même.

Je tente le coup, par impatience plus que par courage. Damon revient m'embrasser, follement, en glissant sa langue avide entre mes lèvres. Ses mains guident les miennes vers son sexe. J'enfile le préservatif sans hésitation, l'heure n'est plus aux questions existentielles. Mes

doigts redécouvrent la taille impressionnante, la dureté ahurissante et mon désir bout de plus belle entre mes cuisses.

Je susurre deux mots à mon amant, un ordre grossier qui sort tout seul de ma bouche et qui allume un feu dans ses yeux. Il remonte ma robe sur mes hanches, me rapproche du bord de la table et porte mes jambes dans ses larges mains. Ses deux avant-bras, l'un tatoué, l'autre pas, ont les muscles bandés et des veines saillantes qui courent jusqu'à ses poignets. Cette force virile me renverse.

La bête s'avance encore un peu, son sexe tendu est à quelques centimètres du mien, peut-être même à quelques millimètres. Je sens sa chaleur tout près et mon intimité brûlante, trempée, palpite à cette idée.

– Fais-le, murmure-t-il de sa voix rauque en me regardant droit dans les yeux.

Sans quitter son regard incandescent, je glisse mes mains sur ses fesses nues, dures et bombées, y enfonce mes ongles cruels, prends une profonde inspiration puis tire un grand coup pour le faire entrer en moi, tout entier. La brûlure exquise me fait pousser un cri que je ne retiens pas.

– Encore, ajoute-t-il.

J'appuie sur ses hanches pour l'éloigner, réajuste ma prise sur son fessier, écarte un peu plus les jambes... et le plante dans mon intimité encore plus fort. Cette fois, c'est lui que j'entends grogner. Il ressort, caresse lentement l'une de mes cuisses, s'empare de mon mollet et le pose sur son épaule.

J'ignorais que j'étais assez souple pour faire ça.

Cette position indécente dépasse tous mes rêves. M'imaginer aussi ouverte, prête à recevoir, décuple mon désir. Tout en maintenant ma jambe relevée sur lui, Damon me pénètre à nouveau. Je peux sentir chaque millimètre de son avancée dans mes profondeurs, c'est différent, inouï comme il me remplit. Il accélère et je perds la tête. Mes petits cris aigus font écho aux claquements fougueux de nos corps.

Malgré ce plaisir intense, j'essaie de ne pas fermer les yeux pour profiter du spectacle. C'est la première fois que nos visages sont si éloignés l'un de l'autre, que nos bouches ne peuvent pas s'embrasser, que seuls nos bassins s'épousent. Avant, j'aurais détesté cette distance.

Mais ce soir, dans l'obscurité du salon, je regarde cet homme qui me prend et j'aime ça. Je vois mon corps sursauter sous ses coups de reins et j'en redemande. Il ne me caresse pas, ne me rassure pas, ne me serre pas dans ses bras, il ne me ménage même pas. Il ne fait que coulisser en moi, encore et encore, observer mes réactions, écouter mes soupirs, balader ses yeux sur nos sexes imbriqués, sourire à mes cris et me rendre folle.

– Pas tout de suite, grogne-t-il.

Damon s'arrête au moment où je perds la tête. Puis je le vois jubiler de me faire languir.

– Je crois que dans tes rêves, sur cette table, tu étais plus scandaleuse encore...

J'ignore ce que ça peut bien vouloir dire. Et malgré la frustration qui s'empare de tout mon être, j'ai hâte de le découvrir. Mon amant insatiable enlève délicatement ma jambe de son épaule, me fait descendre de la table jusqu'à toucher le sol, glisse son bras autour de ma taille puis me retourne d'un geste. Je me retrouve dos à lui et sens sa main agripper ma nuque. De l'autre, il soulève à nouveau ma robe et me malaxe la fesse.

– Cette chute de reins mérite qu'on la regarde, susurre-t-il au creux de mon oreille.

– Est-ce que tu crois que toi, tu l'as méritée ? réponds-je aussitôt en me tordant le cou pour plonger mes yeux dans les siens.

Ma provocation fonctionne à merveille. Damon se penche et fond sur ma bouche : il ne m'embrasse pas, il me dévore. Je lui mords doucement le bout de la langue pour ne pas me laisser faire. Il grogne de douleur avant de se reprendre, encore plus féroce. C'est un combat perdu d'avance.

En bas, son sexe s'insinue entre mes lèvres et entre d'un grand coup. J'en tombe à la renverse, en avant, et me retiens avec les mains à plat sur la table. La fraîcheur du verre n'empêche pas tout mon corps de se consumer.

Cette fois, je ne le vois plus. Mais je le sens s'activer entre mes cuisses, par-derrière, en s'accrochant à mes hanches. Je me cambre un peu pour en profiter au mieux. Et pour lui offrir cette chute de reins qu'il désire tant. Son ventre claque contre mes fesses, et comme s'il n'en avait pas encore assez, Damon vient glisser sa main devant, sous ma

robe, pour empoigner l'un de mes seins.

Sa paume agace mon téton, sa langue vient jouer avec le lobe de mon oreille puis ses dents mordiller la peau de mon cou. Son souffle brûlant me fait frémir. Tout en lui respire le désir. Tout en moi expire le plaisir. C'est si bon que je ne sais plus comment jouir. Comme si j'avais déjà atteint des sommets de plaisir infranchissables.

Mais quelques coups de boutoir plus tard, rapides et puissants, je me sens m'envoler.

– Je t'attends... murmure-t-il, essoufflé.

Je décolle une main de la table pour la tendre en arrière et venir la glisser dans ses cheveux. Je m'y agrippe comme si je savais d'avance ce qui va m'arriver. Un tourbillon de sensations. Un orgasme renversant. Il part de mes profondeurs et déferle comme une vague inévitable, dans mon ventre, mes cuisses, jusqu'au bout de mes ongles, de mes orteils et de mes tétons érigés. Toute ma peau vibre et Damon tremble dans mon dos en laissant s'échapper un râle puissant.

Nos corps atteignent l'extase ensemble, comme s'ils ne formaient plus qu'un. J'ai beau ne pas le voir, je devine ses yeux plissés par la jouissance. Les miens restent fermés, le temps de redescendre sur terre, de profiter de chaque seconde de cette apothéose.

Damon vient coller sa joue sur la mienne. Sa barbe me chatouille. Nos bouches respirent le même air et nos cœurs battent à l'unisson.

– Ça ressemblait un peu à ça, dans tes rêves ? sourit-il près de mon visage.

– Tu les as largement surpassés... réponds-je à bout de souffle.

Mon amant rêvé remonte son pantalon et rabaisse ma robe, puis me tire doucement vers le bas.

Nous nous allongeons tous les deux, côte à côte, sur le sol frais du salon, les yeux rivés vers le plafond. Damon glisse son bras sous ma tête pour m'en faire un oreiller.

– Le salon, c'est fait, chuchote-t-il de sa voix suave, comme s'il n'avait fourni aucun effort. Quelle autre pièce tu veux baptiser avant de t'en aller ?

Il est déjà prêt à remettre ça ? !

Je ne sais même pas si je suis seulement capable de marcher.

– La cuisine, on l’a déjà fait chez toi... répliqué-je pour gagner du temps.

Mais qui est cette femme qui arrive à parler de sexe juste après ?

Qui est cette femme qui énumère, presque blasée, les pièces où elle s’envoie en l’air ?

Cette femme qui me ressemble, je ne la connais pas.

– Raconte-moi tes autres fantasmes, essaye-t-il en caressant mes cheveux d’une main.

– La plage, en pleine nature...

– Hmm... Je crois que ça aussi, c’est fait.

– Un jacuzzi... Mais il n’y en a pas ici.

– Il y a une baignoire ? s’enquiert Damon, sans doute avec une idée derrière la tête. Si c’est juste une question de bain bouillonnant, on peut le faire nous-mêmes.

– Tu as vraiment réponse à tout, hein ?

– Oui, c’est l’une des premières choses que tu m’as reprochées, sourit-il en tournant son visage pour me regarder.

– Oui, c’était vraiment agaçant, au début.

– Et maintenant ?

– Maintenant ? On va voir si mes fantasmes sont à ta portée... le provoqué-je avant de me relever.

Je cours vers la salle de bain, ouvre le robinet d’eau chaude dans la baignoire et regarde Damon approcher. Il ne se presse pas. Je crois même qu’il essaie de m’aguicher. De me punir de l’avoir défié.

Sur son chemin, il se débarrasse d’une chaussure, qu’il balance au bout du couloir, puis d’une autre, qu’il enlève avec les pieds, puis ses chaussettes volent je ne sais où. Il continue son strip-tease en enlevant son t-shirt noir moulant : il apparaît sur le seuil de la salle de bain adorablement décoiffé, mais surtout torse nu, me laissant redécouvrir ses tatouages sombres et ses muscles saillants.

C'est moi où il est un peu plus sexy à chaque fois ?

Damon ne s'arrête pas là : il baisse son jean et son boxer en même temps, prenant son temps pour faire glisser les vêtements le long de ses jambes solides, puis il les pousse nonchalamment du pied sur le côté. Je ne vois plus que lui, son corps nu, indécent, faiblement éclairé par les lampadaires de la rue. Je ne sais même plus quelle heure il est.

L'heure de prendre un bain, assurément.

J'imite mon strip-teaseur et laisse glisser ma robe à mes pieds. J'avais presque oublié que ma culotte n'avait pas survécu au premier round de mes fantasmes à réaliser. Je retire lentement mon dernier sous-vêtement, une bretelle après l'autre, jusqu'à dévoiler entièrement mes seins.

C'est moi où j'ai de moins en moins de mal avec la nudité ?

Damon promène ses yeux sur ma poitrine, un sourire coquin au coin des lèvres, puis s'approche

avec la lenteur déterminée d'un prédateur. Arrivé à ma hauteur, il frôle mes tétons du bout des doigts, dessine deux lignes invisibles sur mes côtes, mes hanches, puis s'en va vers mes fesses. Il descend encore et s'empare de mes cuisses. Soudain il me soulève du sol et croise mes jambes autour de sa taille.

Je ne me suis jamais sentie aussi légère.

Comme si je ne pesais absolument rien, il avance vers la baignoire, l'enjambe et plonge dans l'eau chaude, mon corps toujours accroché au sien. Une vague monte autour de nous et fait déborder le bain. Je ris, assise à califourchon sur lui. Je ne ris plus quand son sexe se tend entre nous, réveillant mon intimité.

– Il est temps de faire bouillonner ce jacuzzi, déclare-t-il. Les rêves n'attendent pas.

Je n'ai jamais été autant d'accord avec lui.

Ses mains habiles s'agitent sur mon corps : l'une masse mon sein, l'autre caresse mon clitoris sous l'eau, dans un divin clapotis. Je sens un doigt s'introduire en moi et je me précipite sur la bouche de Damon pour lui dire comme c'est bon. Ma langue s'insinue entre ses lèvres humides et un deuxième doigt me pénètre. Je gémis de surprise autant que de plaisir. Je me relève un peu pour lui laisser le champ

libre puis plonge mes mains dans l'eau à la recherche de son sexe laissé à l'abandon.

Je le prends dans ma paume et commence un doux va-et-vient.

Mais la douceur n'est apparemment pas la bienvenue ce soir. Les doigts de Damon me percent plus vite, plus loin, pendant que son pouce s'occupe toujours de mon clitoris, gonflé à l'extrême. Sans m'en apercevoir, j'ondule sous ses caresses, descends et remonte le long de ses doigts, créant un mini-courant dans la baignoire. Son bassin accompagne mes mouvements et son érection grandit dans ma main.

J'ai envie de lui, urgemment, viscéralement, mais je ne peux pas me résoudre à mettre fin à ce tourbillon qui m'emporte. Mon clitoris est près de l'implosion et tout mon corps se tend quand l'orgasme me submerge, plus vite que je ne l'avais pressenti, plus fort que je ne l'aurais jamais imaginé. Damon accélère encore pour décupler mon plaisir, l'eau déborde et je tressaille au milieu de ces vagues qui claquent sur ma peau.

Tempête dans ma salle de bain. Et dans chaque cellule de mon corps...

Je finis par m'affaler sur son torse perlé de gouttes d'eau, pose des baisers mouillés sur ses pectoraux, ses épaules, ses bras, et aperçois les deux yeux de chat tatoués sous son biceps gauche. Je les embrasse aussi, chacun à leur tour.

– Tu es sûr que ce ne sont pas plutôt ceux d'un tigre ?

– Non, le fauve est à l'intérieur de moi. C'est toi que j'ai gravée sur ma peau.

Je l'embrasse à perdre haleine. Ma bête sauvage, mon fantasme sur pattes... Avec lui, il se pourrait bien que ma liste de rêves s'allonge et n'en finisse jamais.

20. L'heure des règlements de compte

Damon

– Adèle, réveille-toi... murmuré-je un peu plus fort que les dix fois précédentes.

– Hmm ? marmonne-t-elle en ouvrant enfin un œil.

– Adèle, il faut que...

– Pourquoi tu es habillé, toi ? me coupe-t-elle en fronçant les sourcils. Reviens te coucher, ajoute-t-elle en refermant les yeux et en tapotant le canapé en cuir où l'on a dormi quelques heures, collés l'un contre l'autre.

– Cooper a pris un avion plus tôt.

– Qu'est-ce que tu... ?

– Mes gars m'ont prévenu qu'il arrivait... d'une minute à l'autre.

– Merde ! réagit-elle enfin en sautant sur ses pieds. Vêtements ! Où sont mes vêtements ? Et les tiens ? Tu as tout ramassé ? Damon, qu'est-ce qu'on fait ? !

Elle est belle, quand elle panique.

Non : elle est sublime, quand elle panique, nue et mal réveillée, nue et inconsciente de sa nudité.

Ok, pas vraiment le moment.

– Adèle, essayé-je de la calmer en prenant son visage entre mes mains. Je vais partir. Il ne faut pas qu'il me voie ici.

– D'accord... acquiesce-t-elle difficilement.

– J'ai effacé toutes mes traces, il ne saura pas que je suis venu, continué-je posément.

– D'accord, répète-t-elle comme un robot.

Un robot avec un regard affolé, terrifié.

Ce regard doré qui me transperce et me désarme.

– Et moi ? ajoute-t-elle en glissant ses deux mains sur mes poignets, comme pour s'accrocher à quelque chose.

– Toi... Tu peux venir avec moi. Tu n'es pas obligée de l'attendre, de lui parler. On peut disparaître maintenant et ne jamais revenir.

Ses yeux jaunes s'égarèrent, courent sur les murs, sur Bernadette qui dort dans son panier, sur toute la vie qu'elle est sur le point d'abandonner. Puis Adèle les ramène vers moi, avec une lueur nouvelle.

Plus intense.

– Non. Si c'est la dernière fois que je le vois, je dois le faire. Je veux l'affronter. Et lui dire qu'il n'a pas gagné. Qu'il ne m'a pas détruite ou emprisonnée, que je le quitte, que c'est moi qui décide, cette fois.

Où est-ce qu'elle puise tout ce courage ?

La femme fragile, pleine de doutes et de peurs que j'ai rencontrée, depuis quand a-t-elle tant changé ?

– Je t'attendrai dehors. Juste là, dans le fourgon. Tu m'autorises à écouter votre conversation ?

– Tu le feras de toute façon, non ? sourit-elle tristement.

– Oui... Pour ta sécurité.

– Si Melville pète les plombs... Tu arriveras vite, hein ? commence-t-elle à trembler, les yeux humides.

– Adèle... Je serai là à la seconde où tu auras besoin de moi. Tu m'entends ? Je ne t'abandonnerai pas.

Elle plonge sur mon torse et je la serre dans mes bras jusqu'à m'en faire mal. Je voudrais qu'elle fusionne avec moi pour pouvoir la protéger tout entière. Que Cooper doive me passer sur le corps s'il veut l'atteindre.

Mon téléphone vibre dans ma poche et un message m'indique « Deux minutes ». J'embrasse Adèle

sur les lèvres et je m'en vais avant de ne plus pouvoir la regarder en face, de ne plus pouvoir me résoudre à la laisser là, seule, face à ce salopard prêt à tout.

Je claque la porte d'entrée, traverse la rue en regardant autour de moi, tape deux fois du plat de la main sur la camionnette avant que les gars m'ouvrent. Ils sont trois. Deux *geeks* à lunettes avec des casques audio sur la tête et des dizaines de machines devant eux. Brad et Ryan, je crois. Ou peut-être Brian. J'ai tellement le cerveau en ébullition que je ne me rappelle même plus les noms des types que j'ai engagés. Ils me font signe que tout est en place pour la surveillance à distance.

– Chad, donne-lui un casque, lâche l'un des deux.

Raté.

Le troisième type est une montagne de muscles à la peau mate, avec une horrible balafre rose sur la joue, de la commissure des lèvres jusqu'à l'oreille. Ça lui donne l'air de sourire, mais d'une façon cruelle, un sourire digne d'un film d'horreur.

Quant à savoir comment il s'appelle...

Les bras croisés sur la poitrine, l'air mauvais, il regarde droit devant lui et ne bronche pas. C'est à peine s'il a l'air vivant. Mais s'il est là, c'est que c'est un as. Le genre de brute épaisse qui ne réfléchit pas avant de foncer dans le tas, qui ne ressent pas la douleur et qui exécute les ordres sans poser de question. Exactement le genre de gars dont j'ai besoin aujourd'hui.

Avant d'enfiler le casque, je passe un rapide coup de fil à Blake. J'ai un mauvais pressentiment, j'ai besoin de mon cousin à mes côtés, en renfort, en soutien, en n'importe quoi pourvu qu'il soit là pour m'aider à garder la tête froide et à prendre les bonnes décisions.

– Cooper en vue, lance le copain de Chad.

Mon cœur saute dans ma gorge et le balafré s'agite un peu, juste pour se faire craquer les doigts.

Tout doux, SmileMan, tu ne vas rien casser pour l'instant.

Putain, pourquoi je suis aussi nerveux ?

Parce que j'ai laissé Adèle et que le piège est en train de se refermer sur elle.

Chad claque des doigts à mon intention et enclenche plusieurs boutons sur ses machines. Depuis un minuscule trou percé dans le fourgon, je vois Cooper glisser une clé dans sa porte d'entrée. J'ai mal aux mâchoires tellement je serre les dents. La porte se referme, aucun bruit à l'intérieur de la maison.

Et si Adèle s'était enfuie ?

Et si elle avait changé d'avis ?

Et s'il la tuait sur le champ, avec un flingue caché dans sa ceinture ?

Deux coups frappés contre le camion me font sursauter. Blake apparaît, essoufflé.

– T'as de la chance, j'étais dans le coin. On en est où ? demande-t-il,

presque aussi tendu que moi.

– Cooper vient d'arriver. Il ne se passe rien pour l'instant.

– Vous êtes sûrs que ça marche, vos trucs ?

Chad confirme d'un signe de tête : j'entends dans les écouteurs le bruit de la baie vitrée du jardin qui s'ouvre et se referme.

Non, non, non, n'allez pas si loin !

Il n'y a aucun micro planqué dehors.

– Pourquoi il sourit comme ça, Stallone ? me chuchote Blake à l'oreille.

– Toi ! crié-je en direction du balafré. Fais le tour de la maison, va te poster du côté du jardin, tu seras nos yeux. Tu es armé ?

SmileMan acquiesce, toujours sans parler, et Chad lui tend une sorte d'oreillette reliée à ce qui doit être un micro. Il se l'installe du côté de sa cicatrice, qui est presque intégralement masquée, maintenant. Puis il saute du fourgon et disparaît derrière la villa avec une rapidité et une discrétion hallucinantes pour un homme de son gabarit.

Je ne l'ai pas recruté pour rien : il sait ce qu'il fait.

– Il m'entend ? demandé-je sans savoir où parler. Elle va bien ?

– Ils sont dans le jardin, prononce la voix grave et sans émotion de l'infiltré. Kitty marche vers la baie vitrée.

Ce nom de code est vraiment débile.

– Kitty re-rentre dans la maison.

– C'est ça ! Très bien ! Ramène Cooper là où on peut l'entendre ! encouragé-je Adèle à haute voix.

– Essaie de te calmer, me raisonne mon cousin en posant une main sur mon bras.

– Tu ne sais pas de quoi il est capable, répliqué-je en me dégageant d'un coup d'épaule.

– Si, je le sais... soupire-t-il en enfilant le casque qu'on lui tend.

Blake est venu : je n'ai aucune raison de m'en prendre à lui.

– Tu recommences avec ça ? siffle la voix de Cooper dans mes écouteurs. Tu n'as donc rien compris ? Rien écouté de ce que je t'ai dit ?

– Cette fois, c'est à toi de m'écouter, Melville, répond Adèle sur un ton étonnement calme. J'ai déjà emmené toutes mes affaires, tu ne me retiendras pas prisonnière. Je pensais t'aimer et je me suis trompée. En te laissant me traiter comme ça, je ne m'aimais pas moi-même. Mais c'est terminé. Je m'en vais.

– Qui t'as mis ces idées dans le crâne ? Ton père ? Ta super copine Violette ?

– Contrairement à ce que tu crois, je sais penser par moi-même et prendre des décisions seule.

– Première nouvelle ! lance-t-il dans un grand rire forcé.

– Il va pourtant falloir que tu l'acceptes. Je te quitte, Melville. Je reprends ma liberté.

Le rire glaçant de Cooper repart de plus belle et se termine dans un horrible cri de colère. Je croise le regard de Blake, ahuri mais prêt à intervenir, comme moi. Bernadette se met à aboyer par-dessus les cris et ne s'arrête plus. La tension monte dans le fourgon à mesure que le volume sonore s'intensifie dans la villa.

– Personne ne m'a jamais fait ça et ça ne va pas commencer aujourd'hui. Personne ne m'a jamais

quitté et ce n'est pas une ratée comme toi qui va y arriver ! hurle-t-il en se cassant la voix.

Enfoiré... Il essaie de lui retourner le cerveau.

– Il se rapproche de Kitty, nous informe en chuchotant le balafré que j'avais presque oublié. Il n'a pas l'air armé.

– Ne bouge pas, lui réponds-je en sentant mes poings fourmiller.

Bordel, il faut que je sorte Adèle de là.

– Tu m'entends, Addy ? Tu ne me quitteras pas ! enrage-t-il à nouveau, par-dessus les aboiements désespérés du chien.

Il perd son sang-froid...

– Je préférerais te savoir morte ! Comme Tilda !

Mon propre sang se met à bouillir dans mes veines.

– Qu'est-ce que tu lui as fait ? bredouille Adèle d'une voix presque inaudible.

– Mais qu'est-ce que tu crois ? Que cette folle s'est suicidée ? J'étais avec elle, sur ce pont. C'est moi qui lui ai dit de sauter. Et tu sais quoi, Addy ? Elle m'a obéi. Comme tu vas m'obéir à partir de maintenant.

Je me précipite comme un forcené sur la porte de la camionnette et Blake me retient en me ceinturant par la taille.

– Attends ! Stallone le démolira s'il touche à un cheveu d'Adèle. Laisse-le cracher son venin. Il est en train de craquer.

Je m'immobilise, les yeux fermés à m'en fendre les paupières, les dents soudées pour m'empêcher de hurler. Je sais qu'il a raison, mais je ne sais pas si je pourrai encore entendre un seul mot de la bouche de Cooper.

– Tu m'aimes ? entends-je Adèle murmurer.

Quoi ? !

– C'est Kitty qui avance vers lui, nous prévient SmileMan, toujours planqué.

Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

– Moi je t'aime, Melville. Et j'aimais notre vie...

Putain, qu'est-ce qu'il lui prend ?

– Bien sûr que je t'aime, Addy, s'adoucit Cooper, sur le point de pleurer. Plus que tout au monde.

– Si je reste, tu me tueras, moi aussi ?

– Kitty amorce un contact physique, nous annonce de loin le balafré.

Elle cède ? Elle le croit ? Il a réussi à la retourner ? !

– Elle est forte, très forte, chuchote Blake derrière moi.

Mon cerveau n'arrive pas à imprimer.

– Je ne suis pas un assassin, chérie. Si j'ai fait ça à Tilda, c'était pour offrir cette vie-là à ma future femme... Ce sera aussi pour toi, tu verras ! Elle avait beaucoup d'argent, tu sais. Ça a été très dur de lui faire signer ce testament. Elle voulait tout laisser à son abruti de frère, une espèce de voyou qui jouait au garde du corps avec elle. Mais j'ai réussi, Addy. Toute sa fortune, elle est à nous ! Oh, chérie, on va être tellement heureux, tous les deux.

Je vais devenir fou...

– Contact physique rapproché, continue mécaniquement l'infiltré.

– On y va ! beuglé-je en sautant du fourgon avec Blake sur mes talons.

On rejoint en courant SmileMan derrière la maison. Je lui demande juste de faire le tour et d'enfoncer la porte d'entrée. Après, on avisera. Dans un fracas assourdissant, la porte cède, Cooper sursaute, le colosse à la cicatrice l'immobilise par-derrière, un bras serré autour de sa gorge. Adèle s'écarte et j'entre par la baie vitrée pour me précipiter sur elle.

– Tu vas bien ?

– Oui, je crois... Je ne pensais pas ce que je lui ai dit, c'était juste pour...

– Je sais, je sais. Tu es incroyable, soufflé-je en posant mon front sur le sien.

– Lennox ! braille la voix de Cooper. Qu'est-ce que tu fous là ? Sors de chez moi !

– Te fatigue pas, c'est terminé pour toi, dis-je calmement en avançant vers lui. On a enregistré la totalité de cette conversation. Tu es une pourriture mais ça, je le savais déjà. Maintenant, la police va le savoir aussi.

– Un enregistrement ne vaut rien devant un juge ! se défend Cooper, l'air paniqué. Tes méthodes ne me font pas peur. J'ai le meilleur avocat de toute la Californie !

– Il va te falloir plus que ça... On est six à pouvoir témoigner. Sept, si j'ajoute ton comptable, qui a préféré te balancer plutôt que de plonger avec toi. Ah oui, tu diras aussi à ton super avocat de s'en trouver un.

Vos échanges de mails cryptés sont vraiment très instructifs.

– Tu bluffes, Lennox !

– Peut-être. Peut-être pas, lancé-je en sentant ma colère s'apaiser d'elle-même. J'aurais au moins appris quelque chose dans tout ça, Cooper. J'ai la certitude que Tilda est en paix, sans toi. Et j'espère qu'elle te regardera, là-haut, croupir derrière tes barreaux.

– Addy, ne l'écoute pas ! On va se sortir de là ! gémit-il d'un voix bizarre, la gorge toujours coincée derrière le bras du balafré, imperturbable.

– Tu n'as toujours pas compris ? Son prénom, c'est Adèle. Elle parle français quand elle est fatiguée. Elle ne dort pas la nuit quand elle est angoissée. Elle chante fort pour ne pas avoir à écouter tout ce silence et elle fait des listes pour remplir le vide que tu as fait autour d'elle. Elle rêve tellement qu'elle en oublie de vivre et elle aime tellement les gens qu'elle s'oublie elle-même, mais elle ne t'appartient pas. Elle est plus forte, plus libre qu'aucune femme que tu ne rencontreras jamais. Même si tu avais continué à essayer, tu n'aurais jamais pu la briser.

À côté de moi, Adèle éclate en sanglots et s'enfuit dans le jardin. Bernadette ne la quitte pas d'une semelle. Je les vois s'asseoir toutes les deux dans l'herbe, dos à la baie vitrée, puis des sirènes retentissent et des lumières bleues des voitures de police brillent à travers les fenêtres donnant sur la rue. Le visage de Melville Cooper se décompose. Le balafré a l'air de sourire pour de vrai, des deux côtés. Et Blake s'approche pour me serrer dans ses bras. Je lui glisse un « merci », tout bas, il me répond par une grande claque affectueuse dans le dos, avant de sortir de la maison.

Deux heures plus tard, les policiers ont pris nos dépositions, perquisitionné toute la villa et emmené Cooper, menottes aux poignets. Saul et Violette sont arrivés pour soutenir Adèle – après que je les ai appelés – lui avec des restes de lasagnes dans une boîte transparente, elle avec une bouteille de vin blanc. Chacun leur façon de vouloir la reconforter, mais je ne suis pas sûr que ça ait fonctionné. Pas plus que le coup de fil à son père : même si elle parlait en français, j'ai l'impression que c'est elle qui le rassurait.

Je la rejoins dans le jardin et m'assieds silencieusement dans l'herbe, à côté d'elle. Je ne sais plus quoi dire, quoi faire pour la soulager. Elle semble en état de choc, je n'ose même pas la toucher.

– Tu penses vraiment ce que tu as dit ? Que je suis libre et forte et...

– Oui. Je n’y serais jamais arrivé sans toi.

– Merci... De m’avoir sauvée de lui.

– Merci ? C’est toi qui m’as sauvé, Adèle. De ma solitude. De tous les démons qui me rongeaient et m’empêchaient de vivre.

– Tant mieux. Tu mérites d’être heureux.

Sa voix est froide, dénuée d’émotions, son regard ambré perdu à l’horizon.

– Tu ne me crois toujours pas, hein ? Tu ne crois pas que je vais tenir ma promesse. Que je t’aime pour qui tu es, sans condition, sans foutue mission à accomplir.

– Je ne sais pas... murmure-t-elle.

– Je ne vais nulle part. Si tu la veux, il y a une place pour toi sur ma moto. Chez moi. Dans ma vie.

Sur mon bras, ajouté-je enfin en touchant du bout des doigts les yeux de chats tatoués. Je t’ai dans la peau, Adèle Joly.

Elle sourit enfin, mais de lourdes larmes tombent de ses cils, comme les fardeaux de douleur dont elle a besoin de se délester.

– Je ne suis pas si forte que ça, balbutie-elle en pleurant. C’est trop pour moi... Tout ce que je ressens pour toi... J’ai réussi à quitter Melville... Je ne veux plus dépendre d’un homme... Même d’un homme aussi extraordinaire que toi... T’aimer si fort, ça me fait peur... Reprends ta route, Damon. Elle recroisera peut-être la mienne, mais je dois partir. Je rentre en France... chez moi.

Ses yeux de chat, trempés, vibrants, désespérés, transpercent les miens une dernière fois. Elle se lève et m’abandonne là. Je ne bouge pas. Je suis paralysé par cette douche froide. Pétrifié par cette décision qu’elle a prise sans moi.

Adèle a été trop longtemps privée de sa liberté.

Je l’aime trop pour la lui voler.

21. Retour aux sources

Adèle

Retrouver la France, retrouver Biarritz et le quartier populaire de la Négresse, où j'ai passé toute mon enfance : rien ne pouvait me faire plus de bien. Depuis dix jours, mon père me couve comme quand j'avais huit ans. Comme quand ma mère avait encore décidé de nous abandonner et qu'il faisait tout son possible pour que la vie soit encore meilleure sans elle. Comme quand on n'avait plus d'argent pour finir le mois et qu'il transformait les « repas de restes » en pique-niques improvisés sur la plage ou en camping sauvage au milieu du salon. Juste parce qu'on adorait ça, mon frère et moi.

Je ne l'ai compris que bien plus tard, mais mon père a passé des années à mettre en scène notre vie familiale pour retourner chaque situation pourrie en petit événement spécial. On avait l'impression d'avoir le meilleur père du monde, pas parce qu'il essayait de sauver les apparences, mais parce qu'il nous laissait dormir avec lui, manger des chips avec des pâtes et des tartines à la mayonnaise, monter une fausse tente avec des draps suspendus entre les chaises, jouer à se faire peur avec des lampes torches dans le noir... Tout, pourvu qu'on oublie que maman était partie. Et qu'il ne nous restait pas grand-chose.

Tous ces souvenirs remontent par vagues depuis que j'ai remis les pieds ici. Et le contraste est encore plus saisissant avec ma vie d'avant : la Harley de Damon, sa villa luxueuse, sa fortune, le Lennox Hill Palace, les fringues hors de prix qu'il m'a offertes – et que je porte encore aujourd'hui.

Et puis ma vie d'encore avant : la maison de Pacific Heights choisie par Melville, son SUV rutilant, le resto chic qu'il m'a fait ouvrir et la bague aux gros diamants qu'il m'a passée au doigt – et que je n'ai jamais osé porter tellement j'avais peur de la perdre ou de l'abîmer.

Est-ce que j'ai vraiment quitté un fiancé richissime et un amant milliardaire pour rentrer chez mon père ?

Oui, je l'ai fait. Et c'est sûrement la meilleure décision que j'aie jamais prise.

Sûrement... Si seulement Damon ne me manquait pas autant.

Je traînasse dans ma chambre d'adolescente – qui n'a pas bougé d'un pouce depuis mon départ pour San Francisco – quand mon père m'appelle pour le dîner.

– Salade de chipirons et piperade maison, annonce-t-il fièrement en me tendant mon assiette.

- Merci, ça sent bon, réponds-je en me forçant à sourire.
- On mange dans la cuisine ou sur le canapé comme avant ?
- Ça dépend si tu m'obliges à me mettre un torchon autour du cou... comme avant.
- Évidemment ! Tu ne vas pas salir ce beau petit chemisier. Je suis sûr qu'il coûte plus cher que ma machine à laver !
- Possible... plaisanté-je à moitié.
- C'est les grandes vacances, je n'ai plus d'élève à engueuler. Ma fille est rentrée à la maison, laisse-moi en profiter ! Je vais passer mes journées à cuisiner, à te chouchouter et à faire comme si j'avais à nouveau trente ans, d'acc' ?
- Ça me va. Tant que tu n'oublies pas que j'en ai vingt-neuf.
- Neuf ans, tu as toujours eu neuf ans et tu en auras toujours neuf. Ne contrarie pas ton vieux père !
- Ok, j'ai rien dit. Je peux quand même avoir un verre de vin ?
- D'acc'. On ne dira rien à ta mère, s'amuse-t-il encore.
- Papa, je ne connais personne de trente ans qui dise « d'acc' ». Et si on pouvait éviter de parler de maman...

Je reçois un petit coup de torchon sur la fesse pour la vanne et je quitte la pièce avec mon assiette remplie à ras bord. Mon père me rejoint dans le salon au mobilier usé, il s'installe sur le vieux canapé, un plateau en bois sur les genoux, pendant que je m'assieds en tailleur sur le tapis pour manger à hauteur de la table basse.

Exactement comme dans mes souvenirs.

- J'ai dit à ta mère que tu étais rentrée. Et ce qui t'était arrivé.
- Pourquoi tu as fait ça ? ! m'agacé-je en laissant retomber ma fourchette.
- Parce que tu n'as pas à avoir honte, Adèle ! Tu as quitté un homme qui te rendait malheureuse, tu as fait le bon choix.
- Oui, et elle va pouvoir dire que je suis exactement comme elle, pas faite pour fonder une famille, soupiré-je.

– Anne a tous les défauts du monde... mais ce n'est pas de moi que tu tiens ce courage et cette détermination. Tant mieux si elle t'a au moins transmis ça.

– Le courage d'être restée avec une ordure sans ouvrir les yeux ou le courage d'avoir fui l'homme que j'aime ? réponds-je avec ironie.

– Non, celui de reconnaître tes erreurs et de prendre les décisions qui s'imposent. Ton frère et moi, on était dans l'autre camp, ceux qui attendent que ça s'arrange tout seul. Et crois-moi, ces choses-là, ça ne s'arrange pas. Jamais !

J'ai encore moins envie de parler de Baptiste que de notre génitrice...

Si j'ajoute Damon, ça va finir par faire beaucoup de sujets à éviter !

– C'est bon, j'irai voir maman, capitulé-je. Ou je l'appellerai. Plus tard.

– Va à la plage avec tes amies, aussi ! J'ai croisé Perrine au marché, elle m'a demandé de tes nouvelles...

– Tu as vraiment annoncé mon retour à tout le quartier ? !

– Je ne veux pas que tu te sentes seule. Je suis peut-être vieux avec mes expressions ringardes, mais je ne suis pas complètement idiot : je sais qu'il te manque.

– Papa... l'interromps-je en le fusillant du regard.

– Je n'ai pas dit son prénom ! Je ne sais même pas comment on le dit en anglais.

– Damon, prononcé-je lentement. Et ça n'a aucune importance.

– Comme tu veux.

– C'est terminé. Lui et tous les autres. Je ne tomberai plus jamais amoureuse, je n'approcherai plus jamais aucun homme, je n'aurai pas d'enfant, je vivrai avec mon vieux père qui radotera et avec mon gros chien qui me tiendra chaud l'hiver. Ce sera PAR-FAIT !

– Et dire que je n'ai encore jamais rencontré cette petite boule de poils... sourit-il en attrapant une photo cornée de Bernadette et moi que je lui ai envoyée par courrier il y a des mois.

– Elle pèse dans les soixante-dix kilos maintenant. Et elle doit vivre dans environ trente mètres carrés...

Ma pauvre chienne que je n'ai pas eu le temps d'emmener avec moi... et que j'ai dû confier à Violette dans l'urgence.

Je n'ose même pas imaginer le carnage dans son appartement.

Au moins, ce souvenir-là me fait sourire.

– On fera ce qu'il faut pour la ramener ici, conclut mon père en reposant la photo en équilibre contre la bouteille de vin. Mange, ça va être froid !

– Si je pouvais aussi éviter de prendre un kilo par jour ici...

– Je croyais que Damon aimait bien les formes, lance-t-il spontanément avant de s'arrêter net face à mon regard noir. D'acc', je me tais ! Dacodac !

Je lui lance mon torchon à la figure, il atterrit sur son crâne chauve et mon père ne bouge pas, gardant le tissu à carreaux rouges et blancs en guise de couvre-chef et se remettant à picorer dans son assiette comme si de rien n'était.

Juste pour me faire rire.

Après le dîner, une vaisselle expédiée à deux comme au bon vieux temps et une émission débile à la télé, j'attends qu'il soit minuit pour me connecter à Skype. Il sera quinze heures à San Francisco, Violette aura fini le service et on a convenu de se donner des nouvelles tous les jours à cette heure-là.

– Salut ! Tu me vois ? Comment ça marche, la webcam ?

– Je ne vois que tes seins, là. Baisse-toi un peu.

– Tu crois que je devrais me les faire refaire ? Ils sont un peu petits, non ? me lance Violette en serrant les coudes pour faire ressortir sa poitrine.

– Je te donnerai un peu des miens, si tu veux. Comment ça se passe, au resto ?

– Ça roule. On a pas mal de touristes en juillet, c'était plein à midi. Mais Saul a encore essayé de virer Billy. Et June roule une pelle à son nouveau mec à chaque aller-retour entre les cuisines et la terrasse. La routine, quoi !

– Tant mieux, souris-je tristement.

– Tu sais ce que tu veux faire ? Revenir ou pas ? Et *À la Folie*, tu vas en faire quoi ?

– Je ne sais pas... C'est trop tôt pour le dire... Le resto appartient à Melville de toute façon.

J'espère qu'on trouvera une solution. Et Bernadette, ça va ? demandé-je pour changer de sujet.

– Au poil ! La nuit, elle grignote ma table basse, et la journée celle de la salle de repos.

– Tu as essayé la moutarde pour qu'elle arrête ?

– Oui, elle se lèche les babines et ça pue dans tout mon appart.

– Désolée, Violette. J'essaie de m'organiser et je viendrai vite la chercher.

– Tu plaisantes ! Tu ne vas pas faire l'aller-retour juste pour ça ! Et puis ça me fait de la compagnie. Elle me lèche entre les doigts de pieds quand je me mets du vernis. Toi, comment ça va ?

– Mon père s'occupe bien de moi. Il me fait de bons petits plats, je peux parler français autant que je veux, je revis !

– Menteuse...

– Quoi ? !

– Ton motard sexy est passé plusieurs fois ici. Pour me demander si j'avais de tes nouvelles, si tu avais besoin de quelque chose...

– De tout sauf de lui ! m'exclamé-je en me sentant rougir.

– Encore un mensonge...

– Pas du tout !

– Écoute-moi, Pinocchiette ! Je suis très fière de toi, tu as repris ta vie en main, tu as fait plonger l'enfoiré qui te servait de fiancé, tu as refusé de te faire entretenir par un milliardaire ténébreux, tu es rentrée chez toi pour te recentrer, bravo, bravo ! Tu viens d'entrer dans mon club de féministes, j'ai une médaille en chocolat qui t'attend ici. Mais on peut être une femme libre et indépendante sans pour autant faire une croix sur les mecs ! C'est bon, tu t'es assez punie. Il ne t'a rien fait, lui. Et il s'inquiète pour toi. Et merde à la fin, il est trop

canon pour que tu le laisses filer !

– Il filera de toute façon, soupiré-je devant l'écran. Ce n'est pas le genre d'hommes qu'on épouse et à qui on fait des tas d'enfants. Je ne vais pas lui courir après pour qu'il me brise le cœur un jour ou l'autre.

– Ben si, Adèle ! L'amour ce n'est pas pour moi, mais toi, tu es faite pour ça ! Alors tu vas faire comme tout le monde, ramasser ton petit cœur par terre, rassembler les morceaux comme tu peux et laisser quelqu'un d'autre mettre de la colle tout autour. Parfois ça tient, parfois ça ne tient pas, tu ne peux pas savoir. Mais ce mec-là, c'est de la super glu qu'il a !

– Violette, tu te souviens qu'il m'a menti ? Qu'il m'a suivie partout ? Qu'il s'est servi de moi pour approcher Melville ? Puis qu'il m'a balancé la vérité pour que je l'aide à venger la mort de sa sœur ?

Et je suis censée l'aimer les yeux fermés ? C'est ça, ton conseil ? !

– Mais qu'est-ce que tu crois, ma belle ? Qu'une histoire d'amour pareille, ça peut être simple ?

Ho hé, on se réveille, là-dedans ! crie-t-elle en tapotant l'écran du doigt. Tu sais combien de filles sur terre rêveraient d'avoir ce que tu as ? La passion ça ne se réfléchit pas, ça se vit ! Ça fait peur, ça fait douter, ça te fait faire des tas de trucs bizarres, mais ça n'arrive qu'une fois dans une vie ! Je ne serais pas ton amie si je te conseillais de tirer un trait sur lui.

– Je vais y réfléchir... concédé-je en sentant les larmes monter.

– C'est tout réfléchi ! Si tu laisses tomber Damon Lennox, j'abandonne Bernadette sur une aire d'autoroute. T'inquiète pas, je lui laisserai un pot de moutarde et une table basse pour qu'elle ne meure pas faim.

– C'est trop gentil, Violette !

– À ton service, chef ! Je ne suis jamais bien loin quand il faut menacer quelqu'un, me sourit-elle fièrement.

– Plus sérieusement, merci encore. De t'occuper de Bernadette, du resto... Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

– Exactement la même chose. Mais ce serait beaucoup moins drôle si je ne pouvais pas te faire la morale. Et avoir un saint-bernard comme nouvelle coloc'. Je te laisse, June veut récupérer son ordi pour rentrer

chez elle !

– Ça marche. Embrasse-la pour moi.

– Sans façon, grimace Violette dans la caméra. Elle a toujours la limace de son mec collée dans la bouche.

– On se parle demain à la même heure ? demandé-je en réprimant un haut-le-cœur.

– Je serai là ! Salut chérie ! Pense à ce que je t’ai dit... insiste-t-elle, l’œil coquin et le doigt qui mouline dans l’air près de sa tempe.

Violette a raison : je suis une menteuse. Mais j’ai déjà du mal à me l’avouer à moi-même, ce n’est pas pour le raconter aux autres. Damon me manque terriblement. Et si je l’ai fui, ce n’est pas parce que je lui en veux de quoi que ce soit. Mais pour des raisons qui ne concernent que moi : la peur de dépendre à nouveau de quelqu’un. La peur de lui faire confiance et de me planter à nouveau. La peur de ne pas être assez bien pour lui et qu’il se lasse de moi. La peur de le perdre alors que je pourrais l’aimer pour le reste de ma vie. Cette liste atroce ne cesse de défiler devant mes yeux depuis que je suis arrivée ici.

J’ai accepté de déjeuner avec ma mère, juste parce que je n’en ai qu’une, juste pour faire plaisir à mon père, juste parce que je n’ai pas eu la force de refuser – ou encore d’autres raisons plus minables les unes que les autres. Cette mère qui a passé sa vie à fuir et à qui je me suis juré de ne jamais ressembler.

Trop tard...

Ma mère, Anne, a la prestance de ces femmes qui savent qu’on les regarde. Et la froideur de celles qui ne font pas dans les sentiments. Ce qui la rend encore plus belle. Ma mère prend, jette et passe à autre chose. Elle a au moins la décence de ne pas faire semblant.

– Ton père m’a raconté, me lâche-t-elle après un trop long silence. Pourquoi tu ne m’as pas appelée ?

– Pour te dire quoi ? Viens me chercher ? Tu ne serais jamais venue.

– Je n’ai pas été la meilleure mère du monde pour la petite fille que tu étais...

– Ne compte pas sur moi pour te rassurer et te convaincre du contraire, lâché-je amèrement.

– Mais tu es une femme, maintenant, Adèle. On peut se parler d'égale à égale. Je m'en sors mieux avec les adultes.

– Personne ne t'a forcée à faire des enfants.

– Si tu arrêtais de me juger, tu pourrais me laisser t'aider. J'ai vécu ce que tu traverses en ce moment, l'appel du bonheur, ailleurs, les choix difficiles à faire, la vie qui bascule... Je pourrais être de bons conseils.

– Pourquoi ? ! demandé-je, un peu trop agressive. Parce que tu crois que je suis comme toi ? Pas faite pour l'amour et la vie de famille ? Parce que ça te fait du bien de savoir que moi aussi, je finirai seule ?

– Non... Je pense que tu me ressembles plus que tu ne le crois et que je pourrais t'aider à ne pas commettre les mêmes erreurs que moi.

– Ça, tu peux être sûre que je n'abandonnerai pas mon mari et mes enfants. Que je ne laisserai pas mon fils se foutre en l'air sans rien faire.

– Je n'ai pas voulu tout ça, lâche d'elle d'une voix dure. Tu peux continuer à me le reprocher. J'en souffre autant que toi.

– Laisse-moi rire, maman ! Tu es partie à chaque fois que ça devenait trop compliqué. À chaque

fois que tu n'étais plus le centre du monde.

– J'ai choisi de ne pas donner à mes enfants l'exemple d'une mère et d'une épouse malheureuse,

qui reste parce qu'elle se sent obligée ou parce qu'on va la juger. J'ai essayé de vous apprendre à écouter votre cœur. Je suis heureuse que tu aies fait ce choix, Adèle. Et je suis fière de toi.

C'est sans doute la première fois que j'entends ces mots-là de sa bouche.

Ils m'atteignent en plein cœur, mais avec la violence d'un coup de poignard.

– Mais tu ne comprends pas ? réponds-je en perdant mon calme. C'est à cause de toi, si je suis comme ça ! Si je n'ai pas confiance en moi, si j'ai cette peur panique de l'abandon, si je me jette dans les bras du premier homme qui pose son regard sur moi, si j'ai tant besoin d'être rassurée, protégée, si je suis prête à tout accepter pourvu qu'on m'aime !

– Pas tout. Tu as quitté ce Melville de malheur.

– Oui... Pour un autre, maman. Il s'appelle Damon et j'ai eu tellement peur de l'aimer plus fort que tout que lui aussi je l'ai quitté. Je l'aime à en crever mais je préfère encore crever que risquer de le perdre et qu'il m'abandonne. Alors, tu es toujours fière de moi ?

– Adèle...

Je ne la laisse pas me retenir et quitte le troquet sans même avoir commandé. Je ne veux pas qu'elle me voie pleurer. Je veux que ma mère retourne dans sa vie et qu'elle me laisse me débattre avec la mienne – comme elle l'a toujours fait.

Et comme j'ai toujours essayé de le faire.

Et surtout, je ne veux plus parler de Damon avec personne.

Quelques jours plus tard, j'ai donné rendez-vous à Perrine et Elsa, mes deux copines d'enfance, au café où on traînait avant. Mauvaise idée. Pas aussi mauvaise que déjeuner avec ma mère, mais pas très loin. Après trente minutes de questions et de cris hystériques face à mes réponses, elles ont passé trente autres minutes à traiter Melville de tous les noms. Et à insinuer qu'elles se doutaient de quelque chose. Elles étaient avec moi, à Paris, quand je l'ai rencontré pour la première fois. Et à l'époque, elles étaient maladivement jalouses, je crois. Aujourd'hui, elles se félicitent silencieusement de ne pas être tombées dans le piège du bel Américain, trop parfait pour être honnête.

La vérité, c'est qu'elles auraient foncé s'il avait jeté son dévolu sur l'une d'entre elles... comme moi à l'époque !

Pour essayer de me changer les idées, Elsa – un peu moins brune qu'avant mais toujours aussi mince – me raconte son coup de foudre pour un de ses collègues de travail, marié pour l'instant mais qui ne devrait pas le rester longtemps.

On en reparle dans dix ans, copine...

Perrine – toujours aussi blonde mais un peu moins extravertie – ne dit pas grand-chose et se contente de siroter sa grenadine. Je devine que sa vie sentimentale n'est pas plus glorieuse que les nôtres. Au moins, elle ne l'étale pas.

Et dire qu'on s'était promis de toutes avoir un bébé avant trente ans.

Il nous reste quelques mois : ça risque de faire un peu court...

J'écourte rapidement ces retrouvailles, c'est peut-être un peu tôt pour faire comme si je n'étais jamais partie. Mes amies ne me retiennent pas, elles m'embrassent chaleureusement et me répètent qu'elles sont là pour moi, en cas de besoin. Ces phrases qu'on dit quand on ne sait pas quoi faire d'autre. Et je quitte le café avec une sensation d'étouffer. L'impression de ne pas vraiment être à ma place ici. D'avoir laissé ma vie aux États-Unis, alors que j'ai eu tant de mal à me faire à ce pays.

Je marche spontanément vers la plage, comme mue par un besoin viscéral que je n'arrive pas à identifier. C'est en enlevant mes chaussures pour sentir le sable sous mes pieds, en regardant à l'horizon et en laissant le vent me fouetter le visage que je comprends. Le besoin de l'océan. Celui qui me sépare de Damon, à plus de neuf mille kilomètres de là. Celui qui me rapproche le plus de lui, de nos souvenirs, de nos balades à Ocean Beach, de la vue imprenable de sa terrasse sur la baie de San Francisco. Et de tous les moments que l'on a passés tous les deux, sans parler, sans bouger, juste écouter les vagues et perdre nos yeux entre le bleu du ciel et le vert de l'eau. Il n'y avait rien d'autre à faire tellement c'était beau.

Et je crois qu'il n'y a qu'avec lui, sur ces plages désertes, que je me suis sentie réellement à ma place.

À l'endroit exact où je devrais être.

Avec l'exacte personne qui me complète.

Où est Damon en ce moment ? Que fait-il de ses journées ? Est-ce qu'il m'oublie ? Est-ce qu'il attend encore sur la terrasse d' *À la Folie* ? Est-ce qu'il m'en veut d'être partie ? Est-ce qu'il a compris

? Quelle vie on aurait, tous les deux, si j'étais restée aux États-Unis ? Si j'avais affronté mes peurs, ma peur de l'amour, de l'abandon, de l'avenir avec lui...

22. Le grand saut

Damon

De quelle couleur seront ses yeux ?

Comment elle va réagir ?

Si elle n'est pas contente de me voir, elle pourra au moins la retrouver, elle...

Adossé au petit muret de la maison d'en face dans cette rue pavillonnaire, j'ai l'impression d'avoir quinze ans et de guetter mon amoureuse pour l'apercevoir dans son jardin, sans oser sonner, pour éviter à tout prix ses parents. La seule différence, c'est que j'ai parcouru neuf mille kilomètres pour pouvoir faire ça.

Et que je ne sais même pas ce qu'Adèle est pour moi...

Ça change quand même pas mal de choses.

Adèle sort enfin de la petite maison, pieds nus, un mug à la main, et va s'installer dans un salon de jardin en plastique vert un peu vieillot, sans me voir. Elle porte un short effiloché qui a l'air d'avoir été *vraiment* coupé dans un jean, et un haut que je lui ai offert, blanc avec des petites manches transparentes.

C'est bon signe, non ?

Dans tous les cas, ce t-shirt très décolleté était vraiment un excellent choix...

Je vois Adèle s'asseoir sur une chaise et en disposer une autre face à elle pour étendre ses jambes nues, croisées l'une sur l'autre. Une fois installée, elle ne sait plus comment récupérer la tasse posée dans l'herbe contre l'un des pieds de la chaise. Elle tend le bras, trop court. Le crayon bleu qui maintient son chignon tombe à son tour quand elle se penche pour atteindre le mug. Ce petit moment de maladresse m'émeut, j'ai autant envie de courir à son secours que de ne pas bouger pour continuer à la regarder.

Ça, ça ne peut pas être bon signe.

Bordel, elle m'a tellement manqué !

Juste à côté de moi, Bernadette émet un couinement d'impatience et coupe court à cette jolie scène.

Adèle redresse la tête en sursautant. Mon cœur fait le même bond dans ma poitrine.

Saleté de chien qui gâche tout.

Ah non, c'est vrai, c'est mon meilleur atout...

Adèle envoie valser la chaise sous ses pieds, court jusqu'au portail tout en replantant le crayon n'importe comment au milieu de ses cheveux. Elle me fait enfin face, à travers les barreaux vert foncé qui tracent des rayures d'ombre sur son visage. Ses yeux, d'un jaune vif, éclairés par le soleil, vont du chien à moi, de moi au chien, en suivant la laisse que je tiens dans la main, puis à nouveau de moi au petit sac de sport posé sur le trottoir.

Elle entrouvre la bouche mais aucun mot ne sort. Je me redresse lentement, sans geste brusque pour ne pas l'affoler.

– Tu es venu jusqu'ici, lâche-t-elle enfin, en posant son front sur le portail et en accrochant ses mains à deux barreaux.

– Oui... Mais il me reste encore une rue à traverser.

Adèle entrouvre le portail métallique dans un grincement. Toujours assise à mes pieds, Bernadette se met à balayer le trottoir en battant frénétiquement de la queue. Je crains le moment où elle s'élancera comme une brute et m'arrachera le bras qui tient la laisse, me faisant perdre toute dignité au passage.

– Je crois que tu lui manquais trop, à San Francisco, ajouté-je dans un demi-sourire.

Adèle reste toujours immobile et je n'arrive pas à déchiffrer l'émotion sur son visage. Elle semble choquée, incapable d'admettre ma présence ici, en France, devant la maison de son enfance.

Ce silence est trop long.

Elle ne se jette pas dans mes bras.

Elle ne se précipite même pas sur sa chienne !

Le père d'Adèle sort à son tour de la maison et lance avec un accent chantant – qui me demande un effort de concentration supplémentaire pour traduire dans ma tête :

– Chérie, ce jeune homme attend depuis une heure devant la maison sous un soleil de plomb, tu pourrais peut-être le faire entrer !

– Vous vous êtes déjà vus... ? bredouille-t-elle en nous dévisageant l'un après l'autre.

– On a fait connaissance tout à l'heure. Mais je ne voulais pas entrer

sans ta permission, expliqué-

je en anglais.

– Je ne l'aurais pas laissé rentrer de toute façon, tu m'as dit que tu ne voulais plus le voir, ajoute le papa en français. Mais quelque chose me dit que cette surprise en est une bonne... Il n'a même pas voulu que je te prévienne, j'ai joué le jeu...

– Oui, c'est une habitude chez lui de suivre les gens partout et de les regarder sans rien faire, ironise-t-elle en plongeant enfin ses yeux dans les miens.

– Non, cette fois j'ai retenu ma leçon : j'attends sagement de savoir si je suis le bienvenu ou non, continué-je, nerveux... et légèrement insolent.

– Apparemment, je vais devoir te laisser entrer si je ne veux pas contrarier mon vieux père...

– J'ai entendu ça ! s'écrie l'homme chauve en riant.

– Qu'est-ce que tu as fait à mon chien ? Pourquoi elle ne me saute pas dessus comme une sauvage

? demande Adèle.

– Je me pose la même question pour toi, répliqué-je doucement, en la voyant rougir.

Toujours pieds nus, Adèle traverse la rue, sans regarder, et vient enfin se plaquer contre moi, enrouler ses bras autour de ma nuque, enfouir son visage dans mon cou. Mon cœur explose et je la serre, je la respire, je la sens trembler dans mes bras.

C'est le moment que choisit Bernadette pour se lever sur ses pattes arrière et nous rejoindre dans un débordement d'affection et de couinements aigus.

– Je n'aurais jamais pensé que tu viendrais, murmure Adèle, des larmes plein les yeux.

– Je n'aurais jamais pensé que tu partirais, réponds-je en retenant les miennes.

– Je n'aurais peut-être pas dû.

– Tu as fait ce dont tu avais besoin... Et moi aussi, en venant ici. On est quittes, souris-je près de sa bouche.

– Je ne sais pas lequel de vous deux m’a le plus manqué, s’amuse-t-elle en frottant la tête de la chienne, enfin redescendue sur terre.

On reste un moment enlacés, sans parler, dans cette petite rue calme et ensoleillée. Plus rien n’existe autour, ni la France ni les États-Unis, ni les kilomètres ni les obstacles qui nous séparent, juste son chignon et moi, son parfum et moi, son décolleté plongeant et moi, son regard mouillé et moi... son monstre poilu et moi.

Adèle et moi... J’ai cru que ça n’arriverait plus.

– En Amérique, on ne s’embrasse que sur le trottoir ? crie M. Joly depuis le jardin.

– Non, la police peut vous arrêter pour moins que ça, ris-je dans sa direction.

– C’est peut-être à cause de tous ces tatouages, grimace-t-il en frottant son propre bras nu – et en me rappelant les remarques de mon oncle Walt.

– Vous avez pu voir que je n’étais pas très doué, comme cambrioleur... blagué-je encore.

Le papa éclate de rire, Adèle l’imite et ajoute en chuchotant, dans sa langue natale :

– Tu m’avais caché que tu parlais si bien français...

– Seulement pour les affaires. Mais j’ai révisé avant de venir, plaisanté-je.

– Ton accent est à tomber, sourit-elle avant de me prendre par la main et de me faire traverser la rue puis franchir le portail. Enfin.

On s’installe tous les trois dans le salon de jardin, mon sac échoué à mes pieds. Le père apporte trois verres et une bouteille de vin rosé déjà ouverte, avec le bouchon enfoncé de travers. Adèle finit par détacher la laisse de Bernadette qui fonce dans le jardin, renverse un pot de fleurs et se met à se rouler dans l’herbe en poussant des grognements de bonheur.

– Tu m’avais parlé d’un chien... pas d’un veau, commente M. Joly,

soucieux, en lissant son crâne

chauve de la main.

– Rien n'est jamais vraiment comme on le croit, déclare sa fille dans un grand sourire lumineux qui fait apparaître la fossette dans sa joue.

Elle aussi, elle m'avait terriblement manqué.

– Violette m'a dit que tu voulais venir la chercher. J'ai pensé que ce serait plus simple si je l'emmenais jusqu'à toi.

– C'est vrai que vous n'aviez aucune autre raison de venir ici... se moque le papa.

Je commence à voir d'où Adèle tient son goût pour le sarcasme.

– Tu as fait prendre l'avion à mon bébé ! Toute seule dans une soute ! comprend-elle enfin en se remettant peu à peu de ses émotions.

– Pas vraiment, corrigé-je. Elle a voyagé avec moi. Je crois qu'elle a beaucoup aimé les sièges en cuir de mon jet privé.

– Sous vos airs de mauvais garçon, vous n'êtes pas qu'un peu riche, alors... intervient le paternel avec un air légèrement suspicieux.

– L'argent rend la plus vie un peu plus facile. Ça ne change pas qui on est vraiment, me justifié-je auprès de cet homme au visage marqué par les épreuves.

Il ne ressemble d'aucune manière à mon père ni à mon oncle Walter. C'est un type simple, en pantalon beige et chemise à manches courtes, qui doit faire plus que son âge, comme tous ceux qui ont souffert plus qu'ils n'auraient dû. Et qui doit se moquer éperdument de ce à quoi il ressemble. Je ne le connais pas vraiment, mais j'ai de la sympathie pour lui. Je ne crois pas avoir déjà vu un homme regarder sa fille avec une telle tendresse.

À nous deux, on pourrait l'abîmer à force de tant la regarder.

– Papa n'est pas un grand fan des trucs qui en jettent, m'explique Adèle en posant sa main sur mon genou. Ça m'a pris des mois pour le convaincre de faire construire cette minuscule piscine.

– C'est agréable, l'été, reconnaît-il difficilement. Mais j'aurais pu m'en passer. Je n'aime pas qu'on jette l'argent par les fenêtres, et encore moins pour des choses superflues. S'il y a bien une chose que j'aie

enseignée à mes enfants, c'est la valeur de l'argent.

Est-ce qu'il est en train de me reprocher d'avoir dépensé trop de fric pour venir ici en jet ?

Ou de traiter sa fille comme une princesse ?

Tout à coup, je ne suis pas certain que le sentiment de sympathie soit réciproque...

S'il m'a laissé entrer chez lui, c'est qu'il doit quand même penser que je suis un type bien... non ?

– Damon investit dans des appareils médicaux, des nouvelles machines révolutionnaires pour aider les patients, résume Adèle à l'intention de son père.

– Des trucs qui servent à remonter les seins et à tirer la peau ? demande-t-il en mimant un lifting sur son visage.

– Non, réponds-je en riant. Tous les Américains ne ressemblent pas aux clichés des séries télé.

Comme je ne m'attendais pas à vous voir avec un béret sur la tête et une baguette sous le bras.

Il boit d'un trait son verre de vin puis se lève de sa chaise en plastique, je ne sais pas à quelle réaction m'attendre. Je n'aurais peut-être pas dû pousser la provocation si loin, cinq minutes après avoir fait irruption dans la vie de sa fille... et dans sa maison à lui – sans jamais avoir été invité. Puis M. Joly s'approche, me tapote plusieurs fois l'épaule en fixant Adèle et finit par lâcher :

– Je crois que je l'aime bien, celui-là.

– On est deux, papa... murmure-t-elle en lui rendant son sourire.

– Monsieur Lennox !

– Appelez-moi Damon.

– Damon, prononce-t-il bizarrement, maintenant que vous avez fait tout ce chemin, vous allez bien rester dîner avec nous ce soir.

– Avec plaisir, monsieur Joly.

– Appelez-moi Luc, tant qu'on y est. Et je peux vous dire que Cooper

n'a jamais eu ce privilège !

avoue-t-il avec un clin d'œil discret.

« Luc » annonce qu'il part faire des courses et quitte la maison, à pied, après avoir esquivé un plaquage enjoué de Bernadette près du portail. Elle n'a pas tardé à l'adopter. Adèle a l'air de rayonner, je n'ai pas envie d'effacer cette mine radieuse de son visage, ce sourire qui ne quitte pas ses lèvres, cet éclat dans ses yeux dorés.

Mais j'ai besoin de savoir où je mets les pieds.

– Comment tu vas... depuis... ton départ ?

– Mal. Sauf depuis dix minutes, ajoute-t-elle en venant s'asseoir sur mes genoux.

Je sens la chaise en plastique s'affaisser un peu sous nos poids, je ne suis pas certain qu'elle soit faite pour supporter deux personnes.

– Si je n'étais pas venu aujourd'hui... Tu aurais fait un pas vers moi ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Pas tout de suite. Sans doute pas, reconnaît-elle enfin, ses bras autour de mon cou.

– Alors on joue encore à « Fuis-moi, je te suis ; suis-moi, je te fuis » ? soupiré-je en plissant les yeux.

– Non, moi je joue toujours au même jeu depuis toute petite : « J'ai peur de tout et je ferme les yeux en attendant que ça passe. » Je suis la meilleure à ce jeu-là !

– Et si on arrêta de jouer, Adèle ? souris-je tendrement à son air de gamine.

– Quoi ? Tu veux dire se comporter en adultes ? Ça va pas la tête ? !

– Non, ça ne va pas trop... Je veux bien faire des milliers de kilomètres pour te trouver là où tu te caches. Je veux bien le faire à la nage, en portant ton saint-bernard sur mon dos s'il le faut. Mais je ne veux pas être le seul à me noyer.

– Ok... Il se pourrait que j'aie besoin d'une bouée à laquelle m'accrocher, confesse-t-elle en glissant ses mains sous mon t-shirt. Mais je suis prête à plonger.

– C'est tout ce que je veux entendre, prononcé-je en français en

glissant mes mains sur son visage.

– Non, il faut que je le dise tout haut, se force-t-elle après une longue inspiration. Je suis partie parce que j'avais trop peur. Peur de dépendre de toi, financièrement, sentimentalement. Peur de te faire confiance et que tu finisses par me quitter. Peur que tu ne me trouves pas à la hauteur. Peur de t'aimer et d'être abandonnée. Et peur de ne plus pouvoir vivre sans toi...

– Ça tombe bien, je ne compte rien faire de tout ça. Et c'est ce que je suis venu te prouver.

Je l'embrasse avant qu'elle ait le temps de dire un autre mot. Je la goûte de ma langue, elle sent le soleil et le vin rosé. Et le manque d'elle me percute de plein fouet, comme un coup de poing dans le ventre. Je la serre un peu plus fort, glisse mes mains sur ses reins, la rapproche encore... et la chaise en plastique bascule en arrière, en nous entraînant dans sa chute.

On s'écrase sur l'herbe sans dessouder nos lèvres, mais en riant l'un contre l'autre jusqu'à ce que nos cœurs battent un peu moins fort. Je me remets sur mes pieds, l'aide à se relever et l'attire encore à moi. Je crois que je vais avoir du mal à me décoller d'elle pour les prochaines heures.

– Et si tu me montrais comment tu nages, monsieur le sauveteur en mer ?

– Tu veux tester la marchandise avant de choisir ta bouée, c'est ça ?

– Il faut bien que cette piscine serve à quelque chose, minaude-t-elle en faisant passer mon t-shirt au-dessus de ma tête.

– Ton père rentre quand, exactement... ? demandé-je entre deux baisers.

– Toi, Damon Lennox, le rebelle aux mille tatouages, tu aurais peur de mon pauvre petit papa ?

– C'est-à-dire que je n'ai pas vraiment de maillot de bain...

– Ton boxer ira très bien, confirme-t-elle après avoir tiré sur la ceinture de mon jean pour regarder à l'intérieur.

– Toi d'abord, la défié-je. Puisque tu es prête à plonger.

Adèle fait le tour de la maison jusqu'au jardin de derrière : une petite piscine rectangulaire est creusée dans un coin et entourée de hautes haies parfaitement taillées. Mes yeux gourmands ne ratent rien de la phase d'effeuillage, même si j'ai envie de lui dire d'aller plus doucement. Quand le haut blanc disparaît, je m'abstiens. Ce short en jean n'a aucune raison d'être, seul. La culotte et le soutien-gorge sont dans les tons bleu pâle, mais de loin, je n'arrive pas à distinguer si c'est un maillot de bain ou un ensemble de lingerie. Les deux me vont.

Il faudrait que je puisse toucher pour savoir...

Je vois Adèle se débarrasser du crayon dans ses cheveux et plonger, la tête la première, comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Je l'ai toujours dit : les filles qui vivent près de l'océan ont un truc en plus.

– Beau plongeon, commenté-je en la voyant ressortir de l'eau, les cheveux trempés étalés sur ses épaules.

– Je t'attends, m'aguiche-t-elle en nageant.

Je retire chaussures, chaussettes et jean noirs sans me faire prier, mon corps commençant à surchauffer. Je plonge à mon tour, comme je l'ai fait des millions de fois avec Blake, depuis le bateau de mon oncle ou des rochers de plus en plus hauts à mesure qu'on grandissait. Je nage en apnée sous l'eau jusqu'à rejoindre Adèle et l'attraper par la taille.

Elle fait semblant de se débattre puis se blottit contre moi. Ses jambes s'enroulent sur mes hanches dans un mouvement sensuel. J'ai pied, mais je nous laisse flotter dans l'eau bleue jusqu'aux épaules.

Ses seins se pressent contre mon torse, ses doigts s'insinuent dans mes cheveux mouillés et les coiffe en arrière, pendant que mes mains parcourent sa peau. Je pourrais rester comme ça des heures.

– Pourquoi tu plisses les yeux ? me demande-t-elle en m'imitant.

– Pour vérifier que je ne rêve pas, que c'est bien toi.

– Alors ?

– Alors je trouve que ma bouée te va parfaitement bien.

– C'est vrai qu'elle m'a l'air plutôt solide, acquiesce-t-elle en tâtant mon biceps.

– Tu sais que j'ai fait le grand saut, moi aussi ?

- Comment ça ?
- C’est la première fois que je rencontre le père d’une femme que j’...
- Que tu ? insiste-t-elle en souriant.
- D’une femme avec qui je veux bien me jeter à l’eau.

Pour ne pas avoir à m’expliquer d’avantage, j’emmène Adèle au fond de la piscine, toujours dans mes bras, les yeux grands ouverts, et je l’embrasse sous l’eau jusqu’à manquer de souffle.

Après tout, je n’ai pas besoin de respirer : je l’ai retrouvée.

23. Un nouvel envol

Adèle

- J’ai acheté des turbots ! lance mon père en revenant des courses.

Damon, qui était en train de se sécher près de la piscine, s’arrête net. La serviette que je lui ai prêtée lui échappe des mains : il se retrouve juste en boxer, avec les cheveux mouillés et ébouriffés, la bouche entrouverte et les yeux plissés d’étonnement.

Et je ne crois pas avoir jamais rien vu d’aussi beau.

- Tu lui as raconté ça aussi ? me demande-t-il à voix basse.
- Mon père est un farceur... réponds-je un peu plus fort.
- Quoi ? Vous n’aimez pas ça ? continue papa en français, très fier de lui. Mon petit doigt m’a dit que vous en commandiez tous les jours, à une époque. On va voir si le mien est meilleur que celui de ma fille !

Mon père disparaît dans la maison avec un sourire satisfait. Je ramasse la serviette par terre, la noue autour de moi et dépose un baiser furtif sur les lèvres de Damon.

- Il n’y a pas grand-chose que Luc Joly ne sache pas, expliqué-je pour ma défense.
- Je vois ça... sourit-il à son tour.

Après nous être changés, on se retrouve tous les trois dans la cuisine de mon enfance : vieux meubles en bois usé, sol en pierres claires de tailles et de teintes inégales, murs peints en rouge basque – qui

auraient largement besoin d'une nouvelle couche. Je connais chaque défaut, chaque détail de cette pièce par cœur. Mais je ne l'ai jamais vue remplie d'un homme en jean et t-shirt noirs, venu de l'autre côté de l'Atlantique juste pour moi.

Et malgré ses tatouages et ses milliards, je trouve qu'il va drôlement bien dans le décor.

– Apéro ? propose mon père en nous tendant chacun un verre de vin blanc. Je sais que vous préférez le rouge, mais il faut que vous goûtiez celui-là.

Face à cette nouvelle révélation – et certainement pas la dernière – Damon croise mon regard un instant, amusé, puis goûte le vin et ne dit rien. Tant mieux : mon père n'aurait pas aimé qu'il se force à l'apprécier juste pour lui faire plaisir. C'est drôle de voir ces deux-là se jauger, sans animosité mais sans intention de faire semblant ou de changer qui ils sont.

Leur authenticité, c'est peut-être leur unique point commun.

– Vous cuisinez un peu ? interroge papa en connaissant pertinemment la réponse.

– Un peu... beaucoup... pas du tout ! énumère Damon avec son accent craquant.

– Tu ne lui as pas appris ?

– On a été pas mal occupés, depuis qu'on s'est rencontrés... précisé-je pour le faire taire.

– C'est son seul défaut pour l'instant, il faudra remédier à ça, décide mon père tout seul.

– Tu sais qu'il est dans la même pièce que nous ? Et qu'il comprend parfaitement le français ? dis-je en glissant doucement ma main sur la joue piquante de mon amant.

– Oui. Et je crois que lui et moi, on n'est pas le genre d'hommes à ne pas dire ce qu'on pense, acquiesce mon père en mettant le poisson à cuire.

– Et je pense que « le » poêle n'est pas assez « chaud », ajoute Damon, l'air insolent.

– On dit « la » poêle, mais vous avez parfaitement raison. L'impatience est mon seul défaut en cuisine, s'amuse mon père en retirant les turbots.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvons à table, à parler de tout et de rien comme si la situation était parfaitement normale. Mon amant américain, arrivé il y a quelques heures, discutant de la cuisson du poisson avec mon père en tablier, des meilleurs vins qu'ils ont bus tous les deux, de la beauté des océans, de la température de baignade idéale et de l'invasion des touristes l'été.

Finalement, ils ont peut-être plus de points communs que je ne le pensais.

– Bon alors, vous allez foutre ce Melville derrière les barreaux ? demande mon père en changeant complètement de sujet – et en n'oubliant pas de mettre les pieds dans le plat.

– Papa...

– Quoi ? Tout le monde évite de prononcer son nom comme si c'était le diable ! Il faut bien en parler.

– Je suis d'accord avec ça, intervient Damon, l'air grave.

– Moi aussi, mais j'attendais le bon moment... Pour pouvoir profiter de nos retrouvailles... Et qu'on en discute en privé, ajouté-je en direction de papa.

– Je sais déjà tout, lâche-t-il en haussant les épaules. Alors, ça en est où, cette affaire ?

– Cooper a essayé de sortir contre caution, mais le juge a refusé.

– Tant mieux !

– En attendant, il continue de nier...

– Malgré toutes les horreurs qu'il a dites ? Vous avez tout enregistré ! s'énerve mon père qui se souvient de tous les détails.

– Il dit que ce n'était pas lui, qu'on a imité sa voix et tout fabriqué. Il crie au complot et il porte même plainte contre moi pour atteinte à sa vie privée, lâche Damon, les mâchoires serrées.

– Il pourrait t'arriver quelque chose ? m'angoissé-je aussitôt.

– Non, j'ai un bon avocat. Les analyses prouveront que les

enregistrements sont authentiques. Et c'est suffisant pour ouvrir une enquête sur la mort de Tilda. Mais ça risque d'être encore long.

J'espère juste qu'il ne sortira pas avant le procès.

– Avec toutes ses magouilles, il serait capable d'y arriver ! commenté-je sur un ton amer.

– Je vais faire en sorte que ça n'arrive pas, répond mon amant, sûr de lui, en glissant sa main dans mon dos.

Ce contact chaud m'apaise alors que la peur crée de nouveaux nœuds dans mon estomac. J'ai l'impression que Melville ne disparaîtra jamais complètement de ma vie. Et que je ne pourrai jamais être en paix avec Damon.

Je ne demande rien de plus, pourtant.

– Vous allez peut-être rire, continue mon père, mais quand on élève ses enfants seuls, on développe un instinct maternel, un sixième sens presque féminin. Et ce Melville, je ne l'ai jamais senti. J'ai laissé Adèle vivre sa vie avec lui, parce que c'est ce qu'un père doit faire, mais je ne l'ai jamais aimé... Et c'était largement réciproque ! Avec ses grands sourires, ses dents parfaites et ses petites lunettes, il avait une vraie tête à claques, hein ? Enfin, c'était juste une intuition, je ne me doutais pas de tout ce qu'il faisait. Mais j'ai toujours pensé qu'il cachait quelque chose. Heureusement que vous étiez là, Damon, pour découvrir ce que c'était. Je ne suis pas du genre à faire de grandes déclarations... mais je vous remercie d'avoir veillé sur ma fille.

Par-dessus la table, mon père tend sa main droite à Damon, qui la prend et la serre longuement, dans un silence ahurissant. Ils doivent se dire des tas de choses avec leurs yeux, vu les longues secondes qui s'écoulent. Je les regarde, ces deux hommes que j'aime le plus au monde, réunis dans la maison de mon enfance, en train de s'approprier, de se comprendre, et de former une bulle d'amour protectrice autour de moi.

Est-ce que je pouvais rêver mieux que ça ?

Damon s'éclipse pour un coup de fil professionnel qui semble important. Je débarrasse la table pendant que mon père s'occupe de la vaisselle en sifflotant. Puis il débouche une bouteille de rouge, sort trois nouveaux verres, les installe sur un plateau, avec une petite boîte en fer contenant des chocolats au piment d'Espelette – mes préférés.

On sort tous les deux de la maison pour s'installer dehors. La nuit est en train de tomber, il fait encore chaud et la lampe extérieure diffuse une lumière douce.

Douce comme l'atmosphère de ce soir de juillet que je n'oublierai jamais.

– Je l'aime beaucoup, murmure mon père entre deux gorgées de vin.

– Oui, j'ai cru remarquer...

– Non, plus que ça. J'aime sa façon d'être, de te regarder. Il est sincère, celui-là. Et il a l'air prêt à tout pour toi.

– Je ne sais pas, papa... Damon vit au jour le jour. Il n'a jamais vécu avec une femme, il n'a jamais renoncé à sa liberté pour personne. Même s'il fait tout pour me prouver le contraire, l'amour, l'engagement, je ne sais pas s'il est fait pour ça.

– Tu lui apprendras. En plus de la cuisine, sourit papa, convaincu.

Finalement, il n'y a que moi qui doute.

Et il serait temps que j'arrête.

Je le sais, c'est parce que je manque de confiance en moi que j'ai du mal à lui faire confiance, à lui.

J'entends un énorme plouf et je me demande si mon beau nageur a encore eu envie de piquer une

tête. Mais en arrivant dans le jardin, c'est Bernadette que je retrouve au milieu de la piscine, essayant désespérément de nager vers le bord – ou de vider toute l'eau en se débattant furieusement. Mon père m'aide à la soulever pour la faire sortir. Elle s'ébroue en nous arrosant tous les deux et repart en trottant dans l'autre direction, absolument pas traumatisée par son bain de minuit improvisé.

– Il va falloir que j'installe une barrière de sécurité, blague papa en essuyant les gouttes sur son crâne.

– Ou que je lui achète des brassards... rigolé-je aussi.

– On lui apprendra plutôt à nager, prononce la voix grave de Damon que je n'ai pas entendu arriver.

– Bonne idée. Au fait, il est définitif, son nom ? demande ironiquement mon père avant de s'en aller en riant.

Autour de cette vieille table en plastique, j'ai tout ce qui suffit à mon bonheur : Damon Lennox et son bras rassurant autour de moi, Luc Joly et ses blagues vaseuses mais qui m'avaient tant manqué, Bernadette, endormie à mes pieds, trempée, trop éprouvée par sa première journée en France pour penser à faire de nouvelles bêtises.

Entre deux chocolats, je me prends à rêver d'une vie de famille, simple et joyeuse, d'une entente complice entre mon père et mon homme, de ma chienne assagie, de futurs enfants qui viendraient passer leurs vacances ici...

Et d'une histoire d'amour qui durerait toute la vie.

– Ah non, je sais, vous avez un deuxième défaut ! s'exclame mon père en me sortant de ma rêverie.

Pourquoi tous ces tatouages ? fronce-t-il les sourcils.

– Pour éviter que les pères ne m'apprécient trop, trop vite, plaisante Damon en prenant l'air d'un gros dur.

– Tu apprendras à les aimer... Moi je les adore, avoué-je à voix haute en caressant le bras tatoué à côté de moi.

– Quoi ? Mais tu ne vas pas t'en faire, hein ? s'inquiète-t-il pour de vrai.

– Ça ne me déplairait pas... ajoute Damon, un sourire dans la voix.

– Vous êtes en train de perdre des points, jeune homme. Beaucoup de points !

Nos trois rires éclatent à l'unisson dans la nuit étoilée.

Je n'ai peut-être rien dessiné à l'encre noire, mais cet homme, je l'ai dans la peau.

Et ce soir, c'est du bonheur pur qui me coule dans les veines.

Deux semaines plus tard, nous cohabitons toujours tous les trois, même si Damon a fait quelques allers-retours express en Californie pour le travail. Peut-être aussi pour l'affaire Melville Cooper, mais ça, il ne m'en parle pas.

Je voudrais que cette parenthèse française ne se referme jamais. Mais le mois de juillet prend fin, mon père va bientôt partir en vacances pour rejoindre des copains profs en Espagne et il ne cesse de poser des

questions sur mon avenir. Je sais que Damon aussi, attend que je prenne une décision –

même si lui, il ne me met pas la pression.

Si je les laisse encore une semaine tous les deux, ils finiront par être d'accord sur tout !

Et je pourrais retrouver Damon aux fourneaux et mon père tatoué sur une moto !

J'ai peur de retourner aux États-Unis, de perdre tous les repères que j'ai retrouvés ici, de rompre le charme de notre petite vie oisive dans le Sud-Ouest. Mais c'est là-bas que Damon a toute sa vie, là-

bas que j'ai construit quelque chose et je n'aime pas l'idée d'abandonner. Ce restaurant est à moi, même si c'est Melville qui l'a financé. Si je laisse tomber, c'est lui qui aura gagné. Même si j'ai peur, j'ai l'impression d'avoir une énergie nouvelle, une envie de me battre, une rage de réussir, à la seule force de ma volonté.

J'ai peut-être changé...

Et je crois que Damon n'y est pas étranger.

Le plus étonnant, c'est que mon père soit d'accord avec ça. Je ne pensais jamais qu'il me pousserait à repartir, mais l'effet Damon Lennox a dû jouer. Avec lui, il me sait en sécurité. Avec lui, il sait que j'ai d'autres rêves à réaliser.

Je propose à mon beau tatoué d'aller nous promener à la plage, dans l'une des petites criques désertes que je lui ai fait découvrir. Un spot de surf connu seulement de quelques habitués, un lieu sauvage et préservé, je savais que Damon adorerait. Cet endroit ressemble beaucoup au coin d'Ocean Beach où il m'a emmenée la toute première fois. Hostile et sublime.

Hostile et sublime... comme lui.

Juste pour ces quelques jours en France, mon milliardaire s'est offert une nouvelle moto. Et il y a fait installer un side-car pour que Bernadette puisse voyager avec nous. Ça amuse beaucoup les touristes. Les locaux nous font maintenant des signes de la main quand ils nous voient passer. C'est dans cet engin fantastique qu'on arrive près de la plage.

On lâche la chienne qui court comme une folle sur le sable, puis on enlève nos chaussures et on relève nos jeans pour marcher les pieds dans l'eau, comme on a pris l'habitude de le faire. Je lui prends la main avant de me lancer :

– Ocean Beach doit te manquer...

– Un peu.

– Et Blake aussi.

– Non, pas lui, se marre Damon en regardant le paysage.

– On devrait rentrer. Si tu es d'accord. Retourner à San Francisco tous les deux.

– Vraiment ? ! s'arrête-t-il tout net en se tournant vers moi.

– Oui. Je crois qu'on pourrait être bien, là-bas...

Il glisse ses deux mains sur mon visage et s'approche tout près.

– Je te promets qu'on reviendra. Aussi souvent que tu veux. Et on pourra faire venir ton père, j'ai plein de chambres d'amis ! Et on parlera français un jour sur deux ! Et...

– Ça va, ça va, je te crois, ris-je en me lovant dans ses bras. Personne ne me rend plus heureuse que toi. Je n'ai aucune raison d'avoir peur de l'avenir, hein ?

– Aucune. Je t’aime, Adèle, prononce-t-il en français avec son accent qui me fait chavirer.

– Comment je pourrais ne pas t’aimer ? demandé-je avant de l’embrasser.

Aucun doute, je suis vraiment en train de changer.

– Je crois que grâce à toi, je m’améliore, continué-je alors qu’on reprend notre balade sur la plage.

– Comment ça ?

– Je ne suis plus cette fille passive, angoissée, qui préfère fuir plutôt qu’essayer de réparer ce qui ne marche pas. C’est aussi pour ça que je veux rentrer aux États-Unis avec toi. J’ai envie de récupérer mon resto. De retrouver mes collègues. D’arrêter de préférer mon chien à tous les humains. De passer mon permis de conduire. De reprendre toute ma vie en main. Et d’en faire quelque chose de bien !

– Tout ça ? me sourit-il tendrement.

– Oui ! Je veux devenir la femme indépendante, libre et fonceuse que tu vois en moi.

– Tu l’es déjà... Et tu ne sais même pas à quel point tu me rends meilleur, toi.

Le lendemain matin, mes valises sont bouclées et c’est le cœur gros que je fais mes adieux à mon père. J’ai dû le serrer dans mes bras déjà dix fois, mais je recommence dans la rue, devant le taxi qui nous attend.

– Allez, filez ! Je n’aime décidément pas du tout cette manie américaine de s’embrasser sur les trottoirs !

– On se revoit vite, papa.

– Juste le temps que vous appreniez à conduire ma moto, ajoute Damon en fixant l’engin garé devant la maison.

– J’en prendrai soin. Mais vous avez intérêt à vous occuper encore mieux de ma fille, Lennox, dit-il, faussement menaçant, en lui serrant la main.

– Comptez sur moi. Merci de m’avoir accueilli chez vous.

– Merci de ne pas m’avoir cambriolé.

– Vous êtes le bienvenu dans mon gang quand vous voulez, ironise Damon à son tour.

– Salut Bernadette ! Saccage bien tout dans ta nouvelle maison ! continue à plaisanter mon père pour masquer son émotion.

On monte tous en voiture, mais je redescends au dernier moment pour aller lui dire une dernière chose.

– Merci de m’avoir remise sur pied. Comme tu le fais toujours. Merci de ne jamais me juger. Et de me soutenir encore une fois. Merci de m’avoir poussée à repartir loin de toi. Et merci de croire en moi, papa.

– Je n’ai que toi, Adèle. Si je ne t’aidais pas à être heureuse, je servais à quoi ? Allez, va ! Et cette fois ne reviens pas ! sourit-il, les yeux embués, alors que je m’engouffre dans le taxi pour cacher mes larmes dans l’épaule de Damon.

C’est la première fois que je mets les pieds dans un jet privé. Bernadette, elle, a l’air habituée. Elle saute de fauteuil en fauteuil en testant le cuir pour savoir lequel choisir. Elle finit par s’affaler sur une banquette assez longue pour elle.

– C’est toi que je devrais remercier, soupiré-je une fois installée. De rendre tout ça possible. De m’attendre chaque fois que je doute. De revenir me chercher chaque fois que je fuis. De m’emmener avec toi chaque fois que j’y crois.

– Tu plaisantes ? m’interrompt Damon, le pousse sur ma bouche. Je viens de passer presque tout le mois de juillet en France, nourri, logé, dorloté ! Tu m’as fait éviter les touristes et le soleil de plomb de la Californie. J’ai fait de la moto avec un saint-bernard ! J’ai bu du très bon vin ! J’ai mieux mangé en trois semaines que ces vingt dernières années ! Mais surtout, Adèle... j’ai apprécié la vie, chaque minute, sans jamais rien détester. Tu sais depuis combien de temps ça ne m’était pas arrivé ?

Damon m’embrasse sur les lèvres et garde un sourire sur les siennes pendant que l’avion décolle.

Je crois qu’il l’a gardé même en dormant.

Je crois qu’il l’avait toujours en atterrissant.

Et oui, je crois que, pour une fois, il était heureux grâce à moi.

24. Bienvenue

Damon

Si je résume un peu ma vie : j'ai vingt-neuf ans, dont dix passés à fuir toute forme d'engagement et d'enfermement, puis trois de plus à verrouiller mon cœur à double tour pour que personne ne me fasse ni du mal ni du bien. Mais en l'espace de quelques semaines, moi, Damon Lennox, j'ai dit à une femme que je l'aimais. Je suis allé la chercher jusqu'en Europe quand elle m'a échappé. J'ai rencontré le père de cette femme... et j'ai fait en sorte qu'il m'apprécie. Moi, Damon Lennox, j'ai cohabité avec deux êtres humains et un énorme chien pendant presque un mois. Et enfin, moi, Damon Lennox, j'ai aimé ça.

Et toujours moi, Damon, je me retrouve à dresser des listes pour faire le point sur ma vie, comme une certaine Adèle Joly...

Comme si ça ne faisait pas assez de changements, j'ai même insisté pour que cette femme vienne

habiter chez moi – avec ce qui lui sert d'animal de compagnie. Et le pire, c'est qu'elle a accepté. Et le pire du pire, c'est que je n'ai pas vraiment peur.

J'ai surtout envie qu'elle, Adèle, n'ait plus jamais peur.

C'est ce qui arrive quand on pense enfin à quelqu'un d'autre qu'à soi.

– Viens par là, dis-je en la voyant tourner en rond dans mon salon, sans savoir quoi faire d'ellemême.

Elle se love dans mes bras, sans me regarder, les mèches échappées de son chignon me chatouillent le nez mais je ne bouge pas, ses cheveux sentent trop bon. Je la serre un peu plus fort.

– Est-ce que ça t'aiderait, si on faisait la liste de toutes les possibilités ?

– Peut-être, sourit-elle contre mon torse.

– Ok. Alors tu peux t'installer ici, dans n'importe quelle chambre, si tu veux garder ton intimité, ou dans la mienne, si tu veux de la compagnie... Ou tu peux varier, si tu changes d'avis. Tu peux aussi

t'en aller n'importe quand, si tu ne te sens pas chez toi. Je peux t'emmener chez Violette et garder Bernadette ici. On peut aussi t'acheter un appartement dans le quartier, ou ailleurs, là où tu voudras...

– Acheter ? ! s'étrangle-t-elle à moitié.

– Ou louer ! essayé-je de la rassurer.

– Je ne veux pas que tu dépenses ton argent pour moi, Damon. Je ne veux pas dépendre de toi...

– Ok, on peut juste en cambrioler un, alors ! Ton père sait que c'est ma spécialité.

Elle me regarde puis rit doucement en fermant les yeux.

– Il te manque déjà ? demandé-je en connaissant la réponse.

– Oui. Mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas heureuse d'être ici...

– Je sais, Adèle. Tu n'as pas besoin de te justifier. On peut l'inviter tout de suite ! Je crois que ses vanes me manquent aussi, avoué-je sans mentir.

– Si tu crois que Luc Joly va mettre un seul pied dans ton jet privé, tu te trompes. Et pour les vanes, tu vas pouvoir retrouver Blake. Il faut que tu penses un peu à toi, Damon. Tout tourne autour de moi depuis des jours...

– Tu comptes en « jours de chien », alors. Parce que ça fait plutôt des mois !

Elle me fusille de ses yeux jaunes, monte sur la pointe des pieds et colle son front contre le mien, l'air faussement en colère.

Les petites piques, notre mode de communication préféré...

Il n'y a que ça qui peut vraiment la détendre.

Ça... et la cuisine.

– Puisqu'on va faire semblant d'être un couple normal... Tu ne veux pas me préparer le dîner, femme ? ! lancé-je en prenant une voix d'Homme de Cro-Magnon.

– Ben voyons ! Va donc me chasser un bison, Macho-Man !

Je regarde autour de moi avec des yeux fous, affamés, et fais semblant de partir à la chasse... avant de sauter sur Adèle et de la mordre dans le cou. Elle se débat en éclatant de rire : c'est le plus beau son que j'aie entendu de la journée.

Je la laisse s'affairer dans la cuisine, ouvrir mes placards et mes tiroirs en admirant tous les robots et ustensiles dont je ne me suis jamais servi, puis commenter le maigre contenu de mon frigo.

Pendant ce temps, j'enlève rapidement mon t-shirt, remonte mon jean sur mes mollets, soulève Bernadette qui dort sur le carrelage frais de l'entrée, essaie de la caler silencieusement sur mon épaule – malgré ses soixante-dix kilos et son absence totale de coopération.

Je retourne vers le comptoir de la cuisine ouverte, bombe le torse et reprends ma voix préhistorique :

– Homme bon chasseur ! Donne femme ce qu'elle veut ! Bison assez gros ?

Le nouveau rire tonitruant d'Adèle réveille Bernadette qui s'agite et se met à me lécher l'oreille. Je perds toute virilité quand la chienne pose sa large tête sur mon crâne et s'accroche à mon cou comme un bébé géant. Adèle rit de plus belle.

Tant pis pour ma dignité, j'ai eu ce que je voulais...

Je repose le saint-bernard par terre et redescends mon jean sur mes jambes. Adèle la remplace autour de mon cou, glissant ses doigts délicats sur ma peau nue avant de m'embrasser, toujours un sourire aux lèvres.

– Je crois qu'on ne sera jamais un « couple normal », murmure-t-elle près de ma bouche. On sera mieux que ça !

J'acquiesce en posant mes mains sur ses fesses pour la rapprocher de moi.

J'ai envie de la croire...

Et j'ai envie d'elle tout court.

– Est-ce qu'on est vraiment obligés de se nourrir... ? lancé-je en la faisant reculer jusqu'au comptoir.

– Pour ce soir, je pourrais me contenter d'amour et d'eau fraîche... me

répond-elle, l'œil coquin.

– Et moi de whisky et de sexe, précisé-je en la soulevant brusquement pour l'asseoir sur le plan de travail.

– C'est ta façon de me souhaiter la bienvenue ? m'interroge Adèle, les cheveux dans les yeux, les lèvres entrouvertes et les yeux brillants de plaisir.

Après l'orgasme, c'est l'un des moments où je la trouve la plus belle.

– On peut dire ça comme ça. Toi dans ma cuisine, ça me donne toujours des idées.

– J'ai remarqué, sourit-elle. On dort ici ou tu m'invites dans ta chambre, finalement ?

– On peut essayer... Il faut que je vérifie si ça me donne d'autres idées, toi dans mon lit...

Au milieu de la nuit, après un nouveau round de « bienvenue », Adèle commence à s'endormir au

creux de mon épaule. On ressemble étonnamment à un couple normal. Mais en mieux. J'en profite pour lui suggérer qu'on arrête les capotes, en lui proposant d'aller faire des tests ensemble, demain.

C'est l'un des autres caps que je n'ai jamais franchis avec une femme.

Mais elle accepte le plus simplement du monde. J'ai l'impression qu'Adèle serait capable de me faire passer bien des étapes sans même que je m'en aperçoive. « Fais gaffe, Dee », me préviendrait Blake, « l'amour te rend stupide. »

Il aurait sans doute raison.

Et je l'enverrais sans doute balader.

Après un passage éclair dans une clinique privée pour une double prise de sang, je passe la journée avec Adèle à la villa : elle commence à déballer ses affaires, réorganiser la cuisine et envahir les étagères de ma salle de bain. Je la laisse faire, plus amusé qu'angoissé. De temps en temps, elle évoque son restaurant, pose des questions à voix haute mais je crois que ça n'appelle pas de réponse.

J'essaie de travailler un peu sur mon ordinateur, mais la voir déambuler en minishort et débardeur m'empêche légèrement de me

concentrer.

Elle me demande mon avis pour acheter un nouveau panier à Bernadette sur Internet, je suis obligé de répondre qu'elle a de toute façon choisi le canapé comme nouveau lit. Je passe un coup de fil au magasin Harley où j'ai mes habitudes pour commander une nouvelle moto, plus confortable, avec un side-car pour chien.

« Le couple normal », passe encore.

Mais le rôle de maître-chien, je ne l'avais pas vu venir.

Dans l'après-midi, Adèle s'installe à côté de moi sur la terrasse, un bouquin à la main. Mais elle ne lit pas, elle garde les yeux plongés vers la baie de San Francisco ensoleillée. Je sens le coup de blues venir. Je sais d'avance qu'elle ne va pas vouloir en parler, se plaindre, ou m'embêter avec ça. Je vais déboucher une des bouteilles de vin rapportées de France et nous en sert deux verres : c'est le seul remède contre la mélancolie que je connaisse.

– Ne t'inquiète pas pour moi, soupire-t-elle. Je n'ai pas l'habitude de ne rien faire, d'avoir à ne me soucier de rien.

– Je ne suis pas inquiet, mens-je à peine.

– Je pensais voir Violette aujourd'hui, mais elle n'est pas dispo.

– Demain, alors ?

– Oui, oui. C'est bien normal qu'elle vive sa vie, c'est moi qui suis partie.

– Elle ne t'a pas oubliée, Adèle...

– Elle m'a dit qu'ils avaient fermé le resto pour la journée. C'est dommage, le mois d'août est le plus fréquenté. Mais ils ont bien le droit de prendre des jours de congé, après tout ce qu'ils ont géré...

Tu crois qu'on pourrait y aller ?

– Ce soir, si tu veux. Il faut que je termine ça, dis-je en pointant du menton l'écran de mon ordinateur.

– Oui, pardon. J'arrête de te déranger.

Je déteste l'idée de lui mentir, mais cette fois, c'est plus que nécessaire.

Il est 20h30 quand j'emmène enfin Adèle – et Bernadette, en side-car – jusqu'à la terrasse vide d'À

la Folie. Alors que le quartier d'Union Square regorge de touristes pressés sur les trottoirs et de néons allumés, le restaurant est plongé dans le noir, absolument silencieux, comme un de ces endroits abandonnés après une faillite. Je vois Adèle retenir ses larmes en glissant sa clé dans la serrure. Ses doigts tremblent, je l'aide et lui ouvre la porte, en la faisant passer devant moi.

Au premier pas qu'elle fait, une lumière criarde s'allume en un éclair et un cri collectif s'élève : «

Surprise ! » Violette, le chef Saul et son commis boutonneux, le serveur sympa, Ruben, la petite serveuse à queue-de-cheval avec un autre garçon, tous brandissent une banderole rayée de jaune et de blanc : « Welcome home ! » Une seconde plus tard, Saul s'avance vers Adèle pour lui tendre un énorme bouquet de marguerites et la serrer contre son ventre rebondi.

Elle a des larmes plein les joues, mais cette fois, je sais que l'émotion a remplacé la tristesse. Sa copine Violette vient aussi la rejoindre et lui expliquer son mensonge de l'après-midi, en français.

J'ai bien progressé dans la langue de Molière, je comprends quasiment toute leur discussion. Adèle se tourne vers moi et se jette dans mes bras.

– C'est toi qui as organisé ça ? !

– Avec tout le monde, confirmé-je en lui caressant le dos.

– Tu nous as trop manqué, Addy ! ajoute le jeune Afro-Américain avec son sourire ravageur.

– On a cuisiné cent pour cent américain pour ton retour ! se marre le chef en désignant le petit buffet bien rempli derrière lui.

– Il faut que tu te remettes aux burgers, chérie ! Tu verras qu'on est aussi bien qu'en France, ici !

dit Violette en lui tendant une petite bouchée frite non identifiée.

Adèle y croque à pleines dents et la soirée démarre comme je l'avais imaginée : les clins d'œil et les câlins s'enchaînent, les conversations fusent, les vannes aussi, la petite équipe se retrouve comme s'ils ne

s'étaient jamais quittés. Ruben envoie des regards assassins au mec transparent qui accompagne June, Saul donne des nouvelles de ses enfants, Violette de ses aventures d'un soir et Adèle virevolte au milieu d'eux, s'assurant qu'ils ne manquent de rien, les remerciant sans cesse, retrouvant ses marques et son rôle fédérateur... débordant de bonheur.

– Alors, « le motard sexy » ou le « rebelle tatoué », on a enfin le droit de vous connaître ? lance la serveuse blonde – qui pour une fois, ne soupire pas.

Il faut croire qu'un petit ami, ça rend un peu moins « blasée de la vie ».

– J'ai un side-car à ma Harley maintenant, j'ai laissé tomber le côté rebelle.

– Mais vous avez toujours les tatouages... Ça marche vraiment avec les filles ? me demande Ruben

en s'approchant de mon bras gauche.

– Si tu interrogues Adèle, elle te répondra que non, ça leur fait peur.

– Je retire tout ce que je vous ai dit sur lui ! Sa moto, ses tatouages tribaux, ses fringues noires et son air de *bad-boy*, je prends tout ! explique-t-elle en se pendant à mon cou.

– Lui, il a accepté ton chien baveux et s'est coltiné ton fiancé taré, vous êtes quittes ! se marre Violette en mettant les pieds dans le plat.

Adèle se rembrunit un peu. Je sais qu'elle pense à Cooper, aux mauvais souvenirs, à tout ce qu'il lui a fait subir et qu'elle aura sans doute du mal à oublier.

À moi de créer d'autres jolis souvenirs pour chasser ceux-là.

De lui faire aimer la nouvelle vie qu'on aura ensemble.

Je crois que pour l'instant, je ne m'en sors pas trop mal.

– Alors Addy, qu'est-ce que tu comptes faire d' À la Folie maintenant que tu es rentrée ? demande Saul, un peu gêné de plomber l'ambiance.

– Ce ne sera pas vraiment mon choix. Le restaurant appartient à Melville, tous les comptes aussi...

– Il n'y a aucun moyen de le récupérer ?

– Je vais essayer... Mais par sécurité, je crois que vous feriez mieux de chercher un nouveau boulot, répond-elle en regardant tristement son chef, son commis et ses serveurs. Je suis désolée.

– Non, on trouvera une solution, intervient-je doucement.

– Je ne sais pas encore laquelle. En tout cas, je ne vous remercierai jamais assez de tout votre travail, votre passion, vos heures passées ici...

De nouveaux mots de réconfort et de gratitude s'échangent entre deux étreintes. Ils ont l'air de former une vraie petite famille, du genre « inséparable malgré les épreuves ».

C'est le moment que choisit Blake pour franchir la porte d' *À la Folie*, une boîte blanche cartonnée entre les mains.

– Alors, comme ça, on s'offre des petites vacances en France sans prévenir personne ? plaisante-t-il à la cantonade.

– Alors comme ça, on s'incrute à des soirées où on n'est pas invité ? renchérit Violette avec son sourire de peste.

Ça recommence...

– J'ai apporté le dessert, répond Blake en ouvrant la partie supérieure de son carton. Des pâtisseries de palace, ça changera de vos petites tartes françaises.

– Ma tarte serait encore meilleure... écrasée contre votre visage, continue la pâtissière en le fusillant du regard.

Puis elle s'approche encore un peu et je crains pour la survie de ces desserts autant que pour l'ambiance de la soirée. Violette plonge un doigt dans le carton et le ressort plein de crème, puis le glisse dans sa bouche sans quitter Blake des yeux. La peste semble avoir disparu, remplacée par une séductrice experte qui laisse mon cousin bouche bée.

Ça aussi, ça recommence...

– Très joli, juge-t-elle froidement. Mais décevant. On ne vous a jamais appris qu'un gâteau se devait d'être aussi beau dehors que bon dedans ? le nargue-t-elle en détaillant Blake de la tête aux pieds comme si elle faisait référence à lui.

– C’est pour ça qu’il faut apprendre à goûter vraiment avant de juger, réplique-t-il en suivant sa métaphore.

Avec les doigts, il reprend un plus gros morceau de pâtisserie crémeuse dans son carton et le tend vers les lèvres de Violette – qui étrangement se laisse faire. Le restaurant pourrait prendre feu tellement il y a d’électricité dans l’air.

– Je pourrais peut-être vous trouver une petite place dans mes cuisines, si vous avez besoin d’un job, propose le grand blond, plus en confiance, avec un sourire en coin.

– Dans vos rêves, Chef ! Vous ne me débaucherez pas pour aller poser des feuilles d’or à la pince à épiler sur vos petits desserts guindés.

– Vous avez raison, ils sont sans doute trop bien pour vous.

Et vous deux, dans le genre pénible, vous êtes parfaits l’un pour l’autre !

Vers minuit, tout le monde quitte les lieux avec force nouvelles étreintes et nouveaux mots réconfortants. C’est presque trop sentimental pour moi, mais je crois que ma mission est réussie : Adèle sait qu’elle n’est pas seule en Californie.

Une raison de plus pour qu’elle ne regrette pas son retour ici.

Je la regarde faire un peu de rangement inutile sur le buffet entièrement dévoré, pousser les chaises, passer un coup de balai sur de la poussière invisible, s’occuper pour éviter d’avoir à penser.

Malgré ma petite surprise et cette fête improvisée avec ses amis, la nostalgie a l’air de l’emporter. Je la suis, silencieux, jusqu’en salle de repos, où elle s’écroule sur le canapé.

– C’est normal que ça fasse mal, chuchoté-je en m’asseyant sur le bras du canapé, à côté d’elle.

– Parfois, j’aurais préféré ne jamais venir à San Francisco. Ne jamais monter ce resto. Toute ma vie ici me ramène à Melville. Tout me lie à lui. Même toi...

– Si tu n’avais pas fait tout ça, si tu n’avais jamais ouvert *À la Folie*... Je n’aurais jamais pu venir m’asseoir sur cette terrasse, te regarder et commander la même chose chaque jour. On ne se serait jamais rencontrés. Et je ne t’aurais jamais poursuivie dans cette salle de repos. Je ne t’aurais pas embrassée, debout contre ce canapé.

– C’est vrai, susurre-t-elle. C’était ici, notre toute première fois. Il y a des mois... Tu ne peux pas savoir l’effet que tu m’as fait. J’étais comme envoûtée... me confie-t-elle en levant ses yeux dorés vers moi.

– Si, je le sais. J’étais là. Et tu m’as fait la même chose. Adèle, cette nuit-là, toi aussi, tu as changé ma vie. Tu... lui as donné du sens.

Elle se lève, contourne le canapé et vient se planter face à moi. Elle attrape ma chemise au niveau de mon torse et m’attire contre elle.

– Envoûte-moi encore, Damon Lennox. Donne un sens à ma vie.

Avec plaisir, Adèle Joly...

Cette salle de repos minuscule, avec son néon criard et son petit canapé, je l’ai détestée. Étroite, oppressante, fermée, comme une cellule de prison qui m’empêchait d’aimer cette fille en toute liberté.

Mais ce soir, je comprends un truc : rien ne pourrait m’empêcher de l’aimer.

Plusieurs trucs, en fait : je la désirais comme un fou quand elle était la femme d’un autre, quand je ne pouvais pas l’avoir, quand coucher avec elle nous mettait tous les deux en danger – elle à cause de Cooper, moi à cause de Tilda. Mais aujourd’hui, je la désire comme un fou sans aucune raison. Pas de montée d’adrénaline, pas de règle à enfreindre, d’interdit à lever, pas de lutte intérieure entre mon petit ange et mon grand démon, pas de rébellion qui me pousse systématiquement à faire le contraire de ce qu’il faudrait. Non. Je n’ai plus rien à perdre ou à gagner : juste elle.

J’ai toujours été un drogué du danger, de la corde raide, du bord du gouffre, du mur dans lequel foncer à toute allure. J’imagine que ça me faisait me sentir vivant.

Maintenant, c’est Adèle, ma drogue. Elle a remplacé toutes les autres.

Il suffit que je la regarde pour que mon cœur s’emballe. Il suffit que je la sente pour que mon sang bouillonne. Et il suffit qu’elle me touche pour que toute ma peau me brûle. Que tout mon corps me fasse mal tellement il se sent seul, tellement il a envie d’elle. Besoin d’elle.

Adèle n’a pas tellement changé depuis la première fois que je me suis retrouvé en tête-à-tête avec elle dans cette pièce. Son chignon négligé, aux reflets orangés, qu’il me tarde de défaire pour lâcher sa crinière. Ses yeux dorés, toujours humides, toujours affolés, mais qui arrivent

quand même à me transpercer. Ses lèvres claires, pulpeuses, entrouvertes comme si elle avait quelque chose à dire qui ne voulait pas sortir. Et ce chemisier blanc – qui n’a plus de manches en ce début de mois d’août, et un bouton ouvert de plus.

Merci l’été : je ne t’ai jamais autant aimé.

La seule différence, peut-être, c’est qu’Adèle ne joue plus nerveusement avec son bouton comme si elle refusait que je la déshabille du regard. Elle a toujours cet air fragile, ce truc à fleur de peau qui menace d’exploser à tout moment, mais elle n’a plus peur de moi, de ce qu’elle ressent. Elle ne me demande plus de partir : elle me supplie de rester et de l’envoûter. Elle ne recule pas : elle avance vers moi avec ses yeux de chat et sa démarche féline, aussi sensuelle que déterminée. Elle ne se cache plus

: elle m’offre son décolleté, sa peau nue.

Et merci le néon criard qui me donne tout à voir.

Adèle tient toujours ma chemise froissée à la main : j’adore quand elle fait ça, prendre les rennes, me montrer qu’elle a envie de moi. Je pourrais déchirer toutes ses fringues en un quart de seconde, mais c’est elle qui me dessape, lentement, bouton après bouton, avec ses doigts de fée qui ne tremblent plus comme avant.

Si je lui ai appris la confiance, elle essaie toujours de m’enseigner la patience...

Elle écarte les pans de ma chemise ouverte et promène ses mains sur mon torse. Puis elle approche sa bouche, m’embrasse doucement les pectoraux, descend sur mon ventre, dessine mes abdominaux

avec le bout de sa langue et s’en va encore plus bas. Cette ligne sous mon nombril me rend dingue.

Adèle le sait. Mais elle ne sait pas à quel point j’aime ce qu’elle me fait. Regarder son visage descendre, son corps se cambrer, sa langue rose et mouillée me parcourir, s’arrêter pile à la ceinture de mon pantalon...

Je glisse mes mains dans son cou et la remonte vers moi pour l’embrasser, passionnément, pour la dévorer à mon tour, me venger en malmenant sa langue cruelle. Elle sent la vanille, peut-être la cannelle. Je passe mes mains sous son chemisier, dans son dos, sous l’agrafe de son soutien-gorge, redescends vers le short, mini, mais encore trop

présent.

– C’est l’Homme de Cro-Magnon qui avait raison : à quoi bon porter des vêtements ?

– Pour avoir le plaisir de les enlever... me susurre-t-elle, essoufflée sous mes baisers.

– Tes désirs sont des ordres, femme ! continué-je de ma voix la plus rauque.

J’attrape le tissu blanc des deux mains et tire dessus d’un coup sec : les boutons sautent, se répandent sur le sol de la salle de repos dans des petits tintements, couverts par le cri aigu d’Adèle.

Surprise mais pas tant que ça.

– J’avais dit « enlever », pas déchirer... me sourit-elle.

– Trop tard, réponds-je en la débarrassant du reste du chemiser abîmé.

Son soutien-gorge blanc, transparent et très pigeonnant, a des petits détails en dentelle qui masquent ses tétons. C’est très bien étudié et ça me rend fou juste ce qu’il faut. Je n’ai pas envie de le voir disparaître tout de suite, pas avant de découvrir la culotte assortie... et Adèle dedans.

Pendant qu’elle se débat pour faire glisser ma chemise sur mes bras, j’enfouis mon visage entre ses seins gonflés et je respire jusqu’à m’en enivrer. Je m’attaque au mini-short – corail, elle m’a dit, quand j’ai demandé si c’était rose ou orange. Là tout de suite, je me fous de la couleur pourvu qu’il disparaisse, lui aussi. Bouton, braguette, fesses à faire passer, cuisses toutes lisses sur lequel il glisse, ce truc fluo n’est bientôt plus qu’un mauvais souvenir.

Mais cette lingerie, putain, elle va rester dans ma mémoire un moment...

Une culotte à moitié transparente, avec des broderies là où il faut, un petit nœud devant et un autre derrière, juste à la naissance des fesses. Celui qui a dessiné ce modèle était forcément un homme.

Mon érection durcit quand Adèle se recule un peu pour défaire le bouton de mon jean. Je ne la touche plus, je ne fais que la regarder, moulée dans cette dentelle blanche qui galbe ses formes, dévoile sa peau mais masque son intimité.

Je la laisse se pencher pour me déshabiller et profite de tous les angles de vue. Je ne remarque même pas que mon boxer a disparu en même temps que mon jean. Les doigts d'Adèle sur mon sexe

me réveillent : elle me caresse doucement, mais mon plaisir est déjà puissant.

Trop impatient, je l'attrape sous les fesses, l'accroche à moi et vais la déposer sur le canapé. Avant que j'aie le temps de m'allonger sur elle, Adèle se redresse, s'agrippe à mon cou et s'assied sur moi à califourchon.

C'est l'une des visions les plus érotiques de toute ma vie.

La femme que je désire le plus au monde, me chevauchant, dans ses sous-vêtements blancs sexy, sa chevelure cuivrée étalée sur ses épaules nues, ses seins resserrés s'agitant sous mon nez et ses cuisses écartées défiant mon sexe dressé.

La torture a assez duré...

Je fonce vers d'Adèle pour lui mordre la lèvre et mes mains font glisser les bretelles, descendre la dentelle pour que je puisse attraper ses seins. Je les pétris en serrant les dents, elle gémit en entrouvrant la bouche. Je fais sauter l'agrafe dans son dos et le soutien-gorge disparaît complètement

: je peux aller lécher ses tétons, qui durcissent sur ma langue, les mordiller, les faire rougir de honte et de plaisir.

Pendant que je m'occupe de sa poitrine que j'aime tant, Adèle ondule contre mon sexe tendu : je sens sa dentelle humide me réclamer. Et ça me fait bander encore plus fort. Je plonge une main dans sa culotte, par derrière, et atteins son intimité trempée. J'y promène doucement mes doigts jusqu'à ce qu'elle me supplie d'entrer, avec sa voix essoufflée. J'en enfonce un, lentement, et l'entends soupirer tout près de mon oreille.

– Cette culotte, aussi sexy soit-elle, doit être sacrifiée... murmuré-je en serrant le fin tissu dans mon poing.

– Déchire-la ! m'ordonne-t-elle soudain, en plongeant ses yeux fous dans les miens.

Je tire jusqu'à ce qu'elle cède dans un claquement net. Sans appel. Adèle est enfin nue, comme moi, à quelques centimètres de mon

corps. Et cette fois, rien ne nous séparera, pas même la fine barrière de latex dont on a décidé de se passer. Cette idée ne fait que décupler mon désir.

Adèle a l'air dans la même urgence que moi. Elle se relève un peu, en équilibre sur les genoux, glisse sa main entre nous et saisit mon sexe bandé. Je ne sais plus où regarder : son visage de poupée aux joues rosies par l'excitation, ses yeux fiévreux qui ont pris la couleur du feu, ses seins qui frôlent mes joues, ou nos sexes prêts à s'emboîter. Elle le guide vers son intimité, joue un peu avec mon gland qu'elle presse contre son clitoris, m'envoyant des décharges de plaisir.

Je pourrais jouir à ce simple contact...

Mais je place mes mains sur ses hanches, caresse ses fesses pour l'inciter à descendre, elle me défie du regard d'attendre la délivrance, juste encore un peu. Puis elle coulisse sur moi avec une lenteur indécente, m'avalant millimètre après millimètre jusqu'à me faire grogner. C'est le plus délicieux des supplices. Je sens tout : sa chaleur, son humidité, son étroitesse qui me fait mal tellement c'est bon.

Je la soulève par les cuisses pour qu'elle recommence, mais ce soir, c'est elle qui décide et cette fois, elle s'empale sur mon sexe d'un seul coup, plus profond que le précédent. Je n'ai rien à faire à part la regarder me rendre fou, sans pudeur ni retenue, comme si nos deux armures gisaient au sol pour la première fois, vaincues.

Adèle ondule face à moi, lascive et sensuelle, gémissant à chaque percée, décoiffant mes cheveux, léchant mes lèvres de temps en temps, quand je ne suis pas en train de dévorer ses tétons. Mes mains ne quittent plus ses fesses qui s'agitent pendant qu'elle remonte et redescend, de plus en plus vite, me giflant parfois avec ses seins lourds, déchaînés eux aussi.

Je glisse mon pouce sur son clitoris pour voir si je peux encore augmenter son plaisir. Elle ne gémit plus, elle crie. Je la caresse encore pour lui faire perdre la tête. Elle tremble et se cambre, je me sens grandir entre ses cuisses, durcir jusqu'à l'explosion. J'essaie de me concentrer sur elle, l'attendre, l'envoûter encore et encore, pour qu'elle s'abandonne sur mon corps.

Les cris d'Adèle résonnent jusqu'au plafond de la salle de repos, je la sens s'envoler, se retenir à mes épaules, puis elle serre mon visage contre sa poitrine pendant qu'elle jouit, son clitoris gonflé sous mes doigts, son intimité contractée autour de mon sexe. Je lâche prise et

me déverse en elle, pour la première fois, la gardant plantée sur moi, jusqu'au bout, dans une osmose parfaite, un orgasme synchrone, presque irréel.

– Tu m’as bel et bien envoûtée, Damon Lennox... soupire-t-elle après quelques secondes. Je sens

ton venin...

– ... mélangé au tien, ajouté-je, hors d’haleine et vidé de toutes mes forces.

Je reste un moment logé dans ses profondeurs, comme si son corps n’était qu’un prolongement du

mien, comme si l’on ne faisait qu’un. Capable de finir les phrases qu’elle commence, de respirer son air, d’entendre son cœur battre dans mes tempes... et de me sentir libre, entre ces quatre murs, libre de l’aimer, de la posséder et de le crier au monde entier.

Même cette salle de repos, elle va finir par me la faire apprécier...

– Quelle liste es-tu en train de faire dans ta tête, Adèle ? demandé-je doucement, face à son silence.

– Tout ce que tu as changé en moi, avoue-t-elle, un sourire aux lèvres.

– Tant que ça ?

– Regarde-moi ! Je suis cette fille nue, en pleine lumière, assise à califourchon sur toi. Je suis cette fille qui crie quand elle jouit. Qui te supplie de déchirer ses vêtements. Je suis cette fille qui achète de la lingerie sexy en pensant à l’effet qu’elle te fera.

– Tu peux dire à cette fille que j’apprécie, vraiment... lâché-je en caressant la peau fine de ses cuisses. Et tu peux dire à Adèle que j’aime tout chez elle, ajouté-je avant de poser un baiser sur ses lèvres.

– Qu’est-ce que tu as pensé, la première fois ? Dis-moi la vérité, me menace-t-elle de ses yeux de chat.

– Que tu avais la paire de seins la plus excitante de la terre. Et une paire de fesses largement à la hauteur. Et que ce serait dommage que je ne voie pas ça de plus près.

– Non, après, rougit-elle un peu. Après le sexe.

- Je suis un Homme de Cro-Magnon, rappelle-toi. Je ne pense pas après le sexe. Je vais juste m’endormir dans ma grotte. Tu m’avais chassé de la tienne, tu te souviens ?
- Oui... Je n’avais jamais vécu ça, un tel plaisir, un tel abandon. Et je te ne connaissais pas. Et je m’en voulais de t’avoir laissé me faire tout ça... Et de me sentir si bien dans tes bras.
- Je crois que je savais tout ça. Je savais que ça ne s’arrêterait pas là.
- Même si j’étais cette pauvre fille coincée, apeurée, qui demande à éteindre la lumière, qui se mord les lèvres pour ne pas hurler ?
- Moi, ce n’est pas à cette fille-là que j’ai fait l’amour la première fois.
- Non ? C’est vrai que tu vois toujours une image déformée à travers tes yeux plissés... plaisante-t-elle en effleurant mes paupières de ses lèvres.
- J’ai vu une femme avec un grain de folie, bien enfoui. Avec une curiosité qui l’emportait sur la peur, une profonde envie de comprendre, de savoir, de goûter. Une femme éprise de liberté. Capable de s’abandonner. De s’en remettre à un inconnu, juste pour voir si ça vaut la peine d’être vécu. J’ai vu la femme capable de balayer mes certitudes et de foutre toute ma vie en l’air, conclus-je en riant.
- Je te retourne le compliment, rit-elle à son tour, creusant la jolie fossette dans sa joue.
- Je propose qu’on vive nus pour les dix prochaines heures ! lancé-je en me relevant du canapé et en la portant dans mes bras.
- Pour aller où ? ! Pour faire quoi ? ! s’écrie-t-elle en battant des jambes dans l’air.
- Pour qu’ *À la Folie* ne soit rien qu’à nous, juste cette nuit. Et pour que ce resto n’ait jamais aussi bien porté son nom !

Je traverse la salle de repos et l’emmène dans la pièce principale du restaurant. Sur une des tables où j’ai rêvé tant de fois de l’allonger. Puis j’attrape sur le buffet une bouteille de vin blanc entamée et le petit carton des desserts apportés par Blake. Je reviens vers ma tigresse, à peine effarouchée, lui verse un peu de liquide doré sur le ventre avant de venir y goûter. Elle frissonne sous ma langue. Je trempe mon doigt dans la crème fouettée d’un des gâteaux, pour venir

en déposer une pointe sur son téton érigé. Ma bouche s'en empare, savourant la vanille mêlée au goût divin de sa peau.

– La première fois, ce n'était qu'un amuse-bouche... Je vais faire de toi mon plat de résistance, grogné-je en sentant mon désir se réveiller.

– Viens-là, Cro-Magnon. Je vais te montrer comment on mange avec les doigts... réplique Adèle

en glissant mon pouce entre ses lèvres.

Bonjour. Je m'appelle Damon Lennox et je suis accro. Je n'ai pas touché à ma drogue depuis au moins cinq minutes.

Et je ne suis pas près d'y renoncer...

25. Retour à la case départ

Adèle

– Café ? me propose une voix plus rauque que d'habitude, encore enrouée du réveil.

Je me retourne dans le lit pour apercevoir un homme nu, debout près de la fenêtre, deux tasses dans les mains. Je me frotte les yeux pour vérifier : cheveux noirs en bataille, yeux plissés par la luminosité du matin, barbe sombre, muscles saillants sur le torse, un bras blanc et l'autre noirci de dessins, c'est bien Damon Lennox. L'homme de mes rêves qui se trouve être aussi l'homme de ma vie.

« L'homme de ma vie » : Violette m'a fait promettre de ne plus jamais employer cette expression.

C'est vrai, on ne sait pas de quoi la vie sera faite et je suis mieux placée que personne pour le savoir.

Mais quand même, cet homme-là est le mien et il me réveille chaque matin avec sa peau pour seuls vêtements.

– Tu ne plaisantais pas, alors, quand tu disais que tu voulais vivre nu ? souris-je en le détaillant de la tête aux pieds.

Et en faisant une longue pause au milieu, il faut bien l'avouer...

– Je ne plaisantais pas quand j'ai dit qu'on passerait la journée au lit, revient-il s'allonger à côté de moi en me tendant un mug sans anse.

Non, cet homme-là ne se brûle pas : il ne ressent pas la douleur.

J'avale une gorgée brûlante du breuvage juste comme je l'aime : café sucré et noyé de lait, qui me rappelle la chicorée de mon enfance.

Oui, cet homme-là se souvient de tous vos goûts, même quand vous ne lui avez dit qu'une seule fois.

Est-ce qu'il y a un moment plus agréable que celui-ci ? Traîner au lit après une bonne nuit de sommeil, voir le soleil d'août filtrer par la fenêtre, s'étirer entre les draps en faisant le chat et réaliser qu'on a à ses côtés l'homme le plus sexy, le plus mystérieux, le plus passionné qui soit ?

La réponse est oui : quand cet homme dangereux, ce rebelle tatoué, ce brun ténébreux, se révèle être l'amant le plus tendre, le plus protecteur, le plus attentionné du monde. Et ses rares sourires, il ne les réserve qu'à moi.

Il pourrait me faire accepter n'importe quoi, avec ce sourire-là.

Mais Damon ne le fait même pas. Il me laisse vivre ma vie. Dormir avec lui quand j'ai peur.

Dormir seule quand j'en ai besoin. Il se relève avec moi la nuit quand le sommeil ne vient pas. Il me prépare des cafés même s'il les trouve imbuables... et il me laisse boire dans sa tasse même si c'est son café noir. Il me préfère toute nue, mais il trouve mignons tous mes pyjamas. Il se moque parfois... mais ça ne l'empêche pas de me déshabiller comme si j'étais une femme fatale en porte-jarretelles. Il me laisse parler français sans me demander ce que ça veut dire, et quand il comprend –

de plus en plus souvent – il me répond avec son accent qui me fait fondre. Il me laisse passer des heures sur mon ordinateur... et il n'y a pas une seule fois où il passe derrière moi sans déposer un bisou sur mon épaule, laisser traîner sa main dans mes cheveux ou son souffle sur ma nuque. Il me laisse mettre sa cuisine sens dessus dessous et il vient toujours goûter avant que ce soit prêt. Il fait signe à mon père quand je l'ai en webcam... puis il me laisse tranquille pour que je puisse me confier à lui. Il commente toujours ma tenue, chaque matin, avec des mots qui sonnent justes. Et il fait semblant de devenir aveugle quand je porte un de ces t-shirts fluo qu'il déteste. Il se laisse rhabiller quand je lui offre une chemise blanche, un polo coloré qui change de son total look noir... mais il ne les porte pas pour autant. Il ne me demande pas ce que je veux faire de ma vie : il se soucie

seulement que je sois heureuse dans la sienne.

Vivre avec cet homme, c'est se demander chaque jour si ce n'est pas un rêve.

Mais Damon n'est pas devenu un agneau en quelques mois. Il a toujours ce côté loup : sauvager, solitaire, indomptable. Il va rouler en moto, sans dire où, sans dire quand il reviendra. Et je ne le lui demande pas. J'attends qu'il revienne, le visage un peu moins dur, la peau salée et les cheveux décoiffés par le vent. Parfois, il rentre la voix cassée et alors je comprends qu'il est allé hurler sa rage à l'océan. Parfois, il garde les yeux plissés toute la soirée, et je devine qu'il a fixé le Golden Gate Bridge jusqu'à voir Matilda sauter. Parfois, rarement, il accepte de parler de cette petite sœur qu'il n'a jamais bien comprise mais toujours admirée. Et pas su protéger. Parfois, il évoque ses parents et la difficulté de grandir quand on n'a plus personne à rendre fier. Et parfois, plus souvent, il n'a simplement pas envie de parler : il s'assoit sur sa terrasse avec un verre – de vin ou de whisky – il regarde vers la baie et il se tait. Ça lui suffit. Ce sont des moments presque sacrés que j'ai appris à respecter. Je n'oserais jamais le déranger tellement il est beau, grave, digne, comme un animal blessé qui réalise enfin qu'il n'est pas invincible. Un fauve abattu qui s'arrête un instant pour réunir ses forces... et qui se relève en se souvenant qu'il n'abandonnera jamais.

Vivre avec cet homme, c'est aussi se rappeler, chaque jour, la fragilité de la vie.

Et celle de l'amour.

– Il faut que je prenne cet appel, je reviens, m'annonce-t-il en disparaissant de la chambre, toujours nu, sa tasse dans la main et son téléphone portable dans l'autre.

Quand il revient, il porte un jean foncé enfilé à même la peau, et rien en haut. Il porte aussi son masque des mauvais jours, dur, fermé, insaisissable.

Sexy... Mais suffisant pour m'inquiéter.

– La journée au lit est finie ? demandé-je en cachant ma poitrine avec le drap.

Toujours cette stupide manie de ne pas vouloir être plus nue que lui...

– Non... Pas forcément.

– C’était qui ? lâché-je spontanément avant de me reprendre. Non, tu n’as pas à répondre à cette question. Et je n’ai pas à la poser. D’ailleurs je ne l’ai jamais posée ! Je me fiche de qui c’était. C’était juste pour... Oublie ça ! balbutié-je en remontant le drap jusqu’à mon nez pour me cacher.

– C’était mon avocat, sourit Damon en écartant le tissu de mon visage. Tu es sûre de vouloir connaître la suite ?

– Il y a du nouveau ? Pour... Melville ? prononcé-je difficilement.

– Oui.

– Vas-y...

– Sûre ?

– Damon !

– L’enquête est terminée : il est officiellement poursuivi. Il continue à nier mais son comptable a avoué toutes les magouilles autour de l’héritage, du testament de Tilda. Et même des escroqueries et des détournements de fonds dans son boulot. Ils ont retenu une dizaine de chefs d’accusation contre Cooper. Y compris le meurtre : la mort de ma sœur n’est plus considérée comme un simple suicide.

– C’est... une bonne nouvelle, non ?

– Si. Il restera en prison jusqu’au procès et il devrait y rester aussi pendant un bon moment après le procès.

– Alors pourquoi tu fais cette tête ? insisté-je. Tu ne me dis pas tout.

– Tous ses comptes en banque ont été gelés. La villa est saisie par l’État et le restaurant aussi. Je suis désolé, Adèle.

Damon s’assied sur le lit à côté de moi et m’attire à lui, glissant ses grands bras chauds autour des miens.

– Cette fois, j’ai vraiment tout perdu, murmuré-je, sous le choc.

– Non. Cette fois, tu vas pouvoir redémarrer de zéro. Reconstruire quelque chose qui sera vraiment à toi.

– Et avec quel argent ?

– Le mien...

– C’est hors de question.

– Tu as laissé Cooper monter un resto pour toi... Et moi je n’en aurais pas le droit ?

– Non, Damon ! Regarde où ça m’a menée !

– Tu n’es pas en train de me comparer à lui, là, si ?

– Non, je me compare moi, en couple deux fois de suite avec un homme qui m’entretient. Tout le

contraire de ce que mon père m’a appris. Le contraire de ce que je veux pour ma vie.

– Adèle, tu n’es pas obligée de choisir maintenant une vie toute tracée. Pas obligée de reproduire les erreurs de ton passé. Pas obligée de me mettre dans une case, toi dans une autre, et de ne plus nous en faire bouger ! commence-t-il à s’énerver en se relevant du lit.

– Je sais que tu n’as rien à voir avec Melville. Mais je veux tirer un trait définitif sur lui, sur cette partie de ma vie et me reconstruire, seule ! lâché-je en insistant sur ce dernier mot.

– Seule... répète Damon, comme s’il était sonné.

Puis il sort de la pièce, en marchant lentement, les yeux dans le vague, sans claquer les portes ou montrer son mécontentement. Et c’est sans doute pire : il n’est pas en colère, juste déçu, blessé. Au lieu de le rattraper, j’essaie de décrypter. Il a dû comprendre que je ne veux pas le laisser m’aider, que je l’exclus de mon avenir, que je ne lui fais pas confiance et l’accuse de vouloir me contrôler. Il a dû comprendre que je choisis la solitude alors qu’il vient de renoncer à la sienne.

« Seule »... Un comble, quand on sait que j’ai si longtemps préféré être mal accompagnée.

« Seule »... Moi qui ne l’ai jamais été.

C’est seule que j’ai passé ces derniers jours, croisant Damon en coup de vent entre deux rendez-vous d’affaires. C’est seule que j’ai refait mon CV sans savoir comment le remplir. C’est seule que j’ai cherché un petit boulot de serveuse sans jamais correspondre au profil recherché. C’est seule, encore, que j’ai annoncé à Violette, Saul, Billy, June et Ruben qu’*À la Folie*, c’était terminé. Et c’est seule, nulle, que je me suis sentie en repensant à ce que j’ai dit à Damon.

Et c'est toute seule, comme une grande, que j'ai compris que je m'étais trompée : je ne peux pas vivre sans lui.

Violette m'a accompagnée pour relever le courrier au restaurant. Entre des publicités et des factures à payer, une lettre adressée à Melville annonçait la mise en vente aux enchères d' *À la Folie*.

On s'est assises sur la terrasse pour regarder les gens passer. On a compté combien ils seraient à ne plus jamais venir manger ici. On a réfléchi à ouvrir une pâtisserie, on a mélangé nos noms pour savoir comment on allait l'appeler, on s'est engueulées sur le futur logo et la couleur dominante, puis on a laissé tomber le projet.

La semaine suivante, une autre lettre informait officiellement Melville Cooper que son restaurant avait été racheté. J'ai eu le droit de récupérer mes nappes, quelques affaires dans la salle de repos et puis j'ai finalement décidé de tout laisser. Si je ne pouvais pas emporter ce canapé, rien d'autre n'avait de valeur à mes yeux.

J'ai décidé de réunir Violette, Saul, Billy, June et Ruben pour fêter la fin de cette aventure, les remercier une dernière fois, leur souhaiter une belle fin d'été et de nouveaux jobs à la rentrée. J'ai essayé de ne pas pleurer – et j'ai raté. On a trinqué à *À la Folie* et puis on s'est séparés, en se promettant de se revoir – et en sachant que ça n'arriverait sans doute pas.

Comme ces rendez-vous de collégiens, de lycéens, qu'on se donne « dans dix ans » et auquel on fait tous semblant de croire.

Comme à la fin d'une colonie de vacances, quand on ne veut pas que la vie reprenne, et qu'on se dit

: « À l'année prochaine ! »

Et puis la vie reprend, toujours.

Ce soir-là, Damon n'a rien dit quand je suis rentrée avec mes yeux rougis. Il m'a serrée dans ses bras, je lui ai dit que je l'aimais. Et je lui ai demandé de ne jamais rien me promettre. Et il me l'a promis.

Avec mon casque sur la tête, le vent dans mes jambes, les abdominaux sous mes doigts, je pourrais presque tout oublier. Avec cet homme au t-shirt noir assis devant moi, avec Bernadette qui crâne, le nez en l'air, les oreilles qui volent à l'horizontal, dans son side-car accroché à la Harley, je pourrais croire à nouveau au bonheur. À un avenir radieux.

– Merci de m’avoir emmenée ici, dis-je en prenant la main de Damon, une fois nos pieds sur le sable.

– Il n’y a rien qu’Ocean Beach ne guérisse pas, me sourit-il.

– C’est vraiment ici que tu te sens le mieux ?

– Oui. J’habiterais dans un de ces rochers, si je pouvais.

– Avec tes milliards, tu pourrais acheter toute la plage, non ?

– Pour faire quoi ? Construire des buildings en verre ? Une piscine sur le toit comme si l’océan ne suffisait pas ? Interdire aux gens de venir pour que ce ne soit qu’à moi ? Achève-moi le jour où je fais une connerie pareille !

– C’est noté.

– Regarde ça ! Un endroit comme celui-là, ça ne peut appartenir à personne. C’est Ocean Beach qui nous possède !

Je vois Bernadette, tout près de l’eau, en train de courir après les vagues qui s’en vont. Et de se faire chasser par celles qui reviennent.

– Elle aussi, elle est possédée ! ajoute Damon en souriant. Et toi, c’est où ton refuge ?

– Hmm... Jusque-là, c’était sans doute la salle de repos du resto. Ma tanière. Je m’y sentais comme dans le grenier chez mon père : à l’étroit, mais protégée. Ça sentait les odeurs de cuisine, c’était mal décoré, en désordre, mais c’était ce qui ressemblait le plus à un « chez moi ».

– Tu es en train de dire que ma maison est trop grande, trop bien rangée ? fronce-t-il les sourcils, faussement jaloux.

– Non, ta villa te ressemble : solide, brute, épurée. Mais elle est à toi. Je ne sais même pas à quoi ressemblerait un endroit vraiment à moi...

– Si tu en as marre des marguerites, je vois bien un papier peint avec des yeux de chat jaune fluo.

Des milliers, qui te fixent partout où tu vas, plaisante-t-il en écarquillant les paupières.

– T’inquiète pas, je ferai une pièce juste pour toi : peinte en noir du sol au plafond. Ce sera gai et très lumineux, ironisé-je. Et pour varier, on

décorera en noir clair et en noir foncé !

– Ok, ok, ça va... Je mettrai cette chemise blanche que tu m’as offerte, capitule-t-il. Mais pas le polo violet.

– C’est bordeaux !

– C’est pareil !

– C’est n’importe quoi, souris-je en me blottissant contre lui.

Ses lèvres chaudes m’embrassent avec tendresse, je ne peux pas m’empêcher d’ajouter :

– Maintenant, c’est ça, mon refuge préféré. Tes bras.

– Ok, il est temps qu’on rentre, lâche-t-il en remontant sur la plage.

– Pourquoi ?

– Tu verras.

La Harley ne prend pas le même chemin que d’habitude pour rentrer. On traverse Union Square,

bondé à la fin de ce mois d’août, pour arriver jusqu’à la terrasse d’ *À la Folie*. Damon me fait descendre, enlève mon casque, le sien, puis libère Bernadette de son side-car. Elle se met à renifler chaque centimètre carré et toutes ces odeurs qu’elle ne reconnaît plus. Le restaurant est déjà en travaux, avec un petit échafaudage sur la façade et une bâche sur l’enseigne.

J’essaie de ne pas le montrer... mais ça me brise le cœur.

Je me demande quel nom les nouveaux propriétaires vont lui donner. Et s’ils ont déjà retiré le logo jaune et blanc d’ *À la Folie* – ce nom que je trouvais génial, quand Melville l’a trouvé.

– Qu’est-ce qu’on fait là ? Je suis obligée de regarder ça ?

– Oui, tu ferais mieux d’ouvrir les yeux, me sourit Damon.

Je le vois monter en haut de l’échafaudage avec agilité, puis lever les bras pour atteindre la bâche.

Son t-shirt se relève jusqu’à me laisser apercevoir sa peau, juste à la ceinture de son jean, et le V que forment ses hanches et ses

abdominaux. Un bonheur pour les yeux – si seulement je ne détestais pas le spectacle de ce resto dont j’ai été dépossédée.

– Je voulais te faire la surprise quand ce serait terminé. Mais je crois que tu es devenue aussi impatiente que moi.

– La surprise de... ? demandé-je en arrêtant ma phrase au moment où je lève la tête.

La bâche disparaît et une nouvelle enseigne remplace la précédente : *Chez Adèle*. À la place des deux *e* de mon prénom, des yeux dorés, sans doute ceux d’un chat, sans doute un peu les miens. Et je reste sans voix.

Des larmes plein mes yeux à moi.

Mais je ne sais plus si je pleure de joie ou de désespoir. J’ai comme une impression de déjà-vu...

et je n’aime pas que ce que je vois. Évidemment, j’aurais voulu le garder, ce resto, mais pas à n’importe quel prix, plus maintenant. Et Damon a racheté mon restaurant, ce restaurant-là, il lui a choisi un nouveau nom... exactement comme l’avait fait Melville la première fois. J’avais la certitude que mon beau tatoué était différent, qu’il m’écoutait, qu’il avait compris ce que je ressentais. Je meurs de peur de m’être trompée sur lui aussi.

Et si le cauchemar recommençait ?

26. Un vent de nouveauté

Damon

Debout face à la nouvelle enseigne du restaurant, Adèle pleure et ne dit rien. Je ne sais pas ce qu’elle ressent et j’ai l’impression que ma surprise a un arrière-goût amer.

– Le nom n’est pas définitif, tu pourras changer. Mais Chez Adèle, c’est bel et bien chez toi ! lui lancé-je d’en haut pour rompre le silence.

– C’est toi, qui as... ?

– Non. Un mystérieux inconnu a racheté le resto et l’a mis à ton nom, expliqué-je avec un clin d’œil. Tu en es officiellement propriétaire.

– Un mystérieux inconnu tatoué ? Genre motard sexy ?

– Genre ça, oui. Mais il préfère rester anonyme.

– Merci Damon... murmure-t-elle avec un regard triste.

Je descends de l'échafaudage pour m'approcher d'elle. Quand elle a prononcé « Damon », j'ai cru entendre « Melville ». J'ai entendu sa façon de le remercier quand elle se sentait obligée. Quand elle n'était pas sûre d'apprécier mais se forçait pour ne pas avoir l'air capricieuse, ingrate... et pour ne pas le contrarier.

– C'est un cadeau, Adèle, susurré-je en glissant mes bras autour d'elle. Le restaurant t'appartient.

Définitivement. Quoi qu'il se passe entre nous, quoi qu'il te passe par la tête, tu pourras en faire ce que tu veux. Je ne m'en mêlerai pas. Sauf si tu me le demandes... Mais c'est toi et toi seule qui seras aux commandes !

Ses yeux de chat s'illuminent à nouveau quand elle fonce sur moi pour m'embrasser. Ses doigts se perdent dans mes cheveux, mes mains s'égarer sur ses fesses et nos cœurs cognent l'un contre l'autre.

Pendant une seconde, ils s'étaient égarés.

– Je sais que tu n'es pas Melville, murmure-t-elle avec émotion.

– En effet...

– Je sais que tu ne seras jamais comme lui.

– Jamais...

– Mais j'ai eu peur.

– Je comprends.

– J'ai cru que l'histoire se répétait. Que j'allais encore être redevable, dépendante de l'homme que j'aime, qui m'offre ce que je ne pourrai jamais m'offrir, qui... m'achète.

– Adèle, être l'homme que tu aimes, ça me suffit largement. Tu ne me dois rien. Et même si tu devais ne plus m'aimer un jour...

– Comment une telle chose pourrait arriver ? me coupe-t-elle avant de m'embrasser, encore.

Elle ne ferme pas les yeux pendant ce baiser, et je peux me noyer dans

son regard doré, humide, aussi tendre que ses lèvres sur les miennes.

– Tu crois que Saul et Billy voudront venir travailler dans mon nouveau resto ?

– Oui.

– Violette, c'est à peu près sûr que oui.

– Oui.

– Et June et Ruben, tu crois... ?

– Oui, Adèle.

– Je t'embête avec mes questions ?

– Non.

– Un peu quand même ?

– Non.

– Je n'en reviens pas que tu aies fait ça.

– Je te l'ai dit, ce n'est pas moi.

– Un nouveau resto, je n'en reviens pas... répète-t-elle comme pour s'en persuader. Enfin, il faut que je change toute la déco pour qu'il soit vraiment nouveau... Damon, tu crois qu'il faut que je change la déco ?

– Oui.

– Tu dis ça parce que tu détestes le jaune !

– Oui.

Je relève la tête pour lui sourire. Elle sait que je me fous d'elle, mais elle rit aussi. Enfin, elle rit un quart de seconde puis ses yeux affolés reprennent le cours des listes qu'elle dresse dans sa tête. Des listes de questions interminables : je m'y attendais un peu. Mais je ne m'attendais pas à faire office de boîte à réponses. « Oui », « Non », je me contente du strict minimum. Pas parce qu'elle m'agace, mais parce que je veux que ce soit son resto, ses décisions, ses choix, sa déco. Et aussi un peu parce que j'aime la voir se débattre avec ses Post-it rose fluo. Elle griffonne, se lève pour marcher un peu sur la terrasse en parlant à voix haute, vient se rasseoir pour écrire à nouveau, se relève

avec les Post-it à la main et ne retrouve plus celui qu'elle cherche.

Pendant ce temps-là, je peux faire semblant de travailler sur mon ordinateur. Je peux la reluquer dans sa petite robe bleue – dont j'ignore si c'est une nuisette ou un vrai vêtement. Je crois que je vais m'abstenir de lui poser la question. Je vais juste regarder Adèle se pencher et je vais glisser discrètement mes yeux dans son décolleté sans soutien-gorge.

Quel est l'abruti qui a décrété le port du soutien-gorge obligatoire pour les femmes ? !

Je ne suis pas sûr d'être aussi discret que ça. Elle doit trouver que je ne bosse pas beaucoup, pour un investisseur à succès. Je regarde droit devant moi quand elle se tourne dans ma direction, les yeux à l'horizon, l'air un peu absent, fasciné. L'air que je sais le mieux jouer.

Elle a bon dos, cette vue sur la baie de San Francisco. Quand Adèle marche – ou tourne en rond, plus précisément – je peux laisser mon regard se promener à nouveau sur elle. Je crois que je ne me lasserai jamais de la regarder. Elle pourrait presque détrôner le plus beau des paysages, l'océan à perte de vue. Surtout quand le vent s'infiltre sous le tissu bleu et le soulève juste un peu, pour dévoiler ses cuisses nues.

Je ne suis même pas sûre qu'elle porte une culotte...

Ce qui confirmerait l'hypothèse de la nuisette.

Il faut que je sache !

– Cette robe... Tu la mets pour sortir ? demandé-je sur un ton nonchalant en m'affalant dans le fauteuil. Ou seulement à la maison ?

– C'est pour ça que tu l'étudies autant ? Pour connaître sa fonction ? Ou juste pour savoir ce que je porte en dessous ? me répond-elle dans un sourire, avec son air « On me la fait pas, à moi ».

Grillé...

– Donc, la déco du resto... changé-je subitement de sujet. On part sur du noir ?

– On ne part sur rien du tout ! Pour l'instant, on est en phase de réflexion ! m'explique-t-elle en venant me coller un Post-it sur le front.

Je la rattrape au vol et l'oblige à s'asseoir sur mes genoux. Je décolle

le petit papier rose pour lire les annotations. « Fluo ? » est écrit au milieu. Puis « Chez Adèle » dans un coin en haut... et Damon imbriqué dans son prénom à elle, à la verticale en partant du D.

– Tu fais des mots croisés au lieu de bosser ?

– C'est un brainstorming ! précise-t-elle. Je jette mes idées sur le papier.

– Si je peux avoir un droit de veto : tout sauf du fluo !

– Veto accepté... Je sais que je dois choisir toute seule, se reprend-elle, faire table rase du passé pour repartir à zéro. Mais je n'arrive pas à ne pas t'impliquer. C'est grâce à toi si... Et j'aime bien le mot « Nomad »... Non, non, je vais garder « Chez Adèle ». Il faut que ce soit moi, rien que moi !

– Tu vois, tu peux faire les questions et les réponses, me moqué-je de sa nouvelle envolée existentielle.

– Mais tu m'aideras, quand je serai devenue complètement folle ? Quand je n'aurai pas dormi depuis six mois et que je n'aurai toujours pas pris la moindre décision ?

– Non. Mais je peux t'aider à trouver une fonction à cette robe... Elle serait aussi bien en t-shirt, non ? proposé-je en relevant lentement le tissu sur ses cuisses, puis sur ses hanches.

– C'est une nuisette, me chuchote-t-elle avant d'attraper ma main pour la glisser entre ses jambes... sur sa nudité.

– Je le savais... grogné-je, le souffle coupé.

– Tu ne savais rien du tout, me défie-t-elle en se cambrant pour m'agiter ses seins sous le nez.

– Ce que je sais, c'est que cette séance de travail est terminée ! lancé-je en la soulevant pour l'emmener à l'intérieur de la villa.

Avant qu'Adèle m'interrompe avec cette maudite nuisette, je n'étais pas en train de bosser. Je ne faisais même pas semblant. J'étais sur un site immobilier à la recherche d'une nouvelle villa, face à l'océan.

Une villa pour Adèle et moi. Je ne lui ai pas demandé si elle voulait qu'on vive ensemble, de toute façon, c'est un peu déjà le cas. Et puis ça fait moins peur quand on ne formule pas à haute voix cette

question solennelle. Je ne lui ai pas demandé non plus parce je pense qu'elle dira non : « c'est trop cher », « c'est une folie », « cette maison suffit », « je ne veux pas que tu dépenses ton argent pour moi ».

Je la connais par cœur.

Et puis elle aura peur, elle aussi, de franchir le pas. Comme si ça nous engageait à quelque chose d'autre que ce que l'on vit déjà. Et je crois qu'elle aura peur pour moi, plus que pour elle : peur que je regrette, que ça ne me ressemble pas, que je lui file entre les doigts.

Et elle se trompera.

Mais ne pas lui demander officiellement d'habiter avec moi, ça me rapproche dangereusement de

Melville Cooper. Le type qui décide tout seul. Le type qui impose, sans laisser le choix. Le type qui pensait qu'Adèle aurait forcément le même avis que lui. Et que si elle en avait un différent, c'est qu'elle avait forcément tort. Je ne veux pas être ce genre de type. Et je ne veux pas lui faire revivre ça.

Il faudra que je lui demande...

Mais pas avant d'avoir trouvé la parfaite villa.

Avec une terrasse qui fera tout le tour, pour voir l'océan de partout où on se trouve, comme si on vivait au milieu des vagues. Avec des voisins nulle part, pour qu'Adèle puisse se promener en nuisette à toute heure du jour. Avec un immense jardin, pour que Bernadette se défoule dehors plutôt que dedans. Avec des tas de chambres, qui seront toutes à nous, pour qu'on puisse changer de décor chaque nuit. Avec une cuisine gigantesque, qu'Adèle pourra remplir de toutes ses casseroles et ses robots chromés. Qu'elle pourra mettre en désordre chaque fois qu'elle aura besoin de se défouler. Et avec des plans de travail, beaucoup, des bars, des comptoirs, un îlot central : plein de surfaces où je pourrai l'asseoir quand je n'en pourrai plus de la voir sucer du chocolat sur ses doigts.

Il faudra que je reformule un peu mes critères avant de voir l'agent immobilier...

Remarque, avec tout le fric que je vais lui donner, je ne vais pas me fatiguer à épargner sa petite sensibilité. Il me prendra pour un de ces milliardaires sans gêne, aux caprices de stars, et il se défoncera pour me trouver la perle rare. Je n'ai jamais compris pourquoi, dans ce

cercle des gens friqués de Californie, on s'attend à ce que vous soyez odieux, que vous vous croyiez tout permis.

Mes parents se retourneraient dans leur tombe s'ils me voyaient agir comme ça.

Et Adèle partirait en courant, avec une impression amère de déjà-vu.

– Je vais au resto, Violette m'attend ! me lance-t-elle depuis l'entrée.

– Je t'emmène ? Je dois voir Blake dans le coin, dis-je en quittant la terrasse pour la rejoindre.

– Dès que j'aurai passé mon permis, c'est moi qui t'emmènerai ! s'exclame-t-elle, débordant d'enthousiasme.

– J'ai hâte de te voir enfourcher une Harley...

– Conduire une voiture ! me corrige-t-elle. Une voiture toute simple, sans cuir ni ronce de noyer, avec une grande banquette arrière pour que Bernadette puisse baver.

– Maintenant qu'elle se déplace en side-car, je te parie qu'elle ne voudra plus jamais être enfermée...

– On verra ! Bon, tu n'as qu'à dire à Blake de nous rejoindre au resto, non ? Violette y sera. Ça fait trop longtemps qu'on ne les a pas vus se bouffer le nez, sourit-elle avec un air machiavélique.

– Oui... et se bouffer du regard. La peste et le macho, le retour !

– La Belle et la Bête, rigole Adèle en attrapant son sac à main.

– C'est mon cousin que tu viens de traiter d'animal sauvage ? la menacé-je pour rire en la plaquant contre la porte d'entrée.

– Enlève tes sales pattes de moi, Tiger ! rit-elle en croisant ses doigts entre les miens. Je crois que vous avez un gène bestial, dans la famille.

– Viens là, Bernadette ! Les bestiaux partent en moto, les autres courent derrière... conclus-je en ouvrant la porte pour sortir.

Les tables et les chaises sont empilées dans un coin, les nappes rayées jaune et blanc gisent à même le sol pendant qu'Adèle et Violette se penchent sur un nuancier de couleurs dont je ne connaissais même pas l'existence. Je reste en retrait, assis sur un des tabourets du bar, à les écouter parler.

– Je voudrais une ambiance moins champêtre, plus brute. Je n'en peux plus des marguerites, déclare Adèle à sa copine.

– Brute, genre motard sexy tout en noir ? se marre la blonde en haussant les sourcils.

– Non, j'avais pensé à du vert océan.

– Adèle, on ne va pas ouvrir un resto de plage !

– Si je t'écoutais, on ouvrirait un candy bar !

– Ha, j'adore l'idée !

– Focus, Violette ! Pas de bonbons, pas de fleurs, une déco simple, épurée. Peut-être du gris ou du taupe.

C'est vraiment une couleur, le taupe ?

– Ça va être triste à mourir... Tu veux que je fasse une dépression en venant bosser ici ?

– Qui fait une dépression ? lance Blake en franchissant la porte. Oh, Violette... Je vous ai tant manqué que ça ?

– Tiens, Blake Lennox, réplique la pâtissière. Vous vous êtes fait virer de votre propre palace tellement vous étiez insupportable ?

Adèle m'adresse un regard et un sourire en coin. Je lui réponds par un clin d'œil.

– Non, je venais m'assurer que vous aviez retrouvé du boulot. Que je ne sois pas obligé de vous embaucher par pitié... relance Blake.

– Pour ça, il faudrait déjà que vous arriviez à me regarder dans les yeux, le défie Violette. Non, pas ceux-là, ceux que j'ai sur le visage.

– Oh, ce sont des yeux ? Pas des kalachnikovs ? Au temps pour moi...

– Blake, intervient-je. On va aller chercher ton gilet pare-balles dehors.

– Elle est folle de moi, non ? me demande-t-il une fois sur la terrasse.

– Oui, ça me paraît évident après cette charmante conversation...

– Et toi, ça roule avec Catwoman ?

- Je crois. Je cherche une nouvelle villa... pour nous deux.
 - Ok ! commente-t-il en plissant les yeux. Dans un an, je dois m'attendre à te retrouver en costard-cravate, père de jumeaux, au volant d'un break ? Mais c'est un labrador qu'il faut sur la photo de famille, pas ce monstre qui bave !
 - Marre-toi ! Parce que dans un an, je te retrouverai exactement où tu es, en train de courir après Violette en lui envoyant des vanes parce que tu ne sais rien faire d'autre avec cette fille.
 - Je ne VEUX rien faire d'autre, nuance ! se défend-il.
 - C'est pour ça que tu acceptes de venir ici en pleine journée de boulot ?
 - C'est parce que tu me l'as demandé, Dee !
 - Oui. Je pensais inviter Adèle à venir demain soir. Je voulais avoir ton avis.
- En fait, je me fous bien de son approbation. Mais le prévenir avant me semblait la bonne chose à faire : Blake n'aime pas beaucoup l'imprévu.
- Vous avez quelque chose à nous annoncer ? fronce-t-il les sourcils, de plus en plus inquiet.
 - Oui, les jumeaux sont en route... Non, imbécile ! dis-je en lui balançant un petit coup de poing dans l'épaule. J'ai déjà rencontré son père, je voulais la présenter à Carol et Walter.
 - Ok, t'es encore plus atteint que je le pensais ! Mais tu fais comme tu veux, tant que tu ramènes pas la petite Française tête à claques.
 - Pourtant, tes parents adoreraient...
 - Peut-être. Mais je serais obligé de te tuer. Je crois que c'est Adèle, qui n'adorerait pas.
 - Tu l'appelles par son prénom, y a du progrès...
 - Va te faire voir, Dee ! J'y retourne !

- Pareil, Bee ! Attends, je pars avec toi, il y a beaucoup trop de couleurs bizarres pour moi, là-bas, grimacé-je en direction du resto.
- Salut, les Beegees ! nous lance Violette qui sort sur la terrasse. Super

sexy les surnoms ! se moque-t-elle en fixant Blake dans les yeux.

– Ciao Mitraillette ! Vous viserez mieux, la prochaine fois ! ajoute-t-il en tirant sur le col de son t-shirt pour lui montrer où est son cœur – et dévoiler ses pectoraux musclés au passage.

Violette forme un pistolet avec ses doigts, fait semblant de tirer sur mon cousin puis souffle sur la fausse fumée qui sort de son arme, façon western. Il marche à reculons, sans quitter son regard, en essayant de réprimer un sourire. La petite blonde, elle, sourit à pleines dents, fière de son « coup », puis range son pistolet invisible dans sa ceinture.

– Finalement, je crois qu'ils s'en sortent mieux quand ils ne se parlent pas, vais-je glisser à l'oreille d'Adèle avant de l'embrasser. À plus tard.

– Salut, cow-boy. Tu me manques déjà.

Pour ce premier dîner chez les Lennox, on a décidé de laisser Bernadette à la maison. Pourtant, il me semblait que lâcher un saint-bernard dans une jolie demeure victorienne pourrait mettre un peu d'animation.

Et faire diversion quand ma tante s'évanouira parce que je viens accompagné.

Je sens Adèle nerveuse quand on sonne enfin à la porte, dans le quartier de Noe Valley – qu'elle n'avait jamais visité et qu'elle trouve « charmant, très coquet ». J'acquiesce sans préciser que, tant que je serai vivant, on n'habitera jamais l'une de ces maisons pastel dans ce coin étouffant de San Francisco.

Mais ce n'est pas le moment de la contrarier.

– Est-ce qu'ils savent... qui je suis ? me demande-t-elle tout bas.

– L'ex-fiancée du salaud qui a épousé Tilda et l'a poussée au suicide pour toucher son héritage ?

précisé-je à voix haute. Non.

– Merci pour le résumé, soupire-t-elle.

– Je leur expliquerai plus tard. Une fois qu'ils seront fous de toi. Tu ne te résumes pas à ça, Adèle.

Ce soir, tu es la femme que j'aime, la première et la seule que j'ai

envie de présenter à ma famille, c'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir, expliqué-je en l'embrassant sur la joue.

Pas sûr que ça ait suffi à la rassurer. Elle insiste pour tenir les fleurs, histoire de s'occuper les mains... mais elle les serre tellement fort qu'elles pourraient faner sur le champ. Je glisse mon bras autour de sa taille pour la soutenir. C'est Blake qui vient nous ouvrir et Adèle pousse un grand soupir de soulagement. Mais elle se trompe : il arbore son sourire narquois et je sais qu'il prépare un coup.

On a à peine refermé la porte que je l'entends annoncer solennellement :

– Papa, maman, il faut que vous sachiez que le grand soir est arrivé...
À vingt-neuf ans, Damon

fait enfin son coming-out !

Mais quel con !

Je vois mon oncle Walt blêmir dans le salon, ma tante Carol lâcher le torchon qu'elle a dans les mains sur le seuil de la cuisine et je sens Adèle s'affaïsser un peu au creux de mon bras.

Finalement, c'est peut-être elle qui va s'évanouir.

Walter s'avance dans l'entrée et envoie une petite claque derrière la tête de son fils – hilare – quand il aperçoit la femme qui m'accompagne.

– Ne restez pas là, entrez ! sourit-il, gêné. Et ne faites pas attention à ce rigolo là-bas. Walter Lennox, mais appelez-moi Walt, ajoute-t-il en lui serrant la main.

– D'accord... Merci... Enchantée, monsieur, baragouine-t-elle, troublée.

Mon oncle reste figé, je suis obligé de chuchoter à Adèle :

– Ce sera plus simple si tu leur parles anglais...

– Ah oui, désolée ! se corrige-t-elle, dans la bonne langue, en rosissant légèrement.

– C'est vrai que vous êtes Française ! Vous en avez l'élégance, ajoute Walt, l'air ravi... ce qui la fait rougir un peu plus.

– Je vous présente Adèle Joly, lancé-je. Elle est parfaitement bilingue, sauf quand elle oublie, souris-je pour essayer de la décontracter.

– Vous êtes parfaite ! s’extasie ma tante Carol en se joignant enfin à nous, une fois le choc passé.

Enfin, vous auriez été très bien aussi si vous aviez été un homme. Mais vous êtes... une femme... une adorable jeune femme.

– Ça va bien se passer maman, t’es pas du tout en train de t’enfoncer, se marre encore mon cousin.

– Oublions ça, je suis très heureuse de vous rencontrer, Adèle, poursuit Carol en la faisant avancer vers la salle à manger. Merci pour les fleurs, elles sont superbes !

– Oh, oui, elles sont pour vous ! lâche-t-elle en lui tendant enfin.

– Merci, Blake, belle entrée en matière ! Tu as mis tout le monde super à l’aise ! grogné-je en le bousculant sur mon passage.

– Bah, quoi ? Tu sors enfin du célibat, ça ressemble bien un coming-out, non ?

Alors là mon gars, si tu crois que je vais t’épargner après ça...

– Oui, merci de ton aide ! Je n’hésiterai pas à te rendre la pareille quand tu présenteras Violette à tes parents.

– Qui ça ? !

– Violette ? ! répondent en chœur Carol et Walter, sonnés.

– Enfoiré ! me balance Blake, livide, en vidant son verre de vin.

– C’est une très bonne amie à moi. Française aussi, vous allez l’adorer, continue Adèle en prenant sa revanche.

– Mais pourquoi n’est-elle pas venue ce soir ? Blake, tu aurais dû l’inviter ! se désole sa mère.

– Parce qu’ils n’en sont pas exactement à ce stade, enfoncé-je encore le clou. Mais le mariage n’est plus très loin...

– Je ne sais pas vous, chuchote ma tante à Adèle, mais je ne comprends jamais quand ils sont sérieux, tous les deux.

– J’ai arrêté de chercher à comprendre, avoue-t-elle avec un clin d’œil complice.

– Trinquons à l’amour ! propose mon oncle en levant son verre. Adèle, bienvenue dans la famille Lennox. C’est une joie de voir notre Damon si heureux avec vous.

Là, c’est bientôt moi qui vais rougir...

Heureusement que ma barbe est là pour masquer.

Après ces présentations – laborieuses – et ce toast – larmoyant – l’ambiance s’est enfin vraiment détendue. Carol, trop contente d’avoir une fille à sa table, a fait exploser son quota de « conversations féminines » : recettes de cuisine, couleurs de nappes, déco intérieure et futurs petits-enfants. Adèle a joué le jeu, sans jamais montrer de lassitude – alors qu’elle n’est pas familière de ce genre de relation mère-fille. Walter a complimenté ses yeux extraordinaires et son courage de jeune chef d’entreprise.

Blake a essayé de me piéger en racontant des souvenirs plus ou moins embarrassants de notre enfance

: mais il n’a récolté que des éclats de rire et moi, des regards tendres de la femme aux yeux de chat.

Nous avons évoqué Tilda, naturellement, et Adèle a dit les mots qu’il fallait, ni trop ni trop peu, avec la pudeur et la justesse de ceux qui comprennent ce genre de souffrances. Elle n’a pas parlé de la mort de son frère, mais je crois que tout le monde a compris. Et dans le long silence qui a suivi, sans aucune gêne, on a tous compris d’autres choses. Même Blake a arrêté de blaguer, à ce moment-là, parce que, pour la première fois, il y avait quelqu’un assis sur la chaise de ma sœur. Et pour la première fois, ça semblait « bien ». Pas quelqu’un pour la remplacer, l’effacer. Mais quelqu’un capable de chasser le malheur en prenant sa place. C’est comme si Adèle remplissait enfin la pièce, refermait le cercle, rendait à cette famille un peu d’équilibre, de joie, de douceur de vivre. De foi en l’avenir.

Et cet avenir, c’est aussi le mien.

27. Des histoires de familles

Adèle

Personne au monde ne pourrait remplacer mon père ou ne serait-ce

que lui arriver à la cheville.

Mais si je devais choisir une femme sur terre comme mère de substitution, ce serait sans hésiter Carol Lennox. La douceur et la bienveillance incarnées, avec juste ce qu'il faut de curiosité, d'humour et de fantaisie pour ne pas tomber dans le cliché de la « mère poule » intrusive et oppressante.

Domage, je crois que je suis un peu vieille pour me faire adopter.

Mais comme belle-mère, je ne pouvais pas rêver mieux.

Jamais je n'aurais cru que le mot « famille » prendrait un tel sens dans ma vie. Je m'étais habituée à former un duo avec mon père – après le départ de ma mère et la mort de mon frère – puis un duo avec Melville – qui m'empêchait de toute façon d'agrandir le cercle. Je m'étais rabattue sur mes collègues et amis pour me trouver une famille de cœur, celle qu'on se choisit pour rompre la solitude. Mais les Lennox m'ont ouvert grand leur porte, puis leurs bras, et je me suis laissé étreindre plusieurs fois, comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit.

Avec son passé douloureux, je n'imaginais pas que Damon soit si attaché à eux. Un oncle et une tante devenus ses parents par la force des choses, un cousin qu'il considère comme son frère, des gens plutôt différents de lui mais qui l'acceptent tel qu'il est, mystérieux, solitaire, jusqu'à ce qu'il débarque accompagné et livre ses secrets.

Les Lennox savent désormais toute l'histoire, connaissent mon passé et les circonstances de notre rencontre... et Carol a pris la peine de me téléphoner pour m'assurer que ça ne changeait rien, que je faisais partie de la famille, désormais, et qu'avec moi, Damon avait fait le meilleur des choix.

C'est bien la première fois que je suis la « meilleure » quelque chose.

Et je suis à deux doigts de prendre la grosse tête.

Mon ego regonflé et moi, on s'apprête à recevoir des candidats pour le poste de barman que j'ai ouvert : ça soulagera June et Ruben pendant les services et ça donnera au resto une ambiance plus moderne, « lounge » comme dit Violette – même si je ne sais toujours pas trop ce que ça veut dire.

Elle m'a suppliée d'embaucher un mec, j'ai refusé en pensant qu'il deviendrait forcément son sex-friend et que je n'avais pas besoin de

drame conjugal dès l'ouverture de mon nouveau restaurant.

Mais Violette a ajouté que bosser dans un univers masculin était beaucoup plus sain et qu'une barmaid sexy serait forcément attirée par Damon et pourrait jeter son dévolu sur lui.

Argument plus que recevable.

Un mec, ce sera !

Il y a d'abord eu Brandon : le blond style David Beckham, à la coupe de cheveux tellement étudiée que c'est le retard assuré chaque jour au service – et qu'il aurait sûrement dû prendre des pauses pour aller se recoiffer.

Mais je lui aurais bien demandé son secret pour un brushing si parfait...

Puis il y a eu Cody, qui a ri bruyamment à toutes mes blagues – même quand je n'en faisais pas. Et que j'ai fini par ne plus écouter, occupée à trouver à quel genre d'animal son rire me faisait penser.

Otarie ou dromadaire ?

Puis il y a eu Kyle, le genre « bébé mannequin » d'à peine vingt ans, qui ne m'a pas regardée dans les yeux une seule fois. J'ai d'abord cru que c'était par timidité, vu son tic étrange de se lécher les lèvres toutes les dix secondes. Et j'ai compris qu'il était en train de me draguer, regard vissé sur mon décolleté et langue aguicheuse.

Comme si cette horrible manie digne d'un film porno avait déjà réussi à séduire quelqu'un un jour

!

Damon passe au resto dans la journée et il me semble qu'il y traîne un peu trop longtemps. Entre deux entretiens, je le rejoins sur la terrasse :

– Soit tu es en train de te faire bronzer et je ne comprends plus rien à rien. Soit tu es en train de m'épier et ça me rappelle vaguement une mauvaise habitude que tu avais quand on s'est rencontrés...

– Tu es obligée de les recevoir dans la salle de repos, tous ces types ?

– Oui, c'est plus cosy que dans le resto en travaux. Mais tu peux venir marquer ton territoire aux quatre coins de la pièce, si tu en ressens le besoin, blagué-je pour essayer de déplier ses yeux noirs.

– Non merci. Je vais rester là, j’ai des dossiers à relire et des mails à envoyer, me lance-t-il, faussement nonchalant, en ouvrant son ordinateur portable.

– Damon Lennox, regarde-moi dans les yeux. Tu es assez jaloux pour t’obliger à passer l’après-

midi en plein soleil, dans cette rue bruyante et bondée de touristes ?

– Non pour la jalousie. Oui pour le reste. Chaleur, bruit, foule, c’est tout ce que j’aime ! me sourit-il exagérément.

– Parfait... Amuse-toi bien, alors ! le planté-je sur la terrasse en roulant des hanches pour re-renter dans le resto, sachant pertinemment qu’il me regarde.

Je peux être aussi têtue que toi, Mr. Mauvaise-Foi !

Le candidat suivant s’appelle Juan, teint mat et poils sur le torse qui sortent de sa chemise trop ouverte. Quand je lui demande ce qu’il a de plus que les autres pour devenir mon barman, il se lève et m’entraîne dans une salsa endiablée en chantant lui-même une version revisitée de Sex Bomb.

Je ne t’embaucherai pas, mais j’espère que Damon a vu ça !

Wesley, l’avant-dernier, a un charme fou avec sa peau sombre et sa coupe afro. Il m’annonce qu’il peut se raser le crâne si je préfère un look plus classe, je réponds que ça lui va très bien et me retrouve à toucher ses cheveux crépus à la texture incroyable. Je me sens naturellement à l’aise avec lui, peut-être trop. Et il se révèle tellement gentil, doux et tactile, que je n’arrive plus à savoir si je lui plais ou s’il est prêt à tout pour le décrocher le job.

Mais décidément, j’adore ces entretiens d’embauche...

Le sixième et dernier candidat, Elijah, me fait sursauter quand il apparaît, sans faire de bruit.

Silhouette fine, élancée, cheveux longs noirs attachés en arrière style samouraï, barbe épaisse et bras entièrement recouverts de tatouages colorés. Après les cinq autres extravertis, il me semble calme, reposant. Il a l’air de savoir ce qu’il fait, ce qu’il veut et surtout, il n’essaie pas de me séduire. Il a tout du candidat idéal, malgré ce problème aux yeux : un strabisme divergent qui fait que je ne sais jamais où il regarde.

Ce n'est pas vilain, mais franchement déroutant.

En guise de test, je lui laisse dix minutes pour réaliser une liste de cocktails prédéfinie et m'en proposer deux inédits, de son invention. Je rejoins Damon sur la terrasse pendant qu'Elijah s'installe derrière le bar.

– C'est fini ?

– Quoi donc ? demandé-je en m'asseyant à côté de mon tatoué.

– Danser avec un latin-lover, toucher les cheveux d'un rasta, regarder sans rien dire un type qui n'a même pas les yeux en face des trous.

– Toi, en tout cas, tu as les yeux partout... souris-je, flattée.

– Oui, parce que je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Je connais ces mecs-là...

– Damon...

– Ils changent d'attitude dès qu'ils te voient...

– Damon...

– Ce n'est pas le boulot qu'ils veulent !

– Damon !

– Quoi ? !

– Je sais tout ça... Et alors ? Ces hommes ne me font aucun effet. Ils ne t'arrivent pas à la cheville et ils ne me séduiront jamais comme tu l'as fait.

– Mais... ? me demande-t-il, un peu sceptique.

– Mais rien. Je réalise que je leur plais. Qu'ils essaient de me draguer. Et ça me donne envie de rire, de m'enfuir, de courir vers toi pour savoir si je te plais toujours autant.

– Encore plus qu'avant, c'est bien le problème... plisse-t-il les paupières en baladant ses yeux partout sur moi.

– Melville n'a jamais été jaloux. Il était persuadé que personne n'était mieux que lui... et que personne ne pourrait vouloir de moi. Alors tu ne peux pas savoir comme j'aime voir cette pointe de jalousie dans ton

regard, lâché-je en venant m'asseoir sur ses genoux, mes mains autour de son cou.

– Je ne suis pas jaloux, je suis... protecteur, répond Damon, sourire en coin et bras qui me serrent.

– Ok. Alors ça ne te posera pas de problème si j'embauche Elijah, le dernier candidat.

– Mais il louche ! Enfin non, il fait le contraire de loucher ! Tu ne peux pas avoir un barman qui a les yeux de travers. Et tu détestes les gens qui ont des trucs asymétriques !

– Mais ils sont symétriques ! Tournés vers l'extérieur, mais parfaitement symétriques ! Et au moins, il pourra me reluquer d'un œil sans que tu t'en aperçoives... Et tu as vu ses bras ? Entièrement tatoués, des deux côtés... C'est Mister Symétrie ! ajouté-je sur le ton de la provocation, en caressant la peau vierge sur son bras droit.

Je me lève, Damon essaie de me retenir, je l'embrasse au creux de la paume en le fixant droit dans les yeux et repars vers le restaurant, bien décidée à recruter le barbu tatoué. Derrière le bar, il est toujours aussi silencieux : les cocktails colorés sont alignés sur le comptoir, joliment présentés, et Elijah est en train de ranger soigneusement derrière lui.

Un point de plus à son compteur !

– Ça m'a l'air parfait. Vous avez terminé ?

– Oui. Pour les deux cocktails spéciaux, j'en ai créé un aux couleurs du drapeau français, pour rappeler le thème du resto. Je crois savoir que les Californiens sont fans de la french touch. Bleu, blanc, rouge : gin-curaçao, jus de poire et crème de fraise au fond. Et j'ai pensé qu'on pourrait l'appeler Antoinette, comme la reine. C'est le nom de votre chien qui m'a donné l'idée. On pourrait imaginer une carte de cocktails avec uniquement des prénoms féminins français.

– Bonne idée... commenté-je doucement, impressionnée. Vous avez le sens de l'observation.

– Je n'ai peut-être pas les yeux droits, mais je sais où regarder, sourit le barman pour la première fois. Je me suis inspiré de votre univers, pour que mes créations reflètent votre personnalité. Que votre resto vous ressemble vraiment.

– Je vois... Et le deuxième ? demandé-je en étudiant un long shot dégradé du transparent au noir

profond, apparemment pétillant.

– Je l’ai appelé « Black Harley ». J’ai vu votre... boy-friend arriver en moto, explique-t-il en butant sur le mot. Vodka, bière Guinness et caramel corsé pour arriver au noir, limonade pour la légèreté. C’est un cocktail plus viril, pour jouer sur le côté « dark », intrigant, mais aussi sur l’aspect chromé, brillant de la Harley. De l’ombre à la lumière quoi. Je trouve que ça lui va bien, conclut-il en haussant modestement les épaules.

– Moi aussi... murmuré-je en regardant en direction de la terrasse.

– Il est du genre jaloux, non ?

– Il dit que non, lâché-je spontanément en m’en voulant déjà de me confier à cet inconnu.

– On dit tous ça, sourit Elijah.

– C’est pour ça que vous avez créé un cocktail à son image ? Pour qu’il ne croie pas que vous vous intéressez à moi ? C’est finement joué...

– Peu importe ce qu’il croit. Ou ce que vous croyez, répond-il sans agressivité. Je suis un instinctif, je fais les choses sans arrière-pensée, je ne joue pas, je ne calcule pas, je suis comme ça.

Mais si ça peut vous rassurer, je n’aime pas les histoires. Vous pourrez lui dire que je ne suis pas un voleur de femmes.

Encore un point pour toi...

– Vous lui direz vous-même. Si vous êtes toujours intéressé, je vous prends à l’essai, dès l’ouverture du resto.

– Ok.

« Ok » ? !

C’est sa façon à lui de sauter de joie ?

Je me demande ce que pense ce grand brun aux cheveux longs et au visage anguleux, ce qu’il ressent et pourquoi il ne l’exprime pas. Nous restons là en silence – ça n’a pas l’air de le déranger –

et je réfléchis à ce qui peut bien le faire sortir de sa réserve, son calme naturel, proche de la froideur.

Malgré son look original, il a un côté lisse et « bien rangé », un air placide et imperturbable, c'en est presque dérangeant. Je frémis d'avance en l'imaginant travailler avec le bruyant et chaleureux Saul –

parfois très impatient, avec l'enthousiaste et fougueuse Violette – parfois déchaînée, avec le souriant

– et parfois mollasson – Ruben et avec l'énergique – et un peu caractérielle – June.

Ça promet...

Je suis au moins sûre d'une chose : Elijah n'est pas du tout le style de Violette.

Il ne devrait rien se passer entre eux... Quoique.

Je n'ai pas le temps de me demander si j'ai fait une énorme erreur en l'embauchant : mon portable sonne et j'aperçois l'indicatif téléphonique en provenance de la France. Ce genre d'appels me fait toujours paniquer : personne ne pourrait m'appeler à cette heure-là sans avoir une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

– Allo ? dis-je en m'excusant de la main auprès du barman.

J'écoute la douce voix féminine débiter un jargon médical que je comprends parfaitement mais que je n'imprime pas. Je reste sans réaction. Mon corps me trahit avant mon esprit puisque je sens mes jambes faiblir sous le poids de mon corps. Je vois Elijah faire le tour du bar et venir me soutenir par la taille, approcher doucement une chaise pour que je m'y asseye. Je me laisse faire, ne réagis toujours pas. La femme parle encore, me demande si je suis toujours là. Je parviens tout juste à sortir un son qui pourrait ressembler à « oui » autant qu'à « non ». Elle a raccroché quand Damon nous rejoint précipitamment dans la salle du restaurant, ses yeux noirs plissés à l'extrême.

– Adèle ? !

– Mon père a fait un malaise, répété-je de façon robotique. Cette nuit. Une attaque cardiaque.

– Il est vivant ? s'écrie Damon en haussant suffisamment le ton pour

me sortir de ma torpeur.

– Oui, explosé-je en sanglots. En soins intensifs. « Stable pour le moment », elle m’a dit. Est-ce que ça signifie que ça pourrait à nouveau se produire ?

– Non, s’adoucit-il en me prenant dans ses bras. Ça veut dire qu’on peut aller le voir. Maintenant.

– Damon, je ne peux pas le perdre, pleuré-je encore. Pas mon père...

– Est-ce que je peux faire quelque chose ? propose Elijah sur un ton toujours aussi posé.

– Oui. Fermer derrière vous, lâche Damon en lui lançant les clés du resto, que le barbu attrape au vol sans avoir l’air de faire le moindre effort. J’appellerai Saul pour qu’il vienne les récupérer. En attendant, je vous fais confiance.

Le barman acquiesce, puis mon homme me prend par la main et m’entraîne dans la rue, siffle Bernadette qui nous rattrape en courant, l’installe dans le side-car et m’attache mon casque sous le menton, le tout avec le téléphone coincé entre l’épaule et la joue, donnant des ordres de sa voix rauque et pressée.

Moins d’une demi-heure plus tard, nous décollons dans son jet privé en direction de la France. Ça ne soigne pas pour autant mon père mais l’assurance de Damon, son air déterminé et sa large main douce qui ne quitte pas la mienne apaise grandement mes angoisses. Avec un homme pareil à mes côtés, j’ai l’impression que rien de mal ne peut arriver.

S’il te plaît, ne me fais pas mentir... Ne meurs pas, papa.

J’ignore comment Damon a pu franchir toutes les barrières – bureaux d’accueil peu accueillants, portes interdites, aides-soignants outrées ou infirmiers coriaces, mais il me mène rapidement à mon père. Il me laisse en tête-à-tête avec lui, peut-être par pudeur, peut-être pour aller régler d’autres détails.

Mon père est allongé, inerte, un petit truc transparent dans le nez et d’autres tuyaux le reliant à des machines bruyantes. Je le trouve pâle mais il a l’air serein, dans son sommeil, et cette vision me tord encore plus le cœur

– Tu n’avais pas besoin de venir, murmure-t-il en me tendant sa main

rêche et bleutée.

Je la saisis et me penche en avant pour l'embrasser sur le front, mes larmes dégoulinant le long de son crâne chauve.

– Tu n'as pas non plus besoin de pleurer. Je vais bien, Adèle.

– Bah, oui, tu as l'air d'un type qui pète la forme ! souris-je en séchant mes larmes. D'ailleurs, ça te va vraiment bien au teint cette blouse rose clair. Et ces petits tubes dans ton nez, tu lances une nouvelle mode ?

– Oui, les piercings, c'est ringue !

– C'est de dire « ringue », qui est ringue ! éclaté-je de rire.

– J'espère que ton milliardaire n'a pas dépensé des fortunes pour venir ici, râle déjà mon père, que je retrouve enfin.

– Penses-tu ! À part le jet privé, le pilote, l'hôtesse de l'air, le chauffeur qui nous a emmenés jusqu'ici, la nounou chargée de veiller sur Bernadette et le type qui doit réceptionner nos valises parties dans un autre avion... rien de bien méchant.

– Hmm... Est-ce que ce dernier type pourrait faire un détour par chez moi et me rapporter une chemise digne de ce nom ?

– Ça devrait pouvoir s'arranger, sourit Damon en entrant à pas feutrés, dans un français parfait.

– Fais gaffe, papa, on s'habitue vite au mode de vie Lennox...

– Bonjour, Luc, dit-il en serrant doucement la main de mon père. Vous nous avez fait peur.

– J'ai pourtant demandé à l'infirmière de ne pas vous prévenir.

– Ça aurait été dommage, réplique Damon avec un nouveau sourire. La France commençait à me

manquer.

– S'il vous plaît, mes enfants, n'allez pas à l'hôtel : il y a trop de chambres vides à la maison. Et j'ai installé une barrière pour Bernadette autour de la piscine. Je serai vite sorti d'ici. Vous aimez toujours le turbot, Damon ?

- Oui. Mais cette fois, c’est moi qui cuisine. Adèle m’a appris une ou deux recettes, ajoute-t-il avec un clin d’œil.
- Bien. Je crois que vous avez pas mal de choses à me raconter. Je vais juste dormir un peu, d’accord ?
- D’accord, papa, blagué-je avant de l’embrasser sur la joue.
- Reposez-vous bien, ajoute Damon. Il va falloir que vous soyez fort... quand vous saurez quel barman chevelu, borgne et tatoué votre fille a embauché.

Mon père s’empêche de rire trop fort en se tenant les côtes, je fais une grimace à Damon qui me répond par un baiser sur le nez avant de m’entraîner vers la porte.

- Qu’est-ce que je ferais sans toi ? lui chuchoté-je en sortant, avant de glisser son bras autour de moi.

28. Se jeter à l'eau

Damon

- Tu aurais voulu rester plus longtemps ? demandé-je doucement.
- Non.
- La France te manque ?
- Un peu.
- Tu penses à lui ?
- Oui.
- Ton père va bien, Adèle.
- Je sais...
- Tu veux retourner vivre près de lui ?
- Non... C’est moi qui pose les questions, normalement ! sourit-elle en se retournant vers moi.
- Oui, mais normalement, ce n’est pas toi qui regardes l’océan, sans parler, avec cette...

mélancolie.

– Je ne suis pas mélancolique. Juste inquiète, soupire-t-elle en tortillant une mèche de ses cheveux.

J'avais presque oublié...

– Oublié que le temps passe ? Que ton père vieillit ? Qu'il va mourir un jour ? deviné-je à voix basse. Que malgré notre lot de tragédies, on n'est pas à l'abri ?

– Tout ça, oui, dit-elle en détournant son visage pour me cacher ses larmes.

– Viens. Il faut que je te montre quelque chose.

La Harley nous mène jusqu'au quartier de Sea Cliff, sur la côte nord de San Francisco, avec ses immenses villas blanches dont certains propriétaires ont des noms célèbres – que l'agent immobilier m'a chuchotés comme si c'était un secret d'État. Sea Cliff Avenue borde l'océan et c'est là, tout au bout de la route, que j'ai trouvé la maison parfaite. Trois niveaux, un toit presque plat, une façade blanche, sobre, sans chichi, des baies vitrées partout et une construction en L dont l'extrémité a l'air de se jeter dans l'eau.

Quand Adèle descend de la moto, elle fixe l'océan, les montagnes au loin et le Golden Gate Bridge droit devant elle, tournant le dos à la villa.

– Cette vue est magique, s'extasie-t-elle avec sa main en visière sur les yeux. Mais il n'y a rien après, c'est un cul de sac. Pourquoi tu t'es arrêté là ?

– Si tu marches un peu plus loin, tu as un accès privé à China Beach. Et si tu te retournes, tu as une maison sympa.

– « Sympa », oui... rit-elle de bon cœur. Les gens qui habitent là sont des veinards. Et sûrement des stars.

– Si tu considères que Chez Adèle va te rendre célèbre et que Bernadette pourrait avoir joué dans Beethoven, alors oui, des stars... souris-je en attendant sa réaction.

– Qu'est-ce que tu... ? Tu as acheté cette... ? Elle est à toi ? me demande-t-elle à toute vitesse en gardant les lèvres entrouvertes.

– Elle est à nous, murmuré-je en m’approchant d’elle. La vie est trop courte, Adèle. Et je veux passer la mienne avec toi.

Je plonge mes yeux dans les siens et je vois ses iris jaunes s’affoler, s’enflammer, se remplir de larmes pour éteindre le feu et recommencer.

– Est-ce que tu es en train de me demander... ? balbutie-t-elle, paniquée.

– Adèle...

– Je t’aime, Damon. Je t’aime plus que tout. Mais après Melville, ces fiançailles ratées, je... Ça me fait peur...

– Ce n’est pas une demande en mariage, la coupé-je en glissant mes mains rassurantes sur son visage. Je n’ai pas besoin d’un bout de papier pour m’engager. Je n’ai pas besoin de porter un costard blanc pour te jurer fidélité. Je n’ai pas besoin que tu prennes mon nom et que tu m’appartiennes pour l’éternité. J’ai seulement envie de te rendre heureuse, chaque jour. Et de te donner envie de vivre avec moi, ici. Juste aujourd’hui. Et demain, je te le redemanderai. Et le jour d’après aussi. Et le suivant.

Jusqu’à la fin des temps.

L’émotion me gagne et j’ai du mal à maîtriser ma voix. Je me tais et le silence d’Adèle ne m’aide pas. Mais son regard retrouve la sérénité, puis se met à briller – je crois que ce sont aussi des larmes d’émotion. Et ça me semble le meilleur moment pour l’embrasser.

– J’aurais dû t’en parler avant de l’acheter, je voulais le faire. Mais je suis tombé amoureux de cette villa. Et comme ça fait deux fois que je tombe amoureux cette année, je me suis dit que c’était forcément un signe.

Elle sourit. Puis pose ses mains tremblantes sur les miennes.

– Je suis fou de toi, Adèle. Je n’avais envie de rien, avant. À part me faire du mal. Maintenant, j’ai envie de tout, de toi, de nous... Si cette maison ne te plaît pas, on en trouvera une autre. Mais si tu veux la visiter, j’ai les clés... Et, avant de dire que c’est trop grand, trop beau, trop cher, n’oublie pas que tu as changé ma vie. Le bonheur que tu m’offres tous les jours, ça n’a pas de prix. Rien n’est trop beau pour toi, Adèle Joly.

Elle ouvre un peu plus grand les yeux et je pourrais m'y noyer sur le champ.

– Il y a une minute, j'avais un peu peur, murmure-t-elle. Maintenant, je suis terrorisée, sourit-elle en posant son front contre le mien. Bon, elles sont où, ces clés ? !

Je prends Adèle par la main et lui fais gravir les quelques marches qui mènent à la porte d'entrée.

Puis je la laisse faire, passer devant, glisser la clé dans la serrure, appuyer nerveusement sur la poignée et entrer... chez nous.

Je l'espère.

Son sac à main lui échappe et tombe lourdement sur le parquet. Elle ne cherche même pas à le ramasser. Son regard est happé par la hauteur sous plafond, démesurée. Elle penche la tête en arrière et se fige comme si elle avait aperçu une étoile filante dans le ciel. Elle avance, laisse traîner le bout de ses doigts le long des murs, blancs immaculés, elle hésite à prendre le grand escalier puis continue tout droit, tourne à l'angle et marche vers un premier salon, une première baie vitrée, le bout du L qui se jette dans l'eau.

– Damon, c'est...

– C'est ?

– Trop grand, trop beau, sûrement trop cher... Et je ne veux même pas savoir à quel point c'est cher. Mais c'est la villa la plus fabuleuse, la plus ahurissante qui soit. Tu crois qu'on s'habitue à cette vue ?

– Non, dis-je en souriant intérieurement.

– Comment ils font pour installer des baies vitrées arrondies ?

– Je ne sais pas, souris-je encore.

– Elle était déjà meublée quand tu l'as achetée ?

– Oui. Mais on peut tout changer. Décorer comme tu veux.

– Écoute-moi bien, Damon Lennox, me menace-t-elle en avançant vers moi, son index bientôt collé entre mes pectoraux, tu ne vas rien changer du tout à cette maison. Tu ne vas toucher à rien, tu m'entends ? Tout doit rester comme ça, ce canapé, ce miroir, même ce vase, ça ne doit pas bouger d'un millimètre ! Elle est... absolument... parfaite.

- On va voir le reste ? Je ne toucherai à rien, promis.
- Non, j'ai décidé de vivre dans ce salon. Définitivement.
- Il y en a deux autres, je crois. Un adjacent à la salle à manger. Un pour regarder la télé.
- Il y a une pièce seulement pour la télé ? me demande-t-elle, hébétée.
- Oui. Et une autre qui fait office de salle de cinéma, si tu préfères les grands écrans. Mais tu devrais aller voir toi-même, je suis un très mauvais agent immobilier.

Adèle repart, avec l'air d'une petite fille qui n'a pas encore ouvert tous ses cadeaux de Noël. À la fois surexcitée et effrayée par tant de merveilles. Je l'entends s'extasier à chaque nouvelle pièce qu'elle visite, pousser des cris et des soupirs, parler toute seule, à voix haute, ouvrir les tiroirs de la cuisine et me hurler de loin : « Ils se referment tout seuls ! » Puis monter à l'étage, me demander quelle chambre est la nôtre, décider que ce sera celle-là, puis changer d'avis pour la suivante.

Redescendre en comptant sur ses doigts les cinq salles de bain et me raconter ce que je sais déjà : il y a la même vue époustouflante à chaque étage, les mêmes baies vitrées arrondies dans chaque chambre, et toujours cette même impression de vivre en apesanteur au-dessus de l'océan.

Ça y est. Elle aussi, elle est en train de tomber amoureuse...

- Damon, viens voir !
- Hmm ?
- Qu'est-ce que c'est que ça ? ! lâche-t-elle sur un ton faussement indigné.
- Un plafond de verre. Pour des dîners romantiques à la belle étoile, si je cite l'agent immobilier.

Le rez-de-chaussée est considéré comme « l'espace de vie », récitée-je de mémoire.

- D'accord... Et le premier étage ?
- C'est « l'espace nuit ».

– Nuit ? Je t'assure qu'il fera jour quand je prendrai un bain dans cette baignoire d'angle suspendue au-dessus de l'eau. Et les dressings, tu as vu la taille des dressings ?

– Oui, je te laisserai les remplir...

– Et tu sais aussi pour le miroir qui se transforme en écran plat dans la dernière chambre ? Et au troisième, tu es au courant qu'il y a une salle de jeux ? Et une autre pièce avec un bar, des lumières qui bougent et même un piano ?

– Oui, ils appellent ça la « salle de bal »...

– Ah, pardon.

– Le dernier étage est l'espace consacré aux divertissements, sports et loisirs, à ce qu'on m'a dit.

– Ah oui, j'ai vu la salle de musculation dans laquelle je ne mettrai jamais les pieds.

– On pourra la transformer en salle de... relaxation ?

– Parfait !

– Je rêve ou c'est le bleu d'une piscine que je vois par la fenêtre, là ?

– Ah, oui. Ça c'est « l'espace... mouillé ».

– Tu es vraiment le pire agent immobilier de toute la Californie, dit-elle en éclatant de rire.

On ressort de la villa pour visiter le grand jardin à deux niveaux, l'immense pool house – qui peut aussi servir de dépendance pour les invités, goûter l'eau de la piscine chauffée, imaginer Bernadette sauter dedans, puis on retourne s'installer sur la terrasse aménagée face à l'océan. L'un comme l'autre, on est aimantés par cet endroit, subjugués par cette vue à couper le souffle. C'est Adèle qui rompt le silence en premier, un sourire rayonnant sur les lèvres.

– Damon, j'accepte ta non-demande en mariage. Avec joie. Je veux bien vivre ici avec toi, aujourd'hui, demain et tous les jours d'après. Jusqu'à la fin des temps.

– Vendu ! lancé-je sur le ton le plus léger possible, malgré l'explosion dans ma poitrine.

Adèle, l'océan et moi...

Y a-t-il une meilleure définition du bonheur ?

Ah, oui, le bonheur est encore plus parfait quand je me lève et la rejoins, m'accroupis devant elle, prends son beau visage entre mes mains et y dépose mes lèvres, partout, sur son front, sur le bout de son nez, sur ses pommettes rondes, son menton, dans son cou et enfin sur sa bouche, douce et chaude, charnue et sensuelle quand elle me laisse la goûter.

Le voilà, le vrai goût du bonheur.

Je dépose Adèle et Bernadette au restaurant : les travaux sont terminés, la déco prend forme, l'ouverture est proche et l'enseigne Chez Adèle n'a pas bougé – j'en conclus que le nom va rester.

J'entends Adèle décrire à Saul et Violette notre future villa, pièce par pièce, meuble par meuble, en oubliant de respirer entre chaque phrase. J'écoute encore un peu, et je m'apprête à m'éclipser pour aller régler les détails du déménagement puis honorer un rendez-vous professionnel.

Mais je vois le barman aux cheveux longs arriver sur la terrasse, avec ses bras coloriés, ses yeux qui vrillent et sa démarche tellement lente qu'elle paraît aussi surnoise que son regard.

Est-ce que c'est légal, cette vitesse de marche ?

J'ai envie de le klaxonner pour qu'il se bouge !

Et depuis quand les hommes se font des chignons ?

C'est pour mieux ressembler à sa nouvelle patronne ?

Et qu'est-ce qu'il fout là, d'ailleurs ? Ce n'est même pas encore ouvert.

Et pourquoi je ronchonne intérieurement comme un gosse capricieux ?

– Bonjour. Elijah, le nouveau barman.

– Salut.

Les barmen n'ont donc pas de nom de famille ?

– Elijah Bates, insiste-t-il en me tendant la main.

Je me fous de savoir comment il s'appelle.

– On s'est déjà vus l'autre fois, continue-t-il.

– Oui... Merci d'avoir tout fermé, au fait. Quand on a dû partir en urgence, reconnais-je malgré

moi.

– Pas de souci. Adèle est là ?

Et je ne me fous pas qu'il l'appelle déjà par son prénom !

– Oui. Mais le resto est encore fermé pour l'instant.

– Je sais. Je passais pour savoir si je pouvais donner un coup de main. Je sais qu'il reste toujours beaucoup à faire avant l'ouverture.

Et est-ce que tu sais que tu ne seras pas payé plus en faisant du zèle ?

– Je crois qu'elles s'en sortent très bien, expliqué-je en voyant Adèle et Violette sortir gaiement sur la terrasse.

– Ah, Elijah ! Qu'est-ce que tu fais là ?

C'est bien ce qu'on se demande !

– Je venais voir si vous aviez besoin de moi avant l'ouverture, propose-t-il en rejoignant les filles comme un escargot. Votre père va mieux ?

Pff, comme s'il en avait quelque chose à faire !

– Oui, il est sorti d'affaire, c'est gentil de demander. Puisque vous êtes là, je vous présente Violette Saint-Honoré, notre chef pâtissière.

– Elijah Bates, enchanté.

On s'en fout, de ton nom !

– Moi aussi, répond la blonde. J'adore cette coiffure !

– Ah, oui ? demande-t-il avec un sourire.

Ah, oui ? !

– Ouais, un mec à cheveux longs, c'est un mec qui n'a pas de problème avec sa virilité. Tiens, je me ferais bien une coupe à la garçonne, moi !

Bonne idée ! Blake détesterait ça...

– Violette, tu le fais visiter ? suggère Adèle pour couper court au débat capillaire. Je vous rejoins !

– Ça marche.

– Tu n'avais pas un rendez-vous, toi ? me demande-t-elle quand on se retrouve seuls, avec cet air mi-susplicieux mi-coquin dont elle a le secret.

– Si. Je partais.

– Mais tu es resté un peu pour faire connaissance avec mon barman ? poursuit-elle sur le même ton ironique.

– Non, pour admirer sa virilité débordante, son petit chignon et sa vitesse de pointe.

Impressionnant !

– C'est tout ? rit-elle. Ou tu as encore d'autres choses à lui reprocher ?

– Adèle, je ne le sens pas, ce mec-là, soupiré-je en reprenant mon sérieux.

– Tu ne le connais pas...

– Non, mais je connais les types dans son genre. Avec des tatouages partout, un air mystérieux et une pseudo-nonchalance comme si rien ne le touchait.

– Un peu dans le genre Damon Lennox, quoi... sourit-elle en glissant ses bras autour de mon cou.

– Je n'ai rien à voir avec lui et il n'a rien à voir avec moi.

– Alors tu n'as aucune raison d'être jaloux, conclut-elle avant de m'embrasser.

Je recule mon visage pour ne pas me laisser distraire par ce baiser.

– Tu ne vois pas ce qu'il fait ? Pourquoi il se coiffe comme toi ? Pourquoi il demande des nouvelles de ton père qu'il ne connaît même pas ? Et pourquoi il rôde autour du resto avant l'ouverture, tu peux me le dire ?

– Pour être gentil, Damon ! Ou peut-être parce qu’il est seul et qu’il s’ennuie. Qu’il a hâte de commencer à bosser. Qu’il tient à ce boulot. Je ne sais pas...

– C’est un faux-jeton, un manipulateur de première, voilà pourquoi.

– Tous les hommes qui m’approchent ne sont pas des Melville Cooper en puissance. Et je suis assez grande pour me défendre. Et tu n’as pas intérêt à gâcher l’ouverture de mon resto et mon emménagement dans ma villa de rêve ! Toi et ta mauvaise humeur, vous ne faites pas le poids face à mon bonheur ! C’est perdu d’avance !

– Tant mieux... souris-je enfin en la voyant rayonner. Je t’aime et tu sais que je suis prêt à tout pour toi.

– Je le sais...

– Tout... mais pas me laisser pousser les cheveux !

Elle éclate de rire et cette musique dans mes oreilles me fait retrouver un peu de paix. J’ignorais qu’aimer quelqu’un si fort pouvait rendre grincheux, méfiant, possessif. J’ignorais que ce débordement de bonheur avait un revers de médaille : la peur de le perdre. Mais ce que je sais, c’est qu’Adèle est la seule à pouvoir me rassurer.

Carol et Walter, Blake, Violette, Saul, Ruben, June : tout le monde est là (sauf Elijah) pour fêter notre installation à Sea Cliff Avenue. Les déménageurs ont réussi à poser nos affaires et nos cartons sans bouger un seul meuble ni un seul bibelot de la villa, à la demande expresse d’Adèle. Hier, elle a quand même envahi les étagères d’une salle de bain, rangé nos vêtements dans deux dressings différents et rempli la cuisine de ses anciennes casseroles et de victuailles pour au moins trois mois.

Le panier de Bernadette, lui, n’a pas encore trouvé sa place dans l’un des salons, Adèle hésite encore.

Résultat : le saint-bernard a décidé de tester chacun des canapés pour une sieste d’une heure à chaque fois.

C’était bien la peine de lui offrir un grand jardin...

Ma tante ne cesse de pousser des cris d’admiration. Violette et Blake se relaient pour critiquer le cocktail dînatoire commandé chez un traiteur – ou se critiquer l’un l’autre, au choix. Et Carol s’est quasiment « jetée » sur Violette pour que son fils la lui présente, ce qu’il a fait en serrant

les dents – et en me « remerciant » de loin pour avoir mis cette idée de « couple » dans la tête de sa mère.

Il l'avait bien cherché...

Mon oncle Walt, lui, me tape sur l'épaule chaque fois qu'il me croise, sa manière à lui de me féliciter d'avoir fait le grand saut avec Adèle. Alors que l'espace ne manque pas, tout le monde est massé contre la baie vitrée du rez-de-chaussée.

Walter lève sa coupe de champagne et porte un toast à l'amour, à ce nouveau départ, à cette maison aussi belle, solide et incroyable que notre couple. « À Damon et Adèle ! », répondent les autres en riant. « À tous les enfants qui rempliront bientôt toutes ces chambres ! », ajoute ma tante Carol avec un sourire convaincu.

– Pour l'instant, on va profiter l'un de l'autre ! répliqué-je pour calmer la grand-mère qui s'y voit déjà. Et Adèle doit s'occuper de son nouveau bébé : le resto ouvre samedi prochain !

– Damon, il n'y a pas que la carrière dans la vie ! me gronde ma tante, l'air déçu.

– N'est-ce pas, Bee ? lancé-je pour attirer l'attention sur quelqu'un d'autre que moi.

– Blake Lennox, papa ? intervient Violette, outrée. Oh, non ! je vous en prie, faites qu'il n'engendre pas un mini-lui ! Un, c'est déjà à la limite du supportable, mais deux, le monde ne s'en remettrait pas.

Pendant que les vannes et les rires fusent, je rejoins Adèle, que j'ai vue partir discrètement en direction de la cuisine. Elle fixe le paysage, par la fenêtre, et je viens me coller derrière elle, mes bras autour de sa taille.

– Tu admires la vue ou tu caches tes larmes ?

– Non, je...

– Je te connais par cœur : qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu ne veux pas d'enfants ? lâche-t-elle comme si ça lui brûlait les lèvres.

– Ah...

– Je viens de réaliser qu'on n'en a jamais parlé. Et les couples parlent

de ce genre de choses avant d’emménager ensemble. Et normalement...

– On n’avait pas dit qu’on ne serait jamais un couple normal ?

– Damon, je ne vois pas ma vie sans enfant, déclare-t-elle, la voix brisée.

– Et je ne vois pas ma vie sans toi...

La sonnette musicale de la villa retentit – et me sauve d’une conversation que je n’ai pas envie d’avoir, pas ce soir. J’entends Violette aller ouvrir et force Adèle à me suivre dans l’entrée. Son père apparaît sur le seuil de la porte, une grosse valise à côté de lui, un sourire gigantesque qui lui plisse tout le visage, de la commissure des lèvres aux coins des yeux.

Adèle se jette dans ses bras, manquant le faire tomber, enfouit sa tête dans son cou en trépignant de joie et Luc Joly se met à lui frotter le dos en racontant :

– Je ne te dis pas ce que ton Damon m’a fait faire pour que je sois avec vous ce soir ! Jet privé, chauffeurs pour les autres trajets, porteur de valises... explique-t-il en levant les yeux au ciel.

– Et plusieurs jours de négociations pour qu’il accepte de venir vivre avec nous quelques temps, ajouté-je.

– Ce type est dur en affaires ! Ça ne m’étonne pas qu’il soit devenu milliardaire...

– Vivre avec nous ? ! s’étonne Adèle qui se tourne enfin vers moi.

– Juste le temps de me refaire une santé, se justifie son père. Et que tu arrêtes de te faire du souci.

Mais j’habiterai dans la dépendance des invités, ça, c’est non négociable.

– C’est le mieux que j’ai pu faire, souris-je à Adèle en haussant les épaules.

Elle quitte les bras de son père pour venir se jeter sur moi, ses doigts enfouis dans mes cheveux, ses lèvres tout près des miennes :

– Comment tu fais pour me rendre si heureuse ?

– C’est mon secret... Et je pense qu’il faut prendre soin de la famille qu’on a déjà... avant de penser à l’agrandir.

– Je n’aurais pas dit mieux... Mais on en reparlera !

Adèle m'embrasse et s'enfuit avec son sourire coquin et son air déterminé. Elle prend la main de son père et l'emmène visiter. Notre « chez nous ».

29. L'engagement

Adèle

– Tu as bien dormi ?

– Oui. Je crois que c’est la première fois de ma vie que je fais la grasse matinée. Et je devrais encore être dans ma dépendance plutôt qu’ici.

– Papa, soupire-je, Damon est déjà parti travailler. Si je t’invite à prendre le petit déjeuner, c’est que j’en ai envie. Tu n’es pas un intrus ici. Café ?

– Dac, mais c’est moi qui le fais ! propose mon père en s’élançant vers le plan de travail.

– Il y a une machine, pour ça. Elle est programmée pour faire du café chaque matin. Et elle te parle quand il est prêt, souris-je en appuyant sur un bouton qui déclenche une douce voix féminine.

– Merci... madame... c’est très aimable, répond-il à la machine en grimaçant. Et pour les tartines, vous avez un couteau télescopique qui descend du plafond avec le beurre intégré ?

– Pas encore... mais il y a de l’idée !

– J’ai déjà l’impression d’être un vieux croûton dans une maison de retraite luxueuse, mais si je ne peux même pas me rendre utile pour le petit dej...

– Papa, tu es là pour te reposer. Tu as passé trente ans à t’occuper des autres, de moi, de maman, de Baptiste, de tes élèves... Maintenant c’est ton tour.

– Je suis censé m’allonger devant la piscine en peignoir avec des tranches de concombre sur les yeux ? demande-t-il en ouvrant grand les siens.

- Ok, on va te trouver un hobby de toute urgence ! Pêcher ?
- J'ai le mal de mer.
- Peindre ?
- Je ne sais même pas dessiner un bonhomme !
- Golfer ?
- Pour porter une stupide casquette et un pantalon à carreaux ?
- Ok... Apprendre l'anglais ?
- « I speak very well l'english ! »
- Je vois ça, pouffé-je dans mon mug. Inventer de nouveaux gadgets de cuisine, alors ?
- Une Harley, voilà ce qu'il vous faut ! lance Damon en français, en faisant son entrée dans la pièce.

Il porte un costume anthracite, presque noir mais pas tout à fait, une chemise grise à peine plus claire et une fine cravate noire qu'il est en train de défaire. Il ne s'est pas rasé et ses cheveux sont toujours en désordre, mais il est d'une élégance captivante, une grâce et une prestance qu'il semble ignorer, avec son air d'être habillé exactement comme d'habitude.

Comme aimantée, je m'approche de lui en silence. Mon père non plus ne prononce pas un mot, sans doute assommé par tant de charisme. Arrivée près de Damon, je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse, timidement, comme si je le découvrais pour la première fois.

Je crois que cet homme sera toujours capable de me subjuguer, me désarmer...

- J'avais rendez-vous avec mon avocat... explique Damon en retirant sa veste, déboutonnant sa chemise et repliant ses manches sur ses avant-bras.
- Ouf ! intervient mon père. J'ai cru que vous étiez prêts pour aller vous marier ! Et pas avec Adèle, vu qu'elle est en pyjama...
- Merci, papa !

– Vous n’avez pas trop de soucis à vous faire avec un mariage surprise, rigole Damon en détaillant ma tenue avec des yeux gourmands.

– Je vais vous laisser, s’excuse presque mon père en descendant de son tabouret.

– Non, restez, l’en empêche Damon. J’étais avec mon avocat et... celui de Melville Cooper.

– Tu l’as vu ? l’interromps-je sans pouvoir m’en empêcher.

– Oui. Métamorphosé. Il a perdu beaucoup de poids, il regarde ses pieds, il demande pardon... Et

il reconnaît tout. C’est terminé, soupire Damon en passant son bras autour de moi.

– Terminé ?

– Il va purger sa peine et il accepte de se faire soigner. L’intégralité de l’héritage de Tilda m’a été rendu. Je suis le dernier membre de la famille vivant...

– Oh... Damon.

Sa dernière phrase me brise le cœur.

Bien plus que je suis soulagée de savoir Melville puni et hors d’état de nuire...

Je me rapproche un peu plus pour le serrer contre moi. Il ne pleure pas, ne tremble pas, mais je sens tout son corps s’affaïsser, se détendre, reposer contre le mien, comme s’il lâchait prise à l’intérieur sans rien vouloir montrer.

– Nous sommes votre famille. Adèle et moi, murmure mon père, ému.

Damon acquiesce, un léger sourire aux lèvres, puis me délaisse un instant pour aller farfouiller dans la poche intérieure de sa veste de costume.

– Je ne vais pas vous demander sa main, explique-t-il à mon père en se redressant, ce n’est pas mon genre. Et je crois que ce n’est pas non plus le genre d’Adèle de vous demander la permission d’épouser quelqu’un...

Nous rions tous les trois, brièvement, nerveusement, puis je retiens à

nouveau mon souffle.

– Et je n’ai pas besoin d’un mariage ou d’un enfant pour m’engager auprès de votre fille, continue Damon. Mais je voudrais que vous sachiez que je l’aimerai toute ma vie. Et que je prendrai soin d’elle aussi longtemps qu’elle le voudra.

– C’est tout ce que je vous demande, approuve mon père, la voix enrouée.

– Adèle... reprend Damon en plissant les yeux avant de les plonger dans les miens. Depuis la mort de mes parents, j’attends le jour où je pourrai faire ça. J’ai cru que ce jour n’arriverait jamais. J’ai cru que je ne trouverais jamais une femme à aimer comme mon père aimait ma mère, inconditionnellement. Une femme qui m’aimerait comme elle l’aimait. J’ai cru que j’étais cassé, incapable d’aimer, de me laisser aimer. Et je t’ai rencontrée... Tu m’as réparé... Ma vie a changé...

Adèle, tu ne peux pas imaginer tout ce que tu m’as donné... Et je voudrais t’offrir ce que j’ai de plus cher. C’est l’alliance de ma mère...

Damon me tend son poing fermé, l’ouvre, paume vers le ciel, et, de l’autre main, déroule une fine chaîne dorée au bout de laquelle pend un petit anneau, tout simple, lisse et brillant, qui se balance doucement devant mon visage.

Je suis comme hypnotisée...

– Si tu veux l’accepter... Je serais heureux de porter celle de mon père. J’ai fait gravé nos prénoms à l’intérieur et la date de notre rencontre. Ces anneaux, c’est un lien entre mon passé... et notre avenir. C’est tout ce qu’il me reste d’eux. Et toi... tu es tout ce que j’ai.

De deux doigts, Damon défait un autre bouton de sa chemise et me dévoile l’alliance en or blanc qui pend entre ses pectoraux, au bout d’une chaîne argentée. Je m’approche lentement, dépose un baiser sur le bijou puis colle ma joue contre son cœur. Je l’entends battre si fort qu’il pourrait être le mien.

Puis je me retourne, toute tremblante, pour être dos à lui, soulève mes cheveux lâchés et laisse Damon me passer le collier. Il le referme autour de mon cou et vient poser ses lèvres sur ma nuque.

Un frisson me parcourt et mes yeux s’embuent. Mais face à moi, je perçois les larmes contenues dans le regard de mon père. Heureux, fier.

Cette fois, il se laisse glisser de son tabouret pour venir me serrer contre lui. Puis il ouvre un bras et accueille Damon près de nous. J'entends sa main taper chaleureusement contre l'épaule solide de mon homme, qui pose son front contre ma tempe. Nos larmes se mélangent et nos bonheurs ne font

plus qu'un.

Baptiste et Matilda ne sont pas très loin...

– Cette fois je vous laisse ! s'écrie mon père en s'enfuyant vers la porte d'entrée, en nous jetant un dernier regard, bouffi et mouillé. Si ça continue, je vais finir par avoir vraiment besoin de ces concombres sur les yeux !

– J'ai fait beaucoup d'erreurs dans ma vie, me susurre Damon à l'oreille, mais je n'ai qu'un seul regret : que ma sœur et mes parents ne t'aient pas connue. Qu'ils ne voient pas l'homme que je suis devenu grâce à toi.

– Ils le voient peut-être... Et moi aussi, j'aurais été heureuse de les connaître. Mais rien ne peut me rendre plus heureuse que ce que tu viens de dire, de faire. Si tes parents me regardent, je vais faire en sorte de les rendre fiers, ajouté-je en jouant avec l'alliance autour de mon cou.

– J'ai décidé de reverser tout l'argent de l'héritage à des associations. Pour les enfants. Et les adolescents. C'est ce qu'aurait voulu Tilda, je crois.

– Et c'est pour ça que je t'aime tant... conclus-je en me lovant dans ses bras. Je peux te poser une question ?

– Je t'écoute.

– Si tu aimes tant les enfants... pourquoi tu n'en veux pas ?

– Adèle...

– Ce n'est pas un reproche, je voudrais comprendre !

– C'est une trop lourde responsabilité. Le monde est trop dur. Les enfants trop fragiles. Ton frère et ma sœur en étaient quand ils sont... Je ne veux pas mettre un enfant au monde et le voir souffrir. Je ne veux pas mettre un enfant au monde et risquer de le perdre. Je ne veux pas, je ne peux pas foutre une autre famille en l'air.

– Damon... Tu te souviens de nos vies d'avant ? Quand tu refusais d'aimer qui que ce soit par peur d'avoir encore le cœur brisé ? Et quand je m'obligeais à aimer n'importe qui par peur d'être abandonnée ? Toi et moi, on s'est guéris... Et toutes tes blessures, je continuerai à les soigner. Et toutes mes peurs, tu m'aideras à les affronter. Mais si nous deux, le jour et la nuit, on peut s'aimer...

Alors il n'y a rien au monde qu'on ne pourra pas surmonter.

– Tu penses qu'on est invincibles, ensemble ? soupire-t-il, son beau visage triste tout près du mien.

– Non, souris-je contre ses lèvres. Mais on est assez fous pour y croire.

– Je t'aime... à la folie, Adèle Joly, me confie-t-il en français, avant de m'embrasser... follement.

Tu es l'homme de ma vie, Damon Lennox. Et tu feras un merveilleux père...

L'ouverture de Chez Adèle a été un succès inespéré. Les clients étaient au rendez-vous, la nouvelle déco a beaucoup plu, la salle comme la terrasse n'ont pas désempilé de la soirée. Saul et Billy ont assuré en cuisine – sans accident ni crise de nerfs à déplorer. Violette a fait le show entre les tables, avant de pouvoir présenter sa nouvelle carte de desserts – debout sur une estrade improvisée.

Bernadette est restée assise aux pieds de mon père, bien sage – sauf quand il arrêta de lui caresser la tête ne serait-ce qu'une seconde. Elijah a instauré une ambiance classe et tranquille au bar, servant des Joséphine, des Blanche et des Antoinette en cocktails – jusqu'à ce que Violette en exige un à son prénom et aux couleurs de l'arc-en-ciel. Mais le cocktail le plus commandé a été l'Adèle – aux nuances de jaune, évidemment, entre champagne et fruits de la passion – et ma voix n'a pas réussi à couvrir les applaudissements quand j'ai tenté un discours de remerciements en fin de soirée.

De toute façon, je n'avais d'yeux que pour Damon, au fond de la salle... Et je sais que lui m'a entendue.

Je n'ai pas chômé depuis cette ouverture réussie, puisque j'essaie d'organiser une soirée surprise à l'homme qui aime le moins fêter son anniversaire au monde et qui le fait savoir, j'ai nommé Damon Lennox. Il aura trente ans demain soir : le restaurant sera fermé pour l'occasion et nous y ferons la fête en petit comité. L'unique plat servi sera le turbot, celui qu'il me commandait tous les jours quand

j'ignorais encore qui il était et ce qu'il me voulait. Il y aura quand même du vin rouge et Violette se charge du gâteau d'anniversaire en forme de roue de moto avec le sigle Harley Davidson – que Damon risque de détester et de trouver affreusement cliché.

Il ne me reste que deux détails à régler : le faire venir Chez Adèle à l'heure dite sans éveiller ses soupçons – mission confiée à Blake – et m'occuper de son cadeau d'anniversaire – pour ça, c'est Elijah que j'ai recruté.

Troisième et dernier détail : pouvoir expliquer à Damon pourquoi je passe tant de temps avec mon barman en dehors du boulot...

– Ils arrivent ! chuchote Violette, le nez collé à la fenêtre du resto plongé dans le noir. Si seulement Blake pouvait trébucher et s'étaler sur la terrasse, espère-t-elle à voix haute – en français, heureusement pour Carol et Walter qui sourient sans avoir compris.

– Qu'est-ce qu'on fait là, Bee ? Le resto est fermé ce soir, Adèle est sortie avec son père...

J'espère que c'est pas un de tes plans foireux pour fêter mon ann...

– Surprise ! m'écrié-je en rallumant la lumière pour ne pas laisser Damon finir sa phrase.

– Happy birthday ! me soutient mon père, dans son anglais le plus recherché.

– Joyeux anniversaire, le motard sexy et grognon... continue Violette en lui tendant une coupe de champagne. Bois ça, ça ira mieux...

– Et moi ? lui demande Blake en la défiant du regard.

– Vous ? ! Vous n'aviez qu'un truc à faire et vous avez réussi à l'amener ici de mauvaise humeur, bravo, beau boulot ! Vous avez le droit de boire pour oublier, concède-t-elle en lui offrant sa propre coupe, à moitié pleine.

– Merci... Juste pour être sûr, vous n'essayez pas de m'empoisonner pour abuser de moi ?

s'inquiète faussement le géant avec son sourire sexy.

– Il n'y a qu'une seule façon de le savoir... répond mon amie, apparemment d'humeur joueuse.

Blake trempe ses lèvres dans le champagne et j'en profite pour me ruer sur celles de Damon, étirées par un sourire franc face à cette nouvelle joute verbale.

– Je sais que tu ne voulais pas de fête surprise...

– Il n'y a rien que je ne veuille pas avec toi. Merci, Adèle. me coupe-t-il en posant doucement son pouce sur ma bouche.

– Pas même un bébé ? tenté-je de l'amadouer.

Damon sourit et m'embrasse pour me faire taire. Je lui mordille la lèvre inférieure jusqu'à qu'il cède et se recule.

– Trente ans, ça nous en laisse au moins cinquante à passer tous les deux.

– Disons soixante-dix. Rappelle-toi que je suis un dur, moi.

– Oui, invincible, souris-je en tapotant du plat de la main sur son cœur.

– Alors, ce cadeau ? nous interrompt Elijah en approchant à pas de loup.

– Quel cadeau ? me demande Damon, surpris – et sans doute agacé par l'intrus.

– Patience... susurré-je avant de m'éclipser. Je te l'offrirai dans l'intimité... ajouté-je avec un clin d'œil à mon barman, laissant les deux hommes en tête à tête.

Je le sais, Elijah ne lui révélera rien de ce cadeau secret. Et il se pourrait même qu'il jubile des questions de Damon, de l'irritation qu'il essaiera de masquer, de l'idée-même de savoir quelque chose sur moi que lui ignore.

En attendant le dénouement, j'ai joué les traductrices pour que mon père fasse connaissance avec Carol et Walt Lennox. Saul a servi le turbot en trois façons et j'ai re-raconté à l'assemblée notre toute première rencontre. La fin de l'affaire Cooper a été brièvement évoquée, nous avons eu une pensée pour Tilda et la tante de Damon en a remis une couche sur les futurs petits-enfants qu'elle attend impatiemment.

À un moment, j'ai bien cru que Blake et Violette avaient brisé la glace

et se rapprochaient enfin.

Mais le chef n'a pas pu s'empêcher de rire à la vue du gâteau-moto que la pâtissière a passé trois jours à créer – et j'ai eu peur qu'elle finisse par lui enfoncer la tête dedans. Je pense que ça l'a dérangée.

Je suis en pleine conversation – privée – avec Elijah quand Damon nous rejoint et pose sa main sur ma nuque.

– Tu nous excuses une seconde ? lance-t-il au barman qui se met à reculer, les mains en l'air comme pour clamer son innocence.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, beau trentenaire ? le provoqué-je avec mon plus beau sourire.

– M'emmener loin d'ici. Violette et Blake sont à deux doigts de s'envoyer le contenu de leurs verres à la figure, Saul est en train de faire la liste de tous ceux qui n'ont pas fini leur turbot, ton père s'est mis à parler espagnol à mon oncle et si je vois encore une fois Elijah loucher sur ton décolleté, je vais être obligé de lui remettre les yeux à l'endroit.

– Allons-y, capitulé-je, envoûtée par l'intensité de ces yeux plissés.

Damon embrasse furtivement sa tante, demande à son cousin de s'occuper de ramener mon père,

remercie Violette pour le gâteau « très réaliste » et m'entraîne vers la sortie, presque en courant. La moto n'est jamais rentrée aussi vite à Sea Cliff Avenue. Une fois dans la villa, Damon se sert un whisky et s'affale dans le canapé du salon, silencieux, face à la baie vitrée.

Je me plante devant lui, lui bouchant la vue qu'il aime tant pour l'obliger à me regarder.

– Tu veux toujours ton cadeau ?

– Je ne sais pas. Elijah a l'air d'en avoir profité avant moi.

– Pas comme tu le crois, ajouté-je en me penchant, l'air aguicheur.

Je ramasse sur la table basse une petite télécommande blanche et, d'une simple pression, actionne la musique que j'avais programmée. Je me mets à onduler, en rythme, marche lascivement vers Damon et me retourne juste devant lui. D'un mouvement que j'espère sensuel, je me cambre en avant, jambes tendues et fessier à hauteur de son

visage. Je l'entends respirer un peu plus bruyamment. Je m'accroupis, toujours dos à lui, attrape ses doigts et les guide vers la fermeture à glissière de ma robe. Il se prend au jeu et la descend lentement, en faisant durer le plaisir. Quand je me relève, la robe tombe à mes pieds.

Je me retourne à nouveau pour lui faire face, en sous-vêtements, et danse encore un peu juste sous son nez, l'anneau qu'il m'a offert flottant entre mes seins. Malgré ma nudité, une douce chaleur m'enveloppe. Ma chorégraphie improvisée et mon nouvel ensemble de lingerie fine semblent aussi lui faire de l'effet. Puis le regard de Damon quitte mon corps pour retrouver mes yeux : je lui assène le coup de grâce en défaisant mon chignon et en laissant ma crinière retomber sur ma poitrine.

Quand mon soutien-gorge atterrit par terre, Damon ne peut s'empêcher de s'humecter les lèvres du bout de la langue. Je le sens se tendre. Mais il n'a encore rien vu. En culotte et talons hauts, je m'approche encore un peu et viens m'asseoir à califourchon sur lui. Je sais pertinemment ce qu'il va faire : dégager mes cheveux éparpillés qui masquent en partie mes seins.

Et, sans le savoir, découvrir son cadeau...

Ses doigts glissent sur ma peau et s'arrêtent net, sur mon sein gauche, qu'il vient de révéler. Ses lèvres restent entrouvertes, mais ses paupières se fendent, ses beaux yeux sombres se plissent. Il penche un peu la tête et déchiffre le fin tatouage noir qui orne désormais ma peau claire, juste à l'endroit de mon cœur : Chez Damon.

– Joyeux anniversaire...

– ...

– Moi non plus, je n'ai pas besoin d'un mariage ou d'un enfant pour t'appartenir. Moi aussi, je t'ai dans la peau, Damon Lennox. Ici, c'est chez toi. À jamais... murmuré-je en posant sa main sur mon sein, là où mon cœur bat.

Il fond sur ma bouche et m'embrasse à en perdre la tête, d'un baiser si intense, si profond qu'il me donne le vertige. Ses lèvres me quittent pour aller se poser sur la petite écriture sombre, plus bas.

– Tu t'es fait tatouer pour moi... chuchote-t-il, incrédule, entre deux baisers.

– Oui. Avec l'aide d'Elijah. Il m'a aidée à trouver quelqu'un de bien, à

sauter le pas... Mais il n'a pas vu le résultat. Je voulais que tu sois le premier... Et tu seras le seul.

– Je le trouve... parfait. Aussi délicat... sexy... et scandaleux que toi.

– Contente qu'il te plaise, souris-je, en me sentant rougir.

– Il faut que juste que je vérifie quelque chose : quel goût tu as, maintenant que je suis gravé sur ta peau ?

Le visage de Damon disparaît entre mes seins, sa langue me goûte et ses mains me possèdent. Je

sombre, je décolle. Et mon désir se met à faire la course avec mon bonheur.

Une course folle.

Avec deux vainqueurs.

– Alors, quel goût ça a, une femme tatouée ? lui susurré-je, essoufflée.

– Les autres, je ne sais pas. Mais ma femme à moi... s'arrête-t-il pour glisser le bout de sa langue entre mes seins nus.

– « Ta femme », répété-je, comme pour m'en convaincre.

– Je crois bien que ta peau est empoisonnée...

– « Ta femme » ? insisté-je, en essayant de me concentrer malgré ses supplices.

– Tu es certaine qu'Elijah n'a pas ajouté un peu de poison dans l'encre de ce tatouage ? continue Damon en goûtant ma peau.

– Pour te tuer... et pouvoir récupérer... « ta femme » ? soupiré-je bruyamment quand sa langue

s'attaque à mon téton.

– Ok, s'arrête Damon en posant son index sur ma bouche pour faire cesser mes questions. Tu ne

m'appartiens pas, je ne t'ai pas épousée et qui sait si ça arrivera un jour. Je n'ai aucun droit de t'appeler « ma femme ». Mais cette nuit, tu es à moi...

Toujours assise à califourchon sur lui, j'observe son regard s'assombrir pendant qu'il me dit ça.

En silence, ses mains font des allers et retours sur mes cuisses, puis franchissent mes hanches pour m'attraper brusquement les fesses. Je fais semblant d'être outrée par cette marque de possessivité, mais j'adore quand il fait ça. Me posséder.

– Tu es sûr de ça ? le provoqué-je pour qu'il insiste.

– Regarde, c'est écrit là... me sourit-il avant d'aller lécher le tatouage « Chez Damon » au-dessus de mon sein gauche.

– Ok, puisque tu les aimes tant, mes seins sont à toi. Tu les as mérités, minaudé-je en prenant ses mains pour les plaquer sur mes tétons. Mais le reste de mon corps... il va falloir le gagner.

En culotte, j'ondule une dernière fois sur la bosse qui s'est formée dans son pantalon. Puis je saute sur mes pieds et m'éloigne dans le salon – en prenant soin de rouler des hanches comme il aime tant que je le fasse.

Il ne se passe pas une seconde avant que Damon me rattrape et se colle dans mon dos. Ses mains

agrippent à nouveau mes seins et il me fait avancer vers la baie vitrée du fond de la pièce. Il me plaque contre la surface froide, mais je sens son souffle brûlant dans mon cou et sa voix rauque murmurer :

– Ceci est à moi... et le reste aussi.

Il abandonne un de mes seins et je sens sa main glisser entre mes cuisses. Sur ma culotte. Si fragile armure de dentelle qui ne m'est de plus aucune aide. Toute la largeur de sa paume épouse mon intimité. Il me tient. J'ai envie de me débattre, mais je ne peux pas m'empêcher d'appuyer sur sa main pour ressentir sa pression. Lui ne bouge pas. Mais je fais en sorte qu'il me caresse. Et qu'il perçoive ma chaleur, mon humidité, la violence de mon désir pour lui.

Il grogne. Il a compris. Et son érection durcit contre mes fesses, derrière.

Il faut que je trouve un moyen de lui arracher ses vêtements, là, maintenant...

Ou juste après, quand il arrêtera de me rendre folle...

Quand mon clitoris ne me brûlera plus autant...

Quand j'arriverai à nouveau à penser...

Qu'est-ce que je voulais faire, déjà ?

Damon ne me laisse pas un instant de répit. Ses dents mordillent mon épaule. Sa langue se balade sur ma nuque. Ses lèvres s'emparent du lobe de mon oreille. Ses doigts jouent avec mon téton. Et son autre main, démoniaque, appuie encore sur ma culotte trempée.

– Je ne sais pas ce que je préfère... chuchote-t-il, un sourire dans la voix. Te retourner violemment et te faire l'amour face à l'océan, devant cette vue imprenable, ou te laisser comme ça, et savoir que tu vas jouir contre mes doigts, coincée entre cette baie vitrée et moi...

– Tu es le diable en personne, Damon Lennox, haleté-je, encore plus excitée par les mots crus que j'ai entendus.

– Non, je suis un ange... Et je vais te laisser profiter de la vue...

À ces mots, il resserre l'emprise de son bras autour de moi et plonge sa main dans ma culotte. Je gémis de plaisir, de soulagement et de rage : il va gagner. Faire tout ce qu'il veut de moi. Ses doigts glissent sur mon clitoris, sans douceur, de haut en bas, et je sens déjà l'orgasme poindre. Personne ne m'a jamais caressée comme ça.

Mais mon démon s'arrête et descend encore ses doigts, qui pianotent quelques secondes à l'entrée de mon intimité, avant de s'y enfoncer. C'est encore meilleur. Ou au moins aussi bon. Ou... Je ne sais plus. Il me pénètre encore, fort, et j'écarte un peu les jambes, malgré moi, pour mieux l'accueillir.

Mais il change encore d'avis et revient malmener mon clitoris en feu, jaloux d'avoir été délaissé, prêt à exploser.

Les doigts de Damon virevoltent entre mes lèvres à une vitesse folle. Mon corps tremble et l'anneau doré sursaute entre mes seins. J'ai l'impression de ne plus toucher terre. Je regarde l'océan, d'un bleu presque noir à la nuit tombée, et je pourrais m'y jeter si cette baie vitrée ne m'en empêchait.

De l'autre côté, dans la pénombre de la villa, je décolle entre les mains expertes de Damon. Je lance mon bras en arrière pour m'accrocher à lui quand la jouissance m'emporte. Ma tête roule sur son épaule, j'empoigne ses cheveux, il me caresse encore plus fort et me coupe le

souffle. Je laisse échapper un dernier cri avant de me noyer.

– Alors, cette vue ? me provoque-t-il pendant que je reprends mes esprits.

– Pas mal... Je crois que tu as bien fait d'acheter cette villa, lâché-je sur un ton détaché, en me retournant face à lui.

– Si ton père n'était pas là, je te proposerais bien un bain de minuit dans la piscine...

– Tu ne m'as pas dit qu'on avait un accès privé à la plage ? le défié-je du regard.

– Si...

Damon plisse les yeux. Intrigué. Il a l'air de réfléchir à ma proposition – ou plutôt de se demander si c'en est vraiment une. La chaleur qui irradie de tout mon corps me fait oublier comme l'eau sera froide. Comme le vent de septembre va s'enrouler autour de ma peau. Je réalise surtout que c'est le regard intense de cet homme qui me fait tout oublier : ma pudeur, mes rondeurs, ma raison, toutes mes peurs.

Avant lui, jamais je ne me serais baladée nue sous des yeux masculins. Jamais l'idée de courir sur une plage en pleine nuit ne m'aurait effleurée. Et jamais je n'aurais osé la lancer, à voix haute, avec cet air aguicheur et déterminé. Même si j'en avais eu envie, sur un coup de folie, j'aurais dressé dans ma tête la liste de toutes les bonnes raisons de ne pas le faire : le froid, l'inconfort, le risque d'être surprise. Et je serais allée me mettre au lit, j'aurais éteint la lumière, rabattu le drap sur moi, attendu que l'homme se déshabille et fasse le premier pas. Et j'aurais laissé les larmes me remplir les yeux en pensant quelle idiote je suis, quelle poule mouillée, qui passe à côté de sa vie et qui s'en veut de regretter quelque chose qu'elle s'est elle-même interdit.

J'ai du mal à croire que cette fille, c'était moi...

Et qu'il a suffi d'un motard sexy pour me révéler à moi-même.

Mais pas n'importe quel motard sexy : Damon est le seul à avoir vu mon grain de folie, le sang qui bouillait dans mes veines, la force de vie que j'avais à l'intérieur, comme un vieux volcan endormi.

Le seul qui m'a fait vibrer, gronder, jusqu'à exploser. Le seul à qui je dois l'audace qui me fait frissonner aujourd'hui. Et le seul qui va pouvoir en profiter.

– Tu as réussi à te poser combien de milliers de questions en trente secondes de silence ? me sourit-il, attendri.

– Aucune. Tu m’as donné toutes les réponses.

J’embrasse ses lèvres chaudes et douces puis le prends par la main. Je me mets à courir, nue, à travers la villa, mon homme derrière moi. J’ouvre la porte d’entrée, descends les marches, franchis la terrasse et sens un rire monter dans ma gorge en même temps que la nuit froide me saisit. Je le laisse éclater, résonner dans Sea Cliff Avenue, puis emprunte le chemin privé qui mène à China Beach.

Quelques secondes plus tard, mes pieds foulent le sable et je pousse un nouveau cri aigu, comme une petite victoire mêlée d’appréhension.

Cette appréhension disparaît complètement quand j’entends Damon rire près de moi et lancer à la cantonade :

– C’est définitif, ma femme est folle.

Je m’arrête juste au bord de l’eau, hors d’haleine, sur cette plage déserte, et me retourne vers Damon. Je prends mon air le plus sérieux.

– La folie, c’est bien gentil... Mais il y a des règles, pour un bain de minuit !

Je m’approche de lui, saisis le bas de son t-shirt et lui enlève, ébouriffant ses cheveux noirs au passage. Je ne le trouve jamais plus beau que torse nu, décoiffé, avec sa peau blanche d’un côté, ses tatouages sombres de l’autre. Cet homme double : rebelle et tendre, solitaire et passionné, effrayant et magnétique, ténébreux et solaire.

Ce mystère que j’ai percé...

J’essaie de ne pas me laisser distraire et m’attaque à la ceinture, au bouton du jean, à la braguette, au boxer, j’emporte tout d’un seul mouvement, m’accroupis pour faire disparaître les chaussures et les chaussettes. Quand je me redresse, autre chose s’est redressé.

– Oh, bonjour, vous...

– Bonsoir... murmure Damon avec un soupçon de fierté dans sa voix grave.

– Qui a dit que le froid rapetissait la virilité ?

– Aucune idée, sourit-il, l’air insolent.

Je m'agenouille devant lui, embrasse son ventre, de plus en plus bas, sans le quitter des yeux.

– On va voir si le chaud te fait le même effet...

Je glisse mes lèvres autour de son sexe et y enroule ma langue, brûlante, sur sa peau fraîche, lisse et tendue. Rien ne rapetisse – au contraire. Ma bouche accueille cette érection grandissante et je l'avale un peu plus loin à chaque fois. Le vent fouette mon corps en sifflant, les vagues hurlent dans mon dos, mais je ne vois et n'entends que lui. Damon, qui grogne, la tête dans les étoiles.

Je pousse un petit cri de surprise quand une nouvelle vague vient rouler sur le sable, près de moi.

L'eau froide me mord les orteils, m'éclabousse les chevilles. Et toute ma peau se couvre de chair de poule. Damon se penche et me relève, sans me laisser le temps de discuter.

– Il est temps que ce soit moi, qui te réchauffe...

Il glisse un bras sous mes genoux, l'autre autour de mes épaules, me soulève du sol et m'emmène vers l'océan. Il ne frémit même pas quand il entre dans l'eau, et progresse sans s'arrêter, un large sourire pour toute réaction. Les vagues m'arrosent les fesses, le dos, je me contorsionne en hurlant à quel point c'est froid, ce qui ne fait que l'amuser davantage.

– À trois ? me propose-t-il en me serrant un peu plus fort dans ses bras.

– Non, non, non, attends !

– Un...

– Non, je ne suis pas prête !

– Deux...

– Non, Damon !

– Trois !

Il nous plonge tous les deux sous une vague et je continue à hurler son prénom sous l'eau, tellement glaciale qu'elle me brûle la peau. Damon me laisse me débattre puis me rattrape pour me coller contre lui. Je m'accroche à son cou, pétrifiée, et je laisse échapper des gros mots en

français pour me soulager. Il rit de plus belle et me ramène sur le sable, doux et chaud quand il m'y étend sur le dos. Puis il vient s'allonger sur mon corps, prendre mon visage entre ses mains, essayer de me calmer.

– Elle doit être à quinze ou seize degrés, ce n'est pas si froid que ça... s'amuse-t-il encore, tout en secouant ses cheveux trempés au-dessus de moi.

– Tu étais censé me réchauffer ! m'écrié-je en claquant des dents.

– Il suffit de demander, sourit-il, tellement fier de lui que j'ai envie de le gifler.

Mais ses lèvres fondent sur les miennes, sa langue brûlante me dévore et je perds tout sens des priorités. Tout sens tout court, en fait : je ne sais plus si j'ai froid ou si j'ai chaud, si je me sens affreusement mal ou divinement bien, si je suis folle ou si c'est lui.

Et qui a bien pu avoir l'idée de ce bain de minuit.

Son sexe déjà tendu frôle mes cuisses, ses mains empoignent mes seins aux tétons givrés et une chaleur nouvelle se répand dans mon ventre. Elle se transforme en brûlure. Mon volcan s'éveille à nouveau.

– Salaud...

– Tu n'as encore rien vu.

D'un genou, il m'écarte les cuisses et il me pénètre d'un coup, ses yeux noirs rivés dans les miens, plissés à l'extrême pour observer l'effet qu'il me fait. Il jubile de m'entendre gémir. Je plante mes ongles dans ses fesses pour me venger, en vain. Il recommence. Je m'apprête à lui balancer je ne sais quelle autre insulte, mais il m'embrasse pour me faire taire, d'un baiser si profond, si salé, que j'en suis envoûtée.

Dans l'obscurité de la plage, le corps de Damon se détache sur fond de ciel bleu marine. Sa peau dorée, ses muscles dessinés, la largeur de ses épaules, la blancheur de son sourire étiré.

Le bonheur le rend encore plus beau.

Et me rend encore plus folle de lui.

Son ventre claque contre le mien et j'attends que nous soyons profondément imbriqués pour rouler sur le côté et reprendre le dessus.

Je pose mes mains à plat sur ses pectoraux, relève les fesses et attends quelques secondes, pour m'empaler plus fort sur son sexe.

– C'est à ton tour de profiter de la vue, susurré-je en me redressant.

Damon grogne de plaisir et promène ses yeux brillants sur mes seins, s'arrête sur mon nouveau

tatouage, remonte vers ma bouche et redescend au point d'union de nos corps. Je répète mon manège pour qu'il assiste à cette fusion charnelle, nos bassins qui s'épousent, mes hanches qui roulent sous ses mains, lui qui disparaît tout au creux de moi. C'est si bon que j'en oublie mon petit jeu, profitant de ces délices brûlants, sauvages, si profonds.

Mon amant se déchaîne entre mes cuisses et je le sens donner des coups de reins vers le ciel, me soulever à chaque fois qu'il veut me prendre un peu plus, me posséder plus loin. Et ses doigts qui pétrissent mes fesses, qui reviennent agacer mes tétons, enserrer mes côtes, frôler mes lèvres, saisir ma nuque, puis agripper à nouveau mes hanches pour imprimer ce rythme infernal. Je ne peux plus l'arrêter. Je ne le voudrais pour rien au monde.

Et mon plaisir non plus, ne connaît pas de limites. Au grand galop sur cet homme insatiable, je laisse mes cris s'envoler, ma chaîne dorée flotter sur mes seins qui tressautent, et l'orgasme m'envahir sans que rien ni personne ne puisse le retenir. Nos corps tremblent ensemble, brûlants, vaincus, nos voix se mêlent, rauques, essoufflées, jusqu'à ce que plus rien ne bouge, jusqu'à ce que plus rien ne se fasse entendre sur la plage, sauf le bruit des vagues et du vent.

Et les battements fous de nos cœurs, dedans.

– Alors, cette vue ? le provoqué-je à mon tour, en m'écroulant sur son corps.

– Je crois que tu viens de détrôner l'océan à toi toute seule, soupire-t-il en caressant mes cheveux humides et emmêlés.

– Joyeux anniversaire, Damon.

– Merci... Merci pour le tatouage. La fête surprise. Le bain de minuit. La vue incroyable, rit-il. Et merci d'arrêter le temps. Tant que tu seras là, j'aurai trente ans pour le reste de ma vie.

– Je ne vais nulle part, soufflé-je en me lovant dans ses bras.

30. Épilogue

Six mois plus tard...

Damon

Cette villa n'a jamais été aussi remplie, bruyante, grouillante. Adèle préfère dire « vivante ». Moi qui pensais lui offrir une vie calme, paisible, loin du reste du monde et de son effervescence. Moi qui pensais vivre en tête à tête avec la femme que j'aime et l'océan pour seul voisin. Moi qui pensais que sérénité rimait forcément avec silence, solitude et nature sauvage...

J'avais tout faux.

Il faut croire que notre vue imprenable, notre petit bout de plage privée et notre maison tout confort agissent comme un aimant sur les gens qui nous entourent. Violette passe régulièrement et entre sans sonner – on pourrait tout aussi bien lui donner un double des clés. Blake est aussi souvent dans les parages – même s'il jure que ce n'est rien d'autre qu'une coïncidence. Carol et Walter viennent déjeuner ici chaque dimanche sans exception – et restent souvent jusqu'au soir pour profiter de la piscine. Quant à mon beau-père, il a pris sa retraite, quitté la France et s'est définitivement installé chez nous. Enfin chez lui. Dans la dépendance qu'il a arrangée à son goût – virant des meubles design hors de prix pour les remplacer par ses vieilleries.

Affalé sur le canapé du salon, face à la baie vitrée, j'observe le Golden Gate Bridge au loin qui perce dans le brouillard. Ça ne me fait plus aussi mal de le regarder. Je n'imagine plus Tilda en sauter et s'écraser dans l'eau, tout en bas, mais plutôt s'envoler, retrouver sa liberté. Le soleil de la fin mars est en train d'aller se coucher, c'est la lumière que je préfère. Je pourrais rester là des heures, à ne rien faire, Bernadette allongée à mes pieds, Adèle passant et repassant devant moi, surexcitée.

Ajoutant juste ce qu'il faut à la vue pour qu'elle soit parfaite.

– Tu sais à quel point j'aime te voir torse nu, me lance-t-elle de sa voix douce et chaude. Et je sais à quel point tu aimes ton nouveau tatouage, ajoute-t-elle en embrassant mon épaule. Mais tu ne voudrais pas aller t'habiller ? Ils vont bientôt arriver.

– Mais je suis habillé ! réponds-je pour la faire enrager, en pointant mon pantalon du doigt.

– Non, je veux dire mettre un t-shirt. Voir une chemise et éventuellement des chaussettes et des chaussures.

– Pour quoi faire ?

– Pour... comme tu veux, capitule-t-elle en souriant, avant de virevolter vers une autre mission de la plus haute importance, à cocher sur sa liste.

Elle est trop stressée pour me faire la guerre ce soir. Oui, je porte encore mon vieux jean noir et non, elle ne me changera pas. En revanche, j'aime beaucoup cette nouvelle petite robe qu'elle s'est achetée, blanche avec des manches amples presque jusqu'aux coudes, aussi décolletée devant que derrière et qui tombe de son épaule de temps en temps – dévoilant beaucoup trop de peau pour que je puisse me concentrer.

– Damon ? Damon, tu m'écoutes ? !

– Ah, oui. Tu disais ? lui souris-je insolemment.

– Est-ce qu'à part toi, tout est prêt ? me demande-t-elle pour le principe, avant de vérifier sur ses Post-it.

– Adèle, c'est une soirée entre amis. Pas un gala !

– Non, c'est la soirée la plus importante de ma vie. De notre vie. Et tu vas faire un effort pour qu'elle soit réussie ! me menace-t-elle avec ses yeux jaunes affolés.

– C'est toi qui ne fais pas d'effort avec ta robe dénudée. Comment je suis censé regarder ailleurs ?

!

Sa moue soucieuse se transforme en un minuscule sourire qu'elle essaie de retenir. J'en profite pour m'approcher lentement, déposer des baisers sur la peau fine et soyeuse entre son cou et son épaule, jusqu'à faire glisser complètement la manche de sa robe. Puis je m'éloigne à reculons et disparaîs du salon pour monter à l'étage.

– Tu ne vas pas t'en sortir aussi facilement, Damon Lennox ! entends-je depuis l'escalier.

Un détour par la chambre du fond, obscure et silencieuse, et je me rends dans le dressing pour attraper un des t-shirts qu'Adèle m'a

offerts – et que je n’ai jamais portés. Un t-shirt blanc tout simple, près du corps mais pas trop, qui ressemble à peu près aux miens à l’exception de la couleur. Adèle trouve que le blanc me va bien, que ça me donne l’air heureux. Une douche expresse plus tard, j’enfile le t-shirt, garde mon jean délavé et mes pieds nus, essaie de me coiffer avec les doigts face au miroir mais abandonne au bout de trente secondes.

Quand je redescends, Violette est déjà en train de piailler dans la cuisine, trempant son doigt partout où elle peut pour goûter à tout. Blake n’est pas très loin, un verre de vin à la main, en train de critiquer ses mauvaises manières, un sourire narquois aux lèvres – et les yeux braqués sur sa jupe rouge, assortie à sa bouche de poupée.

– Tiens, tu portes du blanc, toi, maintenant ? me nargue mon cousin.

– Oui, certains hommes changent par amour. Mais pas de panique, ça ne risque pas de vous arriver

! lui envoie Violette dans les dents.

Je les laisse en tête-à-tête et rejoins le salon où je retrouve mon oncle Walt, en grande conversation avec Luc Joly sur les joies de la retraite, puis ma tante Carol, en train de complimenter la robe d’Adèle et lui dire qu’elle la trouve amincie.

C’est faux, mais ça se devait être gentil...

Faites qu’elle ne perde jamais ses formes que j’aime tant.

Quand Adèle m’aperçoit, ses yeux dorés s’illuminent. Elle s’approche et glisse ses doigts dans mes cheveux mouillés, m’embrasse au coin des lèvres et me susurre un merci – j’imagine que c’est pour l’effort du t-shirt. De l’autre côté du salon, Saul est en train d’arranger le buffet, tout en demandant à son plus jeune fils de ne pas faire du poney sur Bernadette.

– C’est de la moto, papa ! rectifie Zachary en attrapant les oreilles du saint-bernard pour s’en servir de guidon. Je fais comme Damon !

J’attrape le gamin sous les aisselles et le hisse sur mes épaules en lui expliquant que j’ai une vraie Harley à lui montrer. Son frère Jacob nous rejoint en courant et s’accroche à ma jambe en se laissant porter comme un poids mort. Je marche comme ça jusqu’à la porte d’entrée. J’essaie de rester digne quand je l’ouvre sur Ruben et June qui éclatent de rire en me voyant. Ils me contournent et entrent dans la

villa, main dans la main – et je me demande si j’ai raté un épisode sur l’évolution de leur relation.

Elijah est le dernier arrivé, son chignon vissé sur la tête et son œil droit qui fait toujours la gueule à son œil gauche. J’ai fini par m’y habituer. De toute façon, vu le nombre d’entretiens d’embauche qu’Adèle a fait passer, il faut que je me prépare à ne pas pouvoir encadrer la moitié des types qui travailleront pour elle.

Ou disons les deux tiers, pour être optimiste.

– Vous savez qu’on a plein de choses à fêter ce soir, lance Adèle par-dessus le brouhaha joyeux du salon pour réunir les invités. C’est l’année de tous les changements, de toutes les folies !

– Commencez sans moi, je vais installer ces deux-là dans la salle de jeux, s’excuse Saul en s’éclipsant avec un fils sous chaque bras.

– Je suis heureuse que vous soyez tous là. Alors trinquons à toutes ces bonnes nouvelles ! Papa, bienvenue chez toi ! Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir en venant t’installer ici.

– Merci à vous deux de m’avoir accueilli, répond-il dans un anglais approximatif. Et de m’avoir donné une si bonne raison de quitter la France... poursuit-il avant d’être arrêté par son émotion.

Adèle lui sourit tendrement et je lui frotte le dos pour qu’elle retienne ses larmes un peu plus longtemps.

Sinon, on risque de passer toute la soirée à pleurer !

– Saul, poursuit-elle en voyant revenir le chef, merci d’avoir pris les rênes de Chez Adèle. Je sais que tu feras des merveilles dans ce restaurant ! Et merci à tous, Violette, June, Ruben, Elijah, d’en avoir fait un si beau succès. Je vous le confie les yeux fermés.

– Alors, comment va s’appeler le petit nouveau ? demande mon oncle Walter.

– Je me suis décidée pour Nomad, lâche Adèle avec un sourire fier. On y servira une cuisine du

monde, des produits de la mer et des îles, des plats simples mais qui font voyager. Le chef est trouvé et la déco presque terminée !

– Alléluia ! lâché-je sur un ton moqueur.

Je suis soulagé que les histoires de couleurs, de nappes et de choix de noms prennent fin. Mais en réalité, je suis encore plus fier qu'Adèle ouvre ce deuxième restaurant, face à l'océan, tout près d'ici, et qu'elle ait monté tout ce projet seule, en partant de rien.

Je savais qu'elle en était capable.

Je voulais seulement qu'elle le sache aussi.

– C'était bien la peine de passer ton permis de conduire pour aller bosser à cent mètres de chez toi

! lance Blake, juste parce qu'il n'avait pas agacé quelqu'un depuis longtemps.

– C'était bien la peine d'ouvrir la bouche pour dire un truc aussi stupide ! lui rétorque Violette avec son sourire de peste.

– Je sais que vous aimeriez que ma bouche fasse d'autres choses, mademoiselle Saint Honoré, mais ça ne se fait pas entre patron et employé...

– Mon dieu, mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de bosser pour lui ? soupire la jolie blonde en se plaçant les doigts sur les tempes.

– Voilà une autre excellente nouvelle ! s'écrie ma tante Carol en montant dans les aigus, lançant un regard plein de sous-entendus à son fils.

– Oui, confirme Blake sur un ton presque solennel. Violette sera bientôt la nouvelle chef pâtissière du Lennox Hill Palace.

– Que les choses soient claires, explique Violette à l'assemblée. Ce job est une immense opportunité pour moi. Rejoindre des cuisines prestigieuses, bosser pour un trois étoiles à mon âge, avec un tel salaire et de telles conditions de travail, je ne pouvais pas refuser. Mais je suis triste de tous vous quitter. Adèle, c'est grâce à toi, à toute la liberté que tu m'as laissée que j'ai pu trouver mon style, évoluer, m'affirmer. Et grâce à vous tous que je sais qui je suis aujourd'hui. Ce palace n'effacera jamais tout ça. Et le chef Lennox aura beau essayer, il ne me changera pas, ajoute-t-elle avec un clin d'œil provocateur à Blake.

– Elle a le talent nécessaire, répond-il à la cantonade. Pour l'attitude, elle devra encore faire ses preuves...

– Adèle, promets-moi que tu me reprendras chez toi quand il m’aura poussée à bout et que je lui aurai planté une fourchette dans chaque œil.

– Promis ! lui répond-elle avec une nouvelle fêlure dans la voix. Violette, je te souhaite d’avoir une grande et belle carrière, tu le mérites ! J’ai rencontré une pâtissière de génie, je laisse partir une amie.

Les deux femmes se jettent dans les bras l’une de l’autre et se serrent longuement, laissant couler leurs larmes au milieu de leurs visages radieux.

– Quand je suis arrivée aux États-Unis, j’avais des rêves plein la tête, sanglote Adèle en s’adressant à nouveau à tout le monde. Et j’avais la certitude que je ne les réaliserais jamais. Mais aujourd’hui...

j’ai ouvert deux restaurants, je vis dans une villa incroyable face à la plus belle vue du monde, j’ai mon papa près de moi... et j’ai rencontré l’homme de ma vie... qui m’a fait le plus beau cadeau qui soit.

Adèle s’approche de moi, avec son regard ambré qui me désarme, elle soulève la manche de mon

t-shirt, tout en haut, et pose ses lèvres chaudes sur mon nouveau tatouage. Un prénom. Trois lettres. Et une vague noire qui s’enroule tout autour de mon épaule.

– Kai. Ca veut dire « océan » en hawaïien. Et je pense qu’il doit être réveillé, maintenant.

J’embrasse Adèle dans le cou et monte à l’étage. Tout au bout du couloir, dans la chambre à la plus belle vue, mon fils ouvre ses grands yeux noirs. Il y a autant de peurs et de détermination dans son regard que dans celui de sa mère. Il ne pleure pas, ne sourit pas, il m’observe et il me bouleverse.

Comme à chaque fois. J’ai vu les mêmes choses en lui, à l’orphelinat, que quand j’ai rencontré Adèle pour la première fois. La même force de vie. C’est ce qui m’a fait dire qu’il était notre enfant.

Pour l’instant, on essaie de s’apprivoiser.

Je redescends lentement les marches avec Kai dans mes bras, rejoins le salon où tous nos invités retiennent leur souffle. À l’exception de mon beau-père, ils vont tous rencontrer mon fils pour la première fois. Ce

petit garçon de deux ans, né sur une île au large du Pacifique, a fait de moi un père.

Moi aussi, j'ai réalisé mon rêve.

Un rêve que je ne m'autorisais même pas à formuler.

Un rêve qu'Adèle a rendu possible.

– Je vous présente Kai Joly-Lennox.

– Ce qu'il est beau ! s'extasie ma tante, au bord des larmes, en portant sa main à sa bouche.

– Le même air ténébreux que son père, s'amuse mon oncle Walt qui vient me taper

affectueusement sur l'épaule.

– Mais qu'est-ce qu'il a comme cheveux ! s'étonne Blake en ouvrant de grands yeux.

– Oui, il tient ça de moi, plaisante Adèle en nous rejoignant.

Elle défait son chignon fou, secoue sa crinière lâchée et tend à son fils le crayon qui maintenait sa coiffure. La petite main potelée s'en empare, un peu hésitante, puis enfourne le crayon dans sa bouche et se met à le mâchouiller.

– Et c'est un fin gourmet, comme son grand-père ! blague Luc Joly en français.

Tout le monde éclate de rire, même ceux qui n'ont pas compris. Je repose Kai par terre, au milieu du salon, et on s'arrête tous de parler pour le regarder marcher, l'air décidé, vers la baie vitrée.

Comme s'il accomplissait un exploit. À mi-chemin, il bute sur Bernadette endormie et s'étale de tout son long sur l'énorme chien. Elle ne bouge pas d'un poil. Lui nous regarde, intensément, comme pour nous demander s'il doit rire ou pleurer. Il décide de ne rien faire du tout, se relève et repart à la conquête de l'océan, droit devant lui.

– Tes parents auraient été fiers de toi, Damon, vient me chuchoter Carol, toujours aussi émue.

– Et Tilda aussi, ajoute Blake, qui n'est apparemment plus d'humeur à plaisanter.

– Grâce à vous, même quand j’ai tout perdu, j’ai eu la chance d’avoir une famille. Je me suis dit qu’il y avait bien un enfant sur terre, tout seul, qui avait besoin que je fasse pour lui ce que vous avez fait pour moi.

– Et au fait, Dee ! Fini, la Harley ! C’est un mini-van qu’il te faut pour tout ce petit monde !

Je me disais aussi, Blake ne pouvait pas rester sérieux si longtemps.

– Le motard sexy restera toujours le motard sexy ! intervient Violette, tout sourire.

– MON motard sexy, enchérit Adèle qui vient se lover dans mes bras.

Les invités s’éparpillent dans le salon et la petite fête reprend de plus belle. Luc Joly montre à Carol et Walter le tricycle qu’il a acheté pour son petit-fils. Bernadette est assise aux pieds de Saul qui lui donne discrètement des petites saucisses cocktail piquées sur le buffet. June et Ruben roucoulent, assis dans un coin, sans savoir qu’ils ont la vie devant eux. Quant à Violette et Blake, ils se chamaillent encore, se défient du regard, s’envoient balader et se rattrapent au vol pour mieux recommencer. Il me semble qu’ils se parlent d’un peu trop près pour un homme et une femme censés se détester.

– Et ces deux-là, tu crois qu’ils vont arrêter de se chercher ? me demande Adèle qui a suivi mon regard.

– Si on a réussi à se trouver, ils finiront par y arriver.

Elle sourit, je l’emmène par la main vers la baie vitrée, loin des autres invités occupés à bavarder.

Je m’assieds par terre, l’invite à m’imiter. Et j’installe notre fils sur nos genoux, à cheval sur elle et sur moi. Mon bras tatoué, rempli de noir, touche la peau claire et pure de son bras à elle. Elle penche la tête pour plonger son nez dans les cheveux noirs et ondulés du petit garçon et respire à pleins poumons. J’en fais autant, regardant le Pacifique à perte de vue devant nous. Plus rien n’existe à part nous trois, dans cette bulle improvisée, fragile mais indestructible.

– Décidément, cet océan nous aura tout donné, lui murmuré-je. Notre premier rendez-vous, notre

maison, maintenant notre enfant. Et même son prénom.

– On ne l’a pas mis au monde, mais c’est fou comme il nous ressemble. Il a ton regard noir et mes cheveux fous. Ton entêtement et ma maladresse, sourit-elle.

– Ta persévérance et mon audace, confirmé-je.

– Ton côté sauvage et mon côté tourmenté, continue-t-elle.

– Et notre façon à tous les deux de ne pas se laisser aimer facilement...

– Tu crois qu’on va le rendre heureux ?

– Regarde-nous, Adèle. Tu m’as repoussé, tu m’as fui, tu m’as résisté de toutes tes forces, tu m’as interdit de t’aimer. Et je suis fou de toi.

– Et tu m’as fait te détester. Tu m’as montré le pire de toi. Tu as tout fait pour que je ne t’aime pas... Et je suis folle de toi, m’avoue-t-elle avec son regard de feu.

– On a joué à « Aime-moi si tu peux » et on a perdu tous les deux, lui souris-je en plissant les yeux.

– Tu verras, Kai, susurre-t-elle à son fils. Ton père, c’est le plus fort à ce jeu-là...

– Tu n’as pas idée comme on va t’aimer... Et comme on va être heureux, tous les trois.

Je pose mon front contre celui d’Adèle et je me noie dans ses yeux de chat. Encore une fois.

Je ne me lasserai jamais de faire ça...

Si elle le veut bien... Jusqu’à la fin des temps.

FIN.

Document Outline

- Love me (if you can)
- 1. À la folie
- 2. Fou à lier
- 3. Complètement folle
- 4. Fou d'elle
- 5. Folie pure
- 6. Partir sans se retourner
- 7. Se faire surprendre
- 8. Risquer de tout perdre
- 9. Faire tomber ses barrières
- 10. Tout se dire (ou presque)
- 11. Tirillée
- 12. Oppressé
- 13. Surexcitée
- 14. Attisé
- 15. Déchirée
- 16. L'heure de vérité
- 17. L'heure des nouveaux départs
- 18. L'heure de passer à l'action
- 19. L'heure des aveux
- 20. L'heure des règlements de compte
- 21. Retour aux sources
- 22. Le grand saut
- 23. Un nouvel envol
- 24. Bienvenue
- 25. Retour à la case départ
- 26. Un vent de nouveauté
- 27. Des histoires de familles
- 28. Se jeter à l'eau
- 29. L'engagement
- 30. Épilogue